



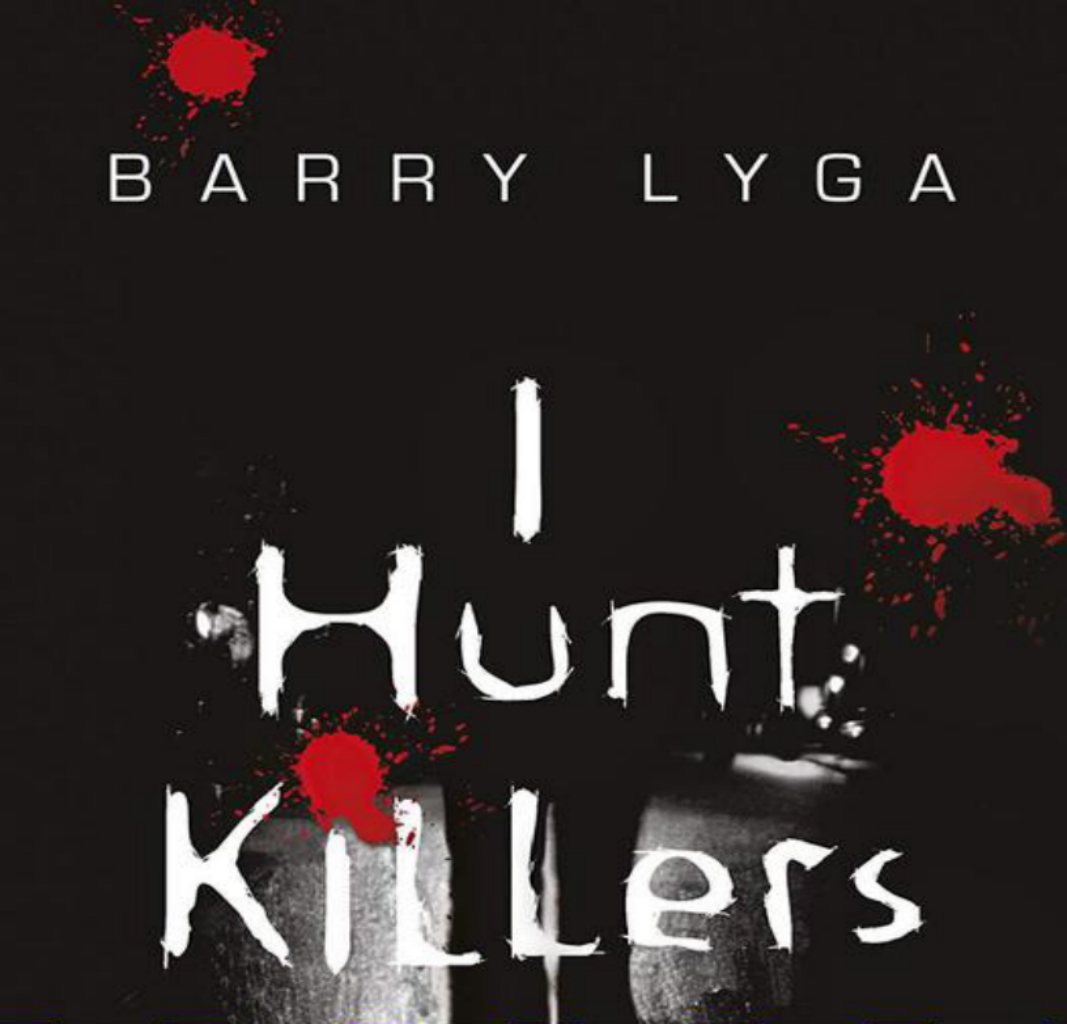
I Hunt Killers

Barry Lyga

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

B A R R Y L Y G A



I Hunt Killers

**ET SI VOTRE PROPRE PÈRE ÉTAIT
UN SERIAL KILLER ?**

Barry Lyga

I HUNT KILLERS

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marie Cambolieu

Roman



ÉDITIONS DU MASQUE
17, rue Jacob 75006 Paris

Titre de l'édition originale :

I HUNT KILLERS

Publiée par Little, Brown and Company.

Couverture : Sara Baumgartner

Design : © Alison Impey

Photo : © Millennium Images Glasshouse

Collection MsK
dirigée par Maylis de Lajugie

© 2012 by Barry Lyga.

© 2013, éditions du Masque, un département des éditions
Jean-Claude Lattès, pour la traduction française.

www.msk-la-collection.com

ISBN : 978-2-7024-3684-4

C'était une belle journée. Le champ était superbe. Sauf qu'il y avait un cadavre.

Lorsque Jazz arriva près du champ, aux abords de la ville, les cordons de police quadrillaient déjà le périmètre, dessinant entre les piquets un hexagone en dents de scie. L'endroit grouillait de flics : des policiers d'État coiffés de Stetson et en uniformes kaki, des hommes du shérif en chemises bleues, et même un technicien de la police scientifique vêtu d'un jean et d'un coupe-vent. C'est la présence de ce dernier qui intrigua Jazz. Dans un patelin aussi insignifiant que Lobo's Nod, il n'y avait pas de police scientifique. Si on l'avait fait venir de la ville voisine un dimanche matin, c'est que l'affaire était sérieuse. Il y avait des enquêteurs à quatre pattes, le nez presque dans la boue, et Jazz sourit lorsqu'il vit un type armé d'un détecteur de métaux ratisser les abords de la scène de crime. Un autre faisait les cent pas, une petite caméra bon marché à la main, et filmait le pourtour de la scène de crime.

Pour surveiller tout ce beau monde, le shérif G. William Tanner était posté dans un coin, les poings fermement posés sur ses hanches, et regardait ses hommes s'affairer sous ses ordres.

Jasper Dent, dit Jazz, avait bien l'intention de ne pas se faire repérer. Tout doucement, il rampa entre les herbes hautes sur les quinze derniers mètres afin d'atteindre le meilleur point d'observation. La nature avait repris ses droits sur cette parcelle de l'exploitation Harrison, où s'étendait autrefois une immense plantation de soja. Aujourd'hui, seul subsistait un enchevêtrement de broussailles, de longues tiges de roseau brisées, de joncs et de chiendent : la planque rêvée. De là, Jazz voyait la totalité de la scène de crime.

— Alors, qu'est-ce qu'on a ? murmura Jazz, tandis que le vidéaste, qui se trouvait à environ trois mètres du corps, criait quelque chose.

Jazz était trop loin pour distinguer ce qu'il disait, mais c'était sans doute important, car tous les hommes présents se retournèrent, et l'un d'eux accourut vers lui.

Jazz attrapa ses jumelles. Il en possédait trois modèles différents – tous offerts par son père –, et chacun d'eux avait une fonction bien particulière. D'ailleurs, son père ne lui en avait pas fait cadeau par hasard.

Jazz ne voulait pas y penser. Il se félicita simplement d'avoir emporté celles-ci : des Steiner 8x30 étanches pesant moins de cinq cents grammes, avec gainage en caoutchouc pour une meilleure prise en main. Mais leur véritable atout était des lentilles bleutées anti-UV

et antireflets. Ainsi, l'ennemi – ou, par exemple, une flopée de flics à moins de vingt mètres de lui – ne verrait pas les rayons du soleil étinceler sur les verres, et il éviterait de se faire escorter hors de la zone *manu militari*.

La poussière et le pollen lui chatouillaient le nez, mais Jazz se retint d'éternuer. « Quand tu prospectes, lui conseillait le Paternel, il faut que tu te tiennes bien tranquille, pigé ? La plupart des mecs sont bourrés de tics et se font coincer à cause de ça. Ça, c'est interdit. Tu dois garder le silence. Un silence de mort. »

Jazz détestait tout ou presque chez son père. Mais ce qu'il détestait par-dessus tout, c'était qu'il avait très souvent raison.

Il zooma sur le policier équipé d'une caméra, mais les autres étaient attroupés autour de lui : impossible de voir ce qui avait provoqué une telle agitation. L'un d'eux finit par brandir un petit sac en plastique destiné aux pièces à conviction, mais avant que Jazz ait pu faire la mise au point avec ses jumelles, le flic baissa le bras et le sac disparut derrière sa cuisse.

— Quelqu'un a trouvé une preuve, chantonna Jazz avant de se mordre la lèvre.

« *La plupart des types cherchent à se faire pincer*, lui avait souvent répété le Paternel. *Tu piges ? La plupart du temps, s'ils se font attraper, c'est parce qu'ils le veulent bien.* »

Techniquement, Jazz ne faisait rien de répréhensible. Allongé à plat ventre dans l'herbe, il regardait la police en train d'examiner une scène de crime. Mais s'ils le surprenaient, ils l'emmèneraient au poste, et il aurait droit à une bonne engueulade du shérif. Et ça, Jazz n'en avait aucune envie.

Le matin même, il était tranquillement dans sa chambre dans l'espoir échapper à une énième crise d'hystérie de sa grand-mère – elles se multipliaient depuis quelque temps – lorsqu'il avait entendu un code 2-2-13 annoncé sur la fréquence. Autrement dit, on venait de trouver un cadavre. Jazz avait attrapé son sac qui contenait déjà tout le nécessaire, avant de sortir par la fenêtre et de descendre le long de la gouttière. Autant éviter de croiser Grandma dans le couloir, cela ne servirait qu'à lui faire perdre du temps.

Un cadavre à Lobo's Nod, ça n'avait rien de sensationnel. La dernière fois que c'était arrivé, la vie de Jazz avait basculé pour ne jamais retrouver son équilibre. Depuis, de l'eau avait coulé sous les ponts, mais Jazz avait parfois l'impression que plus jamais il ne connaîtrait une vie normale.

Tandis que les flics se rassemblaient autour du shérif, Jazz concentra son attention sur le corps. De loin, il ne semblait pas y avoir de signes de traumatisme sévères, pas de plaie par arme blanche ou à feu, par exemple. Rien qui saute aux yeux, mais Jazz n'était pas dans une position idéale pour l'examiner. En tout cas, il était certain de deux choses : il s'agissait d'une femme et elle était nue. Logique. Les corps dénudés étaient plus difficiles à identifier. Les vêtements fournissaient toutes sortes d'indications sur la victime, qui, une fois identifiée, vous rapprochait du coupable.

« Tout ce qui peut ralentir les flics, même de quelques minutes, te procure un avantage, Jasper. Tu as tout intérêt à ce qu'ils prennent leur temps. À les voir lambiner comme des tortues, mijoter dans leur jus. »

Au travers de ses jumelles, il regarda G. William s'éponger le front avec un mouchoir à carreaux. Grâce à son expérience et à ses talents d'observation, Jazz savait que les initiales « GWT » y avaient été brodées par sa défunte épouse plusieurs années auparavant. G. William en possédait pas moins d'une demi-douzaine, qu'il entretenait et chérissait avec soin. Il était le seul homme de la ville – et sans doute du monde – à faire nettoyer ses mouchoirs au pressing.

Le shérif était un brave type. À première vue, on pouvait avoir l'impression qu'il se caricaturait lui-même, mais derrière sa bedaine d'amateur de barbecue et sa moustache tombante couleur eau de vaisselle, se cachait un véritable maître en matière d'ordre public. Jazz l'avait appris à ses dépens. Tanner gérait la police de tout le comté de son bureau de Lobo's Nod, et sa réputation était connue non seulement dans la région, mais dans tout l'État. D'ailleurs, les officiels n'auraient pas dépêché sur place un type avec une caméra pour n'importe qui. Tanner avait de l'influence.

Balayant la scène avec ses jumelles, Jazz aperçut le sac en plastique que G. William brandissait dans la lumière du soleil. L'espace d'une seconde, il n'en crut pas ses yeux. Mais la posture du shérif lui offrait une vue imprenable sur le contenu du sac.

Le cœur de Jazz se mit à battre si fort dans sa poitrine qu'il craignit que Tanner ne l'entende. Un cadavre retrouvé au milieu d'un champ était une chose. Ça arrivait. Un marginal. Un fugitif. Mais ça, c'était du lourd. Jazz eut tout à coup la désagréable impression que les regards accusateurs n'allaient pas tarder à se braquer sur lui. C'était inévitable, diraient-ils. Tôt ou tard, ça devait arriver.

Il passa donc en revue les alibis possibles. Comme le corps était relativement intact, il conclut sans mal que la victime avait dû être tuée au cours des six dernières heures, alors qu'il dormait

tranquillement chez lui... où seule Grandma était présente. On ne pouvait pas vraiment parler de témoin fiable.

Connie. Elle mentirait pour lui s'il le fallait...

Cette pensée fut presque aussitôt interrompue par le ronronnement d'un véhicule qui gravissait la côte.

Si le champ semblait plat, il ne l'était pas tout à fait. La partie où le corps se trouvait était plane, mais un léger dénivelé se poursuivait vers le sud sur une centaine de mètres, et, en direction du nord, le terrain grimpait, un peu plus abrupt, sur une distance presque deux fois plus longue. Le véhicule qui cahotait sur la route était un vieux break Ford cabossé qui datait vraisemblablement d'une ère antérieure au sans-plomb. Sur la portière, on distinguait une inscription nette et un peu prétentieuse : « Médecin légiste de Lobo's Nod ». Ce qui signifiait...

Aussitôt, deux flics s'approchèrent en traînant entre eux une housse mortuaire : l'examen préliminaire de la scène de crime était terminé.

Jazz observa le technicien de scène de crime qui enveloppait avec soin la tête de la victime, avant de s'atteler aux mains et aux pieds.

« *Toujours vérifier les pieds et les mains, lui souffla le Paternel par-delà le passé. Sans oublier la bouche et les oreilles. Tu serais surpris de voir tout ce qu'on peut laisser traîner.* »

Il cligna des yeux, cherchant à faire taire la voix de son père, et regarda les flics manipuler le corps pour le faire entrer dans la housse avant de remonter la fermeture Éclair. Tandis qu'ils luttèrent avec le plastique, Jazz remarqua quelque chose du coin de l'œil. Il essaya de ne pas y prêter attention. C'était le genre de détail qu'il aurait préféré ne pas remarquer, sauf qu'il ne pouvait pas s'en empêcher. Une fois qu'il l'avait vu, il était trop tard.

Un des policiers se tenait en retrait, à l'écart de la scène. Il ne se trouvait pas assez loin du corps pour qu'on puisse douter de son appartenance à l'équipe des enquêteurs, mais suffisamment pour qu'on ne lui demande rien. Il faisait simplement acte de présence et, pour un regard extérieur, il paraissait rester à distance, ne pas prendre part aux opérations.

Jazz connaissait de vue chaque policier de la ville, et même certains des communes avoisinantes. Celui-là arborait l'uniforme de Lobo's Nod, mais c'était un étranger.

Et il était à sa portée. Voilà la seule manière dont Jazz pouvait le décrire : ce type était à sa portée. Vulnérable. Une cible facile. Il bougeait peu, tripotait distraitemment du bout des doigts le cuir râpé de

sa ceinture, près de sa bombe lacrymogène.

Il serait facile à abattre. Même entraîné et armé. Même équipé d'une matraque et d'une bombe lacrymo. Jazz ne se contenta pas d'imaginer la scène, il la vécut à travers ses jumelles, comme si elle se déroulait réellement sous ses yeux.

Jazz savait cerner les gens. Ça n'était pas une qualité qu'il cultivait, plutôt une seconde nature. Un peu comme lorsqu'on voit un panneau publicitaire le long d'une route. On le regarde sans y prêter attention, mais le cerveau enregistre l'information.

Il ferma les paupières un long moment et s'imagina au Refuge, dans les bras de Connie. Ou sur un terrain de basket avec Howie. Il tâcha de convoquer l'image de sa mère et le dernier souvenir qu'il conservait d'elle avant sa disparition. Il s'efforça de penser à quelque chose, n'importe quoi, plutôt que d'imaginer à quel point il serait facile d'aborder ce flic...

Le mettre à l'aise, le flatter pour qu'il baisse la garde et puis...

Viser la ceinture. La bombe lacrymo. La matraque. Le flingue.

Ça serait aussi simple que ça.

C'était aussi simple que ça.

Jazz rouvrit les yeux. Le corps se trouvait dans le break. Même à distance, il entendit le claquement des portières. Il épongea la sueur sur son front. G. William redescendit prudemment la pente et se dirigea vers son véhicule. Le reste des troupes était encore sur la scène de crime.

La pièce à conviction dans le sac en plastique. Jazz ne cessait d'y penser.

Un doigt.

Un doigt humain.

Jazz émergea des broussailles et rejoignit prudemment sa Jeep, qu'il avait dissimulée sur un ancien chemin de terre qui traversait le domaine des Harrison.

Jazz irait voir G. William. Il le fallait. Il devait examiner le corps. Il affronterait son passé et son impact sur le présent. D'ailleurs, peut-être n'y aurait-il pas d'impact. Ou peut-être serait-il positif. Peut-être se prouverait-il quelque chose, à lui et au reste du monde.

Un cadavre, c'était une chose. Mais ce doigt, c'était nouveau. Il ne s'était pas attendu à ça. Cela voulait dire...

Dans la vieille Jeep de son père que chahutaient les amortisseurs en fin de vie, Jazz s'efforçait de ne pas penser aux implications de sa découverte. Sauf que ce doigt l'obsédait, le désignait même. Ce n'était pourtant pas la première fois qu'il voyait un corps, ni même une scène de crime. Dès son plus jeune âge et grâce à son cher père, Jazz avait été confronté à toutes ces choses. Contrairement à ses amis, ce n'était pas une fois par an qu'il se rendait sur le lieu de travail de son père. Lui, il le faisait tous les jours. Jazz avait vu des scènes de crime comme tous les flics auraient rêvé de les voir : du point de vue de l'assassin.

Le père de Jazz, William Cornelius Dent, dit Billy, était le plus célèbre tueur en série du ^{xxi}^e siècle. Il avait établi ses quartiers à Lobo's Nod, une petite ville bien tranquille où il s'était d'abord tenu à carreau, respectant le vieil adage selon lequel il ne faut jamais chasser sur ses propres terres. Mais le temps avait rattrapé Billy Dent. Le temps, et aussi ses pulsions. Il avait beau être un professionnel du crime – un record à trois chiffres au compteur enregistré sur une vingtaine d'années –, il n'avait pas réussi à se retenir. Deux corps retrouvés à Lobo's Nod avaient mis G. William Tanner sur la piste de Billy, à qui il avait fini par passer les menottes. Une triste et pathétique fin à la carrière de Billy Dent. Au final, il n'avait pas été coffré par une pointure du FBI bénéficiant de toute la logistique gouvernementale, mais par un modeste flic de province bedonnant avec un accent à couper au couteau et un seul véhicule de patrouille en état de fonctionnement.

Au fond, le Paternel avait sans doute raison. Tous ces types, y compris Billy, cherchaient sans doute à se faire prendre. Autrement, pourquoi Billy était-il venu chasser sur ses propres terres ?

Jazz se gara sur le parking du commissariat, un bâtiment de plain-

pied en parpaing érigé au milieu de la ville. À chaque élection municipale, un candidat local ou une huile du comté promettait de « rénover le sinistre siège de la police », mais, après chaque scrutin, G. William révisait discrètement le budget, préférant investir dans du nouveau matériel et augmenter les salaires de ses hommes.

Jazz aimait bien G. William, ce qui n'était pas peu dire au vu de l'éducation qu'il avait reçue, dans le mépris des flics en général et de celui-là en particulier. Car G. William avait mis un terme à la longue et morbide carrière de Billy Dent. Depuis qu'il avait arrêté son père quatre ans plus tôt, G. William gardait un œil sur Jazz, un peu comme s'il s'en voulait de lui avoir enlevé son père. Toute personne dotée d'un minimum de bon sens se rendrait compte qu'en réalité, c'était la meilleure chose qui aurait pu arriver à Jazz. Oui, mais ce pauvre G. William avait hérité de la fameuse culpabilité judéo-chrétienne.

De temps en temps, Jazz se confiait à G. William. Il ne lui disait généralement rien qu'il n'avait déjà raconté à Connie et Howie, mais il avait parfois besoin de l'avis d'un adulte. Entre eux, pourtant, deux sujets demeuraient tabous : G. William ne voulait pas que Jazz finisse comme Billy. Et Jazz ne lui disait pas tout.

La seule chose ou presque qui agaçait Jazz chez le shérif, c'était sa farouche insistance à se faire appeler « G. William », ce qui conférait à celui qui l'interpellait un curieux air de possessivité : « J'ai William. »

Une fois dans le commissariat, Jazz adressa un signe de tête à Lana, la secrétaire-agent d'accueil. Elle était jeune, jolie, et Jazz ne préférait pas imaginer ce que son père lui aurait fait s'il en avait eu l'occasion.

— Est-ce que G. William est là ? demanda Jazz alors qu'il connaissait déjà la réponse.

— Il est entré dans son bureau comme une tornade avant de ressortir aussitôt, l'informa Lana en désignant les toilettes.

G. William et sa vessie supportaient mal un éloignement prolongé du commissariat.

— Je peux l'attendre ici ? demanda Jazz, luttant pour ne pas se ruer dans le bureau du shérif.

— Installe-toi, répondit Lana avec un geste.

— Merci.

Jazz ne put s'empêcher de lui sortir son sourire éclatant. « Le piège à filles », comme l'avait surnommé Billy. Encore une chose qu'il avait héritée de son père.

Lana lui rendit son sourire, ce qui n'avait rien d'un exploit.

La porte était ouverte. Une feuille de papier était posée sur le bureau, sous le halo blafard du tas de rouille qui avait dû un jour ressembler à une lampe. Jazz jeta un regard discret par-dessus son épaule, puis retourna rapidement le document pour le parcourir.

NOTES PRÉLIMINAIRES, disait l'en-tête.

« Faire analyser doigts sectionnés pour ident. »

Jazz entendit alors le cliquetis des menottes et le pas décidé de G. William. Il réussit à remettre la feuille en place et à s'écarter du bureau avant que le shérif entre dans la pièce.

— Jazz, comment vas-tu ?

G. William se plaça derrière sa table de travail et posa une main protectrice sur ses notes. Il était loin d'être idiot.

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? Je suis un peu occupé, là.

Doigts sectionnés, songea Jazz. Au pluriel. Il n'en avait pourtant vu qu'un dans le sac en plastique.

« Il te faut un couteau. N'importe lequel fera l'affaire. Il faut juste qu'il soit bien aiguisé. Tu le glisses entre le trapézoïde et le métacarpe... »

— Euh..., fit Jazz en se balançant sur la pointe des pieds. Le corps, dans le champ Harrison...

G. William se renfroigna.

— Le jour où on interdira les scanners radio, on aura fait du progrès.

— Oh, vous savez comment ça se passe, lança Jazz sur un ton jovial. Si on les interdit, alors seuls les hors-la-loi y auront accès.

G. William s'éclaircit la gorge et s'assit. Sa vieille chaise protesta.

— Je suis vraiment débordé. On peut bavarder une autre fois ?

— Je ne suis pas venu pour bavarder. Je voulais parler du corps. Enfin, surtout du meurtrier.

La remarque lui valut un haussement de sourcils dubitatif et un grognement. G. William avait un nez massif et couperosé, de ceux caractéristiques des ivrognes, même si G. William touchait rarement, voire jamais, à l'alcool. Son appendice nasal n'était que le résultat d'une malchance génétique et de trente-cinq années passées dans la police à se faire agresser à coups de poing, de crosse de revolver ou de planche.

— Ah, tu sais qui est l'assassin ? Ça tombe bien, je rentrerais bien

chez moi me détendre devant le match.

— Non, mais...

Jazz ne voulait pas admettre qu'il avait épié la scène de crime, et encore moins qu'il avait lu les notes du shérif, mais il n'avait pas le choix.

— Écoutez, un cadavre, c'est une chose. Mais plusieurs doigts sectionnés...

— Oh, Jazz...

G William ramena vers lui sa feuille de papier, comme si l'éloigner de Jazz pouvait lui en ôter le souvenir.

— À quoi tu joues ? Il faut que tu cesses d'être obnubilé par tout ça.

— Facile à dire pour vous. On ne vous considère pas comme Billy Dent numéro 2.

— Personne ne te considère comme...

— Oh, si. Vous ne voyez pas comment les gens me regardent.

— Ça, c'est dans ta tête, Jazz.

Ils se toisèrent longuement. Jazz décela dans les yeux de G. William une douleur aussi intense que la sienne, bien qu'elle n'eût pas le même parfum.

— La victime est une femme de race blanche, poursuivit Jazz d'une voix saccadée. Son corps a été retrouvé à plus de trois kilomètres d'une quelconque habitation. Nu. Aucune trace de violence apparente. Plusieurs doigts manquants.

— Et tu as trouvé tout ça là-dedans ? demanda G. William en agitant sa feuille de papier. Tu ne me feras pas croire que tu as eu le temps de tout lire.

Grillé ! Jazz venait de vendre la mèche. Il savait pourtant que G. William était du genre futé, mais il avait abattu ses cartes trop tôt. Tant pis. De toute façon, il aurait bien fallu qu'il avoue...

— J'ai tout vu, déclara-t-il avec un haussement d'épaules.

Le shérif tapa du poing sur la table et jura bruyamment. Dans sa bouche, sous cette moustache et ces grands yeux bruns, les injures semblaient aussi incongrues qu'une bonne sœur qui ferait un strip-tease. La moustache de G. William frémit, et, tandis qu'ils se jaugeaient, chacun d'un côté du bureau, Jazz reprit d'une voix grave, monocorde :

— Vous savez comment mon père m’a élevé. La Salle de jeu, vous vous souvenez ? Les trophées que j’étais chargé de ranger ? Je les comprends, ces mecs-là.

Ces mecs-là. Les tueurs en série. Il n’avait pas besoin de le dire tout haut.

G. William tressaillit. Il connaissait l’enfance de Jazz dans les moindres détails. Après la disparition inexplicable de sa mère, Jazz était resté seul avec Billy, et G. William savait quel genre d’éducation il avait donné à son fils. Il en savait même plus long que Grandma. Plus long que Connie, la petite amie de Jazz. Plus long que Melissa Hoover, l’assistante sociale qui lui compliquait la vie depuis l’arrestation de Billy. Et même plus long que Howie, l’unique personne que Jazz avait jamais considérée comme un ami. D’ailleurs, c’est G. William qui avait retrouvé Jazz, quatre ans plus tôt, la nuit où le règne de terreur de Billy Dent avait pris fin. Jazz se trouvait dans la Salle de jeu (un cellier reconverti au fond de la maison auquel on accédait par une trappe dissimulée dans la cave) et obéissait aux ordres de son père : rassembler les trophées et les sortir en douce de la maison avant l’arrivée des flics.

Ç’aurait dû être simple – Billy se contentait de petits objets. Un iPod pris à l’une, un tube de rouge à lèvres à l’autre. Soigneusement rangés, ils étaient facilement transportables. Pourtant, G. William avait fait irruption avant que Jazz ait achevé sa tâche. Et au fond, Jazz ignorait s’il aurait vraiment suivi les instructions de Billy. Toute son enfance, il lui avait obéi au doigt et à l’œil, mais tandis que le comportement de Billy était devenu de plus en plus imprévisible – trouvant son apogée dans les deux meurtres de Lobo’s Nod –, Jazz s’était peu à peu libéré des chaînes paternelles.

Posté devant un grand sac à dos contenant les trophées, il fixait le dernier en date : le permis de conduire de Heidi Dunlop, une jolie blonde originaire de Baltimore. À cet instant, il avait eu l’impression de s’éveiller pour la première fois, son passé lui apparaissant aussi irréel qu’un rêve. Jazz avait alors été sur le point de prendre sa première véritable décision. Tandis qu’il hésitait à cacher les trophées... ou à fuir pour se cacher... ou à les remettre à la police... le destin avait tranché pour lui : G. William avait surgi par la trappe secrète, pantelant, son énorme flingue – sans doute le plus gros de l’univers – pointé sur les parties intimes encore juvéniles de Jazz, alors âgé de treize ans.

— Laissez-moi vous aider, reprit Jazz. Laissez-moi juste jeter un coup d’œil au dossier. Et accordez-moi quelques minutes avec le corps.

— Tu sais, ça fait un bout de temps que je suis dans le métier. Je n'ai pas besoin de toi. Et il est un peu tôt pour crier au tueur en série. Tu brûles les étapes, petit. Un serial killer doit faire au moins trois victimes sur une longue durée. Là, on n'en a qu'une.

— Il pourrait y en avoir d'autres, insista Jazz. Il y en *aura* d'autres. C'est l'escalade, chez eux, vous le savez. Et chaque meurtre est pire que le précédent. Ils font des expériences. Ces doigts coupés... Il faut essayer de regarder les choses de son point de vue.

Le shérif se raidit.

— C'est ce que j'ai fait avec ton père. Ça ne m'enchantait pas à l'époque, et aujourd'hui, pas davantage.

La traque de Billy Dent n'avait pas laissé G. William indemne. Quand le premier cadavre de Lobo's Nod avait fait surface, le shérif pleurait encore son épouse récemment décédée. Il s'était alors jeté à corps perdu dans l'enquête et, s'il avait fini par mettre la main sur l'assassin, sa raison avait bien failli devenir l'ultime victime de Billy. Jazz se rappela l'expression du shérif au moment où il avait fait irruption dans la Salle de jeu, armé de son gros revolver. Jazz avait été témoin de tant d'horreurs (les corps, les trophées, ce que son père avait fait subir au pauvre Rusty) que peu de choses parvenaient encore à le hanter. Mais le regard de G. William en cet instant précis revenait souvent dans ses cauchemars les plus effrayants. Jamais il n'avait vu un homme aussi désespéré, aussi abattu, tenant l'arme d'une poigne de fer alors même que ses lèvres tremblaient et qu'il hurlait d'une voix aiguë, évoquant un fou :

— Lâche ça ! Lâche tout ou je jure sur le bon Dieu que je te bute.

Les yeux de Tanner en avaient déjà trop vu, et si cette nuit n'avait pas mis un point final à la carrière de Billy Dent, Jazz était convaincu que ce pauvre G. William se serait suicidé dès le lendemain.

Quatre ans s'étaient écoulés depuis. Le shérif consultait toujours un psy, une fois par mois.

G. William se caressait la moustache entre le pouce et l'index gauches. Jazz s'imaginait en train de sectionner cet index. Non qu'il veuille du mal à G. William, ou à qui que ce soit. C'est juste qu'il ne pouvait pas. S'empêcher. D'y penser. Parfois, ses pensées ressemblaient à un film d'horreur en accéléré. Et il avait beau appuyer frénétiquement sur le bouton STOP, le film ne s'arrêtait jamais. Les visions d'horreur l'assaillaient constamment.

Pour Jazz, couper ce doigt mentalement était un exercice pratique, un problème de maths à résoudre. Ça ne nécessitait aucune force

particulière, c'était un trophée facile. Que pouvait-il en déduire de l'assassin ? Était-ce un être faible et apeuré ? Ou au contraire quelqu'un de sûr de lui, conscient qu'il fallait aller au plus rapide ?

Si G. William pouvait lire les pensées qui lui traversaient l'esprit, il serait...

— Laissez-moi vous aider, supplia Jazz à nouveau. Faites-le pour moi.

— Rentre chez toi, Jazz. Une femme est morte dans un champ. C'est une histoire tragique, rien d'autre.

— Mais il y a les doigts ! Ça ne peut pas être une paumée qui s'est pointée là-bas toute nue en pleine nuit et qui s'est fracassé le crâne en tombant. Ça ne ressemble pas pas non plus au premier mec venu qui aurait cogné un peu trop fort sa copine avant de paniquer et de l'abandonner sur les lieux..

— On a déjà eu notre tueur en série dans cette ville. Ça serait quand même une sacrée coïncidence qu'on s'en coltine un second, tu ne crois pas ?

Jazz ne se démontra pas.

— On estime qu'à tout moment, il y a toujours entre trente et quarante serial killers actifs aux États-Unis.

— Et moi j'estime que j'ai un travail monstre sur les bras et que tu ne me facilites pas la tâche, répliqua G. William en soupirant. On résoudra ce crime, comme on fait le reste de notre boulot dans ce patelin.

Il fit signe à Jazz de sortir.

— Dites-moi au moins que vous considérez qu'il s'agit d'une mort suspecte.

— Évidemment. Le légiste vient demain matin à la première heure pour une autopsie complète, mais le Dr Garvin va déjà y jeter un œil. Une femme est morte, Jazz, et je prends ça très au sérieux.

— Mais pas assez pour passer la scène de crime au peigne fin. Ou pour débroussailler les alentours afin de retrouver des traces. Ou pour...

— Arrête un peu, l'interrompit G. William en levant les yeux au ciel. Qu'est-ce que tu crois, au juste ? Qu'on dispose de moyens illimités ? J'ai dû faire venir des hommes de l'autre bout du comté rien que pour faire le minimum.

— Vous devriez examiner les insectes et les prélèvements de sol à la

loupe. Et je n'ai vu personne mouler d'empreintes. Et...

— Il n'y en avait pas, rétorqua le shérif, exaspéré. Quant au reste... Il faut faire appel à des services à l'extérieur de l'État pour obtenir des expertises d'odontologie, de botanique, d'anthropologie et d'entomologie. On n'est qu'une petite ville à l'intérieur d'une petite juridiction. Cesse de nous comparer aux gros bonnets. On fera notre boulot.

— Pas si vous ne savez pas en quoi il consiste.

— Un tueur en série ? grinça G. William, le scepticisme palpable dans la moindre de ses syllabes.

— Comment avez-vous découvert le corps ? l'interrogea Jazz, impatient de prouver qu'il avait raison. Ne me dites pas que vous êtes tombé dessus par hasard ? Un coup de fil anonyme, je parie ? Si vous avez été prévenus, c'est forcément un serial killer qui s'assure que son œuvre ne passera pas inaperçue. Vous en êtes quand même conscient ?

Il dépassait les bornes et il le savait. G. William tolérait beaucoup de choses, mais pas la condescendance.

— Oui, Jazz, j'en suis conscient. Et ce dont j'ai aussi conscience, c'est que les tueurs en série aiment beaucoup s'attarder sur les lieux pour regarder les flics s'activer.

Jazz reçut ces mots comme un coup de poing dans le ventre, aussi violents et douloureux que si G. William lui en avait logé deux dans son centre de gravité avec son arme de service. Car en ce bas monde, Jazz craignait deux choses, et seulement deux. La première, c'était que les gens pensent qu'une enfance pareille le prédestinait à marcher dans les pas de son père et à devenir un assassin.

La seconde... c'était qu'ils aient raison.

Et avec l'apparition de ce nouveau cadavre, comment leur en vouloir ? Les chances que deux meurtriers différents jettent leur dévolu sur une bourgade aussi minuscule que Lobo's Nod étaient plus que minces. Si infinitésimales qu'on ne pouvait pas sérieusement les prendre en compte. Billy Dent était derrière les barreaux et purgeait trente-deux condamnations à perpétuité. La blague récurrente en ville, c'était que lorsque Billy pourrait enfin faire une demande de liberté conditionnelle, il serait déjà mort depuis au moins cinq ans. Il était à l'isolement total, confiné vingt-trois heures sur vingt-quatre dans une cellule bétonnée d'un mètre sur deux, et ce dès l'instant où il avait posé un pied dans le centre pénitentiaire. Depuis, il n'avait pas reçu d'autres visites que celles de son avocat.

Alors, puisque le diable lui-même ne pouvait avoir commis ce

crime, qui demanderait-on dans la liste des suspects ? Le fils, bien sûr ! Et si Jazz n'avait pas eu la certitude de sa propre innocence, il aurait lui-même été tenté de se pointer du doigt (c'était le cas de le dire). Car après tout, il semblait parfaitement logique que le fils du tueur en série du coin finisse lui aussi par tuer quelqu'un un jour. Logique, oui. Mais lourd à porter.

— Là, vous allez trop loin, bafouilla-t-il. Billy m'a beaucoup appris, et je pourrais me servir de...

— Tu fouines du côté d'une scène de crime, tu nous espionnes, moi et mes gars, tu pénètres dans mon bureau et tu violes mon intimité en lisant mes notes personnelles, énuméra G. William en comptant sur ses doigts.

En fixant les doigts du shérif, Jazz ne put s'empêcher de songer à celui de la victime, qui se trouvait à présent dans un sac en plastique immaculé, rangé dans un frigo comme les restes d'un repas.

— Il ne me faudrait pas plus de cinq minutes pour trouver un motif d'arrestation. Et tu as le culot d'exiger que je te mette sur l'affaire ! Ce qui, même si tu n'étais pas un gosse et même si tu n'étais pas celui de Billy Dent, serait parfaitement déplacé.

G. William avait perdu le compte. Sa main droite était déjà grande ouverte.

— Pour toutes ces raisons, Jazz, et pour beaucoup d'autres, il n'est pas question que tu nous aides à quoi que ce soit.

— Mais vous faites appel à des experts tout le temps...

— Et depuis quand es-tu un expert ?

Jazz se pencha en avant et ils manquèrent se télescoper au-dessus de la table. La moustache et les bajoues de G. William frémirent en chœur.

— Je sais beaucoup de choses, déclara Jazz d'une voix très calme.

— Tu en sais trop et clairement pas assez, décréta le shérif, d'un ton si doux qu'il déstabilisa son interlocuteur.

— Ce qui veut dire ?

— Ça veut dire que ton père t'a peut-être beaucoup appris, mais que tu dois faire attention à ne pas te comporter comme lui. C'est clair ?

Jazz le fusilla du regard, tourna les talons et sortit du bureau en claquant la porte derrière lui.

— Laisse-moi régler cette affaire à ma façon, lui cria G. William à

travers la cloison. C'est *mon* boulot. Le tien, c'est d'essayer d'être normal !

— Jasper ? lança Lana, gênée, tandis qu'il quittait le commissariat en trombe. Euh... au revoir ?

C'est seulement une fois dehors, à côté de la Jeep, qu'il se rendit compte qu'il venait de la snober. Il donna un coup de pied rageur dans le pare-chocs de la Jeep, qui menaça de s'effondrer dans une plainte métallique.

Vous allez voir ce que mon père m'a appris, songea-t-il.

Lorsque Jazz se frottait au risque ou flirtait avec l'illégalité, il embarquait toujours Howie avec lui. Ça ne faisait pas vraiment remonter sa cote auprès des Gersten, mais s'il voulait garder sa part d'humanité, c'était nécessaire. Grâce à Howie, Jazz se maintenait à la limite de la sécurité et de la légalité. D'abord, parce que Howie était son meilleur – et aussi son seul – ami. Ensuite, parce que son état de santé obligeait Jazz à se modérer.

Howie Gersten était un hémophile A. Autrement dit, il suffisait de le regarder d'un peu trop près pour qu'il se mette à saigner. Ils s'étaient rencontrés quelques années plus tôt, lorsque Jazz avait tiré Howie des griffes d'un trio de brutes un peu plus âgées qu'eux. Ces crétins n'avaient pas été assez stupides pour lui faire vraiment mal, mais ils s'étaient amusés à tapoter ses bras nus, riant en voyant les bleus apparaître sur sa peau, qui avait fini par ressembler à celle d'un lézard : une mosaïque d'ecchymoses brunes et violacées s'imbriquant comme des écailles.

À dix ans à peine, Jazz avait beau être plus petit et plus jeune que ses adversaires, il avait déjà une bonne connaissance du corps humain et de ses principales faiblesses. Il les avait fait fuir après leur avoir infligé des contusions, un œil au beurre noir, une lèvre éclatée, et même une entorse au genou pour l'un d'eux : le gamin ne devait pas s'en remettre avant plusieurs mois. Quant à Jazz, il écopa d'un vilain coup sur le nez et hérita d'un ami pour la vie.

Le genre d'ami qui vous accompagne partout, même à la morgue en pleine nuit.

Centre névralgique du maintien de l'ordre du comté, le commissariat était ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Le soir, son personnel était réduit à la portion congrue, à savoir un officier de garde et une réceptionniste. Lana, assise à son bureau, prenait son service de nuit. Jazz savait que ça serait du gâteau. Lana le trouvait mignon. Elle sortait tout juste du lycée et il était en première : ils n'avaient que deux ans d'écart.

— Je me charge de distraire Lana, annonça Jazz à Howie. Ensuite, ça sera à toi de jouer.

— Tu es sûr que tu vas réussir à l'occuper ?

— Tu plaisantes, j'espère ! répliqua Jazz en levant les yeux au ciel.

— Les filles aiment les voyous, déclara Howie d'un air canaille.

Pigé. Je serai ton magicien. Illusion ! s'exclama-t-il en agitant les doigts. Abracadavra ! Tu me suis ? Abra... *cadavra* ? Tu saisis le jeu de mots ?

Ils s'approchèrent de la porte et Jazz poussa un soupir.

— Oui, Howie, j'ai compris.

Ensemble, ils pénétrèrent dans le poste de police, généralement tranquille à cette heure-ci. Lana leva les yeux et, en apercevant Jazz, elle afficha un grand sourire.

— Salut ! lança-t-elle.

Jazz s'avança nonchalamment vers son bureau et s'accouda sur la demi-cloison.

— Bonsoir, Lana.

— Qu'est-ce qui t'amène ? souffla-t-elle avec de grands yeux innocents. Tu es parti comme une flèche tout à l'heure...

C'était presque trop facile.

— Je voulais seulement...

Howie s'approcha et se racla la gorge.

— Ça t'ennuie si je vais me chercher un Coca ? demanda-t-il en désignant l'antique distributeur qui encombrait le couloir, derrière eux.

— Vas-y, répondit Lana sans même regarder dans sa direction.

— Je voulais simplement m'excuser d'être parti si vite tout à l'heure, reprit Jazz en feignant de n'avoir d'yeux que pour elle, avant de lui offrir son plus beau sourire. Je ne t'ai même pas dit au revoir.

Tout en baratinant Lana, qui lui assura que ses excuses étaient inutiles tout en s'en régaland, Jazz observa Howie du coin de l'œil. Celui-ci se dirigeait vers le deuxième bureau, derrière Lana. Il leva la tête vers Jazz, qui eut un léger hochement de tête. Howie ouvrit le premier tiroir, en remua le contenu, puis le referma. Quelques instants plus tard, il rejoignit Jazz et Lana.

— Voilà, annonça-t-il.

— Bon, on va devoir filer, reprit Jazz. On a cours demain. Mais il fallait que je te voie ou je n'aurais pas pu fermer l'œil.

Nouveau sourire irrésistible.

Ils étaient presque à la porte lorsque Lana les rappela.

— Hé, Howie. Je croyais que tu voulais un Coca ?

Jazz fusilla son ami du regard, qui répondit d'un air contrit :

— Euh, en fait je n'avais plus de monnaie.

Ils filèrent avant que Lana ait pu ajouter quoi que ce soit.

— T'es vraiment un crétin, décréta Jazz.

— Pourtant, j'arrive à survivre, rétorqua Howie en sortant de sa poche le morceau de cire que Jazz lui avait confié un peu plus tôt. Alors, je suis toujours un crétin ?

— Oui.

Jazz saisit le morceau de cire sur lequel la forme de la clé que Howie avait trouvée dans le tiroir du bureau était parfaitement imprimée.

— Mais plutôt efficace, dans ton genre. Allons-y.

Reproduire une clé d'après un moule en cire pouvait se révéler fort utile lorsqu'on aimait s'introduire chez les gens pour les assassiner. Billy Dent avait cru bon d'enseigner à son fils cette technique indispensable, et, pour une fois, Jazz n'était pas mécontent de l'avoir écouté. Il ne lui fallut pas longtemps pour fabriquer à partir du bloc de cire une véritable clé. Il possédait quelques modèles vierges et les outils adéquats – cadeaux de Billy pour son onzième anniversaire. Il fallait d'abord trouver la taille équivalente, puis limer tout ce qui dépassait, jusqu'à ce que chaque encoche corresponde. C'était aussi bête que ça. Après tout, il s'était exercé presque toute sa vie.

Le commissariat joutait les pompes funèbres Giancci. Les deux bâtiments étaient reliés par un minuscule passage. La morgue de Lobo's Nod occupait la moitié du sous-sol du funérarium.

Flanqué de Howie, Jazz pénétra dans la morgue comme chez lui et alluma un plafonnier qui projeta aussitôt une lumière crue et blafarde. Aucune fenêtre ne donnait sur l'extérieur : Howie et lui allaient pouvoir fureter à leur guise.

— Il faut qu'on se dépêche, pressa Jazz. Le vigile fait sa ronde toutes les heures.

Howie regarda autour de lui, abasourdi.

— Ça n'a rien à voir avec *Les Experts*.

— Tu t'attendais à quoi ?

— Ben, aux *Experts*, justement, répliqua Howie, déçu. Sinon, je n'aurais pas dit...

Jazz tira une paire de gants mauve en latex poudrés d'une boîte posée sur un plateau métallique. Il les lança à Howie, qui les rattrapa maladroitement.

— Enfile ça. Pour les empreintes...

— J'espère qu'ils m'iront.

Jazz regarda Howie glisser ses mains de géant dans les gants, qui semblaient sur le point de craquer. Howie était bâti comme un joueur de la NBA : grand, fin, souple et avec des paumes anormalement larges. Mais l'hémophilie lui interdisait toute pratique du basket, même dans un petit club.

Howie était pourtant dingue de ce sport. Il était incollable sur les statistiques et les classements, et chaque année, au mois de mars, Jazz devait écouter sans broncher ses bavardages incessants sur les différents championnats : le Sweet Sixteen, le Elite Eight, le Final Four, etc. Mais c'était un moindre mal : après tout, peu d'adolescents osaient s'approcher du « fils Dent ». Jazz avait plutôt la cote avant que Billy soit arrêté et devienne l'Artiste (ou encore le Doux Meurtrier, l'Œil de Satan, la Main de velours ou Green Jack : dans les médias Billy avait été affublé d'une profusion de surnoms). Depuis, c'était un paria.

Sauf pour Howie.

Howie était son point d'ancrage, celui grâce à qui il avait réussi à garder les pieds sur terre et la tête sur les épaules quand le monde menaçait de l'expédier dans des limbes *billyesques*. Quelques mois plus tôt, lorsqu'il avait commencé à sortir avec Connie, il avait craint que cela ne les éloigne, mais, curieusement, ça n'avait fait que les rapprocher. Comme si la banalité d'une relation avec une fille faisait de lui un ami meilleur et plus fidèle.

Howie examina les instruments médicaux sur le plateau. Le crissement du caoutchouc ramena Jazz dans le présent.

— Arrête, ordonna-t-il.

— C'est bon, j'ai les gants, mec, répliqua Howie en agitant la main.

Jazz lui passa un bonnet en plastique sur la tête.

— On n'est pas là pour fouiller dans leurs affaires. Tenons-nous-en à notre mission, conclut-il en enfilant à son tour une charlotte.

— Gnagnagna, railla Howie, qui lâcha néanmoins les instruments pour rejoindre Jazz devant une large porte en acier protégée par une serrure à clavier curieusement moderne.

Les touches allaient de 0 à 9 et de A à F.

— Ça se complique, commenta Howie. Ce soir, dans *Les Experts : Ploucville*, Jasper Dent et Howie Gersten affrontent une affaire des plus épineuses...

— Tu paries combien que j'arrive à l'ouvrir du premier coup ?

Howie fit la moue et réfléchit.

— Voyons... Pour les prochains hamburgers, c'est toi qui régales. Et on va chez Grasser.

Jazz souffla. Il détestait Grasser, le fast-food du coin qui, comme son nom l'indiquait, suintait l'huile. Mais Howie vouait à ce boui-boui une passion presque irrationnelle.

— Bon, d'accord. Et si je l'ouvre du premier coup ?

— On n'ira plus chez Grasser pendant un mois !

Rien que pour ça, ça valait le coup.

— Regarde ça, dit Jazz avec un grand sourire.

Il saisit la poignée et la tourna. La porte en acier bascula avec un léger grincement.

— Oh non ! protesta Howie. Attends, c'est pas juste. Elle n'était même pas fermée.

— Ah, un pari est un pari.

Il entra dans une petite pièce réfrigérée où les corps étaient entreposés avant d'être autopsiés, réclamés ou inhumés. Ce soir-là, il n'y en avait qu'un, enveloppé dans une nouvelle housse mortuaire (après le jaune criard du matin, celle-là était noire) et allongé sur une civière à roulettes.

— C'est elle ? murmura Howie avec un léger frisson.

— Il n'y a plus de « elle ». C'est juste un cadavre.

Un porte-dossier en plastique fixé au mur contenait une chemise cartonnée verte. L'étiquette portait le nom qu'on attribue par défaut à toutes les personnes non identifiées, ainsi qu'un numéro : DOE, JANE (1). Dans une ville comme New York, on devait recenser des milliers de corps anonymes chaque année, mais à Lobo's Nod, un seul suffisait à battre un record.

Jazz s'empara du dossier, le feuilleta et parcourut le rapport.

— Alors, Clarice, les agneaux ont-ils cessé de crier ? demanda Howie dans une parfaite imitation de Hannibal Lecter.

— Arrête !

— Je ne comprends pas pourquoi tu tiens absolument à voir le corps, gémit Howie en se frictionnant les bras. Elle est morte. Il lui manque un doigt. Tu savais déjà tout ça.

Le rapport était bref. Comme l'avait indiqué G. William, il n'était que préliminaire. Jazz retourna à la première page et reprit depuis le début.

— Le principe d'échange de Locard, ça te dit quelque chose ?

— Carrément ! Je les ai vus en première partie de Green Day l'an dernier. Ils sont bons, conclut-il en enchaînant quelques accords sur une guitare imaginaire.

— Rien à voir, rétorqua Jazz, consterné. Locard, c'est ce criminologiste français qui a établi que lorsque quelqu'un entre en contact avec quelque chose, il se produit forcément un échange. Le premier laisse obligatoirement des traces sur le second : un cheveu, des cellules de peau, des pellicules... Et le second laissera aussi des marques sur le premier : des particules de poussière, de peinture. C'est un transfert. Tu me suis ?

— Un Français. Des échanges. Je vois, affirma Howie avec un salut militaire avant de frictionner de plus belle ses bras gelés.

— Il est donc probable que l'assassin a semé des indices. Mais à en croire ce rapport, poursuit Jazz avec un soupir, il n'y a rien. Ni fibres, ni poils, ni fluide... C'est propre.

— Aussi propre qu'on peut l'être après avoir traîné dans un champ, remarqua Howie. On peut y aller, maintenant ?

Les photos de la scène de crime étaient accrochées au dossier. Jazz les observa. La posture parfaite du corps était presque surnaturelle. Anormale. Enfin, parfaite à l'exception des doigts manquants..., et même eux avaient été sectionnés « nettement » – ah, les rapports de police et leur jargon aseptisé – post mortem. Pas de sang. Pas de douleur.

S'il y avait eu une forme de violence avant le décès – si la victime avait été torturée, lacérée, mutilée –, il aurait semblé plus facile de la croire passée de la vie à la mort. Mais dans ce cas précis, l'adjectif « mort » semblait quelque peu... inexact.

— Allô, la Terre appelle Jazz. On peut y aller ?

— Pas tout de suite.

Jazz reposa le dossier du coroner à sa place et entreprit d'ouvrir la

housse mortuaire.

— Hé, *man* ! s'exclama Howie avec un mouvement de recul. Je suis pas vraiment d'humeur à mater les cadavres, là.

— Tu peux m'attendre dehors, si tu préfères.

Jazz baissa la fermeture Éclair sur toute sa longueur, et Jane Doe apparut, paupières closes et teint cireux. Environ quarante-huit heures après la mort, le processus bactérien donnait à la peau une couleur verdâtre. Jazz en déduisit que moins de deux jours s'étaient écoulés depuis le meurtre, ainsi que le confirmait le rapport préliminaire.

— Bon sang, souffla Howie derrière lui. Regarde cette fille.

— Ce n'est plus une « fille », insista Jazz, les yeux rivés sur le cadavre.

Il était censé éprouver quelque chose, il en avait conscience. Même les médecins légistes étaient saisis d'un bref instant de tristesse en voyant quelqu'un d'aussi jeune, apparemment en bonne santé, allongé sans vie devant eux. Mais tandis qu'il observait ce corps, Jazz ne ressentait... rien. Exactement, précisément rien.

Enfin, pas tout à fait rien. Une petite partie de lui-même se fit la remarque que, vivante, Jane Doe aurait fait la victime idéale. Une proie facile. Aux yeux d'un tueur, avec sa silhouette menue et son absence manifeste de force physique, elle devenait irrésistible. Sans compter qu'elle avait les ongles courts : moins de risques de griffures. D'après le rapport, elle atteignait à peine un mètre cinquante-cinq à l'époque où elle se tenait encore sur ses jambes. Le rêve de tout assassin. Une proie taillée sur mesure.

— Franchement, ça craint, non ? murmura Howie. Cette pauvre fille... Un type se pointe et...

— Ouais, l'interrompt Jazz, ça craint. Maintenant, tais-toi. Je bosse.

Aucune ecchymose, aucune coupure, aucune contusion, aucune égratignure. Il devait se contenter d'un examen rapide, et le dossier contenait déjà les principales informations. Les autopsies étaient effectuées dans un ordre précis : identification du corps, photos, suppression des traces éventuelles, mesure, pesée, radiographie, examen externe. Puisque seul ce bon vieux Dr Garvin était de garde, ils n'avaient pas pu aller plus loin. Le véritable légiste arriverait le lendemain matin pour pratiquer l'incision, observer les tissus au microscope et préparer les échantillons pour la toxicologie. Pour l'instant, à en croire le dossier, les flics penchaient pour la strangulation. Pour Jazz, ça paraissait logique : c'était un moyen relativement simple d'assassiner quelqu'un. Pas besoin d'armes, les

maines suffisaient. Et si l'on prenait la peine d'enfiler des gants, on ne laissait aucun indice.

Le rapport décrivait Jane Doe comme une « femme de race blanche, entre dix-huit et vingt-cinq ans. Aucune tache de naissance, cicatrice ou tatouage distinctif ». Jazz parcourut rapidement les notes et hocha la tête. Il s'accorda quelques secondes pour ouvrir les paupières de la victime. Howie eut un haut-le-cœur et recula d'un pas.

Ses yeux noisette fixaient le vide. Jazz le savait, les globules rouges dans les veines de la rétine pouvaient continuer à bouger plusieurs heures après le décès : l'un des derniers sursauts de vie d'un organisme déjà mort. Mais le regard ne trahit aucun mouvement, alors il se contenta de vérifier ce pour quoi il est venu, ce qu'il voulait voir de ses propres yeux : la main de la victime. Il voulait s'assurer de la véracité du rapport.

C'était exact.

Trois doigts manquaient à la main droite : l'index, le majeur et l'annulaire. Seuls restaient le pouce et l'auriculaire, raides et écartés, comme s'ils disaient « on s'appelle » par-delà la mort. Mais Jazz avait tout observé dans le champ des Harrison et les flics n'avaient retrouvé qu'un doigt : celui qui se trouvait dans le sac en plastique.

L'assassin avait donc forcément emporté les deux autres. L'index et l'annulaire, d'après ce rapport beaucoup trop mince.

Howie s'éclaircit la gorge.

— Dis donc, t'es sûr de ton coup ? Et si tout ça était seulement un accident ? Et si c'était juste deux personnes dans un champ en train de... enfin, de... de baiser ou je ne sais pas. Elle a pu se cogner la tête ou avoir une crise cardiaque, alors le type a paniqué et s'est tiré...

— Et après ? Une fois qu'elle était morte, il lui a coupé quelques doigts sans le faire exprès ? Genre : oh non ! Ma copine est morte ! Et comme je suis maladroit, je lui tranche les doigts en essayant de lui faire du bouche-à-bouche ? Bon, et puis tant que j'y suis, si je les gardais en souvenir ? Mince alors, mais qu'est-ce que j'ai fait du majeur ?

Vexé, Howie fit la moue.

— D'accord, alors peut-être qu'un animal passait par là et a...

— Regarde la façon dont ils ont été sectionnés.

— Sexe quoi ?

Howie se pencha puis s'écarta aussitôt avec une grimace en voyant

que c'était le poignet et la main mutilée de Jane que son ami agitant tout doucement sous ses yeux.

— Sec-tion-nés ! La coupure. Elle est nette. Si une bête l'avait rongée, la chair serait déchiquetée, grignotée.

— Mais puisqu'il manque plusieurs doigts, une bestiole a pu les manger...

— Non. C'est l'assassin qui les a pris. En guise de trophées.

— Pourquoi ? Ton vieux n'a jamais embarqué de morceaux, lui ! On dira ce qu'on voudra de lui, mais...

— Identification par projection.

— Quoi ?

— C'est quand le tueur projette ses pires caractéristiques sur sa victime et passe à l'acte à cause de ça. Alors, pourquoi les doigts ? Est-ce qu'il a été surpris en train de tripoter quelque chose qu'il n'aurait pas dû toucher ? Ou quelqu'un, peut-être ? Est-ce une façon de se punir lui-même ?

— Lâche ça, supplia Howie.

Jazz se rendit soudain compte qu'il tenait toujours le poignet du cadavre. Il replaça la main dans la housse mortuaire, ce qui parut soulager Howie.

— Admettons. Mais pourquoi tu tiens absolument à ce que ce soit un tueur en série ? Il pourrait s'agir d'un cas isolé.

— À cause des doigts. Les meurtriers du dimanche ne mutilent pas leurs victimes de cette façon. Et surtout, ils n'emportent pas de trophées. Mais il y a autre chose : regarde quel doigt il a laissé derrière lui. Le majeur.

— Tu plaisantes ?

— Pas du tout. Un beau doigt d'honneur adressé aux flics. Pour lui, c'est de la provoc', une façon de dire « essayez un peu de m'attraper ». Aucun doute : il s'agit d'un tueur en série.

Un silence pesant s'installa dans la chambre froide. Jazz fixait Jane Doe, et Howie fixait Jazz. Celui-ci observait les yeux de la victime, ses lèvres serrées en une mince ligne rosâtre. On entendait souvent que les morts avaient l'air endormis. Jazz trouvait ça absurde. Jamais un cadavre ne lui avait semblé dormir. Il n'avait jamais vu de cadavre paraître autre chose que ce qu'il était : mort. Une coquille vide. Une chose.

« J'ai passé les mains autour de son cou, souffla Billy à son oreille. Et là j'ai serré. Serré, serré... »

Jazz observa attentivement la gorge. Rattrapé par la curiosité, Howie se pencha et demanda :

— Est-ce qu'elle a été étouffée ?

— Meurtre par strangulation, c'est le terme exact. Étouffé, c'est quand on bloque ton conduit respiratoire de l'intérieur. Je crois effectivement qu'elle a été étranglée, mais je n'en suis pas encore certain.

Quand on savait s'y prendre, la strangulation laissait peu de marques. Le légiste devrait drainer tout le corps de son sang, puis lentement, avec précision, disséquer les tissus couche après couche à la recherche de petites ecchymoses compromettantes.

— Est-ce qu'ils peuvent relever des... des empreintes sur son cou ? Est-ce qu'ils peuvent retrouver le mec comme ça ?

— Ce type-là n'est pas un amateur. Il portait sûrement des gants.

— Comment sais-tu qu'il ne s'agit pas d'un amateur, Sherlock ?

— Le poing gauche présente des traces de bleus. Le côté des deux mains aussi. On en verrait également sur les phalanges, si elles y étaient encore.

— Elle l'a frappé, déduisit Howie. Elle s'est défendue.

— Ce qui signifie qu'il n'en était pas à son coup d'essai. Quand on est novice, on évite les bagarres. On surprend sa proie par-derrière, on l'assomme, et après seulement on commence le sale boulot. Un type qui affronte sa victime éveillée est un vrai dur.

« La lutte, c'est ce qu'il y a de plus excitant », disait Billy.

Jazz ferma les yeux pour mieux chasser la voix de son père, en vain. Billy était lancé et dispensait sans détour ce qu'il considérait comme de la sagesse paternelle, mettant son simulacre d'âme à nu.

« Parfois, je ne vois plus la différence entre la vie et la mort. Je regarde un joli petit lot passer et je me dis : "Est-ce que c'est un être vivant, qui respire ? Ou bien juste une poupée ? Est-ce qu'elle pleure pour de vrai ? Est-ce qu'elle pousse de véritables cris ?" Et c'est comme si j'avais la cervelle embrumée, comme si tout s'embrouillait, alors ça me met en rogne, ça me chamboule, et c'est là que je me mets à faire mes trucs. Je commence petit, par les oreilles, les lèvres ou les doigts de pied. Puis je passe aux choses sérieuses, et ça gicle, alors je continue, et j'ai les mains poisseuses, la bouche tiède, je ne m'arrête pas, et là, Jasper, là, il se produit un truc

vraiment magique. C'est magique, c'est incroyable, c'est beau. Elle arrête de bouger, de se débattre, et c'est là que ça devient clair pour moi : elle est morte. Et si elle est morte, ça veut dire qu'avant elle était vivante. Alors là, je sais : celle-ci, elle était vivante, réelle. Et une fois que j'ai compris, je me sens bien. »

Jasper prit conscience que ses mains, gantées de caoutchouc...

Ce type-là n'est pas un amateur. Il portait sûrement des gants.

... s'étaient posées autour de la gorge. Un mouvement, rien qu'un, et il tiendrait ce cou entre ses doigts...

Ce type-là n'est pas un amateur.

... il sentirait les muscles, la trachée et le...

Ce type-là.

Avec un élan de dégoût, il saisit la barre en acier de la civière pour se redresser.

— Tu avais raison, déclara-t-il.

— Ah ?

— Oui.

— Génial. Mais, euh... sur quoi au juste ?

— C'est une fille. Pas seulement un cadavre. Ça restera toujours quelqu'un.

— Non, sans blague ?

— Ne me laisse plus jamais dire une chose pareille, insista Jazz. Ni d'elle, ni de personne d'autre, OK ?

Jazz acheva l'examen du corps pendant que Howie se glissait discrètement dans les bureaux des pompes funèbres pour y photocopier le maigre rapport. En dépit de son manque de substance, Jazz estima qu'un double pouvait se révéler utile. Et puis, il préférerait que Howie ne le voie pas retourner le cadavre.

Environ quatre à cinq litres de sang circulaient dans le corps d'une femme en bonne santé. Au moment de sa mort, celui de Jane en contenait encore suffisamment pour causer ces marques violacées, semblables à de gros bleus, qui indiquaient où le sang s'était concentré post mortem. On l'avait retrouvée sur le dos, mais elle présentait des taches sur l'abdomen et les flancs, donnant à l'épiderme une apparence marbrée dans la région de la hanche droite et du bas-ventre. Jazz plongea ses mains dans le plastique, en plaça une sous les

épaules et l'autre sous les fesses. Il hésita un instant. C'était tellement bizarre. Il touchait le cul d'une fille. C'était malsain, à tous points de vue.

— Les gens ont de l'importance, se murmura-t-il à lui-même. Les gens comptent. Ils sont réels. Souviens-toi de Bobby Joe Long.

C'était son leitmotiv, un mantra qu'il se répétait chaque matin à voix basse. Un aide-mémoire. Sa formule magique à lui, qui le protégeait de sa part d'ombre.

Jazz eut du mal à retourner le corps, qui n'avait pas encore atteint le stade de la rigidité cadavérique. Celle-ci débutait environ deux heures après le décès. Elle affectait d'abord le visage et les mains – les petits muscles – avant de s'étendre à l'ensemble du corps au cours des douze heures suivantes. Et si les muscles les plus importants commençaient à peine à durcir... Jazz effectua un rapide calcul, prit en compte l'élasticité du corps lorsqu'il avait vu les flics emmener Jane, et conclut qu'elle n'était pas morte plus de deux heures avant l'arrivée de la police. Soit peu avant l'aube.

Il la fit basculer sur le côté gauche. Le dos était livide.

Si elle avait été assassinée et abandonnée dans le champ, dans cette position allongée, le dos et les fesses seraient violacés et légèrement gonflés. Mais le sang s'était concentré ailleurs. Ce qui signifiait qu'elle avait été tuée ailleurs, puis transportée jusque-là. Dès qu'elle avait été bougée, le sang s'était déplacé dans son corps, ne laissant aucune marque flagrante.

Après l'avoir tuée, le meurtrier l'avait déplacée avant de prévenir les flics...

Ouais. Clairement pas un amateur.

C'était un dur, un vrai. Doté d'une sacrée assurance. Jazz ne pouvait pas s'en empêcher... Quelque part, il l'admirait.

Les gens ont de l'importance. Les gens comptent. Les gens ont de l'importance...

Le champ dans lequel on avait retrouvé Jane Doe n'était pas le genre d'endroit que l'on trouvait par hasard – encore moins avec un cadavre sous le bras. Le tueur l'avait certainement repéré à l'avance. Était-ce un lieu symbolique pour lui ? Pourquoi cet emplacement en particulier ? Transporter un corps était risqué, mais nécessaire.

« Faut mettre de la distance entre le cadavre et toi, alors pour ça... »

Ta gueule, Billy, lui intima mentalement Jazz.

— Oh, oh...

C'était Howie, qui s'approchait derrière lui, la voix paniquée.

— Jazz ?

Jazz se retourna et aperçut le visage de son ami, en sang.

Pendant une seconde, Jazz crut que Howie avait été agressé, mais il vit son camarade pencher la tête en arrière et s'examiner :

— Et merde !

Malgré les injections du traitement qu'il recevait deux fois par semaine, Howie était toujours sujet à des saignements de nez de temps à autre. Et celui-ci était impressionnant : deux filets de sang s'échappaient de ses narines et dégouлинаient sur ses lèvres, jusqu'au menton. Il tenait le rapport d'une main, sa photocopie de l'autre, les bras écartés dans l'espoir de limiter les dégâts. Jazz se précipita vers lui et plaça sa paume sous le menton de Howie, mais trop tard : quelques gouttes s'écrasèrent sur le carrelage glacé où elles formèrent des cercles écarlates presque parfaits.

Le sang d'Howie était chaud, surtout dans la chambre réfrigérée.

« *Une chaleur bien particulière* », susurra Billy à l'oreille de Jazz. Celui-ci fit la grimace tout en pinçant le nez de Howie de sa main libre pour endiguer l'hémorragie.

— Berci, dit Howie.

— Ta dernière injection de desmopressine, c'était quand ?

— Jeudi, je grois.

— C'est sûrement à cause du froid. Viens, retournons à côté. J'ai vu une boîte de Kleenex sur le bureau.

Agrippés l'un à l'autre, ils battirent en retraite dans la pièce voisine. Jazz garda une main sur les narines de Howie et l'autre sous le menton, les yeux rivés sur ses pieds, craignant d'étaler le sang sur le sol. C'était la pire preuve qu'on pouvait laisser derrière soi : elle regorgeait d'ADN et il était quasiment impossible d'en effacer toutes les traces sur la plupart des surfaces.

De quatre à cinq litres, songea-t-il une fois encore. De quatre à cinq litres. Il semblait tellement facile d'en laisser quelques gouttes derrière soi. Oui, mais il pouvait suffire de quelques gouttes pour se faire coincer. Dans le bureau, Jazz prit les papiers des mains de Howie, qui se pinça aussitôt le nez. Il était hors de question qu'il se promène avec ses gants pleins de sang, et il ne pouvait pas non plus les jeter dans la première poubelle venue. Alors il les rinça dans un lavabo tout proche et regarda l'eau couleur de rouille s'évacuer par la bonde. L'image hypnotique le ramena à une période dont il se souvenait à peine et

qu'il ne pouvait pourtant pas oublier : son enfance. Son enfance, mais aussi une autre époque où cette eau roussâtre avait coulé à flots.

Billy Dent avait davantage lavé le cerveau de son fils qu'il ne l'avait éduqué. Les souvenirs de Jazz étaient donc fragmentés, imprécis, comme ce soir : la vision du sang ruisselant dans un évier, l'odeur métallique dilatant ses narines, la lame tranchante et tachée sur fond blanc. Les couteaux posés dans les éviers le terrifiaient. Chez lui, dès qu'il s'en servait, il fallait immédiatement qu'il les nettoie et les range dans le tiroir. La vue de l'acier sur l'émail suffisait à lui donner des frissons.

« Beau travail, fiston... Une belle découpe. Propre... »

« ... comme de la volaille... »

Il s'efforça de revenir dans le présent, s'essuya les mains, puis fourra ses gants dans une poubelle pour déchets médicaux. Il aida ensuite Howie à appliquer plusieurs mouchoirs en papier entre ses gencives et sa lèvre supérieure. Il y passait une veine qui irriguait le nez, et le moyen le plus sûr de stopper le saignement était d'y maintenir une certaine pression.

Presque aussitôt, le flot s'atténua, puis disparut.

— Désolé, s'excusa Howie en se baissant pour ramasser les feuilles.

Mais Jazz fut plus rapide.

— Ne t'inquiète pas.

Il était inquiet, malgré tout. En dépit des précautions qu'ils avaient prises – gants et bonnets –, l'ADN de Howie risquait bien de contaminer toute la pièce.

— Jette tes gants et les mouchoirs, puis sors le sac plastique de la poubelle. On va l'emporter avec nous et le brûler.

Ils enfilèrent de nouvelles paires de gants, puis se remirent au travail. Jazz essuya le carrelage de la morgue avec soin et se débarrassa des Kleenex dans le même sac. Abandonner des indices derrière lui ne l'enchantait guère : sans l'aide d'un agent blanchissant oxygéné, ces traces resteraient toujours visibles au luminol. Mais à moins que quelqu'un ne décide subitement d'en vaporiser le sol de la chambre froide avant de l'éclairer avec une lampe à ultraviolets, elles passeraient probablement inaperçues. Ça n'en demeurerait pas moins le premier commandement de Billy Dent : « Tu ne laisseras point de preuve ».

— Ne bouge pas, ordonna Jazz à Howie en le voyant s'approcher. Je n'en ai pas pour longtemps. Je préfère éviter que tu ne te remettes à

saigner.

Il rangea le rapport et jeta un dernier regard à la victime. Elle était jeune, belle. Une cible parfaite pour Billy. Peu de chances qu'elle cherche à se défendre. C'était ça qui l'amusait. Le stimulait.

Il s'assura que le corps était tel qu'il l'avait trouvé, referma la housse mortuaire et la rendit à la nuit.

— Ils ignorent son nom, l'informa Howie depuis la pièce adjacente tandis qu'il feuilletait le dossier.

Sa lèvre supérieure était toujours écarlate.

— Pourquoi est-ce qu'ils ne vérifient pas ses empreintes ? suggéra-t-il, avant d'ajouter aussitôt : Enfin, celles qui restent...

— Pas avant qu'elle ait dépassé le stade de la rigidité cadavérique. Et ça peut prendre du temps. Peut-être encore une journée entière.

Jazz quitta la chambre froide et referma la porte, prenant soin de la laisser comme ils l'avaient trouvée, c'est-à-dire déverrouillée. Tous les détails comptaient.

— De toute façon, poursuivit-il, il faut du temps pour avoir les résultats. Si la base de données de l'État ne donne rien, ils devront faire appel au FBI. Et des empreintes ne sont utiles que si on a quelque chose avec quoi les comparer. Si cette fille n'est pas enregistrée dans le système, ils n'auront aucune info.

Howie hocha la tête, pensif. Il reprit à voix basse, d'un ton sérieux :

— S'ils l'ont retrouvée nue, tu crois que celui... qui a fait ça... tu crois qu'il a pu la... ?

Jazz avala péniblement sa salive. Pour l'instant, cette Jane Doe n'était encore qu'une victime anonyme, mais il ne put s'empêcher de la comparer aux proies de Billy. Howie savait éviter les sujets délicats, comme les sévices infligés par Billy à ses victimes ou l'enfance de Jazz aux mains d'un tel père. Et puis, s'il voulait des détails, il lui suffisait de consulter l'un des nombreux sites dédiés à Billy Dent ou de se brancher sur une des chaînes du câble qui passaient en boucle des reportages consacrés au Boucher de Lobo's Nod (un surnom qui avait la cote en ce moment). Et puis savoir que les victimes avaient été tuées à la hache, poignardées ou battues à mort était une chose, mais on ne s'attardait pas sur ce qui touchait à l'aspect sexuel. On s'en tenait souvent à l'expression « agression sexuelle ». Un terme commode, neutre, qui laissait libre cours à l'imagination du public tout en évitant aux présentateurs à mèche gominée et au sourire éclatant de tomber dans les descriptions glauques. Ces mots

dissimulaient des horreurs à faire vomir dont Howie n'avait même pas idée.

— Non, pas d'après ce que dit le rapport, répondit Jazz en s'emparant du dossier. Aucune trace d'agression sexuelle.

— Bon, tant mieux, conclut Howie, soulagé.

Jazz, lui, s'interrogeait : quand une femme était assassinée d'une manière aussi atroce, était-ce un soulagement de ne pas avoir subi de sévices sexuels ? Agoniser dans la souffrance, terrifiée, nue, abandonnée dans un champs, mutilée, OK ; mais surtout, ne pas être violée. À ce stade, cela avait-il une quelconque importance ?

— Mais pourquoi l'a-t-il déshabillée, alors ? insista Howie.

Jazz se demandait moins pourquoi il l'avait laissée nue que ce qu'il avait fait des vêtements. Il avait déjà son trophée : les doigts. Avait-il brûlé les vêtements de sa victime ? Enterré, peut-être ?

Il songea à Arthur John Shawcross. Un barjot pur jus, celui-là. Il avait commis une série de meurtres dans le nord de l'État de New York. Son truc, c'était de plier soigneusement les affaires de ses victimes et de les empiler près du corps. Il lui arrivait même d'obliger ses victimes à le faire elles-mêmes. Les pauvres s'imaginaient sans doute pouvoir se rhabiller si elles coopéraient. Leur faire croire qu'elles s'en sortiraient les rendait plus dociles.

Avait-ce été le cas pour Jane Doe ? S'était-elle volontairement déshabillée en pensant pouvoir s'en tirer si elle obéissait ?

Mais ces bleus sur les mains... Non. Pas Jane. Jane s'était défendue bec et ongles, Jazz en était certain.

— Il y a des tas de raisons possibles, expliqua-t-il, tandis qu'ils s'assuraient d'avoir tout remis en place dans la morgue. Peut-être qu'il voulait ralentir les flics. Peut-être qu'il cherchait à l'humilier. Peut-être qu'il la haïssait parce qu'elle l'avait repoussé ou qu'elle ressemblait à quelqu'un qui l'avait repoussé, alors il s'est vengé. Ou peut-être qu'il avait l'intention de lui faire quelque chose, mais qu'il n'a pas pu. Il n'a pas réussi à bander, alors il a décidé de la laisser toute nue.

— C'est plausible, dit Howie avant de marquer une pause. Enfin, plausible pour un cinglé, évidemment.

— Ouais. Mais l'explication la plus probable, c'est qu'il a cherché à effacer toutes les traces. Tu vois toutes ces coutures, ces doublures dans tes vêtements ? Ce sont de véritables pièges à indices, et, sans t'en rendre compte, tu trimballes sur toi tout un tas de

renseignements. Imagine, tu perds trois ou quatre cheveux toutes les heures. Ça fait beaucoup de preuves.

Machinalement, Howie plaqua une main sur sa tête.

— C'est pour ça que ton père se rasait parfois la tête ?

— Ouais. Enfin, aussi parce qu'il trouvait ça cool.

— Dites donc, intervint une voix inconnue.

Howie poussa un cri strident et Jazz sursauta.

Le vigile ! Il était impossible que l'heure se soit déjà écoulée ! Comment avait-il pu...

Malheureusement pour eux, ce n'était pas le vigile, mais pire : le flic de ce matin, le nouveau gars du shérif. Celui qui se tenait à l'écart sur la scène de crime. Il bloquait l'unique sortie de la morgue, la main sur son holster, et, cette fois, il paraissait tout sauf vulnérable.

Jazz et Howie attendaient, assis sur le banc à l'entrée du bureau des pompes funèbres, menottés l'un à l'autre. Howie avait eu beau invoquer son hémophilie, les bracelets étaient trop serrés, si bien qu'une ecchymose apparaissait déjà sur son poignet. Il supportait tout cela avec son stoïcisme habituel.

— Ma mère va me tuer, gémit-il. Elle va vouloir savoir comment je me suis fait ce bleu et quand elle va apprendre que je me suis laissé embringuer dans cette histoire...

Jazz ne l'écoutait plus et fixait le policier, qu'il apercevait derrière la porte. Il était en train de passer le reste de la morgue au peigne fin pour s'assurer que rien n'était cassé ou déplacé. Il leur avait déjà confisqué la copie du rapport.

Comment avait-il pu se tromper à ce point sur ce type ? Ce matin, il avait paru nerveux, agité. À présent, il était parfaitement calme. Il...

Il sortit de la chambre froide.

— Vous deux, vous êtes dans de sales draps. Vous avez touché au corps, hein ?

Jazz haussa les épaules.

— Vous savez à qui vous parlez ? s'emporta Howie, tentant un coup de bluff.

— Euh, oui. Tu n'as pas remarqué que je vous avais confisqué vos portefeuilles en vous menottant ?

— Ah oui, c'est vrai.

— Et ne t'imagines pas que vous allez vous en sortir facilement juste parce que ton pote est une célébrité locale, reprit le flic avec un large sourire.

Jazz éclata de rire. Une célébrité locale ? C'était bien la première fois qu'on le décrivait de cette manière.

— Tu trouves ça drôle ? lui lança le policier. Il n'y a vraiment pas de quoi rire : effraction, contamination de pièces à conviction, vol... On peut savoir à quoi vous jouiez ?

Et toi, aurait aimé lui rétorquer Jazz, à quoi tu joues, exactement ? Pousser quelqu'un dans ses retranchements n'était jamais une mauvaise tactique. Aucun flic n'a de raison de rôder près de la morgue, la nuit.

Mais avant que Jazz ait pu dire un mot, la porte s'ouvrit à l'autre extrémité du couloir, et G. William entra d'un pas traînant, vêtu d'un jean et d'un vieux coupe-vent, les cheveux en bataille.

— Génial..., marmonna Howie.

Le policier redressa la tête, partagé entre l'inquiétude et le soulagement.

— Navré de vous avoir tiré du lit pour ça, shérif, mais comme c'est mon premier jour, je préférerais éviter de jouer les gros bras d'entrée de jeu. Surtout sachant que vous avez...

Il hésita un instant.

— ... une relation particulière avec l'un de ces gamins...

G. William se dressa de toute sa hauteur devant les deux garçons, les poings sur les hanches.

— Je vois que vous avez fait connaissance avec mon adjoint Erickson. Il nous arrive d'un État voisin. De Lindenberg. C'est bien ça, Erickson ?

— Exactement. Juste à la frontière.

— Je le forme à devenir mon bras droit, expliqua G. William avec un grand sourire. C'est un sacré bon flic, vous ne trouvez pas ?

— Chanceux, plutôt, répliqua Jazz.

Erickson se figea.

— Il ne nous a pas suivis, poursuivit Jazz. Il n'avait pas la moindre idée qu'il se passait quelque chose dans cette morgue. Il rôdait juste dans les parages et il nous a surpris. Et puisqu'on est sur le sujet, qu'est-ce qu'il faisait...

— Le problème n'est pas là, l'interrompt le shérif. Je me fiche de savoir pourquoi ou comment il vous a coincés. Le problème, c'est que vous avez été pris la main dans le sac. Maintenant, Jazz, je vais te demander comment vous avez réussi à entrer ici, et si ta réponse ne me convient pas, je poserai la question à Howie. Je suis certain que lui me dira la vérité. Pas vrai, Howie ?

Ce dernier déglutit bruyamment. Jazz réfléchit à toute vitesse. Inutile de causer des ennuis à Lana en expliquant au shérif qu'ils avaient subtilisé la clé sous son nez.

— J'ai fabriqué un double le mois dernier lorsqu'il y a eu cette victime de la route, déclara-t-il. J'étais curieux.

G. William, les paupières plissées, observait Jazz et Howie à tour de rôle.

— Erickson, emmène Howie à l'étage et commence la paperasse. Fais attention, il est fragile.

— Compris.

— Jazz, toi et moi, on va causer.

Le shérif ramena son jeune prisonnier vers la morgue tandis qu'Erickson s'éloignait avec Howie. Jazz essaya de ne pas se laisser affecter par le regard de chien battu de son ami. Il avait des préoccupations plus pressantes.

— Alors comme ça tu étais juste curieux de voir ce cadavre le mois dernier, hein ? reprit G. William. Et tu as satisfait ta curiosité ?

— Oui.

— Vraiment ? Tu l'as examiné de près ? Tu as vu tout ce que tu voulais voir ? Tu t'es rincé l'œil avec un spectacle bien gore ?

Pourquoi pas, après tout ?

— Oui, G. William. Je l'ai observé. Je me demandais ce que...

Le shérif se tapa sur la cuisse en éclatant de rire.

— Il faut bien le reconnaître, Jazz, depuis le temps que je suis flic, on m'a souvent raconté des bobards. Et j'en ai vu défiler, des baratineurs. Mais toi, fiston, tu es le plus beau menteur que j'aie jamais pris sur le fait.

— Je ne...

— Ne te fatigue pas, le coupa G. William d'un geste. Je t'ai démasqué, Jazz. Tu es convaincant et j'aurais presque pu me faire avoir, à un détail près : la victime de cet accident de voiture, le mois

dernier, était un juif orthodoxe. Conformément aux souhaits de ses proches, nous avons demandé à un rabbin de le veiller toute la nuit jusqu'à ce qu'une entreprise de pompes funèbres juive vienne le chercher.

Jazz jura dans sa barbe.

— Et le rabbin Goldstein n'est peut-être plus très alerte, mais je pense tout de même qu'il t'aurait vu si tu avais examiné le corps sous son nez.

— Il faut que vous laissiez Howie en dehors de ça, implora immédiatement Jazz. C'est moi qui lui ai demandé de m'accompagner. Et il fait tout ce que je lui demande. Faites ce que vous voulez de moi, mais ça ne serait pas juste de coincer Howie.

Ses paroles radoucirent G. William.

— Tu ne cesseras jamais de me surprendre.

— Vous voulez dire que j'ai peut-être une chance de ne pas finir comme mon père ?

— Je n'ai jamais dit ça, objecta le shérif en agitant un index boudiné. Pas de procès d'intention. C'est toi qui arpentes cette ville en faisant mine d'être... d'être condamné à devenir comme Billy. Je ne t'ai jamais accusé d'une telle chose. Mais je dois bien reconnaître que te trouver dans un endroit pareil au beau milieu de la nuit ne fait pas pencher la balance en ta faveur.

Jazz allait devoir vider son sac, que cela lui plaise ou non. G. William ferait peser la menace de l'arrestation de Howie jusqu'à obtenir ce qu'il voulait, et Jazz ne se sentait pas la force d'affronter Mme Gersten, qui allait piquer une crise si son bébé se faisait coffrer.

— Je devais m'assurer que rien ne vous ait échappé au sujet de Jane Doe, avoua-t-il au shérif. Il fallait que j'en aie le cœur net.

— Et tu t'es permis de photocopier le rapport d'enquête préliminaire.

— Il ne contenait pas grand-chose, rétorqua Jazz avec un haussement d'épaules.

— En effet. Tu aurais dû patienter jusqu'à demain, après l'autopsie complète. Mais tu étais trop curieux, pas vrai ?

— C'est un tueur en série, G. William. Il faut que vous me croyiez.

— Tout ce qu'il *faut* que je fasse, Jazz, c'est me lever le matin et aller me coucher le soir. Tout le reste est en option. Allons-y.

Il lui fit signe de le suivre vers le poste de police. Howie, menotté à sa chaise près du bureau d'Erickson, avait la tête des mauvais jours. Erickson pianotait rageusement sur son ordinateur, tandis que Lana se tenait debout derrière lui et pointait l'écran du doigt.

En voyant Jazz entrer, elle parut abasourdie. Pourtant, la présence de Howie aurait dû la mettre sur la voie. Jazz lui sortit son sourire « piège à filles », auquel Lana répondit immédiatement, bien que Jazz fût menotté lui aussi.

— Salut, Lana.

— Euh... salut, Jasper.

— Assez bavardé, intervint G. William. On va relâcher ces deux-là...

— Bingo ! s'écria Howie.

— Hein ? s'exclama Erickson.

— Comme je le disais, reprit le shérif, agacé par cette interruption, on va relâcher ces deux-là. Avec un avertissement. Et on leur confisque la clé.

— Mais, shérif..., objecta Erickson en bondissant de sa chaise, bousculant Lana au passage. Ils sont entrés par effraction ! Ils auraient pu subtiliser des preuves ou...

— Vous les avez pris sur le fait, Erickson. Vous êtes intervenu à temps. Pour moi, c'est suffisant. Être un bon flic, c'est aussi savoir ne pas trop en faire. Collez un casier à ce gamin, poursuivit G. William en désignant Jazz, et croyez-moi, l'opinion et les médias ne nous lâcheront plus. Nous n'avons pas de temps à perdre avec ce genre d'imbécillité et certainement pas pour un incident qui, au fond, n'est qu'une bêtise d'adolescents. Laissez-les partir.

— Merci, G. William, intervint Jazz.

— Ce n'est pas pour toi que je le fais mais pour éviter de devenir dingue. Maintenant je rentre chez moi.

Arrivé à la porte, il se retourna.

— Ah, et Jazz ? Howie ? Si je vous reprends à ce genre de manigances, je ne serai pas tendre avec vous. Vu ?

— Oui, monsieur, affirma Jazz.

— Chef, oui, chef ! brailla Howie en lui adressant un salut militaire de sa main libre.

Après un dernier regard à Jazz, Lana regagna son bureau. Erickson détacha Howie en bougonnant.

— Hé ! cria Howie. Doucement !

Son avant-bras était déjà constellé d'hématomes causés par les menottes et les doigts du policier.

— Désolé, grinça l'adjoint sur un ton qui exprimait tout sauf le regret.

Erickson s'approcha à contrecœur de Jazz, qui lui tendit ses poignets. Le flic le dévisagea et quelque chose dans son regard donna des frissons à l'adolescent, qui lutta pour les réprimer.

Il eut la désagréable impression qu'Erickson allait ignorer les ordres de Tanner et refuser de le détacher.

Comment ai-je pu me tromper à ce point sur ce type ? se demanda Jazz. Ce que j'ai pris pour de la solitude, de la faiblesse était en réalité... quoi ? L'angoisse du premier jour ? Autre chose ?

Leurs regards se croisèrent. Jazz n'avait jamais craint personne – à l'exception de son père –, et ça n'était pas aujourd'hui que ça changerait.

Avec un juron, Erickson finit tout de même par lui retirer les menottes.

— Je ne suis pas près d'oublier, déclara-t-il.

Jazz afficha son sourire le plus insolent, parce qu'il le savait insupportable.

Moi non plus.

— On peut dire qu'on l'a échappé belle, déclara Howie en grim pant dans la Jeep. Qu'est-ce que ce type foutait là, d'ailleurs ?

— Aucune idée, répondit Jazz. Et pour l'instant, je m'en moque. Allons faire un tour dans ce champ, je veux le voir de nuit, exactement comme l'assassin l'a...

— T'es dingue ? s'écria Howie, les yeux écarquillés. Vas-y tout seul. Moi, je rentre. Tu n'as pas entendu Tanner ? Il n'avait pas l'air de plaisanter.

— C'est son boulot de ne pas plaisanter. Il faut que tu m'accompagnes pour...

— Non, non et non. Hors de question. Ramène-moi chez moi. Il est déjà plus de minuit, et j'ai besoin de sommeil.

Jazz voulait vraiment observer le champ tel que le tueur l'avait vu : dans l'obscurité qui précédait l'aube. Mais il aurait besoin de son ami plus tard, alors mieux valait le laisser récupérer.

Jazz déposa Howie puis rentra chez lui. Comme toujours, sa grand-mère s'était effondrée sur le canapé et dormait à poings fermés. La télé était allumée et braillait à plein volume. Jazz avait appris à ses dépens qu'il ne fallait surtout pas l'éteindre ni baisser le son, sous peine de réveiller sa grand-mère qui recommencerait à vociférer jusqu'à pas d'heure. Alors il l'abandonna dans le salon et s'éclipsa sur la pointe des pieds, bien qu'elle ronflât comme un ours.

Pourquoi G. William ne voyait-il pas ce que Jazz avait déjà compris ? Comment pouvait-il passer à côté ? Était-ce une habitude de flic de se laisser aveugler par une accumulation de détails insignifiants ? Ou était-ce plus profond que cela ? On appelait déni de corrélation l'obstination de certains enquêteurs à refuser de faire le lien entre plusieurs cas en dépit des preuves. L'idée qu'ils puissent avoir affaire à un tueur en série était si énorme, si bouleversante, si terrifiante, si désespérante même, qu'ils refusaient de l'envisager. Dans ce cas précis, il n'y avait pour l'instant qu'un seul cadavre, mais Jazz était sûr d'une chose : l'assassin n'en était ni à sa première, ni à sa dernière victime. Et si G. William s'entêtait, Jazz devrait prendre les choses en main.

Et comment peux-tu en être sûr, Jazz ? se demanda-t-il. Il esquiva son reflet dans la glace lorsqu'il se brossa les dents et se débarbouilla le visage. Parfois, c'était le regard de Billy qu'il redoutait de croiser.

Ce soir tout particulièrement.

Non. Redouter n'était pas le mot qui convenait. Jazz n'avait pas peur. Il était *convaincu*.

Convaincu, parce que les paroles de Billy étaient bien trop présentes ces derniers temps. Elles s'accroissaient au fil des jours. Comme si plus il crouissait en prison, plus il investissait l'esprit de son fils. Convaincu, parce qu'il ne pouvait s'empêcher de voir un nouveau tueur en série à Lobo's Nod, même sans véritables preuves.

Comment appelait-on l'inverse d'un déni de corrélation ? Comment décrire une certitude ne reposant sur aucune preuve ?

Tandis qu'il se glissait dans son lit, Jazz comprit : il s'agissait d'intime conviction.

Il aurait préféré avoir d'autres types de convictions, songea-t-il avant de sombrer dans le sommeil.

Dans son rêve, il y avait un couteau.

Un couteau dans un évier.

Il y avait toujours un couteau dans un évier.

Et une voix.

Une main.

Une main sur le couteau.

Parfois il pensait que...

(non)

... il pensait...

(non, ne commence pas à)

Facile, dit une voix. Tellement facile. Ça se découpe comme de la volaille.

Puis une autre voix répond :

(non)

Tout va bien. Tout va bien. Je veux que...

Et parfois il pense

(non)

Un couteau.

Comme sous l'effet d'une décharge électrique, Jazz sursauta, à bout de souffle et tremblant. Il jeta un coup d'œil au réveil : à peine une

heure s'était écoulée depuis qu'il s'était couché, et pourtant il était parfaitement alerte. Son cerveau tournait à plein régime. C'était ridicule. Il fallait qu'il dorme, il avait cours le lendemain.

Le rêve. Le rêve. Le couteau. Et les voix. Et puis le reste... Au moins, cette fois, il s'était réveillé avant que...

Jazz se retourna dans son lit, cherchant à retrouver le sommeil, en vain. Des visions de Jane Doe dansaient devant ses yeux, et Billy murmurait à son oreille. Suggérant. Insistant. Remémorant. Les gens ont de l'importance. Les gens comptent. Jamais je ne tuerai, se répéta Jazz, tel un serment fait à lui-même. Il l'avait même dit à son père une fois, rien qu'une, et Billy avait éclaté de rire. « *C'est ça, Jasper. Si ça peut t'aider à dormir la nuit, crois-le.* » Car, à cette époque, Billy était persuadé que Jazz reprendrait l'affaire familiale.

Quelque chose au sujet de Jane Doe le tracassait. Un détail qu'il avait lu dans le rapport, peut-être ? Non... Ce dossier était parfaitement inutile. G. William avait raison : Jazz aurait dû patienter encore une journée afin d'obtenir davantage d'informations. Au moins l'autopsie complète. Les empreintes.

Il se retourna et frappa du poing l'oreiller, jurant dans sa barbe. Quel crétin il avait été de courir à la morgue cette nuit ! Un jour, deux tout au plus, et on lui servait le rapport définitif sur un plateau. S'il s'était montré un peu plus patient, il en aurait su aussi long que la police sur cette affaire.

Mais non, il avait fallu qu'il cède à la précipitation, qu'il fonce tête baissée. Quel imbécile ! L'erreur classique du débutant. Et à présent, impossible de revenir en arrière. Dès le lendemain matin, G. William ferait changer les serrures et les nouvelles clés seraient surveillées de près. Jazz ne verrait jamais le dossier final, et il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. S'il voulait aller jusqu'au bout, il ne pouvait pas se permettre des bourdes aussi grossières.

Jane Doe..., songea-t-il, les yeux rivés au plafond. Ce n'était évidemment pas son vrai nom. Celui-ci leur donnerait-il davantage d'indices ? Ce n'était pas le nom en lui-même qui comptait – il servait juste à l'identification –, mais il définissait aussi les relations entre une personne et ses semblables. On se fichait de la personne qu'était Jane Doe, c'était le b.a.-ba de la victimologie. Ce qu'elle semblait être n'avait aucune importance, pas plus que de savoir qui elle était vraiment. Il fallait comprendre ce qu'elle symbolisait pour lui, pour le tueur.

Pour « lui », parce que le tueur était un homme, évidemment. La plupart des tueurs en série étaient des hommes – la plupart des tueurs

tout court d'ailleurs, surtout avec une victime jeune, jolie et retrouvée nue... Sans oublier le facteur du lieu : il n'y avait aucune empreinte de pneus aux abords du corps, ce qui signifiait que la victime avait été portée. Peu de femmes avaient la force nécessaire pour le faire, même dans le cas d'un petit gabarit comme Jane Doe. Et aucune trace n'indiquait que le cadavre ait été traîné.

Un homme, donc. Probablement âgé de plus de trente ans, étant donné que le type n'en était pas à son coup d'essai – Jazz en était persuadé. Un Blanc, car les tueurs en série avaient tendance à cibler (ou à « prospecter », pour employer le vocabulaire de Billy) au sein de leur propre groupe ethnique. Et il était sans doute très intelligent.

Jazz poussa un soupir. L'âge, la couleur de peau, le QI... tout ça, c'était facile à deviner. Le mobile, voilà une autre paire de manches.

Demain, il retournerait dans ce champ et il découvrirait ce qui avait échappé aux flics. Ils avaient forcément loupé quelque chose, il le sentait.

On en revenait toujours à l'intime conviction. Et celle de Jazz était si profonde qu'elle devenait absolue. À présent, il lui fallait des preuves.

Il se remémora à nouveau le contenu du rapport et ce qu'il avait vu sur la scène de crime. Il se repassa en boucle le moment où il avait découvert la main mutilée de la victime, à la morgue, lorsque le sommeil finit par le rattraper, l'envelopper de ses bras et l'emmener, sans rêves cette fois.

L'Impressionniste – c'est le surnom qu'il s'était attribué, après l'avoir retenu parmi trois autres – se tenait dans la rue, face à la maison, les yeux rivés sur la fenêtre de Jazz. Il se demanda vaguement si le fils de Billy Dent arrivait à dormir la nuit. Le sommeil de Jasper Dent était-il peuplé de cadavres et de sang ? Ou Jasper rêvait-il, comme tous les adolescents de son âge, de filles, de voitures et d'avenir ?

L'Impressionniste avait suivi le corps jusqu'au poste de police-morgue. Aucune raison particulière ne l'y avait poussé, aucun impératif ne l'y obligeait. Mais quand on a passé un moment aussi intime avec quelqu'un, quand on a vu la lueur dans son regard vaciller avant de s'éteindre, quand on a senti la douceur de son dernier soupir, il était parfois difficile de s'en détacher. Alors il s'était garé un peu plus loin et avait observé le vieux break s'avancer dans le parking.

Et, à sa grande surprise, il avait repéré la Jeep de Billy Dent dans ce même parking, incognito, au milieu des autres véhicules. L'Impressionniste l'avait reconnue après l'avoir vue dans un numéro de l'émission *60 Minutes* – ou était-ce *20/20* ? Il finissait par les confondre. Mais peu importe : il s'agissait bien la voiture de Billy Dent. Ce qui signifiait que le gamin qui avait quitté le commissariat avant de donner un violent coup de pied dans son pare-chocs ne pouvait être que Jasper Dent.

Depuis le poste de police, l'Impressionniste avait suivi Jasper à bonne distance. Ce soir, il l'avait pisté jusqu'à la morgue, puis jusque chez lui.

L'endroit où Jazz habitait avec sa grand-mère n'avait de rue que le nom. Il s'agissait davantage d'une grosse impasse au bitume éclaté, qui conduisait à environ cinq cents mètres de là à une grande bâtisse façon manoir de la famille Addams. La maison des Dent était une petite bicoque coloniale décrépite qui semblait presque se trouver là par accident, à égale distance de la demeure des Addams et de la route principale. Tout dans cette maison évoquait un passé révolu, comme si le bâtiment s'oubliait lui-même peu à peu. À moins de connaître l'identité de ses occupants, rien n'indiquait qu'elle avait été l'épicentre de l'ouragan Billy Dent qui s'était propagé à tout le pays. Derrière ces murs, une légende était née. Billy y avait grandi, son fils y résidait. La maison et la légende transmises comme les témoins d'une course de relais. Une habitation simple, délabrée, qui passait inaperçue. C'était là, aux États-Unis, quelque part au milieu de l'Amérique moyenne, que l'enfer avait vu le jour et grandi.

L'Impressionniste arborait un large sourire.

La plus grande qualité d'un tueur en série, c'était de savoir se fondre dans la masse. Exactement comme cette maison. Ceux qui passaient devant ne pouvaient soupçonner ce qui s'y était développé, épanoui, et personne ne pouvait soupçonner ce qui s'y développait aujourd'hui. Billy Dent s'était parfaitement intégré à son environnement, persuadant amis, voisins et connaissances qu'il était un type comme les autres. Les barbecues dans le jardin l'été, l'entraînement de la petite équipe de base-ball trois années de suite, le bénévolat pour distribuer de la nourriture un week-end sur deux. Et personne ne savait. Personne ne se doutait. Les imbéciles.

Non, non. Pas des imbéciles.

Des clients potentiels.

L'Impressionniste se fondait dans la masse, lui aussi. La jeune femme retrouvée morte dans le champ n'avait rien vu venir lorsqu'il l'avait abordée près du marchand de glaces, à l'entrée de Lobo's Nod. Il est tard, un type apparemment normal demande à emprunter votre portable. Ma voiture est tombée en panne à quelques kilomètres, voyez-vous. J'aimerais simplement contacter un dépanneur, si ça ne vous ennuie pas. Oh merde – pardon, vite, on s'excuse de sa grossièreté, elle gobe illico –, ils doivent me rappeler quand je serai devant la voiture, parce que je dois leur fournir le code VIN. Je peux vous réemprunter votre téléphone et vous le rapporter ensuite ? Ou alors, vous m'accompagnez jusqu'à ma voiture et je vous le rends tout de suite ?

Vraiment, c'était trop facile.

Il poussa un soupir qui embruma l'air froid du mois d'octobre et s'évanouit presque aussitôt.

L'Impressionniste savait qu'un jour ou l'autre, inévitablement, il croiserait la route du fils de Dent. C'était pervers de sa part, mais il avait presque hâte que ça se produise, même s'il avait reçu un ordre strict : ne jamais entrer en contact avec Jasper Dent. Et surtout, rien ne devait arriver à Jasper Dent.

C'est ce qu'on verrait, se dit l'Impressionniste. Il sortit son téléphone et fit défiler les photos et les vidéos qu'il avait sauvegardées. Toutes prises aujourd'hui. Toutes de Jasper Dent, saisies sur le vif, tandis qu'il menait tranquillement sa petite vie.

Et l'Impressionniste avait pu se rendre compte que Jasper Dent maîtrisait déjà à la perfection l'art de se fondre dans son environnement. Nul ne pouvait imaginer qu'il puisse être un assassin.

Jasper lui-même n'en avait pas la moindre idée.

... debout, petit Jasper, debout fiston...

Le lendemain matin, Jazz s'extirpa de son sommeil pour échapper aux lambeaux de voix de son père. Éveillé, il demeura immobile dans le rayon de soleil qui filtrait à travers les stores.

... debout, debout petit...

Les gens ont de l'importance, rétorqua-t-il mentalement. Les gens comptent.

Et au cas où il l'oublierait, l'économiseur d'écran qui défilait sur son ordinateur le lui rappela.

« Souviens-toi de Bobby Joe Long. »

Il s'habilla et se dirigea vers le Caf' Hey, où il retrouvait Howie presque chaque matin avant les cours. Les tables portaient plusieurs générations de marques et de taches, et la moindre parcelle du café était recouverte d'une couche de graisse indélébile qui semblait flotter dans l'air, mais cela ne semblait pas rebuter les clients, qui affluaient quotidiennement.

Jazz arriva le premier et s'installa dans un recoin, près de la fenêtre. Le mois précédent, il avait proposé à Connie de se joindre à eux pour leur rituel matinal, ce qu'elle avait décliné.

— Vous avez besoin de rester entre mecs. Je ne veux pas que tu délaisses Howie simplement parce que tu as une copine.

À cette heure-ci et comme tous les jours, Helen était de service. Elle avait aperçu Jazz à l'autre bout de la salle, avait remarqué qu'il était seul et lui avait adressé un signe de tête, un geste qui signifiait : « Je prends votre commande dès que Howie arrive. » Un des avantages à vivre dans une petite ville.

Howie fit son entrée quelques instants plus tard. Jazz le regarda se frayer un chemin entre les clients qui faisaient la queue. Il écartait doucement les gens et évitait tout contact brusque pour minimiser les risques de bleus.

— Une fois encore, Howie le Barbare se faufila entre les hordes de païens prêts à le défier et s'en sort indemne ! annonça-t-il en s'asseyant.

— Ta mère a remarqué l'hématome à ton poignet ?

— J'ai mis un tee-shirt à manches longues. Je ne suis pas idiot.

— Qu'est-ce que je te sers, Howie ? demanda Helen en s'approchant de leur table.

Elle ne posa pas la question à Jazz, qui commandait systématiquement un café noir avec du sucre. Pour Howie, en revanche, la boisson matinale était comme un jeu télévisé où l'on gagnait des points en évitant de se répéter.

Howie poussa un soupir dubitatif en se tapotant le menton du bout des doigts.

— Voyons... qu'est-ce qui me ferait plaisir aujourd'hui ?

Jazz leva le bras et plaça sa montre sous le nez de son ami.

— Les cours commencent dans vingt minutes.

— Ne bouscule pas mon génie créatif avec tes préoccupations routinières.

— Routinières ? Rien que ça ?

— J'aurais bien employé « banales », mais c'est si... banal.

— Dites, j'ai d'autres clients, s'impatienta Helen.

— Je vais opter pour un macchiato écrémé avec double dose de caramel, beaucoup de mousse et de la chantilly par-dessus, déclara Howie.

Le stylo d'Helen s'arrêta sur son carnet.

— De la mousse *et* de la chantilly ?

Howie fit mine d'y réfléchir.

— Ouais.

— Tu veux un café écrémé avec de la chantilly par-dessus ?

— Je suis un homme complexe aux papilles délicates.

Avant que Helen disparaisse, Jazz l'arrêta.

— Tu peux nous les préparer à emporter ?

— Bien sûr, Jasper.

— Qu'est-ce qui..., commença Howie, avant de s'interrompre. Oh, je vois. Ordures en vue.

Il venait de voir ce que Jazz avait déjà vu : assis au comptoir se trouvait Doug Weathers, un journaliste de la feuille de chou locale. Après l'arrestation de Billy, Doug s'était retrouvé en première ligne des reporters présents sur les lieux, avec un accès privilégié à tous les détails sordides. Il connaissait la plupart des familles des victimes de

la ville. Il connaissait les environs. Il connaissait les amis de Billy, ses collègues. Il avait même rencontré Billy personnellement quelques années plus tôt, à un meeting politique.

Et au moment opportun, Weathers avait su exploiter le filon. Soudain, il avait été sollicité de toutes parts en tant qu'expert local. Sa trombine était apparue sur toutes les grandes chaînes nationales : CNN, Fox News et autres. Pendant des mois, impossible d'allumer la télé sans y voir Billy Dent... et, juste après, Doug Weathers.

C'est aussi lui qui avait fait fuiter les photos de Jazz, dans la presse d'abord, puis à la télévision. Il y avait sûrement quelques personnes que Jazz haïssait encore plus que Doug Weathers, mais la liste était courte. Il voulait absolument quitter le café avant que Weathers...

Trop tard. Weathers pivota sur son tabouret et aperçut Jazz et Howie. Son regard brun s'agrandit et il se leva aussitôt.

— Génial...

— Salut, Jasper ! lança le journaliste en tirant une chaise pour se joindre à eux. Ça, pour une surprise...

— Une surprise, tu parles, grinça Howie. Tout le monde sait qu'on vient ici tous les matins. Vous nous attendez depuis combien de temps ?

Weathers jubilait. La trentaine, de taille moyenne, il avait perpétuellement l'air triste, même lorsqu'il souriait. Dehors, le ciel était clair et dégagé, mais il portait quand même son éternel imperméable beige. Quelqu'un avait dû lui dire que c'était l'uniforme des journalistes.

— Tu sais, Gersten, si tu veux ton quart d'heure de gloire, c'est facile. Il te suffit de convaincre ton pote Jasper de m'accorder une interview. Un entretien exclusif. « Mano a mano », comme on dit. Et j'ajouterai un petit entrefilet sur toi, « le meilleur ami qui a tenu bon dans la tempête ».

— Waouh, siffla Howie. T'entends ça, Jazz ? Un entrefilet. Je pourrais devenir un entrefilet.

— Foutez. Moi. La. Paix, asséna Jazz. Je vous l'ai déjà répété dix fois, je n'ai pas été assez clair ?

— Réfléchis, Jazz. Tous les deux, on pourrait...

— Sans compter les six mails...

— ... donner ta version de l'histoire...

— Et la dizaine de SMS...

— ... et faire pas mal de bruit, poursuivit Weathers, sourd aux paroles de Jazz. Allez, rien qu'une petite interview. Tu as rendu visite à ton père en prison récemment ? Ça serait encore mieux. Un cadre idéal. Je trouve un photographe et on y va ensemble. Rien qu'une interview. Ça ne mange pas de pain et ça te changerait la vie.

Son regard brilla de convoitise.

— C'est surtout la vôtre, que ça changerait. Ça vous remettrait sous les feux des projecteurs. Ça vous manque tant que ça, CNN ?

Les yeux de Weathers pétillèrent, mais il se contenta d'un petit rire modeste.

— Eh bien, oui, il se pourrait qu'on fasse appel à ma perspicacité et à mon expertise. Ce sont les règles du jeu.

Au même moment, Helen arriva avec leurs cafés. Jazz et Howie les prirent au passage.

— Ça n'a rien d'un jeu, lui lança Jazz. Pauvre type.

— Et si c'en était un, vous seriez vraiment nul, renchérit Howie.

Ils quittèrent le Caf' Hey, et Jazz jeta un dernier regard par-dessus son épaule. Toujours assis à la table, Weathers les toisa, les yeux à la fois vides et brûlants. Lorsque Billy avait été arrêté, Weathers avait goûté à l'ivresse du monde extérieur et aurait fait n'importe quoi pour y tremper à nouveau ses lèvres. Mais Jazz n'avait pas l'intention de lui servir de tremplin.

Un peu plus loin, dans la rue, un chien aboya. Jazz pensa à Rusty. Génial. Une altercation avec Doug Weathers et maintenant, le souvenir de Rusty. La journée allait être rude.

Comme prévu, le lycée fut une torture.

Une seule chose obsédait Jazz : retourner dans ce champ. À chaque heure qui s'écoulait, et même à chaque minute, la nature reprenait ses droits sur le terrain, détruisant d'éventuels indices. Si seulement Howie n'avait pas paniqué, la veille au soir...

Regretter ne servait à rien. Jazz irait jusque là-bas, de préférence avant l'aube, pour observer les lieux tels que l'assassin les avait vus.

Mais les cours n'en finissaient pas.

Si Jazz n'aimait pas le lycée, ce n'était pas pour les raisons habituelles, mais parce qu'il détestait toutes les situations où il se retrouvait entouré de gens.

— C'est simple, avait-il un jour expliqué à Connie. Si on te donnait

une rose, ça te ferait plaisir, pas vrai ?

Ils étaient assis dans la Jeep, près du parc naturel. Connie avait feint la surprise et fait mine de fouiller dans la boîte à gants et derrière le siège.

— Pas de rose en vue. Le facteur plaisir est maigre.

— Maintenant, avait-il poursuivi, imagine qu'on t'en offre dix mille.

— Ça fait beaucoup. Trop, même.

— Exactement. C'est trop. Mais surtout, ça rendrait chacune d'entre elles bien moins exceptionnelle, non ? Tu aurais du mal à en choisir une et à te dire : « Voilà, c'est celle-là la bonne. » Du coup, tu n'aurais plus qu'une envie : te débarrasser de toutes ces roses, car plus aucune ne serait exceptionnelle à tes yeux.

— Tu veux dire que quand tu es au lycée, tu as envie de te débarrasser de tout le monde ? demanda Connie, le regard perçant.

Non, ce n'était pas ça. Jazz aurait aimé pouvoir s'expliquer. Il ne voulait tuer personne, mais lorsqu'il y avait trop de monde autour de lui, les gens semblaient si... superflus. Avec mille cinq cents élèves dans le lycée de Lobo's Nod, qui remarquerait quelques disparitions ? Plus il y avait de personnes autour de lui, moins elles lui paraissaient avoir d'importance, moins elles lui semblaient réelles.

Les gens ont de l'importance. Ce principe n'était pas évident, d'autant qu'il allait à l'encontre de tout ce que Billy lui avait toujours inculqué. « *Tous ces gens*, lui disait-il pendant un match de base-ball, *au parc, au cinéma ou au centre commercial, tous ces gens sont pas réels. Leur vie n'est pas réelle. Leur cœur non plus. Ils n'ont pas d'importance. Il n'y a que toi qui en aies.* »

— Des tas de gens ont une enfance merdique, avait affirmé Connie. Certaines grandissent dans les mêmes conditions qu'un serial killer, mais ils ne le deviennent pas. Il n'y a pas de méthode pour transformer un gamin en assassin.

— Si quelqu'un avait le don de façonner un psychopathe, ce serait Billy.

— Mais tu n'as pas envie de tuer des gens, avait répliqué Connie avec tant de fermeté que Jazz avait préféré en rester là.

Parce que la seule réponse honnête aurait été : « La question n'est pas de savoir ce dont j'ai *envie*, mais ce dont je suis *capable*. J'en serais capable. Enfin... j'imagine que c'est comme les grands coureurs. Si on vous assurait que vous pouviez courir très vite, est-ce que vous n'essaieriez pas ? Si vous étiez coincé quelque part, à pied, est-ce que

vous ne vous lâcheriez pas pour courir le plus vite possible ? Voilà ce que je ressens. »

Mais plutôt que d'avouer tout ça, il avait préféré laisser tomber et envoyer une douzaine de roses à Connie le lendemain, dont une bleue au centre du bouquet. C'était le genre de dépense qu'il ne pouvait pas vraiment se permettre, mais sur le moment, cela lui avait paru nécessaire. La carte disait : « Ma rose exceptionnelle, c'est toi ». Était-ce romantique ou complètement cliché ? Jazz n'en savait rien, mais penchait quand même pour la deuxième solution. Connie avait néanmoins été touchée, et puisque le but était de lui faire plaisir, Jazz considérait qu'il avait marqué des points.

Parfois, son programme interne simulait assez bien les émotions. Parfois, même, il arrivait à se convaincre qu'elles étaient authentiques.

Le lundi, il avait cinq minutes de battement entre le cours de maths et celui de biologie, cinq minutes où son emploi du temps coïncidait avec celui de Connie. Ils se retrouvèrent devant la salle d'histoire, comme toujours. Aujourd'hui, elle portait un jean et un tee-shirt rose dont l'inscription « 0 % de silicone » s'étirait sur sa poitrine. Jazz s'avança vers elle et déposa un rapide baiser sur ses lèvres.

— Dent ! aboya M. Gomez. Pas de ça en public !

Jazz passa son bras autour de l'épaule de Connie.

— Oh, allez, m'sieur ! rétorqua-t-il avec juste ce qu'il fallait d'arrogance. Vous résisteriez, vous ?

Jazz pouvait lire en lui et il soupçonnait fortement M. Gomez de nourrir quelques fantasmes peu avouables sur les filles de sa classe. Mine de rien, Jazz venait de viser son talon d'Achille.

M. Gomez se racla nerveusement la gorge – une douce musique aux oreilles de Jazz – et épongea une goutte de sueur imaginaire au-dessus de ses lèvres.

— Tenez-vous correctement, d'accord ? bredouilla le prof avant de s'éloigner.

— C'était méchant, observa Connie lorsqu'ils trouvèrent un coin de mur auquel s'adosser pour discuter. Ce type n'a pas un mauvais fond.

Tu parles...

— Mais j'étais sincère. Qui pourrait résister ?

Jazz passa ses doigts entre les tresses africaines de Connie puis se ravisa, au souvenir d'une précédente tentative. Connie lui avait fait part du onzième commandement : Tu ne toucheras point les tresses

africaines de ta copine. Jamais. Alors il se contenta de l'embrasser rapidement pour échapper aux profs-drones.

Non, « profs-drones », c'était à éviter. *Les gens ont de l'importance.*

Et surtout Connie. Connie aux lèvres si douces, au sourire de loup, aux yeux sombres qui ne pouvaient pas sonder son âme mais qui parvenaient tout de même à le faire tressaillir un peu dès qu'ils s'aventuraient dans sa direction.

Ces cheveux, interdits au toucher, mais accessibles aux autres sens, l'hypnotisaient. Noir corbeau, longs jusqu'aux épaules, ils étaient savamment entortillés comme de puissants ressorts et dégageaient un discret parfum de produit chimique et de cannelle. À l'extrémité de chaque tresse, de petites perles s'entrechoquaient au moindre mouvement. C'était comme si chacune de ces tresses retenait une énergie inépuisable, et Jazz redoutait de la voir se déchaîner. Quant à sa peau, elle était lisse et avait la couleur de...

Après tout, on se fichait de sa couleur de peau. Elle avait la couleur de Connie. Sublime.

Jazz, pour sa part, se savait beau garçon. Non qu'il passât ses journées à s'admirer dans la glace – il le faisait rarement – mais il le devinait à la façon dont les filles du lycée le regardaient, à leur manière de graviter autour de lui sous l'influence de sa mystérieuse attraction. Depuis quelques mois, il commençait également à remarquer l'attention que lui portaient des femmes plus âgées : les profs, les caissières dans les magasins, les livreuses d'UPS. Si elles le couvaient autrefois d'un regard maternel, elles le convoitaient aujourd'hui avec un intérêt détaché. Il les entendait presque se dire : *Pas encore. Mais bientôt.*

En dépit de son éducation, de l'ignominie de son père, elles le regardaient. Ou peut-être était-ce précisément pour cette raison qu'elles le faisaient ? Howie avait sans doute raison au sujet des voyous.

Pour lui, tout ça n'avait aucune importance, même si ça lui facilitait considérablement les choses. Il intimidait la plupart des garçons et séduisait la plupart des femmes. Tant qu'il pouvait en tirer parti, il avait la belle vie.

« Il y a des cibles pour toi et moi, Jasper. C'est pour ça qu'ils existent, tu piges ? »

— Howie m'a raconté ce que vous avez fait hier soir, reprit Connie, coupant court à la voix de Billy dans sa tête. C'est pas très malin.

— Je savais que j'aurais dû le tuer tant que j'en avais l'occasion.

En voyant l'expression de Connie, il regretta aussitôt sa blague.

— Pas drôle ?

— Pas dans ta bouche. Tu n'es pas doué pour l'humour noir.

Elle réfléchit quelques instants et le scruta de son regard brun et chaud, à la recherche de... de quoi, exactement ? Il se posa la question.

— D'ailleurs, tu ferais mieux d'éviter l'humour noir.

— Compris.

Connie savait lui apprendre l'humilité.

— Il fallait que je te le dise.

Elle palpa la poche de sa chemise et fronça les sourcils.

— Non, rien ici. Fais-moi voir ton portefeuille.

Stupéfait, il le déposa dans sa main tendue et Connie l'ouvrit.

— Ça alors, s'exclama-t-elle en observant la photo d'elle qu'il conservait à l'intérieur. En voilà un beau brin de fille, mais... non, il n'est pas là non plus.

— Quoi ?

— Eh bien, le badge que t'a donné Tanner lorsqu'il t'a nommé adjoint, répondit-elle en lui rendant brusquement son portefeuille. Arrête tes conneries, Jazz. Et ne m'oblige pas à jouer les copines dominatrices. Je n'en ai aucune envie, mais je le ferai si nécessaire.

La sonnerie retentit, et Connie fila rejoindre sa classe. Jazz rangea son portefeuille dans sa poche avant de se diriger vers le cours de biologie.

Jazz ne revit pas Connie avant la fin de la journée, lorsqu'ils se retrouvèrent à l'auditorium pour la répétition de théâtre. La nouvelle prof d'art dramatique, Mlle Davis – qui tenait absolument à ce que ses élèves l'appellent Ginny –, montait *Les Sorcières de Salem*, la pièce d'Arthur Miller pour le lycée, et, sur les « encouragements » de Connie, Jazz avait passé les auditions. Résultat : il s'enfermait tous les après-midi avec une bande de jeunes qu'il n'appréciait pas particulièrement, tout ça pour incarner un personnage – celui du révérend Hale – qu'il trouvait agaçant, insipide et incroyablement naïf. Dans une scène de la pièce, Hale – expert en matière de sorcellerie – brandissait insolemment ses livres en déclarant : « Voici

le monde invisible, cerné, défini et mesuré. » Comme si les choses étaient aussi simples.

Lorsqu'il retrouva Connie après les cours, elle avait oublié ses griefs. Ils passèrent le quart d'heure qui précédait le début de la répétition à s'embrasser et à se peloter dans un recoin des coulisses, derrière un ancien décor qui avait servi dans une adaptation de *Grease*. Si ça se trouve, songea Jazz, elle ne m'en voulait pas vraiment. Il avait parfois du mal à la cerner. Peut-être était-ce toujours comme ça entre les filles et les garçons.

Du moins, il espérait qu'il n'y avait rien de plus, qu'il ne s'agissait pas d'une histoire de proie et de prédateur. Une simple histoire entre deux êtres, alors ? Et s'il perdait le lien qui l'unissait à elle ? Non, pitié, pas ça. Connie était l'un des rares points d'ancrage qui lui permettaient de garder un équilibre mental. Si l'un d'eux disparaissait, ce serait dramatique. Et si c'était Connie, ce serait pire.

— Ça va ? lui demanda-t-elle en lui caressant doucement la joue.

— Oui.

— J'ai l'impression que tu es ailleurs. Tu as perdu ta langue tout à coup.

— Désolé, je réfléchissais.

Il l'embrassa de nouveau en s'obligeant à ne penser à rien, comme quelqu'un de normal.

— Tout le monde sur scène ! cria Ginny. Allez, on se dépêche.

Jazz et Connie rejoignirent les autres sur les planches. Aujourd'hui, ils allaient travailler sur les dernières scènes de la pièce. Et même si Connie – qui interprétait Tituba – n'avait pas besoin de rester jusqu'à la fin, elle se faisait un devoir d'assister intégralement aux répétitions. D'eux deux, c'était Connie la mordue de théâtre. Elle aurait suivi la préparation du spectacle même si elle n'y avait pas participé. Assise au premier rang avec Ginny, elle regardait Jazz déclamer les répliques du révérend Hale, dans l'une des ultimes scènes de l'acte, où il suppliait le juge Danforth de relâcher et de gracier l'héroïque John Proctor. Dans la pièce, Hale, d'abord l'un des plus fervents accusateurs du procès de Salem, en venait à regretter d'y prendre part. Tandis que l'histoire et la vie de Proctor touchaient à leur fin, Hale se lançait dans un plaidoyer en faveur du condamné afin que celui-ci ne rejoigne pas la liste déjà longue des victimes du puritanisme. Si Proctor survivait, alors la rédemption devenait possible pour Hale.

— J'ai du sang sur la conscience ! vociféra Hale qui implorait Danforth. Vous n'épargnez pas seulement Proctor. Vous sauvez

aussi mon âme ! Ne voyez-vous donc pas le sang sur ma tête ?

Dans l'intensité de la scène, Jazz et Eddie Viggaro (qui incarnait Danforth) montaient le volume d'un cran, et, pour la première fois, l'interprétation prenait corps. Danforth, immobile et impavide, toisait les spectateurs. Hale, nerveux, plein de tics, faisait les cent pas, la démarche entravée par sa culpabilité, hurlant, implorant, avant de finalement s'effondrer aux pieds de Danforth.

— Excellent travail, Jasper, le félicita Ginny lorsque la répétition s'acheva. J'ai vraiment ressenti la tension. Superbe interprétation. Les autres, appella-t-elle en mettant ses mains en porte-voix, la semaine prochaine je ne veux plus voir personne avec son livre. Suivez l'exemple de M. Dent et mémorisez votre texte, d'accord ?

— Tu as été génial, lui dit Connie quelques minutes plus tard en glissant son bras sous le sien, alors qu'ils se dirigeaient vers la Jeep.

Il haussa les épaules. Se faire passer pour quelqu'un d'autre..., ce n'était pas le genre de domaine où il aimait se distinguer. Mais Connie semblait heureuse qu'il s'investisse dans la pièce.

— Et moi je n'arrive pas à croire que tu joues Tituba, répondit-il. Comme si Ginny n'aurait pas pu te confier un autre personnage.

— Je voulais interpréter Tituba. C'est un très beau rôle.

— C'est une esclave, objecta-t-il en lui ouvrant la porte de la Jeep. Ça ne te gêne pas ?

— Pourquoi ? Ça devrait ?

— Eh bien, tu es noire...

— Non ? C'est vrai ? ironisa Connie en observant le dos de sa main, feignant la stupéfaction. Merde alors, tu as raison ! Je suis noire.

— Ha, ha, ha !

Jazz claquait la portière et rejoignit le siège du conducteur.

— L'Afrique, je m'en fous, déclara-t-elle brusquement.

— Quoi ?

— L'Afrique. Ça ne me touche pas.

Jazz la dévisagea. Elle arborait une expression qui signifiait qu'elle avait longuement réfléchi à la question. Mieux valait ne pas la contredire et la laisser vider son sac.

— Ce que je veux dire, poursuivit-elle, c'est que j'éprouve de la compassion pour les gens qui souffrent là-bas. Il y a des conflits, des

génocides, la famine. Ça, ça me touche. Mais pas davantage que les autres peuples qui vivent sur d'autres continents qui subissent la même chose. Et l'esclavage ne me concerne pas non plus. Je sais que ça devrait et que je devrais ressentir de la colère, comme mon père. Mais ce qui m'intéresse, Jazz, c'est le présent. Le présent et l'avenir. Le passé, je m'en moque. Tu comprends ?

Il ne voyait pas vraiment où elle voulait en venir, et, derrière tout ça, elle semblait en dire plus long qu'il n'y paraissait.

Elle attendit pendant qu'il y réfléchissait. Les leçons d'humanité de Connie. Elle commençait par un sujet qui la concernait, puis s'arrangeait toujours pour appliquer l'exemple à Jazz, alors...

— Donc, tu sous-entends que je devrais occulter mon passé, cesser de penser à mon père, aux tueurs en série, et vivre ma vie ?

L'air malicieux, elle lui tapota la joue.

— Petit malin, va ! Tout le monde me répétait que tu n'étais qu'un beau gosse sans cervelle, mais tu vois que...

Au moment où Jazz allait mettre le contact, un homme surgit devant la voiture, et Jazz oublia instantanément Connie, la couleur de peau, *Les Sorcières de Salem* et le sang sur la conscience du révérend Hale. S'il avait été moins voûté, s'il avait eu le regard moins las, Jazz ne lui aurait pas donné plus de quarante ans. Mais avec cette posture courbée, cet air vaincu, traînant, il en paraissait facilement soixante. Il était usé par le monde, par la vie.

Il ne s'écarta pas devant la Jeep. Il fixait Jazz, les yeux écarquillés, presque incrédules.

Jazz démarra pour tâcher de le faire réagir. *Allez, mon vieux, bouge.*

L'homme posa une main tremblante sur le capot du véhicule et, s'y arrimant, il le contourna lentement jusqu'à la portière de Jazz, avant de se cramponner au rétroviseur.

Avec un soupir, Jazz s'exécuta lorsqu'il lui fit signe de baisser la vitre.

— Vous êtes Jasper Dent, n'est-ce pas ? demanda-t-il d'une voix blanche et chevrotante. Ça fait un moment que je vous cherche.

Jazz voyait à présent de près le regard de l'inconnu : brun, injecté de sang, les orbites creusées, comme si ses yeux s'étaient rétractés à force d'en avoir trop vu. À en juger par les valises sous ses yeux, l'homme aurait eu besoin de dormir pendant une bonne semaine.

Il ne s'agissait pas d'un journaliste, Jazz en était certain. Il avait

l'habitude de la presse, et pas seulement des imbéciles aux dents longues comme Doug Weathers. Des reporters de tout genre avaient roulé leur bosse du côté de Lobo's Nod et questionné les habitants, tous en quête du Graal, du scoop absolu : un entretien exclusif avec le fils unique du monstre. Depuis le temps, Jazz aurait pu s'enrichir au-delà de ses espérances rien qu'en acceptant les propositions des journaux et émissions de télé les plus racoleuses, ou encore la coquette somme que lui avait offerte un éditeur new-yorkais pour raconter sa vie. (« Évidemment, nous demanderons à quelqu'un de rédiger le texte pour vous, avaient-ils promis. La seule chose que vous aurez à écrire, c'est votre nom au dos du chèque. »)

— Je vous cherchais, reprit l'homme qui butait sur ses propres mots. Je viens juste d'arriver en ville. Je ne pensais pas... Enfin, pas si vite...

Et, comme s'il se rappelait soudain l'attitude à adopter lorsqu'on rencontre quelqu'un, il tendit sa main à travers la vitre. Jazz jeta un coup d'œil à Connie, qui observait la curieuse scène qui se déroulait sous ses yeux. Il poussa un soupir et serra la main de l'inconnu.

— Je m'appelle John Fulton. Bonjour, mademoiselle, dit-il, comme s'il venait seulement d'apercevoir Connie. Je suis navré. Vraiment navré. Je ne veux pas vous importuner. J'aimerais simplement... Harriet Klein est ma... était ma fille.

Jazz se figea et retira brutalement sa main. Harriet Klein. La quatre-vingt-troisième victime de Billy d'après le décompte officiel (quatre-vingt-quatrième selon celui de Jazz). Blanche. Vingt-sept ans. Plutôt jolie, dans le genre banal... On ne se serait pas retourné sur elle dans la rue, mais, seul dans une pièce avec elle, on l'aurait remarquée.

Sans qu'il puisse les empêcher, des flashes lui revinrent : la photo du cadavre prise par la police, cloué nu au plafond d'une église de Pennsylvanie (« *Bon Dieu, ça m'a pris toute la nuit !* » s'était exclamé Billy, exultant). Lorsque le révérend l'avait découverte, le lendemain matin, et prévenu les secours, la peau et les muscles commençaient à se déchirer. Le médecin légiste était arrivé juste avant que son bras gauche se détache du mur. Les flics avaient dû grimper sur un échafaudage et s'y mettre à quatre pour la maintenir tout en la décrochant, pour éviter que ses membres ne se rompent.

Un travail sacrément laborieux.

— Je ne... je ne peux rien pour vous, répondit Jazz.

Ce qui était vrai. Ça n'était pas la première fois que des proches d'une victime l'approchaient. Durant les mois qui avaient suivi l'arrestation de Billy Dent, les familles avaient afflué en même temps que les journalistes à Lobo's Nod, à la recherche d'informations sur le

teur, d'indices et surtout de l'impossible : un moyen de faire son deuil.

C'est à cette époque que Jazz avait mis en pratique une des leçons de Billy : devenir invisible sans avoir à se cacher. Quand on adoptait une certaine démarche, une certaine tenue vestimentaire, les gens ne vous remarquaient pas, surtout au milieu de la foule. Et il y avait tout à coup eu beaucoup de monde à Lobo's Nod.

Jazz était surtout très fort pour éviter les face-à-face comme celui-ci. Les e-mails et les coups de téléphone, c'était une autre histoire. Il avait beau prendre toutes les précautions nécessaires, les gens arrivaient toujours à le retrouver, et le harcèlement continuait de plus belle. Certains le suppliaient, quelques-uns lui faisaient pitié. D'autres le menaçaient ouvertement, comme cette femme qui lui envoyait des e-mails expliquant en détail comment elle comptait le faire kidnapper et engager des repris de justice pour « lui faire subir ce que son père avait fait subir à sa propre fille et voir ce qu'il dirait lorsque personne ne viendrait pour le sauver ». Jazz l'avait dénoncée à la police.

L'incident qui continuait de le hanter, cependant... Le pire...

Il allait récupérer les médicaments de sa grand-mère à la pharmacie lorsque quelqu'un qu'il n'avait jamais vu, un gamin, s'était approché de lui avec une lueur indéfinissable dans le regard. Aussitôt sur la défensive, Jazz avait fait un pas en arrière, cherchant déjà à repérer les faiblesses du garçon.

Mais ce dernier n'était pas agressif, ni même énervé. Il s'était simplement mis à pleurer en gémissant :

— Pourquoi tu ne l'as pas empêché ? Pourquoi tu ne l'as pas empêché ?

Il avait répété cela comme une litanie, avant de finir par s'effondrer, recroquevillé dans sa douleur et ses larmes, tandis que sa famille accourait pour le relever et l'entraîner à l'extérieur.

« Que fallait-il que je fasse ? aurait aimé répliquer Jazz à ce gamin et au reste du monde. Le tuer dans son sommeil ? Ç'aurait été la seule façon de l'arrêter. J'aurais dû assassiner mon propre père ? »

C'était peut-être ce que le reste du monde aurait voulu.

Jazz s'en voulait de n'avoir jamais rien fait pour stopper Billy, mais ce qui l'avait perturbé ce jour-là, c'était sa réaction face à ce garçon. Il était parti au quart de tour et avait immédiatement cherché une manière de l'attaquer, alors que le gamin n'avait montré ni hostilité ni désir de vengeance. Il était juste blessé, meurtri, en deuil.

Et Jazz n'avait pas su faire la différence.

— Je crois que vous pouvez m'aider, insista Fulton. J'aimerais simplement que nous parlions.

— Non, je suis désolé. Je ne peux pas.

— Je vous en prie, poursuivit Fulton en agrippant si fermement la portière que ses phalanges virèrent au blanc. Je vous demande cinq minutes de votre temps, pas plus.

Pris à la gorge par l'émotion, il avait les yeux embués de larmes.

— Je veux juste... Je voudrais comprendre...

— S'il vous plaît, laissez-le tranquille, intervint Connie d'une voix douce mais ferme. Ce n'est pas lui qui a tué votre fille.

Harriet Klein. Des cheveux qui tiraient sur le roux. Des yeux verts, d'après le rapport, mais ils avaient disparu lorsqu'on avait retrouvé son corps, bien sûr. *« J'avais peur qu'ils tombent, tu vois, vu qu'elle allait rester suspendue comme ça toute la nuit. Du coup, je les ai pris. »* (À cet instant, Billy s'était interrompu, les yeux levés vers le plafond, en se tapotant le menton du bout de l'index, comme souvent lorsqu'il réfléchissait.) *« Bon sang, où est-ce que... Ah, c'est vrai, je les ai balancés à des chats errants dans une ruelle, à quelques pâtés de maisons. J'avais presque oublié, dis donc. »*

Harriet prenait des cours du soir pour obtenir son diplôme de droit ; sa carte d'étudiante avait rejoint les trophées de Billy dans la Salle de jeu.

— Je veux comprendre, c'est tout, murmura Fulton, qui pleurait à présent sans retenue. Sa mère, mon ex, elle a préféré tout laisser derrière elle. Elle s'est remariée, elle a eu deux autres enfants, comme s'ils étaient remplaçables. Comme si c'était aussi simple que ça.

Il sécha ses larmes d'un revers de main, l'autre toujours désespérément accrochée à la Jeep.

— Il faut que je sache. Pourquoi ? Pourquoi ma petite fille ? Pourquoi a-t-il...

— Il ne peut pas vous répondre, rétorqua Connie avec humeur. Jazz, allons-y. Démarre.

Un frisson parcourut Jazz, comme s'il s'éveillait après un affreux cauchemar. Il s'était perdu dans l'histoire de Harriet Klein, passant en revue les photos, le récit de Billy, la carte d'étudiante, qu'il avait si souvent regardée au fil des années.

Il fit vrombir le moteur en guise d'avertissement.

— Nous devons y aller, annonça-t-il simplement à Fulton, avant d'ajouter la phrase type qu'il avait eu le temps de peaufiner en quatre ans : Je suis navré de ce qui vous est arrivé et de ce que mon père a fait.

Il enclencha la première. Fulton se décomposa. Il venait de comprendre qu'il n'obtiendrait rien de plus et n'en paraissait que plus accablé et inconsolable.

— Je reste en ville pour un jour ou deux, lâcha-t-il avant de fouiller dans sa poche pour en tirer une carte de visite, qu'il mit dans la main de Jazz. Si vous changez d'avis, vous avez mon numéro de portable. Je vous en prie. Quelle que soit l'heure. Ça m'est égal. N'importe quand.

Jazz ne voulait plus le regarder. Les yeux rivés droit devant lui, il relâcha l'embrayage au moment où Fulton s'écartait enfin de la voiture.

— Fait chier, souffla Connie.

Jazz fixa le rétroviseur alors qu'ils quittaient le parking du lycée. Fulton n'avait pas bougé, il les regardait partir. Puis, tandis qu'ils rejoignaient la route principale, l'homme s'éloigna avec une infinie lenteur et finit par disparaître de son champ de vision.

Jazz déposa Connie chez elle.

— Tu veux entrer ? demanda-t-elle.

Un gros 4 X 4 fait déjà barrage dans l'allée. Le père de Connie était là.

— Non, ça ira.

Le père de Connie détestait Jazz. Si toutes ces considérations raciales n'avaient aucune importance aux yeux de Jazz et de Connie, elles en avaient beaucoup pour le père de celle-ci. Jazz était capable d'énumérer les arguments, même s'il n'en comprenait aucun. « Ce pays avait une tradition d'hommes blancs ayant abusé des femmes noires, lui avait un jour lancé le père de Connie, bouillonnant d'une rage à peine contenue. Lis un peu l'histoire de Thomas Jefferson. Lis un peu ce que les Blancs avaient l'habitude de faire aux Noires, dans ce pays. »

Jazz savait tout cela. Je ne suis pas comme ces hommes-là, avait-il envie de lui dire. Je ne suis pas quelqu'un de mauvais. Tout cela s'est produit il y a très longtemps.

Mais qui était-il pour balayer ainsi le passé ? Ou pour prétendre

qu'il était quelqu'un de bien ?

Pourquoi tu ne l'as pas empêché ? pleurait le garçon.

J'aurais dû sortir ce couteau de l'évier et c'est lui que j'aurais dû découper en morceaux. J'aurais dû tailler Billy en pièces. C'est ce que le reste du monde attendait.

— *bon petit, bon petit* —

Dans la Jeep, Connie prit le silence de Jazz pour de l'inquiétude au sujet de son père. En le voyant observer le 4 X 4, elle haussa les épaules.

— Il ne fera pas d'histoires. Tu peux entrer.

— J'ai besoin de réfléchir, répondit-il. Je suis un peu secoué.

Elle l'embrassa, doucement d'abord, puis son baiser se fit plus insistant. L'espace d'une seconde, il ne put s'empêcher de penser à ce qu'il s'était produit dans cette Jeep. Billy ayant plaidé coupable ses crimes, la plupart des pièces à conviction lui avaient été rendues, et Jazz n'avait pas eu les moyens de se payer une nouvelle voiture. Mais combien de meurtres Billy avait-il imaginés sur ce siège ? Combien de victimes avait-il suivies derrière ce volant ?

Jazz se laissa aller et s'abandonna au baiser de Connie, à ses lèvres douces, sa langue tiède, ses cheveux au parfum piquant. Lorsqu'ils se quittèrent, elle arqua un sourcil et lui demanda, avec un accent jamaïcain moyennement crédible :

— Êt'vous certain d'pas vouloir entrer, réwérend ?

— Certain, répondit Jazz en riant. Merci, Tituba, mais je dois encore cerner, définir et mesurer le monde invisible.

Ils s'embrassèrent une dernière fois, brièvement, et Connie descendit de la voiture, non sans avoir prévenu :

— Et plus de bêtises, d'accord ?

L'expédition de la nuit précédente à la morgue lui revint subitement en mémoire.

— Pourquoi veux-tu que je fasse des bêtises ?

La réponse sembla la satisfaire. Pourtant, ça n'était pas une promesse. Et ça n'était pas non plus un mensonge.

Dans ses mauvais jours, Jazz se demandait s'il n'avait pas symboliquement pris la place de son père, tout comme il avait pris sa place au volant de la Jeep. Était-ce sa destinée ? Billy Dent n'avait jamais fait mystère des espoirs qu'il fondait sur lui. *« Tu seras le plus grand, Jazz. Jamais ils t'attraperont. Tu seras le père Fouettard dont on parle aux gosses pour leur faire peur. Avec toi, on oubliera Speck et Dahmer, et même ce foutu Jack l'Éventreur. Mon garçon. Mon fils. »*

En fin de compte, la journée n'avait pas été si mauvaise. La répétition s'était bien passée, et Connie lui avait même pardonné son écart de conduite de la veille. Une partie de lui-même aurait voulu oublier Jane Doe et son meurtrier, être un garçon comme les autres. Regarder devant lui, pas derrière. Se concentrer sur sa pièce de théâtre, ou sur les cours. Être un meilleur ami pour Howie, un copain plus attentif avec Connie. Prouver une fois pour toutes au père de Connie qu'il méritait sa fille, et au reste du monde qu'il ne deviendrait pas le nouveau Billy.

Ce serait bien.

Tu parles. Autant imaginer que Howie intégrait la NBA.

La maison de sa grand-mère était en vue sur sa gauche, mais un détail familial accrocha son regard : une berline, un modèle récent, garée devant chez lui. Il lâcha un juron, puis afficha aussitôt un sourire satisfait. C'était facile, presque un réflexe : voilà un moment qu'il se jouait de la propriétaire de cette voiture.

Il s'arrêta juste à côté et descendit. L'unique personne qui l'agaçait plus que Doug Weathers, Melissa Hoover, était assise sur le perron. Elle était assistante sociale et, depuis que Billy était en prison, elle n'avait plus qu'un but dans la vie : sortir Jazz de chez sa grand-mère pour l'expédier soit en foyer d'accueil, soit chez sa tante Samantha – que Jazz n'avait jamais vue de sa vie et qui n'avait plus eu de contacts avec Billy depuis quinze ans. Et qui répétait à qui voulait l'entendre qu'elle était prête à l'attacher elle-même sur la chaise électrique si le gouvernement retrouvait enfin ses esprits et condamnait Billy à la peine capitale.

En voilà une bonne idée.

Et Jazz n'avait pas l'intention de se laisser faire. De temps à autre, il devait donc sortir sa grand-mère, l'exhiber comme un pantin et prouver qu'elle était encore capable de le garder auprès d'elle.

Après l'arrestation de Billy, quatre ans plus tôt, Jazz avait été confié aux services sociaux pendant une semaine. Et il avait tenu quatre jours en famille d'accueil. Passé le choc initial de voir Billy mis en prison et d'être arraché à son foyer, Jazz avait retrouvé ses marques et les trucs enseignés par son père : jouer la comédie, tromper son monde, feindre d'être normal. Il avait facilement berné les experts et la famille en leur faisant croire qu'il se remettait très bien (un coup d'œil à son dossier lui avait appris qu'il « avait une capacité d'adaptation impressionnante »). Juste assez en réalité pour les convaincre qu'il tentait de « résoudre ses problèmes ». Ils l'avaient donc rendu à sa grand-mère, sa plus proche parente encore en vie.

La vérité, c'est qu'il ignorait la nature de ses « problèmes ». Il savait que ses dons et ses capacités le terrifiaient, mais c'étaient ses propres démons qu'il devait combattre. Qui pouvait comprendre ce par quoi il était passé, ou à quoi avait pu ressembler son enfance ? Qui pouvait l'aider ? Il était seul.

Et ce travail sur lui-même, autant le faire ici, là où Billy avait grandi. La bicoque de Grandma était l'unique foyer qui lui restait, et ce, au sens littéral. Le riche père d'une des victimes de son Paternel avait racheté la maison de Billy Dent aux enchères avant de la faire raser, et de détruire et brûler les gravats. Jazz avait vu à la télévision la maison de son enfance partir en fumée, sous les acclamations de la foule.

(Ce même homme avait contacté plus tard Jazz pour lui proposer de financer ses études dans l'université de son choix, expliquant, dans une lettre qui s'étalait sur plus de dix pages, qu'il n'y avait aucune raison que Billy Dent fasse une victime de plus. Jazz avait poliment refusé.)

Jazz s'approcha nonchalamment de Melissa, qui se leva en époussetant sa jupe.

— Grandma a dû faire une scène en vous voyant arriver, pas vrai ?

— Elle a sorti son fusil.

Grandma Dent n'avait jamais eu les idées très claires. Dans son crâne mijotait un mélange de dogmes religieux malsains, de théories du complot délirantes et de saloperies génétiques héritées de générations précédentes. De revêche, elle était devenue carrément dangereuse. Son aversion pour les médecins compliquait les diagnostics, mais, même sans avis d'expert, Jazz se doutait qu'elle était en route vers Alzheimer, détail qu'il gardait évidemment pour lui. Même si aux yeux du monde Grandma semblait déjà mal en point, Jazz savait que la réalité était bien, bien pire.

Elle était haineuse, acariâtre et plus siphonnée qu'une manche à air au milieu d'une tornade, mais elle n'en restait pas moins sa grand-mère.

— Le double canon est bouché et le percuteur hors d'usage, assura Jazz. Elle n'avait pas l'intention de vous tirer dessus, elle voulait juste vous faire peur. Elle est de cette génération qui se méfie de tout, vous comprenez ?

— Je sais, Jasper. Quand elle est comme ça, je préfère garder mes distances.

— C'est sans doute plus raisonnable, répondit Jazz avec un sourire plus chaleureux. Vous êtes ravissante, aujourd'hui. Jolie jupe.

Melissa s'esclaffa et lui jeta un regard déterminé.

— La flatterie ne prend pas avec moi.

Et pourtant, il l'attirait lentement dans ses filets. Il se tenait tout près d'elle. C'était une femme quelconque – ni laide, ni jolie. La trentaine déjà bien entamée, elle était toujours célibataire et le resterait probablement. Une accro du boulot qui n'avait presque plus l'âge d'avoir des enfants. Il connaissait tout de Melissa Hoover, depuis le jour où elle avait été assignée à son cas. Il l'avait même suivie durant un jour ou deux, usant de toutes les ficelles que son père lui avait apprises. C'était une femme forte qui prenait en charge les gamins qu'on lui confiait, qu'ils le veuillent ou non. Mais il était hors de question qu'elle découvre à quel point Grandma avait perdu la boule. Cela reviendrait à lui servir sur un plateau le prétexte qu'elle cherchait.

— J'ignore pourquoi vous venez aussi souvent, mais je dois avouer que ça me plaît.

Melissa n'était pas dupe, mais ne fit aucun commentaire sur le fait que Jazz s'approchait autant. S'il avait voulu la tuer, il se trouvait maintenant à la bonne distance, si près d'elle qu'elle n'aurait rien pu faire pour l'arrêter. Quelles que soient sa force et ses capacités, sa vie était désormais entre les mains de Jazz et elle n'en avait même pas conscience.

Mais les gens avaient de l'importance... Même ceux qui fourrent leur nez dans mes affaires.

— Elle est âgée, malade, et les choses ne vont pas aller en s'arrangeant, fit remarquer Melissa. Je crois qu'elle se dirige doucement mais sûrement vers la sénilité.

Ha, ha, ha ! Si tu savais !

— Et toi, tu es quelqu'un de bien, un jeune homme maintenant... Tu as la vie devant toi.

— Alors je devrais me débarrasser d'elle ?

— Je n'ai jamais dit ça. Mais tu devrais penser un peu à toi.

— Penser à soi, c'est l'un des symptômes qui trahissent une personnalité psychopathique, rétorqua Jazz. Vous devriez être soulagée que je ne pense pas qu'à moi. Ça signifie peut-être que je ne suis pas un sociopathe, comme Billy.

— Tu t'obstines parce que tu t'imagines qu'en t'occupant de la femme qui est à l'origine de tout tu pourras racheter ses fautes, les crimes de ton père et conserver ton propre... Jasper, tu m'écoutes ?

— Bien sûr, répondit-il d'une voix suave. Mais j'ai dix-sept ans. L'année prochaine, je me débrouillerai seul.

— Rien qu'une année dans un environnement aussi nocif...

— Nocif ?

Le masque tombait. Sa colère était en train de monter.

— Ça, ça vous paraît nocif ? Vous étiez où, le jour de mes neuf ans, quand Billy m'a montré comment dissoudre des restes humains à la chaux vive ?

Melissa eut un mouvement de recul. Les yeux écarquillés, elle agrippa son sac à main. Mince. Il était allé trop loin. Une bombe lacrymogène ? Probablement. Avec les femmes, c'était toujours la bombe lacrymo. Mais Jazz ne serait pas surpris qu'elle soit armée. Et pas d'un de ces joujoux de fillette. Elle pourrait très bien lui sortir un énorme Glock ou un Magnum.

Jazz tendit le bras et l'attrapa par le poignet – un large sourire aux lèvres, les yeux pétillant de malice.

— Oh, voyons, Melissa. Je plaisante. Si je ne peux pas rire de ça, alors de quoi pourrais-je rire ? C'est de l'humour noir. Ça détend l'atmosphère.

Jazz sortit son plus beau regard de cocker battu – efficacité garantie.

— C'est pour toi que je suis ici. Que tu refuses mon aide, je le comprends, mais tu en as besoin, et je n'ai pas l'intention de te laisser tomber. Restons-en là pour aujourd'hui, mais seulement parce que ta grand-mère n'est pas dans un bon jour. Je reviendrai, Jasper, et je t'aiderai, que tu le veuilles ou non.

Jazz la regarda faire marche arrière et s'obligea à lui faire un signe de la main tandis qu'intérieurement il bouillonnait. C'était là bien le pire, le plus sombre aspect de la malédiction jetée par Billy Dent : les femmes. Jazz avait beau savoir qu'elles n'étaient ni pires ni meilleures que les hommes, tout ça tenait pour lui de la théorie, comme le scientifique est conscient que les photons se déplacent dans la matière sans pour autant les voir bouger. Son éducation, son instinct, la moindre de ses pensées lui soufflait que les femmes étaient à la fois exceptionnelles et inutiles. Elles le poussaient, le motivaient, mais finalement, on pouvait très bien s'en passer. Interchangeables. Elles étaient bonnes à une ou deux choses, mais jamais pour très longtemps.

Des cent vingt-trois (ou cent vingt-quatre, selon les versions) victimes de son père, près d'une centaine étaient de sexe féminin. La moitié des hommes étaient avant tout les proies du hasard. Les femmes – certains types de femmes en particulier – étaient des clientes, et rien d'autre.

L'Évangile selon Billy Dent.

Jazz détestait cet aspect de son caractère. Il haïssait cette facette de lui-même qui, en regardant une personne forte comme Melissa Hoover, ne pensait qu'à l'affaiblir, à lui faire du mal, avant de...

... de les réduire à l'état de néant.

Il songea à Connie. Avec elle, c'était différent. Connie était la seule fille – la seule femme – avec qui il pouvait être lui-même. Cela englobait tout un tas de choses : bon, mauvais, et même ridicule. Connie acceptait tout cela et plus encore, parce qu'il le lui permettait, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant. Cela signifiait-il qu'il y avait de l'espoir pour lui ? Au-delà du destin que lui avait choisi Billy Dent ?

Il se laissa glisser sur les marches du perron, les jambes flageolantes, car l'angoisse l'étreignait soudain. Parfois, l'espoir était trop lourd à porter.

Lorsqu'enfin il reprit ses esprits, il se redressa et rentra chez lui.

À l'intérieur, il faisait sombre. Grandma avait éteint les lumières et tiré les stores.

— Grand-Ma ? Hé, Grandma ! C'est moi, Jasper. Je suis seul.

Rien.

Il alluma la lampe et se dirigea vers ce que sa grand-mère s'obstinait à appeler le « salon », même si ce n'était qu'une pièce exiguë meublée d'une antique causeuse poussiéreuse et de quelques consoles branlantes. Grandma était pelotonnée dans un coin du sofa, les jambes

ramenées contre sa poitrine, sa silhouette dégingandée enveloppée dans un peignoir usé jusqu'à la corde.

Avec son vieux fusil, elle mit Jasper en joue, les yeux fous, hagards.

— Salut, Grandma.

— J'lui ferai la peau, hurla-t-elle. Et à toi d'abord, s'y faut !

— Elle est partie, Grandma. Je suis seul, je te le jure, ajouta-t-il en faisant un pas en avant.

— Tu t'imagines que j'en serais pas capable, hein ? Ben si. J'aurais dû zigouiller ton père, aussi. M'en débarrasser dès qu'il est sorti de mon ventre. Ou peut-être même quand il était encore à l'intérieur. Ça, ç'aurait été une bonne idée.

— Difficile de te contredire, Grandma.

Un pas de plus. Le fusil était hors d'usage, mais si elle appuyait sur la détente, elle allait s'en rendre compte par elle-même. Et elle serait deux fois plus furax.

— Il a pas toujours été mauvais, tu sais, ton père. Il a grandi comme un bon garçon. C'est quand elle est arrivée que tout a foutu le camp.

Billy Dent avait torturé et tué de petits animaux dès l'âge de huit ans, mais autant laisser à Grandma ses illusions. Elle aimait croire que c'était la mère de Jazz qui avait perverti Billy et fait de lui un psychopathe sanguinaire, et puisqu'elle était morte depuis longtemps, il ne voyait aucun mal à ce que Grandma garde cette certitude.

— Comme toi ! vociféra-t-elle en braquant le canon sur sa tête alors qu'il était tout près d'elle. J'ai bien compris ton petit manège. Comme ton père, hein ! Tu couches avec des putains, maintenant ! Tu fourres ton machin n'importe où. Et c'est de là que vient le vice, gamin.

Jazz se mordit la joue pour ne pas éclater de rire. Et dire qu'il venait de passer de longues minutes à méditer sur ses angoisses, à sa lutte constante dans son rapport aux femmes. Eh bien, la voilà, l'origine de tout. Transmise en droite lignée depuis cette vieille cinglée de Grandma, via son sociopathe de fils, jusqu'à Jazz. La réalité offrait rarement un contexte aussi évident à un problème. Pas besoin de psy quand on avait Grandma Dent pour tout résumer.

— Je pensais préparer des macaronis au fromage pour le dîner, poursuivit Jazz qui n'était plus qu'à quelques centimètres du fusil. Comme tu les aimes, avec des miettes de croûtons à l'ail. Ça te dit ?

— J'devrais faire sauter ta cervelle de piaf, vitupéra Grandma. Et j'veux pas non plus de ces foutues pâtes en forme de tube.

— Ah, non. Les tubes, c'est nul. Les papillons, ça te plaît ?

— Les nœuds papillon ? Ah ben c'est mieux. Ça me rappelle ton grand-père, quand je l'ai rencontré. Qu'il était beau dans son uniforme, ajouta-t-elle avec un soupir. Et tu t'imagines que je vais pas t'éclater la cervelle parce que tu me fais à manger ?

— Tu m'éclateras après le dîner. Sinon, qui préparera le repas ?

Comme si elle effectuait une série de divisions compliquées, Grandma plissa ses yeux d'un bleu glacial, presque identiques à ceux de Billy. Ceux de Jazz étaient noisette, comme ceux de sa mère. Des yeux « normaux ».

— Croûtons ! À ! L'ail ! cracha la vieille en secouant son fusil pour davantage d'effet.

D'un mouvement lesté mais prudent, Jazz le lui ôta des mains.

— Promis. Plein d'ail. Aucun vampire n'osera t'approcher après ça.

Grandma se renfroigna et croisa résolument les bras.

— Ça existe pas, les vampires. Les monstres, oui.

Jazz ne vit rien à répliquer. Il lui rendit son arme, et elle le regarda comme un nouveau jouet, qu'elle finit par laisser de côté quelques instants plus tard. Si la scène avait été moins familière, Jazz l'aurait trouvé soit hilarante, soit effrayante.

Hilarante, sans doute.

Comme promis, il lui servit des macaronis au fromage. Après le dîner, il fit la vaisselle, observant distraitement l'abreuvoir à oiseaux dans le jardin, lorsque sa grand-mère le surprit par derrière et lui flanqua une claque sur la nuque.

— Voilà pour m'avoir répondu tout à l'heure !

Jazz se cramponna au rebord de l'évier, se retint de faire volte-face et de lui rendre son coup. C'était une femme âgée, fragile. Lui était jeune et fort. Un geste suffirait à la paralyser, peut-être même à la tuer.

Une seconde tape. Jazz continua sa vaisselle. Grandma qui donnait une raclée, c'était plus agaçant que douloureux. Il la laissa distribuer les claques, agiter ses bras décharnés jusqu'à ce qu'enfin elle s'épuise et, chancelante, se rattrape à la table d'une main en pressant l'autre contre son cœur, le souffle court. Tiens, c'était nouveau. Allait-elle faire une crise cardiaque, là, au beau milieu de la cuisine ?

Jazz se demandait comment réagir. Personne ne pleurerait

Grandma. Une fois dans la tombe, elle rejoindrait la cohorte des Dent disparus. Mais vivante, c'était différent. Comme l'avait dit Melissa, peut-être qu'en s'occupant d'elle Jazz pourrait racheter ses fautes. Celles de Billy. Ou même les siennes. Peut-être qu'en prenant soin d'elle, en l'observant, il découvrirait quelque chose de ses origines, qui lui en apprendrait davantage sur son père, sur sa propre enfance. Quelque chose, n'importe quoi, qui pourrait l'aider à échapper à un avenir qui, certains jours, semblait inéluctable. Un futur qui regorgeait de sang.

Ou alors, plus probablement...

— Comme ton père..., haleta Grandma en s'effondrant sur une chaise – apparemment, elle avait décidé de ne pas mourir aujourd'hui. T'es comme ton père.

Voilà, ça, ça faisait mal. Plus que n'importe quelle claque.

Après avoir lavé et couché sa grand-mère, Jazz s'autorisa enfin à s'écrouler sur son propre lit, mais pas pour longtemps. Car il avait des projets d'excursion du côté de la scène de crime. Il étudia les lieux sur Google Earth, même s'il connaissait déjà parfaitement le coin. Puis, dans un petit sac de voyage, il rassembla soigneusement tout ce dont Howie et lui auraient besoin.

Avait-il oublié quelque chose ? Il se renversa sur sa chaise et réfléchit en fixant le mur. Il y avait depuis longtemps accroché les photos des victimes de son père : cent vingt-trois photos découpées dans des articles de presse, imprimées depuis des sites Internet ou photocopiées discrètement dans les dossiers de G. William. Il s'était dit que ce serait un garde-fou, un aperçu de ce qui pourrait arriver si, un jour, il perdait le contrôle.

Et dans ce trombinoscope de la mort, un cent vingt-quatrième cliché s'était glissé entre les quatre-vingtième et quatre-vingt-unième victimes officielles. Selon Jazz, c'était à cette époque que son père avait assassiné la femme sur la photo : sa mère.

Cette image, voilà tout ce qui restait d'elle, avec quelques souvenirs épars d'une enfance lointaine : Rusty, le chiot qu'elle lui avait offert, l'odeur des gâteaux qui cuisent dans le four, le parfum acidulé du glaçage au citron qu'elle préparait elle-même. C'était tout. Il se rappelait peu de choses d'elle, mais si l'on en croyait les commentaires de Grandma et sur les actes de Billy, on pouvait en tirer une conclusion logique : sa mère était l'unique élément positif dans son existence, et, même si les fragments de cette époque étaient rares, il tuerait ou mourrait pour les conserver.

La police n'avait jamais pu prouver que Billy avait assassiné sa femme. Personne n'avait pu le prouver, d'ailleurs. Officiellement, elle était portée disparue et son dossier était clos, aussi gelé que des esquimaux un soir de premier de l'an. Jazz savait seulement qu'elle faisait partie de sa vie et que, du jour au lendemain, elle en avait été rayée. Il avait huit ans lorsqu'il avait demandé à Billy : « Où est maman ? » Billy s'était contenté d'un haussement d'épaules. « Elle est partie. » Et son père s'en était toujours tenu à cette version depuis. Jazz avait supplié et imploré. « Elle est partie. » Pleuré et gémi. « Elle est partie. » Tempêté et menacé. « Elle est partie. »

Tout ce qu'il conservait, c'étaient ces images figées de son enfance. Certains se rappelaient-ils parfaitement leurs très jeunes années ? Jazz l'ignorait. En tout cas les siennes étaient brouillées, brumeuses. Les leçons de Billy demeuraient gravées dans son esprit, bien entendu. Le jour où il avait rencontré Howie. Ce qui était arrivé à Rusty. Mais le reste était... trouble. Une mare de visions, d'impressions, d'émotions contaminées, polluées, si bien que personne n'aurait pu s'y plonger sans vomir.

Et puis il y avait ce souvenir. Ou était-ce un rêve ? Peut-être les deux. Qui sait ? Il paraissait pourtant si réel. Le couteau. La voix. Celle de Billy – il la reconnaissait – qui lui demandait de prendre le couteau. La main de Billy guidant la sienne et la voix, encore :

Un couteau...

Un couteau, de la chair, qu'il sentait résister, mais comment le savait-il ? Comment pouvait-il identifier la fermeté de la chair ?

Une autre voix, crispée par la douleur, un cri étouffé.

De toutes ses victimes, Billy refusait de parler de Janice Dent. C'était classique. Certains tueurs en série faisaient semblant d'avouer, mais aucun d'eux ne disait jamais vraiment la vérité, même en des époques plus reculées. Au XIX^e siècle, H. H. Holmes avait admis avoir tué vingt-sept femmes durant l'Exposition universelle de Chicago, mais la police était convaincue qu'il avait commis plus d'une centaine de meurtres.

Jazz connaissait les assassins. Billy avait étudié les tueurs en série comme les étudiants en arts se penchent sur les maîtres de la Renaissance. Il avait appris de leurs erreurs. Ces figures l'obsédaient. Et il avait transmis sa science à son fils. Jazz, le petit veinard : les voilà, les souvenirs de son enfance.

Les assassins gardaient toujours certaines choses pour eux. Ils ne pouvaient pas s'en empêcher.

Le secret que Billy gardait pour lui, c'était la mère de Jazz. Outre les cent-vingt-quatre photos des victimes, il n'y avait qu'un seul autre cliché dans la pièce, et son sujet était encore en vie. Il s'agissait d'une image en noir blanc où l'on voyait une jolie fille, mince et coquette, vêtue d'une petite robe, portant une toque et une pochette. Elle se tenait sur le parvis d'une église et souriait à l'objectif.

Sa grand-mère, lorsqu'elle était jeune. Avant qu'elle engendre un monstre.

Jazz retraçait la carrière de Billy chronologiquement, égrenant de mémoire les noms de ses proies en suivant les photos des yeux.

— Cassie Overton. Farrah Gordon. Harper McLeod.

Il revint finalement à la photographie de Grandma.

— Un jour, murmura-t-il, je pourrais bien craquer. Je suis le fils de mon père. C'est une possibilité. Et ce jour-là, quand je ferai ma première victime..., ça pourrait bien être toi.

Il se surprit lui-même en pleurant. Les larmes qu'il versait étaient-elles pour sa grand-mère ou pour lui ? Il n'aimait pas imaginer la tuer, mais il ne pouvait pas s'en empêcher, ça le soulageait. C'était une affreuse bonne femme qui avait mis au monde l'Artiste, Green Jack, quel que soit le surnom dont on affublait le Paternel. Il voulait comprendre ce qui la rendait dingue, mais il avait envie aussi de la voir disparaître de la surface de la Terre. Peut-être, alors, se sentirait-il moins coupable.

Il savait que c'était faux. Il éprouverait toujours des remords. Il n'avait pas pu protéger sa mère et n'avait rien fait pour aider ce gamin, celui de la pharmacie, lorsqu'il s'était effondré à ses pieds. Il aurait dû tuer Billy dans son lit il y a des années. Dieu sait qu'il connaissait la méthode : Billy lui avait enseigné l'art délicat et sanglant du meurtre depuis qu'il était en âge de marcher. Il savait manier le couteau, le revolver, la hache, le marteau... Billy avait une mini-perceuse dans l'un des placards de la cuisine. Jazz aurait pu vriller la cervelle du Paternel dans son sommeil et épargner au monde les crimes qui restaient alors à venir.

Les gens lui disaient : tu avais treize ans. Tu savais distinguer le bien du mal. Tu savais que ce qu'il faisait était mal. Pourquoi n'as-tu rien fait pour l'en empêcher ?

Mais ce que les gens ne comprenaient pas, c'était que tuer n'était mal que pour les autres. Pas pour Billy. Et pas pour Jazz. Il avait été élevé comme ça. On l'avait persuadé à force de bourrage de crâne. Peu importait le mot. C'était...

Il se retourna sur son lit et fixa le mur, où il tomba sur le portrait de Harriet Klein. Des yeux verts, comme il se le rappelait.

Ramener Harriet Klein à la vie était impossible, et il ne pouvait rien dire pour reconforter ce pauvre Jeff Fulton. Mais il existait un moyen d'expiation ses péchés et ceux de son père.

L'assassin de Jane Doe courait encore.

— Je vais te retrouver, murmura Jazz. Même si ça doit me rendre dingue.

Parce qu'au final il préférait succomber à ce genre de folie qu'à celle de sa grand-mère.

Il appela Howie et parla à voix basse pour ne pas réveiller Grandma, qui dormait à côté, derrière une cloison fine comme du papier à cigarette.

— On y va, lâcha-t-il dès que Howie décrocha.

Ils avaient le temps. Un coup d'œil à son réveil : 23 h 20. Autant dire toute la nuit.

— C'est une blague ? gémit Howie. L'émission de Stephen Colbert commence dans dix minutes. J'espérais que l'histoire de la morgue t'avait suffi.

— Primo, on ne part pas maintenant, mais dans quelques heures, pour y être à l'heure où s'y trouvait l'assassin. Ensuite, si tu veux te faire pardonner d'avoir cafté à Connie notre petite escapade nocturne, tu n'as pas le choix.

— Oh, ça va !

— Comment tu as pu lui balancer ça ? Je croyais que c'était « les potes avant tout » ?

— Exception rare, mais notable : si pote n° 1 a une trouille bleue de la copine de pote n° 2 parce qu'elle peut lui déclencher un saignement de nez rien qu'en le regardant de travers, alors, désolé, mais les potes passent après. Et cette particularité s'applique à mon cas parce que ta nana, c'est une vraie terreur.

— Howie, je vais te poser une question et je veux que tu y réfléchisses très attentivement avant de répondre : de qui as-tu le plus peur, de Connie ou de moi ?

Un silence s'installa.

— Honnêtement, certains jours, vous êtes ex aequo. Mais tu sais, puisque tu tiens à retourner dans ce champ, je te soutiens à fond. À une seule condition.

Jazz jura dans sa barbe. À l'intonation de Howie, il la connaissait déjà.

Jazz dormit quelques heures puis quitta discrètement la maison. Howie était lui aussi passé maître dans l'art d'échapper à sa mère surprotectrice. Il attendait Jazz à leur point de rendez-vous habituel : une silhouette menue sous la lune, l'air un peu maladroit.

— À l'épaule gauche, cette fois, annonça Howie en grim pant dans la Jeep. Un ballon de basket avec une traînée de flammes, enfin, comme si elle était vraiment en feu, tu vois ? Minute, minute, poursuivit-il avant que Jazz puisse l'interrompre. Laisse-moi regarder ce qu'on a déjà, histoire que je me décide.

— Maintenant ? Ici ?

— Tu veux que je t'aide, oui ou non ?

Jazz grommela, mais gara la Jeep sur le bord de la route. Il ôta son tee-shirt, révélant trois tatouages. Sur l'épaule, un « CP3 » en lettres stylisées, pour Chris Paul, le basketteur favori de Howie et son numéro de maillot. Sur toute la largeur du dos, Sam le Pirate, des *Looney Tunes*, brandissait ses deux pistolets en l'air, et, autour de son biceps droit s'étalait une suite d'idéogrammes coréens. Howie lui avait juré qu'ils signifiaient « Fort et puissant, je ne redoute pas le vent ». Jazz, lui, redoutait qu'ils se traduisent par « Encore un crétin de Blanc avec un tatouage asiatique ».

Howie rêvait de ce premier tatouage, le numéro de Chris Paul, depuis l'année précédente, mais ses parents et son médecin avaient décidé qu'au vu de son type d'hémophilie particulièrement sournois, c'était trop risqué. Jazz, dans un moment de faiblesse qu'il n'avait cessé de regretter depuis, s'était donc dévoué en lui proposant de se faire lui-même tatouer et de le lui montrer quand il le voudrait.

Une chose en ayant entraîné une autre...

— Oui, fit Howie en regardant Jazz se contorsionner sur son siège. L'épaule gauche. Un ballon de basket en flammes. J'ai déjà préparé un croquis.

Howie fouilla dans ses poches, mais Jazz l'arrêta aussitôt.

— Je me fiche de ton dessin. On ira voir le type qui ne vérifie pas les cartes d'identité la semaine prochaine.

— Génial !

Howie sourit, excité comme un gosse gavé de bonbons un soir de Halloween.

— Mais si cet Erickson vient encore nous arrêter, je te préviens, je pète un câble.

— Oh, moi aussi.

Parler d'Erickson lui rappela le regard que le policier lui avait lancé la veille, lui donnant la curieuse impression qu'il ne voulait pas lui retirer les menottes. Erickson avait savouré cet instant, Jazz le savait.

D'après Billy, la frontière qui séparait un flic d'un tueur était particulièrement ténue.

Ils se rapprochèrent du champ, et Howie déclara :

— Tu sais quoi ?

— Quoi ?

— Je crois que je te suivrais jusque dans les tranchées de l'enfer.

— Cool.

— Mais avant, je te demanderais pourquoi tu comptes te jeter dans les tranchées de l'enfer.

— Évidemment.

Il fallait parfois une certaine dose de patience pour discuter avec Howie. Une patience élevée au rang de discipline olympique. Il pouvait tourner, graviter et orbiter autour du pot jusqu'à ce que la conversation ne soit plus qu'un gigantesque tourbillon.

— Non, mais je veux dire : ce soir, je t'accompagne. Je suis toujours là pour toi. Mais je dois te poser la question : pourquoi est-ce que cette histoire t'obsède autant ?

— Je te l'ai expliqué hier : je pense qu'il s'agit d'un tueur en série.

— Et alors ? Si c'est le cas, les flics finiront par s'en apercevoir.

— Ce qui signifie que tout un tas de gens pourraient mourir entre-temps.

— Des gens meurent partout dans le monde. En ce moment même. Et tu le sais, en plus. Alors pourquoi te focaliser sur ce pseudo-serial killer, parfaitement imaginaire ?

Jazz pressa fermement ses lèvres l'une contre l'autre, comme pour s'empêcher physiquement de répondre. Mais une partie de lui-même devait absolument prononcer ces mots qu'il réprimait et cette partie prenait le pas sur le reste.

— Parce que, expliqua-t-il à voix basse. Si je traque les assassins, ça signifie peut-être que je n'en suis pas un.

Howie éclata de rire.

— Tu n'as rien d'un serial killer ! Et je peux le prouver.

— Ça risque d'être comique. Je t'écoute, docteur Freud.

Howie s'anima.

— Bon. Les tueurs en série ont tendance à s'en prendre aux plus

faibles, non ? À ceux qui ne pourront pas se défendre. Tu connais plus faible que moi ? Je saigne rien qu'à la vue d'un couteau. Je pourrais me vider de mon sang si on me tapait avec une petite cuillère.

Techniquement, il avait raison.

— Mais tu es mon meilleur ami et tu ne me ferais jamais de mal. Ça devrait te convaincre.

Howie croisa les bras sur sa poitrine avec un hochement de tête entendu, comme s'il venait de démontrer la théorie de la relativité.

C'était tentant d'y croire, et Jazz aurait vraiment aimé que Howie ait raison. Mais même les serial killers pouvaient parfois s'attacher. Il avait lu un jour l'histoire d'un couple en Angleterre, dont le mari avait torturé et assassiné toutes sortes de femmes, y compris ses propres filles, mais n'avait jamais touché à un cheveu de son épouse.

Ils passèrent les vingt minutes qui les séparaient du champ en silence. Howie, penché contre la vitre, observait les ténèbres tandis qu'ils empruntaient un chemin dépourvu d'éclairage. Seule la lune offrait sa modeste clarté, tachetée et déchiquetée par les ombres des cimes. Jazz se gara le long de la route afin de ne pas laisser de traces, ce qui leur laissait encore deux kilomètres à parcourir à pied.

— C'est quoi ton deuxième prénom, déjà ? lui demanda soudain Howie.

— Hein ?

— Ton deuxième prénom. Je ne m'en souviens pas.

— Pourquoi ?

— Ça commence par un F, non ?

— Et alors ? répliqua Jazz en descendant de la voiture.

Il ouvrit la porte arrière de la Jeep pour récupérer le sac de voyage.

— Les tueurs en série ont toujours trois noms, répondit Howie. Je veux voir comment sonne le tien.

— Tu parles plutôt des assassins. John Wilkes Booth. Lee Harvey Oswald.

— Mais les psychopathes aussi, insista Howie tandis qu'ils se dirigeaient vers la scène de crime. John Wayne Gacy. Bobby Joe Long. Jeremy Bryan Jones.

— Tu connais tous ces types ? Tu passes beaucoup trop de temps avec moi.

— Attends, je n'ai pas fini. William Cornelius Dent. L'Étrangleur de Boston.

— C'est ridicule ! Tu penses vraiment que Boston est un nom de famille ?

— Je peux être ridicule toute la nuit, si tu veux.

— D'accord : Francis. C'est Francis.

— Jasper Francis Dent, répéta Howie.

Il le récita plusieurs fois, accentuant l'un ou l'autre prénom.

— *Jasper* Francis Dent. *Jasper Francis* Dent. Non, décréta-t-il en secouant la tête. Ça ne colle pas. Ça ne sonne pas bien. Je ne crois pas que tu sois un tueur en série.

Tout en enjambant prudemment les herbes hautes et les plans de soja desséchés, Jazz murmura :

— En voilà, une bonne nouvelle !

Même si, au fond, il était surpris de constater à quel point les affirmations d'Howie le soulageaient.

Ils atteignirent le sommet de la colline qui dominait le lieu où Jane Doe avait été retrouvée. En contrebas, le ruban jaune dessinait toujours un vague hexagone. Flottant dans la brise légère, un drapeau en plastique marquait l'emplacement du doigt tranché découvert près du corps. Des pieux longeaient la pente, reliés par de la ficelle dans les deux sens pour former une série de carrés adjacents. Bien. G. William avait au moins demandé à ses hommes de réaliser une recherche quadrillée, même rudimentaire.

Avant qu'ils aillent plus loin, Jazz sortit des bonnets et des gants.

— C'est reparti, siffla Howie en les enfilant. Tu avais besoin de moi pour quoi, au juste ?

Jazz éclata de rire. Pas âme qui vive à moins de deux kilomètres à la ronde et Howie chuchotait.

— Il se peut que je prenne quelques mesures. Et puis une vigie, ça peut toujours servir.

— À quoi ?

Howie jeta un regard aux alentours. Sous le rayon de lune, le champ prenait une teinte grisâtre, avec des taches de noir comme de l'argent terni.

— Franchement, à quoi ? Tu as peur d'être surpris par des écureuils

?

— Non, mais le type ignore peut-être encore que les flics l'ont emmenée. Certains aiment revenir voir le corps là où ils l'ont laissé. Pour revivre la scène.

— Beurk.

— Y en a même qui se branlent, renchérit Jazz avec un petit sourire.

Howie fit mine de glisser deux doigts au fond de sa gorge.

— Mollo sur les détails, OK ? Tu viens de me gâcher la branlette pour le restant de mes jours. Pourquoi tu n'as pas plutôt emmené Connie ?

— Connie n'aime pas que je fasse mon Billy.

— Pourquoi, moi, je suis fan ?

— Tu le tolères. Contente-toi d'ouvrir l'œil, OK ?

Accroupi, Jazz longea le versant et passa au peigne fin la pente douce jusqu'à l'emplacement du cadavre. Derrière lui, Howie demeurait silencieux. Grand, immobile, tel l'épouvantail le moins efficace au monde.

Jazz avait gardé pour lui l'autre raison qui l'avait poussé à ne pas convier Connie. Quand on trempait dans ce genre de magouille, « les potes avant tout » n'était plus une simple devise un peu débile : ça devenait une règle de survie. Connie et lui sortaient ensemble depuis seulement quelques mois, mais Howie était son meilleur ami depuis des années. Howie racontait peut-être certaines choses à Connie, mais jamais il n'irait parler à un adulte de cette escapade nocturne. Jazz n'était pas certain de pouvoir en dire autant de sa copine.

Non qu'il ne lui fasse pas confiance, mais sa foi en Howie était presque aveugle. Howie avait toujours été présent, jamais il ne s'était détourné de lui. Il était là à l'époque de Billy, qui jouait au père célibataire jonglant entre son job et son gosse. Howie était encore là lors de l'arrestation de Billy et des journées chaotiques qui avaient suivi.

Mais, plus que tout, Howie l'avait soutenu dans la sombre période qui avait suivi : les audiences, les procès, après que les reporters avaient envahi Lobo's Nod, après que les émissions spéciales avaient été diffusées. C'était l'époque où les gens changeaient de trottoir dès qu'ils l'apercevaient. Jazz s'était senti coupable de n'avoir jamais révélé à Howie le véritable métier de son père, de ne jamais lui avoir confié le lourd secret de son enfance avant que le reste du monde l'apprenne. Mais comme les enfants d'alcooliques ou les victimes

d'abus, Jazz était passé maître dans l'art de compartimenter. Victime d'un lavage de cerveau et de l'influence dominatrice de Billy en prime, Jazz n'en avait jamais soufflé mot à personne.

Howie n'en avait pas pris ombrage, et cela avait son importance. Pour Jazz, ça voulait même tout dire.

À présent, il examinait le champ sombre, à peine éclairé. Ce soir, la lune était un rien plus petite que celui où l'assassin avait abandonné le cadavre. Jazz observait enfin la scène de crime telle que le tueur l'avait vue et c'était primordial.

« *Personne d'autre ne sait regarder ça comme nous* », lui avait assuré Billy. C'était le septième anniversaire de Jazz, et le Paternel avait décidé d'emmener son fiston au bureau. Assis dans la Jeep, Jazz attendait que Billy achève sa trente-neuvième victime (une maîtresse d'école du nom de Gail Clinton) dans les toilettes désaffectées d'un parc naturel du Wisconsin. Lorsqu'il eut fini de disjoindre les articulations (entre les meurtres trente-cinq et quarante-deux, Billy était passé par une phase créative, où il aimait placer les membres des cadavres dans des postures aussi variées que déroutantes, ce qui impliquait au préalable de les désarticuler), il avait fait entrer Jazz et lui avait expliqué les étapes cruciales à la suppression de toute trace pouvant mettre les enquêteurs sur sa piste (« ces salauds de flics », comme il les appelait). « *Personne la regarde jamais comme ça*, avait-il dit. *Ils essaient de la voir avec nos yeux, mais il faut surtout pas leur en donner l'occasion. Donc, parfois, il faut rajouter de faux indices. Et jamais les laisser se glisser dans notre tête. Tu piges ? Parce que nos têtes sont à nous. À nous et à personne d'autre. Maintenant, sois gentil et donne ce sac-poubelle à papa, tu veux ?* »

Ici, pas de faux indices. Pas d'indices du tout, d'ailleurs. Les flics avaient poursuivi leur grille de recherche sur environ huit cents mètres. Et ils n'avaient rien découvert. Locard était un type brillant, mais, dans ce cas précis, l'échange de substance aurait pu s'opérer sous la forme d'un fil de vêtement s'accrochant à une herbe haute. Autant essayer de trouver une aiguille non pas dans une botte, mais dans un champ de foin.

— Ça t'ennuierait de me dire ce qu'on cherche ? intervint Howie. Je peux peut-être t'aider ?

— J'essaie de me mettre dans la peau de l'assassin, expliqua Jazz après un silence, un peu agacé de ne pas y parvenir. Le plus important, c'est de comprendre par où il a pénétré et quitté les lieux. S'il est malin, il a emprunté le même chemin. De cette manière, il est plus facile de ne pas laisser de traces.

— Regarde ! s'emballa Howie en pointant le sol du doigt. Une empreinte ! Et... oh mon Dieu, encore une autre !

— Ce sont celles des flics, rétorqua Jazz en secouant la tête. Ils ont fait attention, mais la terre était molle.

— Alors le tueur a pu semer des indices, lui aussi, bougonna Howie, un peu vexé.

— Les enquêteurs n'en ont pas trouvé. C'est logique. Il était là avant l'aube et à cette époque de l'année, le sol durcit la nuit sous l'effet du froid.

Comme preuve, il désigna le chemin que Howie et lui avaient emprunté... sans laisser de traces.

— Eh bien, répliqua Howie sèchement, puisqu'il fait si froid, elle a pu rester ici pendant des jours. Ou même des semaines.

— Non, la température n'était pas suffisamment basse. Les animaux et les bactéries peuvent ronger jusqu'à la dernière particule de chair en moins d'un mois. Or, il n'y avait même pas d'insectes autour du corps. Elle était toute fraîche. Il l'a donc amenée de nuit, poursuivit Jazz qui réfléchissait à haute voix. Si tu venais ici de nuit, par où tu arriverais, toi ?

— Je suivrais la direction que nous avons prise, répondit Howie. Enfin, c'est l'itinéraire le plus évident.

— Oui, mais seulement parce qu'on sait qu'il existe. On a grandi ici, donc on connaît les petits chemins.

— Alors d'après toi, il n'est pas passé par là ?

— Je dis simplement que ça n'est pas sûr. Mais s'il a emprunté cette route, ça nous donne une indication. Ça signifie que c'est soit un type du coin, soit qu'il a repéré Lobo's Nod et ce champ longtemps à l'avance.

— Waouh. Tu crois que c'est quelqu'un d'ici ? Quelqu'un qu'on connaît ? Ce serait gros, tout de même.

Ce que Howie voulait dire, c'est que les chances pour qu'une bourgade comme Lobo's Nod soit devenue le repaire de deux serial killers étaient minces. Jazz n'avait rien d'un génie des maths, mais selon toutes probabilités, elles seraient d'environ une sur quelques milliards, si on tentait une approximation. Sans répondre, Jazz s'avança dans le noir jusqu'à ce qu'il ait repéré ce qu'il cherchait. Il jeta un regard par-dessus son épaule : c'était là, à moins d'une vingtaine de mètres dans cette direction, qu'il s'était tapi dans l'herbe, la veille, pour observer le va-et-vient des flics. Il se trouvait

maintenant à l'emplacement précis où Erickson attendait, à l'écart, sans savoir que Jazz l'épiait. Il se rendait compte à présent qu'Erickson avait eu le meilleur point de vue de toute la scène de crime pendant que les enquêteurs étaient à l'œuvre.

— Il a pu explorer les environs, déclara Jazz. Le chemin d'accès au champ ne figure sur aucune carte, mais on le voit peut-être sur Google Earth... Je ne l'ai pas remarqué jusque-là, mais je vérifierai.

— Personne ne la connaît, elle n'est pas du coin, reprit Howie. Il l'a assassinée quelque part et a abandonné son corps ici, à Lobo's Nod. L'autoroute est de ce côté, indiqua-t-il en désignant sa gauche, puis sa droite : et là, c'est la ferme. On sait qu'il n'est pas venu de cette direction. On peut donc en déduire qu'il roulait sur l'autoroute, qu'il a aperçu ce beau champ en friche et pensé : « Oh, chouette, laissons donc le cadavre ici ! » Non ?

Jazz cligna des yeux. Bien sûr ! Quel imbécile. Il avait la réponse sous le nez depuis le début !

— Il a gravi la colline, souffla-t-il.

— Quoi ?

Toujours accroupi, Jazz désigna d'un geste la pente qui continuait au-delà de la surface plane où le corps avait été retrouvé et dont l'inclinaison s'accroissait légèrement jusqu'à un taillis.

— Ce type n'est pas idiot. Il savait que les flics n'auraient que deux hypothèses, comme toi, sur l'itinéraire qu'il a emprunté : le chemin ou l'autoroute. Regarde, d'ici tu vois comment les enquêteurs ont développé leur grille de recherche, vers la colline, sur la gauche, et jusqu'à l'endroit où nous nous trouvons. Parce que c'est à cet endroit que débouchent les deux voies et là que c'est le plus évident. Le plus accessible. Quand tu transportes un corps, tu préfères monter ou descendre une pente ?

— Moi, personnellement ? demanda Howie. J'ai l'habitude de toujours traîner mes cadavres en descente. C'est conseillé pour le dos.

— Exactement. C'est le b.a.-ba de la police scientifique : quand on charrie un poids mort, on va au plus simple. Mais ce type..., poursuivit Jazz en se redressant et en faisant claquer ses doigts. Je peux te garantir qu'il a gravi la pente depuis ce bosquet, là-bas, parce qu'il savait que les flics ne chercheraient pas de ce côté.

Il dévalèrent le terrain en déviant largement afin de ne pas contaminer la scène de crime.

— J'imagine mal qu'on puisse amener un corps jusqu'ici, objecta

Howie. Moi je l'aurais brûlé. Pourquoi n'a-t-il pas simplement fait ça ?

— Tu rigoles ? Un crématorium peut atteindre huit cents degrés pendant plus de deux heures et il reste encore des fragments d'os et des dents. Billy l'a appris à ses dépens. Il a tenté de réduire sa dixième victime en cendres. Un fiasco total.

— Et cette chaux, là ? Pour le dissoudre.

— La chaux vive ? Ça prend du temps. Et il en faut beaucoup. Durant le processus, le corps peut se déshydrater et finir préservé, pas dissous. Il n'y a aucune garantie de le faire disparaître. La meilleure solution, c'est de s'assurer que tu as éliminé tous les liens entre toi et la victime.

— Eh ben ! Si un jour je dois me débarrasser d'un cadavre, je sais qui appeler.

Arrivé au pied de la colline, Howie s'arrêta pour observer le bosquet.

— Ça n'a pas de sens. Comment aurait-il pu franchir ce taillis ? Il n'existe aucune route, rien qui débouche sur ce...

— Je ne sais pas comment, répondit Jazz, soudain excité, tandis qu'ils se mettaient à courir dans le champ. Mais il l'a fait. J'en suis certain.

Son cœur s'emballait et pas uniquement à cause de l'effort. Quelque chose de plus profond. De primal. Il ne savait pas encore ce que c'était, mais il aimait ça.

Un moment plus tard, ils avaient franchi la barrière de troncs. Jazz conseilla à Howie d'être prudent et balaya le sol avec le faisceau de la lampe électrique. Howie râla jusqu'à ce que Jazz lui donne la seconde torche et, très vite, ils ratissèrent les abords du bosquet, examinant racines, mousses et fourrés sous la lumière artificielle. Jazz s'immobilisa brutalement et fit signe à Howie de l'imiter.

— Chut ! siffla-t-il. Tais-toi.

— Je n'ai rien dit, grommela Howie.

— Tu as parlé, là.

— Ben oui, parce que tu as dit que...

— Ferme-la et écoute ! s'emporta Jazz en agitant la main.

Figés, ils tendirent tous deux l'oreille.

— Tu as entendu ? souffla Jazz.

— Quoi ? Tout ce que j'entends, c'est le ruisseau. Pourquoi, tu entends quoi, toi, avec ton ouïe bionique ?

— Exactement ! Le ruisseau.

Un sourire fendit le visage de Jazz jusqu'aux oreilles. Il leva sa torche électrique vers Howie pour observer l'expression de son ami lorsque la connexion se fit enfin dans son esprit.

— Et où il mène ? reprit-il.

— Comment ça, où il mène ?

Comme la plupart des gosses de Lobo's Nod, Howie avait parcouru ces champs de long en large durant son enfance.

— Il ne conduit nulle part ! Il traverse simplement la ferme, puis continue vers l'ouest jusqu'à... Oh ! s'exclama Howie en ouvrant de grands yeux. Bon sang de... Il coule vers l'autoroute !

Le ruisseau en question, à moins d'une trentaine de mètres de l'endroit où ils se tenaient, longeait le domaine des Harrison d'est en ouest, passait sous l'autoroute avant de se perdre dans la nature. Au beau milieu de la nuit, il aurait été facile pour l'assassin de garer sa voiture sur la bande d'arrêt d'urgence, à l'heure où tout Lobo's Nod dormait à poings fermés, puis de transporter Jane Doe à travers le ruisseau jusqu'à ce bosquet, et de gravir la pente pour y abandonner le corps. La profondeur du cours d'eau ne dépassait pas trente centimètres. Était-ce simple pour autant ? Certainement pas. Mais les tueurs en série étaient du genre obstiné. De vrais perfectionnistes. En pataugeant dans l'eau, il ne laissait aucun effluve détectable par les chiens (au cas où les flics auraient l'idée de faire appel à l'équipe cynophile) et toute autre trace serait emportée par le courant ou dissoute. Il aurait suffi de mettre Jane Doe dans un sac plastique pour la faire flotter à la surface sans la mouiller et sans qu'il ait à la porter. Enfin, pour repartir, il aurait emprunté le même chemin. Un plan plutôt bien ficelé.

— Ce type est un tueur hyper organisé, commenta Jazz tout en marchant. Il a pensé à tout. Il n'a rien laissé derrière lui sauf ce qu'il voulait qu'on retrouve.

— Alors on ne peut rien apprendre à son sujet.

— On peut toujours découvrir quelque chose. Même lorsqu'il n'y a rien, ça peut donner une indication. Les assassins brouillons perdent leur calme et sèment toutes sortes d'indices. Il est donc facile de les percer à jour. Les véritables pros n'oublient rien, mais ça trahit leur personnalité. Comme notre bonhomme. C'est un maniaque. Sans doute un aîné ou un enfant unique. Il entretenait probablement de bonnes

relations avec son père. Des liens stables. Il s'en sortait bien à l'école, mais l'a sûrement quittée tôt.

— Il commence à ressembler à ton vieux, fit remarquer Howie.

— Je suis presque certain que le Paternel est au fond de sa cellule, dit Jazz en riant. S'il s'était évadé, ça ne serait pas passé inaperçu.

Jazz refusait toute communication avec Billy, mais G. William se faisait un devoir d'appeler le centre pénitentiaire une fois par mois afin qu'on lui confirme que oui, Billy Dent était toujours enfermé.

Ils atteignirent le ruisseau et se dépêchèrent d'en explorer les abords. Jazz n'était pas naïf au point d'espérer trouver des empreintes sur les monticules de terre boueuse qui jalonnaient le cours d'eau, mais il repéra deux ou trois endroits qui semblaient avoir été balayés à l'aide de feuilles ou de branches. L'assassin était-il entré ou sorti de l'eau à des emplacements différents avant d'effacer ses empreintes ? se demanda-t-il.

Son cœur battit plus sourdement, comme pour le confirmer. Oh oui, c'était bien ce qu'il avait fait.

Apparemment, il n'y avait rien d'autre à voir. Mais quoi qu'ait pu raconter Billy, Jazz savait que le meurtre parfait ou la scène de crime impeccable n'existait pas. Tout le monde laissait des indices, des traces, une piste à suivre. Quelque chose. Les flics avaient pu passer à côté, mais ça ne signifiait pas qu'ils n'étaient pas là. Et Jazz possédait des connaissances que la police n'avait pas. Pas uniquement la faculté de penser comme l'assassin, bien que cela constitue déjà une grande partie de l'enquête.

« *C'est la chose la plus naturelle du monde*, souffla la voix de son père, surgie du passé. *Caïn a zigouillé Abel, sous les yeux de Dieu.* » C'était l'un de ces souvenirs qui refusaient de disparaître, même si Jasper avait tout fait pour l'oublier. Rusty, pauvre Rusty, était mort depuis des lustres. Maman, pauvre maman, s'était volatilisée depuis longtemps. Il ne restait plus que Jazz, Billy et les leçons de meurtre dispensées au quotidien. À douze ans à peine, Jazz faisait des progrès inouïs. Il apprenait à analyser les éclaboussures de sang, il connaissait l'anatomie, maniait les lames, les garrots, les marteaux, les perceuses et plus encore.

Parfaitement immobile et après une profonde inspiration, Jazz tenta de visualiser les lieux exactement comme le tueur. Comme Billy l'aurait vu. Ça n'avait rien de difficile.

« *Faut un bon camouflage. Même en plein jour, derrière des arbres et dans un endroit isolé comme ça : peu de chance d'être repéré. La*

transporter jusqu'en haut de la pente n'a pas dû être du gâteau – même un petit pot comme elle reste un poids mort –, mais si on veut dérouter les flics, ça en vaut la peine. Et avant de partir, tu laisses le majeur. Tu le tends aux flics, le majeur. Mais tu récupères les deux autres, parce que... Eh ben, parce qu'ils sont plus petits. Faciles à transporter. Tu fourres un doigt dans une poche, personne ne le remarque. "Dis donc, tu as un doigt dans la poche ou bien t'es juste content de me voir ?" Ha, ha, ha ! Mais pourquoi garder les deux ? Pourquoi... »

— Hé, Jazz ? l'appela Howie, une note de curiosité dans la voix.

Jazz braqua sa lampe vers lui. Howie était accroupi, en équilibre sur de grosses pierres détrempées qui parsemaient le ruisseau, et se penchait pour observer le cours d'eau. Jazz se mordit les lèvres, préférant ne pas imaginer qu'il pourrait glisser et se fracasser le crâne sur les rochers.

— Sois prudent, hein !

Non, il ne valait même pas songer à quelle vitesse Howie se viderait de son sang...

— Quand tu parlais d'indices, reprit Howie sans l'écouter, c'est à ça que tu pensais ?

Là-dessus, Howie fit la chose la plus idiote, la plus inconsciente qui soit, et plongea la main entre les pierres.

— Ne touche à rien ! hurla Jazz.

Trop tard.

Une seconde s'écoula, et Howie, perplexe, lui montra un objet luisant au creux de sa paume.

— Quoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Ça n'a plus d'importance, maintenant, l'interrompit Jazz, un peu plus brusquement que nécessaire.

Même les enquêteurs les plus aguerris se plantaient parfois, quand ils n'ignoraient pas carrément les procédures de manipulation des preuves. Jazz avança avec précaution entre la terre meuble et les rochers, et se faufila vers Howie pour éclairer sa main tendue. Une bague. Jazz se consola en se disant que l'eau avait probablement déjà effacé toute trace ou empreinte. Mais quand même..., c'était frustrant d'admettre que sa première grosse découverte dans cette affaire était irrévocablement contaminée.

— On dirait une bague d'enfant. Elle est minuscule.

— Non, ça n'est pas un jouet, objecta Jazz en ouvrant sa paume, où Howie laissa tomber l'objet. C'était à elle. Je parie pour une bague d'orteil.

— Sexy ! lança Howie d'une voix caverneuse, avant de réaliser soudain à qui elle appartenait. Oh, beurk, non. C'est dégueu. Oublie ce que j'ai dit.

Jazz orienta le faisceau de lumière différemment. C'était un anneau fin, à la dorure ternie, et incrusté de pierres. Il pouvait s'agir de rubis, de grenats... ou de verroterie rouge bon marché. Impossible à dire pour l'instant.

— C'est quoi, la signification du rouge ? demande Howie avec enthousiasme. Tu as dit que nous devons comprendre la victime, non ? Alors, que nous dit le rouge ?

— Sans doute rien. Ça pourrait être sa pierre de naissance ou celle de quelqu'un qui lui est proche. Ou bien elle aimait simplement cette couleur.

Il se retint de jeter l'objet dans le ruisseau d'un geste rageur. C'était peut-être un indice, mais jusque-là, il était tout à fait inutile.

— Il y a quelque chose de marqué, là, déclara Howie en observant la bague sous un autre angle.

En effet, des lettres étaient gravées à l'intérieur de l'anneau. Ensemble, Jazz et Howie les énoncèrent en bougeant leurs lampes pour déchiffrer l'inscription.

— Deux, D, R, tiret, A, tiret, F, G.

Ils se regardèrent, puis examinèrent à nouveau le bijou :

2DR-A-FG.

— Eh bien, conclut Howie après un long silence. Plus clair, tu meurs.

L'Impressionniste déplia la feuille de papier qui ne le quittait jamais. Il la gardait dans la poche droite de son pantalon. Toujours. De cette manière, impossible de la perdre.

À ce stade, il n'en avait plus vraiment besoin. Il avait depuis longtemps appris son contenu par cœur. Pas seulement les termes dans leur ordre exact, mais également les particularités de l'écriture : la courbe des O, les angles accidentés des F et des T. Il était persuadé que, si on le lui demandait, il pourrait reproduire ce billet dans ses moindres détails, jusqu'à l'hésitation dans le mot « champ », là où la bille du stylo s'était bloquée, provoquant un heurt, puis un pâte presque invisible, avant de reprendre sa ligne fluide.

La feuille contenait ses instructions. Pour lui, ce texte était sacré. Il avait beau le connaître sur le bout des doigts, jamais il ne jetterait ce papier.

Jusque-là, il l'avait suivi à la lettre. À une exception près, évidemment.

Le garçon.

Jasper Dent.

Le lendemain matin – mardi –, l'Impressionniste s'installa au Caf'Hey, dans la rue principale de Lobo's Nod, rêvant de loups, d'agneaux, et de loups déguisés en agneaux. Il songea au cheval de Troie.

Et il songea, bien sûr, à sa prochaine victime.

Il se demanda – vaguement, car ça n'avait pas vraiment d'importance – si le gamin avait déjà découvert la bague. Il avait suivi Jasper d'assez près pour savoir qu'il menait sa petite enquête parallèlement à celle du shérif. L'Impressionniste ne craignait pas vraiment que l'un ou l'autre le retrouve. C'était tout simplement impossible. En revanche, il était certain que le flic ne mettrait jamais la main sur l'anneau. L'arrestation d'un premier tueur en série avait lessivé Tanner, et il n'avait plus la niaque pour en coincer un second. Et même si Jasper découvrait la bague, qu'en ferait-il ? Saurait-il déchiffrer son message à temps ?

Quoi qu'il en soit, sa deuxième victime habitait ici, en ville. Il pouvait d'ailleurs l'appeler d'un geste, en ce moment même, ce qu'il fit en levant l'index.

La serveuse s'approcha avec une courtoisie toute professionnelle. « Helen », indiquait le badge accroché à sa blouse. Il était certain que pour l'instant « Helen » ne pensait qu'à remplir sa tasse de café. Peut-être à prendre la commande des trois jeunes qui venaient d'entrer, arborant l'air hagard et affamé d'un lendemain de fête étudiante trop arrosée.

— Merci, lui lança l'Impressionniste avec une sincérité désarmante.

Le sourire affable de Helen devint tout à coup plus franc. Elle se dit que ce type laisserait sans doute un pourboire plus généreux que la ferraille abandonnée habituellement par les radins du coin.

L'Impressionniste lui rendit son sourire et la regarda remplir sa tasse de café ; regarda les tendons de son avant-bras se raidir et son poignet se plier.

Il observa ses doigts, longs et fins, crispés sur la poignée de la carafe.

Ses doigts.

Il les remarqua, rien de plus.

Ce même matin, après cinq petites heures de sommeil, Jazz fit l'impasse sur son café quotidien avec Howie et sur la première heure de cours pour retourner voir le shérif. Il n'était pas tout à fait 8 heures, et Lana n'avait pas encore pris son service. Un seul policier était assis à son bureau, dans un coin, et cliquait joyeusement de la souris. Jazz ne vit Erickson nulle part, ce qui le soulagea plus qu'il n'aurait voulu l'admettre.

Il traversa la réception déserte et passa directement dans le bureau de G. William. Le shérif était matinal : toujours le premier sur place. Aujourd'hui ne faisait pas exception.

— Où est le nouveau ? demanda Jazz, qui entra sans frapper. Je l'aurais cru du genre zélé, le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt, tout ça...

— Les policiers aussi ont droit à des jours de congé, Jazz, répondit G. William. Mais j'ai comme l'impression que tu n'es pas venu ici pour vérifier les horaires d'Erickson.

— J'ai trouvé, annonça Jazz.

Il jeta un sac congélation sur le bureau du shérif. Le plastique était scellé avec du Scotch, et l'étiquette indiquait l'endroit et le moment de la découverte du contenu.

G. William lança un regard à l'objet, puis le poussa de côté.

— Il est encore un peu tôt pour faire du grabuge, Jazz. Tu permets que je prenne d'abord mon café ?

— Je sais qui est Jane Doe !

Jazz, sidéré, suivit le shérif jusqu'à la vieille cafetière électrique du commissariat. Elle empestait le marc brûlé et des décennies de résidus d'arabica.

— Ça ne vous intéresse pas ?

G. William ne répondit pas. Sans desserrer les dents, il remplit sa première tasse de la journée. À la première gorgée, il grimaça, sa moustache tressauta, puis il regagna son bureau en silence, avant de se poster derrière sa table de travail. Il continua de siroter son jus de chaussette puis, enfin, leva le sac à la lumière et observa la bague de son regard perçant.

— Ne me dis pas que tu es allé fouiner du côté de la scène de crime.

Surtout, ne me le dis pas. Parce que si j'entends ça, je serai obligé de prendre des mesures officielles. Tu m'as bien compris ?

Jazz s'agita nerveusement avant de répondre :

— J'étais près du ruisseau. Sur le terrain des Harrison. Techniquement, ça ne fait pas partie du périmètre..., même si ça aurait dû, lâcha-t-il sans masquer son mépris.

Le shérif le regarda de travers.

— Ses initiales sont F.G., poursuivit Jazz, qui comptait bien prouver à G. William qu'il n'était pas un amateur. Elles sont gravées à l'intérieur de l'anneau. Ça m'a pris un petit moment, mais j'ai fini par comprendre. J'ai d'abord pensé à un code. Howie trouvait que ça ressemblait à un nom de robot, mais en fait c'était une dédicace. « De D.R. à F.G. » Un peu curieux de faire marquer une inscription sur une bague d'orteil, mais chacun son truc, hein. Il vous suffit maintenant de croiser avec le fichier national des personnes disparues portant les initiales...

— Son nom est Fiona Goodling, répond G. William d'un ton monocorde. Elle a disparu il y a quinze jours dans les environs d'Atlanta. Son copain s'appelle Doug Reeve. Tu vois, si on leur laisse les mains libres et une torche électrique, les flics sont capables de distinguer leur cerveau de leurs fesses, même dans le noir.

Jazz sentit la honte lui empourprer les joues jusqu'aux oreilles.

— Ah, murmura-t-il, ne sachant déjà plus quoi dire.

— L'été, elle était monitrice de colo, où elle apprenait aux gamins à nager. Ce qui signifie qu'elle était dans le registre : casier judiciaire vierge, empreintes digitales..., tout le bastringue. J'ai reçu un coup de fil du bureau qui gère le fichier national des empreintes, hier, chez moi. Je m'apprêtais à prévenir sa famille.

Jazz était tétanisé. Il était tellement persuadé d'avoir une longueur d'avance sur la police, d'être le seul à pouvoir résoudre cette affaire...

À présent, sous le regard furibond de G. William, il se sentait... vide. C'était une chose de désobéir au shérif, de briser les scellés et de se mêler d'une enquête lorsqu'on avait la certitude d'être l'unique personne capable de la boucler. Mais quand on ne faisait que confirmer les informations déjà en possession des flics, c'était différent.

G. William le toisa, le mettant au défi d'oser dire quelque chose. Jazz décréta alors qu'il n'avait pas peur de G. William.

— La police d'Atlanta va envoyer un groupe d'intervention ? Il faut

absolument que vous soyez impliqué dans...

— Jazz, reprit G. William d'une voix moins dure. Tu es obsédé par ce genre d'histoire, petit, et on le serait à moins, mais nous n'avons pas affaire à un serial killer.

— Découper les doigts de...

— Les tueurs en série, poursuivit G. William comme s'il n'avait rien entendu, ont des périmètres d'action, des « zones de confort » bien définies. Des surfaces de risques. Aucun tueur n'attaquerait une femme à Atlanta pour transporter son corps sur des centaines de kilomètres avant de l'abandonner ici. C'est trop éloigné de son port d'attache.

— Pour Billy, la zone de confort, c'était le pays tout entier, s'emporta Jazz. Le monde tout entier. Vous devriez le savoir. Vous plus que quiconque.

Les traits du shérif se crispèrent. Quelle que soit la sympathie qu'il éprouvait pour Jazz, elle avait ses limites, surtout s'il le prenait sur ce ton.

— Sa famille sera sûrement contente de la récupérer, lança G. William en désignant la bague. Et je t'avertis : ne t'approche plus de mes scènes de crime, c'est clair ?

— Vous devez faire une déclaration publique. Il faut laisser entendre qu'un témoin a vu quelque chose, cette nuit-là. Forcer le type à se présenter, à donner une explication de sa présence sur les lieux. C'est comme ça qu'on pourra...

— Ne m'apprends pas mon métier ! tonna G. William en se dressant de toute sa hauteur.

En moins d'une seconde, son visage blême avait viré du rouge cramoisi au violacé.

— Ne t'avise pas de me dire ce que je dois faire ! Encore moins dans ce genre d'affaire.

— Il y en aura d'autres, prédit Jazz en battant en retraite.

Il avait parlé de sa voix la plus sombre et, pour le fils de Billy Dent, c'était extrêmement lugubre.

— Je t'ai donné un avertissement, Jazz. Tu ferais bien de t'y tenir. D'ailleurs, tu n'es pas censé être au lycée à cette heure-ci ?

Jazz était sur le point de répliquer, mais il savait qu'il perdrait son temps.

Arrivé au milieu de la première heure de cours, Jazz tenta de

persuader le principal adjoint qu'il était tombé en panne. D'habitude, son bagout le tirait d'à peu près toutes les situations, mais, ce matin, son numéro de charme n'opérait plus. Et les cernes qui soulignaient ses yeux ne jouaient pas en sa faveur.

— Bien essayé, lui lança l'adjoint, qui prit note d'un retard non justifié et l'envoya en classe en lui conseillant d'éviter de passer ses nuits à faire la fête.

Tu parles d'une fête, se dit Jazz.

Il croisa Howie dans le couloir et l'informa des dernières nouvelles. Maintenant qu'ils avaient le nom de la victime, Jane Doe ne le passionnait plus vraiment.

— Tout ce qui m'intéresse, c'est de savoir quand j'aurai mon nouveau tatouage, mec.

Évidemment. Jazz en frémissait d'avance.

— Je suis un peu occupé pour l'instant, prétextait-il. Peut-être la semaine prochaine.

Son humeur massacrant le poursuivit le restant de la journée. Connie eut beau tenter de le dérider, Jazz ne voulut rien entendre.

— Je me suis fait doubler par G. William, annonça-t-il durant le déjeuner.

Ils étaient installés dehors, sur la pelouse, adossés à un arbre qui les abritait du soleil automnal. C'était la fin du mois d'octobre et la température était déjà suffisamment fraîche pour que les élèves abandonnent les jardins, offrant à Jazz et à Connie une certaine intimité.

— Ce qui est déjà pénible, ajouta-t-il. Mais il refuse toujours de me croire quand je lui dis que c'est un serial killer.

— D'abord, reprit Connie en lui tendant un grain de raisin, vois les choses sous un autre angle. Primo, il a tout un escadron de forces policières derrière lui. Toi, tu n'avais que Howie et tu as quand même réussi à les talonner de près. Deuzio, tu m'avais promis de ne plus faire de trucs débiles : tu vas prendre une raclée. Tertio, il a peut-être raison ; tu t'emballes trop vite. Ce qui est parfaitement normal. Et quarto, conclut-elle, tu vas prendre une raclée pour cette petite expédition nocturne alors que tu m'avais promis de te tenir à carreaux.

— Tu l'as dit deux fois.

— Alors je vais t'en donner deux.

Mais Connie ne se mit réellement en colère que lorsqu'il lui annonça qu'il n'assisterait pas au cours de théâtre. L'école avait une règle très stricte : les élèves avec une absence ou un retard injustifié étaient privés d'activités extrascolaires pour la journée. Jazz n'avait donc pas le droit de prendre part à la répétition.

Ginny le coinça à la sortie des cours et le prit à part. Cette fille était un petit format, qui devait culminer à un mètre cinquante, mais elle dégageait une présence incroyable, même lorsqu'elle n'était pas sur les planches.

— Jasper ! Tu te souviens du premier jour des auditions ?

— Euh, oui...

Il chercha une échappatoire, mais n'en trouva aucune.

— J'imagine que Connie m'a balancé ?

— Ne change pas de sujet. Tu te rappelles que je t'ai dit qu'en intégrant l'équipe tu prenais un engagement envers moi, envers les autres comédiens et envers toi-même ?

— Absolument.

Oui, il se souvenait vaguement d'un discours dans ce goût-là.

— Alors pourquoi me déçois-tu aujourd'hui ? Pourquoi déçois-tu la troupe ? Et plus encore, pourquoi te déçois-tu toi-même ?

Jazz étouffa un juron. Ce genre de sermon le laissait généralement de marbre, mais il savait ce qu'on attendait de lui et jouait habituellement son rôle.

— Je suis vraiment navré, dit-il. Mais je connais mes répliques depuis longtemps, ce qui n'était pas le cas des autres. Je ne manquerai pas grand-chose d'ici à demain.

— Le problème n'est pas là, Jasper. Le problème, c'est de tenir sa parole. De respecter les membres de la troupe, qui comptent sur toi.

— Je suis vraiment désolé, assura Jazz, travaillant son air sincère.

Il avait plus important à faire que de batailler avec Ginny Davis et de parer ses petites crises de colère. Mais elle était si rigolote lorsqu'elle était furieuse que Jazz avait presque envie de la prendre par la taille, de la soulever de terre en babillant : « Qui c'est qui pique son petit caprice, hein ? C'est qui ? »

— Ça ne se reproduira pas, affirma-t-il en lui adressant son regard le plus franc, le plus vaincu, le plus blessé de son arsenal.

Il ne fallut pas plus d'une seconde à Ginny pour fondre et lui tendre

les bras. Jazz se figea. Pas question de la laisser l'enlacer une fois de plus. Profitant de son hésitation, Ginny l'attrapa et le serra contre elle.

Qu'est-ce qu'il ressentait ? Absolument tout.

Il prit farouchement conscience de ce corps pressé contre le sien, de ces cheveux bouclés qui lui chatouillaient le nez, de cette poitrine, petite, ferme, tout contre ses côtes.

De ce parfum.

Plus encore, il avait conscience qu'elle était fragile. Friable. Il songea à ses mains gantées sur la gorge de Fiona Goodling, aux mains gantées de l'assassin, aux mains gantées de Billy. Aux trophées. Aux couteaux.

À sa trouille bleue du sexe.

L'idée l'obsédait, bien sûr, comme tous les adolescents, et il avait envie de coucher autant et aussitôt qu'il lui serait humainement possible de le faire, mais, contrairement aux autres garçons de son âge, il se l'interdisait. Cette pensée suffisait à le pétrifier. Pour les gens comme lui, le sexe était une substance inflammable. Et Connie était différente, parce que...

Bref, Connie était différente. Mais Ginny, elle, était douce, vulnérable, parfaite et...

— Je suis désolée de me montrer si dure envers toi, déclara-t-elle lorsqu'elle s'écarta enfin, totalement inconsciente de l'effet qu'elle produisait sur Jazz. Ne sois pas en retard demain, d'accord ?

Jazz s'échappa des griffes du lycée – et de Ginny Davis – et resta quelques instants dans le parking, à s'aérer l'esprit, avant d'oser remonter dans sa voiture. Sur le trajet, il établit une liste de choses à faire. D'abord, trouver le moyen de prouver au shérif que Fiona Goodling (comme il était étrange de ne plus la considérer comme Jane Doe...) était la victime d'un tueur en série. Il ne pouvait expliquer ni pourquoi, ni comment. Il le savait, un point, c'est tout. Ces doigts manquants... Laisser le majeur, emporter les autres... Ça ressemblerait presque à du Billy Dent. Impertinent. Grossier.

Soudain, Jazz pila. Heureusement pour lui, il venait de s'engager dans une petite rue déserte. À l'exception de ce type qui traînait au coin de la rue.

Jeff Fulton.

Jazz ne crut pas à une coïncidence. Presque aussitôt, Fulton s'approcha en trotinant de la portière et agita les bras comme s'il

orientait un 747 sur un tarmac d'aéroport. Partir ? Attendre ? Jazz avait le pied sur le frein, mais laissa la vitesse enclenchée, au cas où...

Il baissa la vitre. Fulton souffla comme un boeuf.

— Je suis content de vous voir, ahana-t-il. J'espérais bien vous trouver ici, sur le chemin du lycée. Ça va sans doute vous sembler bizarre, mais...

— Est-ce que vous me suivez, monsieur Fulton ?

Cette perspective amusait Jazz autant qu'elle le terrifiait.

— Hein ? Non ! Mon Dieu, non !

Le visage de Fulton se déforma aussitôt : il était visiblement tiraillé entre la culpabilité et l'effroi, comme si cette seule idée lui donnait des maux d'estomac.

— Il faut simplement que je vous parle. Je vous en supplie, Jasper, par pitié.

— Monsieur Fulton, je vous assure que je ne peux vraiment rien pour vous.

— Il y a ce site, sur Internet, qui est dédié aux victimes de votre père. Et sur le forum, les gens disent qu'il vous racontait tout. Je n'ai qu'une question, une seule. Vous ne pouvez pas savoir à quel point c'est important pour moi. Je vous en conjure...

Jazz se raidit. Il connaissait ce site où les familles partageaient leurs histoires, leurs informations, leur colère et leur empathie. Pour éviter la peine capitale, Billy Dent avait passé un accord et accepté de donner certaines indications au sujet de ses victimes, selon un calendrier rigoureusement établi, mais sans révéler à l'avance de quelles victimes il parlerait. Par conséquent, la fréquentation du site explosait tous les six mois. Une avalanche de messages et de discussions s'ensuivait, tandis qu'on découvrait peu à peu l'étendue de l'horreur.

Le pire, bien sûr, c'était que Billy avait révélé à Jazz nombre de détails concernant ses crimes. Il les lui racontait, telles des fables effrayantes, le soir pour l'endormir : *La Triste Histoire de la fille qui voulait s'échapper. Celui qui s'était arrêté trop tôt. La Femme qui ne savait pas se servir de son couteau.* Ce florilège de contes atroces – plus d'une centaine au total – avait empli l'esprit de Jazz comme un affreux recueil dont on aurait arraché les pages avant de les recoller dans le désordre. Jazz pouvait invoquer à loisir une cohorte d'images sordides, assez d'abjection et de sang pour cauchemarder une vie entière, mais sans le moindre contexte. Un psychiatre des services

sociaux qui l'avait examiné juste après l'arrestation de Billy avait diagnostiqué un type particulier de stress post-traumatique. Par exemple, Jazz se rappelait avoir découvert des dents humaines dans la table de nuit de son père à l'âge de sept ans, mais il était incapable de dire d'où elles provenaient. La seule chose dont il se souvenait, c'était de les avoir trouvées et, avec toute l'innocence d'un enfant, d'avoir joué avec, sans jamais se rendre compte qu'il y avait là quelque chose d'anormal, pensant que ses amis faisaient de même...

D'ailleurs, Billy avait tu certains détails de ses crimes, notamment tout ce qui touchait à l'aspect sexuel de ses pulsions meurtrières. Inutile de se leurrer : Billy ne s'était pas contenté de tuer. Il avait martyrisé, torturé. Violé et violenté. Mais il s'était fixé des limites sur ce qu'il en disait à Jazz. Pour certaines choses, avait-il décrété, Jazz n'avait pas besoin de conseils. « *Faudra trouver tes propres marques, fiston. Ta propre voie.* » Des magazines et des chaînes câblées l'inondaient de propositions afin qu'il raconte « son histoire », qu'il livre « sa version des faits ». Mais Jazz n'avait ni histoire à raconter, ni version des faits à livrer. Tout ce qu'il lui restait, c'était une enfance sacrément perturbante et un mélange trouble de souvenirs sans aucune utilité pour qui que ce soit.

— Je ne peux pas vous aider, monsieur. Je vous assure.

— Rien qu'une question. Je vous en prie. Si vous avez besoin d'argent, je vous en donnerai. Je n'en ai pas beaucoup, mais...

— Arrêtez, je vous en prie.

Ce spectacle pathétique devenait trop pénible. Jazz fixa son rétroviseur dans l'espoir qu'un véhicule arrive, klaxonne et lui offre une raison de filer, mais la rue demeurait douloureusement déserte.

— D'après le rapport de police, elle était bâillonnée...

Fulton s'était remis debout et s'était tellement penché à l'intérieur de l'habitacle que Jazz sentit son haleine contre son cou.

— ... mais le légiste pense qu'on lui a retiré le bâillon avant sa mort. Alors je vous le demande, s'il vous plaît, est-ce que votre père... Est-ce qu'il vous aurait dit quels ont été ses derniers mots ? J'ai besoin de savoir.

Bon Dieu.

Jazz ferma les yeux. Est-ce que ce type était dingue ? Avait-il une idée, la moindre idée, de la réponse la plus probable à sa question ? Parce qu'en tout état cause, ses ultimes paroles devaient ressembler à quelque chose du genre « Ohnonpitiénnonmondieupitiépitiénnonnonnoooooon ».

— Je ne peux rien pour vous, murmura-t-il.

C'était vrai : il ignorait quelles avaient été les dernières paroles de Harriet Klein et n'avait aucune envie de les connaître.

— Est-ce qu'il tenait un journal, ou des notes ? Quelque chose que vous n'auriez pas donné à la police, peut-être ? Je vous assure, je vous le jure sur la tombe de ma fille, je ne le répéterai à personne. Je voudrais juste regarder. Juste voir.

Jazz inspira profondément. Puis expira lentement. Il se tourna vers Fulton, dont les orbites semblaient soudain plus creusées et le visage plus marqué.

— Monsieur Fulton, je ne peux rien pour vous. S'il vous plaît, laissez-moi tranquille. Je vais démarrer, alors je vous demande de vous écarter.

Avec un gémissement de vaincu, Fulton recula d'un pas. Et alors que Jazz remontait la vitre, l'homme lui dit une dernière chose, qui siffla aux oreilles de Jazz comme un courant d'air glacé.

— Vous n'avez donc jamais rien perdu ? cracha-t-il, plein de colère et de douleur. Quelqu'un qui vous était cher ? Ou même un animal ? Est-ce que ça ne vous a jamais touché ?

Jazz écrasa l'accélérateur, et la Jeep démarra en trombe.

L'écho de la voix de Fulton, le souvenir de son regard rageur s'évanouirent tandis que Jazz poursuivait sa route. « Est-ce que ça ne vous a jamais touché ? »

Oh si ! pensa furieusement Jazz. Si, ça m'a touché.

À tel point qu'au début Jazz avait songé à entrer en contact avec autant de familles de victimes que possible. Peut-être créer une association, une fondation, dont il serait la figure de proue et qui attirerait les dons. S'engager pour une bonne cause et, ainsi, se prouver à lui-même et au reste du monde qu'il n'était pas un monstre en devenir.

Mais Billy était un pro de la bonne cause. Exactement comme John Wayne Gacy et des dizaines d'autres. Ça ne voulait rien dire. Ça faisait partie du déguisement. Jazz avait alors compris qu'il ne pouvait pas se fier à ses instincts les plus nobles. Ils n'étaient peut-être qu'un mirage, une façade.

Même la seule véritable action honorable qu'il avait accomplie dans sa vie – sauver Howie du groupe de brutes, plusieurs années plus tôt – était entachée. Lorsque les parents des sales gosses blessés étaient

venus se plaindre, Billy avait piqué une crise : « *T'aurais dû les buter, fiston. On aurait pu se débarrasser des corps, et je n'aurais pas eu à gérer ces conneries. Les liquider. Mais non. Il a fallu que tu leur casses la gueule, pour qu'ils aillent pleurer dans les jupes de leur mère, et maintenant je dois faire bonne figure et calmer ces mégères.* »

Et puis il y avait les envies. Les émotions. Les souvenirs. Les choses qu'il avait apprises, puis oubliées, mais qui demeuraient tapies quelque part, remisées dans la cave de son esprit, prêtes à frapper comme des ombres dans la nuit. Le psy des services sociaux avait conseillé à Jazz de se tenir sur ses gardes, car des souvenirs « émergents » pourraient apparaître. Des images qu'on croyait disparues, mais qui, sans prévenir, refaisaient surface, sans qu'on les sollicite.

Et si les souvenirs pouvaient ressurgir, est-ce que le reste ne le pouvait pas aussi ? Les besoins ? Les désirs ? Les instincts ?

Les pulsions.

Techniquement, il était impossible de diagnostiquer quelqu'un comme sociopathe à dix-sept ans. Les psychiatres préféraient attendre les dix-huit ans révolus pour se prononcer. Donc, techniquement, Jazz ne pouvait pas l'être. Mais il savait qu'il n'existait pas de bouton magique qu'on presserait le jour de ses dix-huit ans pour déterminer qui il était et ce qu'il serait. L'âge n'avait aucune importance. Un gamin du nom de Craig Price avait entamé sa carrière de tueur en série à l'âge de treize ans. Treize ans et, déjà, il assassinait, avec beaucoup moins d'entraînement que n'en avait eu Jazz.

Les dés étaient jetés, les cartes distribuées. Il était ce qu'il était, qu'il le sache ou non. Peut-être n'était-il qu'un gamin avec un père cinglé, comme tant d'autres.

Ou peut-être était-il autre chose.

Il savait qu'il devait rentrer – Grandma l'attendait –, mais Fulton lui avait mis des idées nocives en tête. Radioactives, même. Pour l'heure, le contact des autres l'insupportait, alors il quitta la ville et fila en direction du Refuge.

L'un des avantages à grandir dans un trou où plus personne ne veut vivre, c'est qu'on y trouvait tout un tas d'endroits à l'abandon qui ne demandaient qu'à être exploités. Et ça, il fallait bien l'avouer, c'était Billy qui le lui avait appris. Après tout, Billy avait tué deux habitants de Lobo's Nod sans être inquiété pendant plus de six mois, avant que G. William se réveille enfin et tire l'inéluctable conclusion qui l'avait mené jusque chez les Dent. Billy connaissait tous les chemins détournés et les terrains oubliés de Lobo's Nod, et il avait transmis son savoir à son fils.

Jazz avait découvert le Refuge par hasard, un an plus tôt. C'était une vieille cabane en ruine qui avait dû servir à la contrebande à l'époque de la Prohibition. Par chance, l'endroit était envahi par la végétation, dissimulé par un enchevêtrement de pins et d'épicéas, qui le dérobaient aux regards extérieurs toute l'année, alors même qu'il se situait à moins de quatre cents mètres de la route. Aussitôt, Jazz y avait vu l'emplacement idéal pour s'isoler et réfléchir et, après quelques réparations de fortune, il y avait établi ses quartiers. Comme il n'avait pas de téléphone portable, c'était le point le plus reclus qu'il pouvait trouver sans avoir à organiser une expédition au pôle Nord.

Six mois plus tôt, il avait réalisé avec horreur que c'était un comportement classique de tueur en série.

LEÇON N° 1 : DÉNICHER UNE VIEILLE CABANE AU FOND DES BOIS OÙ PRÉPARER SES CRIMES ET ATTIRER SES VICTIMES À L'INSU DE TOUS.

Alors, il en avait parlé à Connie, qui l'y rejoignait de temps en temps, lui donnant un peu moins l'impression d'être... Billy.

Il y avait fait un crochet aujourd'hui, car il avait besoin d'être seul. Une fois à l'intérieur, il ne prit pas la peine d'allumer la lampe-tempête ni même de tirer le semblant de store qu'il avait installé à la fenêtre. Il préféra s'asseoir dans le noir.

L'unique pièce du Refuge ne devait pas faire plus d'une dizaine de mètres carrés. Ses murs vaguement consolidés l'isolaient de la pluie et des insectes. Pendant l'été, Jazz y avait apporté deux vieux tabourets de bar et un pouf poire, sur lequel il s'effondra avant de sortir son portefeuille.

Il regarda des photos, celle de Connie, puis une autre, prise à la fête de l'école le mois précédent. Howie enroulait ses bras interminables autour des épaules de Connie et de Jazz, et tous les trois souriaient à l'objectif. Jazz était surpris chaque fois qu'il se voyait heureux.

Enfin, il y avait une photo de sa mère.

Oui, monsieur Fulton, j'ai moi aussi perdu quelqu'un. Oui, ça m'a touché.

Ce cliché était un original. Celui collé au plafond de sa chambre, en quatre-vingt-troisième position, n'était qu'une copie. Lorsque sa mère était partie, s'était volatilisée ou avait été assassinée, Billy avait retourné toute la maison pour rassembler tous ses objets personnels, avant de les faire disparaître dans un énorme brasier. Cette photo, qu'enfant il gardait sous son oreiller, était tout ce qui avait survécu. Il ne lui restait rien d'autre.

À en croire les spécialistes, les sociopathes n'aiment qu'eux-mêmes. Alors, puisqu'il aimait sa mère (ou du moins, son souvenir), puisqu'il aimait Connie et Howie, cela ne voulait-il pas dire que... ?

Mais non. Ce n'était pas aussi simple. Certains avaient des animaux et les traitaient avec respect. Il arrivait même qu'ils se marient et entretiennent un simulacre de relation amoureuse. (Les tueurs en série avaient aussi une tendance à l'accumulation compulsive, un détail que Jazz préférait oublier lorsqu'il regardait la ferraille qu'il avait entassée dans un coin du Refuge).

Pour lui, le problème fondamental était le suivant : ressentait-il vraiment de l'affection pour Connie et Howie, ou essayait-il simplement de s'en convaincre ? C'était le questionnement philosophique le plus basique qui soit : si je vois quelque chose de bleu, comment puis-je être certain que ma perception et celle des autres sont identiques ?

Réponse : impossible. Il fallait se contenter d'y croire.

Un véritable sociopathe s'inquiéterait-il de ce genre de choses, comme de savoir si les sentiments qu'il éprouvait étaient sincères ? S'inquiéterait-il de s'en inquiéter ?

Jazz l'ignorait, mais il savait que les sociopathes s'inquiétaient beaucoup. Billy, par exemple, était obsédé par le fait de toujours tondre parfaitement sa pelouse, convaincu qu'il deviendrait le centre d'attention de Lobo's Nod si l'herbe se mettait à pousser. Pourquoi un homme, auteur de cent-vingt quatre meurtres, se souciait-il des bavardages d'une petite ville ? Difficile à dire. Mais cela n'arrêtait pas Billy.

Assis sur son pouf, il observa la photo pendant plus d'une heure, sans penser au temps qui s'écoulait. Un bruit au-dehors le fit sursauter, et il aperçut Connie qui passait la tête par la porte et jeta un œil à l'intérieur.

— Je me doutais que tu serais là.

— Toujours en colère ? demanda-t-il lorsqu'elle s'approcha.

Elle le serra dans ses bras.

— Non. Je te pardonne.

— Tu me pardonnes, mais tu n'oublies pas.

— Je n'oublie jamais rien. Je ne sais pas comment faire.

Il acquiesça. Logique.

— Je veux juste aider les flics. Je suis convaincu qu'il s'agit d'un tueur en série. G. William se trompe, il va y avoir d'autres victimes.

— Ça n'est pas à toi de te soucier de ça, mais à lui. Laisse-le s'en charger. Qu'est-ce que c'est ?

Connie s'écarta en sentant contre elle le portefeuille que Jazz tenait toujours à la main.

— Rien. C'est juste...

Elle le lui prit et tomba sur la photo de sa mère. Connie lui lança son regard le plus perçant.

Il abandonna. C'était plus simple. Et il lui raconta sa deuxième rencontre avec Fulton.

— Ça me fait réfléchir à... des trucs, conclut-il mollement.

— Quels trucs ?

Ils étaient tous les deux installés sur le pouf. Connie était lovée sur les genoux de Jazz, la tête posée contre sa poitrine. Ses cheveux lui chatouillaient le nez. Il se sentit réagir à ce poids sur ses cuisses de la seule manière dont un garçon de son âge pouvait réagir.

— Les trucs habituels.

Et là, pour une raison qu'il ignorait, il révéla à Connie quelque chose qu'il ne lui avait jamais avoué auparavant. Il lui parla du cauchemar. Des couteaux. Des voix.

Jazz le savait, cela aurait suffi à faire fuir la plupart des filles. À les faire détalier à toutes jambes en hurlant, à les faire sortir à tout jamais de sa vie. Mais Connie se contenta de serrer sa main dans la sienne et de le fixer intensément.

— Ça n'a pas forcément de sens. C'est un rêve.

— Il revient sans arrêt.

— Vu l'enfance que tu as eue, c'est surprenant que ce ne soit pas plus gore.

Il hésita, puis en vint au sujet qui l'inquiétait vraiment.

— Et si ça n'était pas un simple cauchemar ?

Elle le regarda sans comprendre.

— Je veux dire...

Sa mâchoire se crispa, mais il poursuivit malgré tout.

— Enfin, si je rêvais d'une chose qui s'est réellement produite ?

— Jazz...

— Et si mon père m'avait vraiment mis ce couteau entre les mains ? S'il l'avait vraiment sorti de cet évier...

— Jazz...

— ... et m'avait obligé à découper quelqu'un en morceaux, en m'expliquant que c'était comme de la volaille, et m'avait fait...

— Arrête de te faire du mal. Arrête !

Impossible. Il gardait ça pour lui depuis trop longtemps, et, maintenant que l'abcès était crevé, il ne se refermait plus. Il avait sectionné l'artère de ses souvenirs et le sang coulait à gros bouillons.

— Et si c'était ma mère ? Et si c'était sa voix dans ma tête et qu'il m'avait obligé à découper ma propre mère en morceaux ? S'il m'avait poussé à tuer...

— Arrête ! cria-t-elle en prenant son visage entre ses mains. Arrête ! Tout ça n'est pas arrivé, tu m'entends ? C'est faux.

— Alors comment pourrais-je savoir ce que ça fait ? ajouta-t-il, dépité. Dans mon cauchemar, j'ai l'impression de trancher de la chair. Si je ne l'ai jamais fait, comment pourrais-je reconnaître cette sensation ?

Connie réfléchit, et son regard s'affola.

— Les gens rêvent sans arrêt de choses qu'ils n'ont jamais faites. On rêve qu'on vole. Certains rêvent qu'ils couchent avec des top-modèles, d'autres qu'ils conduisent une voiture de course. C'est peut-être à cause de cette voix que tu entends... Elle te dit que c'est comme de la volaille, et c'est à ça que tu penses, voilà tout.

Il ne supportait pas d'anéantir l'espoir qu'il lisait dans ses yeux, mais il fallait que ça sorte :

— Non, Connie, je ne crois pas que ce soit ça.

— Et alors ? Et même si tu avais découpé quelqu'un en morceaux ?

Elle l'embrassa. Ardemment. Sauvagement. Comme si ses lèvres pouvaient repousser tous ses démons. Jazz se laissa emporter. Avec Connie, ça ne risquait rien. Elle ne craignait rien. Elle était différente des autres filles. Elle ne craignait rien parce que...

— Si tu as découpé quelqu'un en morceaux, reprit-elle, ça n'est pas ta faute. Ça n'est pas toi qui l'as voulu. On t'a forcé. Billy t'y a obligé. Tu ne l'as pas choisi. Tu n'es pas un psychopathe.

— Un sociopathe. C'est différent.

— Mille excuses, m'sieur. C'tait pas fait exprès, répliqua-t-elle de sa plus belle voix de Tituba, un sourcil levé.

Il rit malgré lui. Elle parvenait toujours à le faire rire. Mais ça ne durait pas. Même s'il ne finissait pas en assassin froid et méthodique comme le Paternel, il restait un garçon avec un wagon entier de problèmes. Un jour, elle se laisserait de lui, de ses démons, et le quitterait. Alors quel était l'intérêt de...

Comme si elle lisait dans ses pensées, elle intervint :

— Tu crois que je ne savais pas qui tu étais quand on s'est connus ? Juste parce que je venais d'emménager ? Je savais qui tu étais la première fois qu'on s'est rencontrés. Je savais qui tu étais la première fois qu'on est embrassés. Ça ne m'a pas arrêtée, et ça ne m'arrêtera pas.

Elle réajusta sa position sur ses genoux. Ses fesses étaient pressées contre son entrejambe et lui procuraient une sensation à la fois douloureuse et délicieuse que seules les fesses de la fille idéale pouvaient provoquer.

Connie ne craignait rien...

— Plus tu te focalises sur quelque chose, pire c'est. Laisse tout ça sortir. Oublie.

De ses doigts longs et fins, elle fit mine de le saupoudrer d'une poudre de perlimpinpin.

— Ça n'est pas si simple.

— Tu sais ce que tu devrais faire ?

— Ne me dis pas.

— Tu devrais aller voir ton père.

Bon Dieu...

— Je t'ai demandé de ne plus me parler de ça !

Elle soutint son regard.

— Écoute-moi : c'est une bonne idée. Ce type, ce Fulton, il veut faire son deuil, pas vrai ? Tu ne peux pas l'y aider, mais il a raison. Et s'il existe une personne qui peut te permettre de faire ton deuil, c'est Billy. Pour tout ce qu'il t'a fait subir, pour tout ce qu'il t'a fait voir.

Jazz ne lui avait jamais raconté son enfance dans le détail, mais il lui en avait dit assez. Elle savait que chez les Dent on n'était pas du genre « petits cœurs et fleurs partout ». De cœurs, il n'y avait que ceux prélevés sur les cadavres. Et de fleurs, rien que celles des couronnes mortuaires.

Il la fit glisser de ses genoux aussi doucement que possible. Il était si engourdi qu'il ne bandait déjà plus.

— Tu ne comprends pas, dit-il en s'approchant de l'unique fenêtre du Refuge.

Il n'y avait pas de vitre, juste un morceau de plastique abîmé qu'il avait agrafé à même le cadre. Il plissa les yeux pour mieux voir à travers, en direction des arbres qui protégeaient cette oasis du reste du monde.

— Billy ne laisse pas les gens faire leur deuil, reprit Jazz. Ça n'est pas son truc. Il a commencé à donner des détails aux familles des victimes juste parce que ses avocats l'ont convaincu que c'était l'unique moyen d'échapper à la peine de mort. Et la seule chose qui compte aux yeux de Billy, eh bien, c'est lui-même. Il n'a pas l'intention de tendre le bras pour qu'on y plante une seringue. Il ne cherchera jamais à me demander pardon pour ce qu'il a fait.

— Il n'est pas nécessaire qu'il implore ton pardon, souffla Connie en se glissant derrière lui pour l'enlacer. Tu peux simplement lui expliquer la façon dont tu as été affecté...

— Pas question, répliqua Jazz, qui frémit rien qu'à cette idée. Montrer mes faiblesses est bien la dernière chose à faire. Jamais. Je ne pourrais jamais aller le voir. Ça suffirait à lui donner l'avantage. Si tu baisses ta garde devant un tueur en série, il finira par te bouffer.

— Il te bouffe déjà, murmura-t-elle d'un air désolé. Tu ne peux pas passer à autre chose.

— Passer à autre chose ?

Jazz fit volte-face et explosa. Connie fit un bond en arrière.

— Passer à autre chose ? Il a tué ma mère !

— Tu n'en es pas sûr. Tu n'as aucune preuve.

— Oh si, j'en suis certain. Un jour elle était là, et le lendemain, pouf, elle avait disparu. Ses affaires : envolées. Les photos : envolées. Comme si elle n'avait jamais existé. Il l'a effacée, Connie. Comme une rature sur un carnet. C'est tout ce qu'elle représentait pour lui.

— Ils auraient retrouvé...

— Rien du tout ! cracha-t-il. Tu peux me croire. Il y a des moyens de faire disparaître un corps, et Billy les connaît tous. Ça prend un moment, mais si on n'est pas pressé, c'est possible. Et avec ma mère, il a eu tout le temps qu'il lui fallait. Elle n'avait pas de famille, personne pour s'inquiéter de son absence en dehors de Billy. Billy ! lâcha-t-il une dernière fois.

Il se tourna à nouveau vers la fenêtre et, sans même s'en rendre compte, y donna un coup de poing féroce. Le plastique, si patiemment agrafé sur le bois, tint bon. Mais une douleur sourde s'empara de son poing et résonna jusque dans son bras.

— Tu lui en veux, observa doucement Connie. À elle.

À elle ? À sa mère ? La seule chose positive de sa vie ?

— Non, c'est faux.

— Si, reprit-elle avec assurance. Tu lui en veux de t'avoir abandonné.

— Elle a été assassinée.

— Elle t'a quand même laissé.

Il éclata d'un rire amer.

— Parfois, j' imagine qu'elle s'en est sortie. Enfin, je n'y crois pas vraiment, mais l'idée me plaît. J'aime penser qu'un jour elle s'est rendu compte de qui était Billy et s'est enfuie.

— Tu vois ? rétorqua Connie. Tu es furieux. Tu penses qu'elle est partie sans toi.

— Non. Je ne suis pas furieux. Plutôt fier.

— Fier qu'elle ait abandonné un petit garçon ? T'es dingue ?

Il haussa les épaules.

— Si elle s'en est sortie, tant mieux pour elle. C'est bien la seule. Les tueurs en série s'en prennent rarement à leur compagnon, mais ça, elle

ne pouvait pas le savoir. Alors elle s'est enfuie. Et sérieusement, je ne lui en veux pas de ne pas m'avoir emmené avec elle. Elle a saisi sa chance et elle est partie. Elle devait avoir tellement peur... Mais c'est seulement mon imagination. Au fond de moi, je connais la vérité. Elle est morte. Depuis longtemps, déclara-t-il en serrant sa main endolorie. Et il ne reste rien d'elle.

— Sauf toi, objecta Connie. Voilà pourquoi je pardonne, mais je n'oublie pas. Si on oublie quelqu'un, le pardon n'a plus aucun sens. Alors, disons qu'elle est partie. Très bien. Et tu lui as pardonné. C'est bien. Mais tu n'oublieras pas. Jamais.

Il savait qu'elle avait raison. Même si certains jours il aurait aimé pouvoir oublier.

Helen cligna furieusement des yeux et revint à elle tandis que l'homme lui parlait. Elle était ligotée, comprit-elle. Attachée debout à un poteau. Et bâillonnée aussi, avec un morceau de tissu dans la bouche. Elle pensait se trouver dans une sorte de grange ou un hangar quelconque. Des volutes de poussière s'élevaient dans les rayons de soleil qui filtraient à travers les lucarnes. Il faisait donc encore jour. C'était déjà ça. Le pire – le sordide, l'atroce – n'arrivait jamais en plein jour.

Si ?

L'homme se mit à parler et se leva de sa vieille chaise branlante.

— Vous êtes inquiète ? demanda-t-il en s'avançant. Vous avez peur ?

Que faire ? Groggy... Elle se rappelait vaguement être passée par la porte de derrière pour sortir les poubelles du Caf'Hey, et un type... s'était approché... proposant de l'aider.

Puis, un léger picotement...

— Vous avez peur ? répéta-t-il comme s'il s'inquiétait pour elle.

La drogue qu'il lui avait administrée lui brouillait la vue. Elle s'efforça de réfléchir aussi vite que possible... Quelle réponse, bon Dieu, était la meilleure ? Un jour, son amie Marlene lui avait dit qu'il fallait s'humaniser aux yeux d'un violeur, faire en sorte d'apparaître comme une véritable personne, pour qu'il cesse de vous traiter comme un objet. Cela marcherait-il ?

C'était sa seule chance. Elle hocha simplement la tête, brièvement. Elle avait peur d'admettre qu'elle avait peur.

— Chut, souffla-t-il, alors qu'il n'était plus qu'à quelques dizaines de centimètres. Vous n'avez rien à craindre.

Il plongea la main dans sa poche et déplia ostensiblement une feuille de papier jauni, dont il passa rapidement le contenu en revue.

— Je la connais par cœur, déclara-t-il d'un ton presque jovial. Mais je veux être certain de ne pas me tromper. Vous savez ce que c'est...

Elle hocha vigoureusement la tête, pour lui montrer qu'elle acquiesçait. Tout, n'importe quoi, pour éveiller sa sympathie. Maintenant qu'il était près d'elle – et que sa vision devenait plus nette –, elle l'apercevait. Ordinaire. Quelconque. Vaguement familier, mais

tant de gens défilaient chaque jour au café...

Mon Dieu ! Elle avait vu son visage ! N'avaient-ils pas l'habitude de tuer les personnes susceptibles de les reconnaître ?

— Je sais ce que vous pensez, dit-il d'un ton compatissant, avec un sourire un peu navré. Vous imaginez que maintenant que vous m'avez bien vu, je vais devoir me débarrasser de vous, pas vrai ? Tsss. Ça, ça n'a pas d'importance. J'ai un physique plutôt commun. Ma propre mère me perdait sans arrêt dans les magasins.

Il rit et elle voulut rire avec lui, elle ne demandait que ça. Mais elle était bâillonnée.

— À présent, revenons à nos moutons, dit-il en consultant une fois de plus son document. Vous êtes Helen Meyerson, c'est bien ça ?

Avant qu'elle ait pu répondre, il leva son sac à main.

— Souvenez-vous, il me suffit de vérifier vos papiers, alors pas de blagues. Helen Meyerson ?

Elle opina.

— Et vous êtes serveuse, n'est-ce pas ?

Nouveau hochement de tête.

— Parfait !

Il lui sourit et ajouta même un clin d'œil amical, puis replia sa feuille qu'il rangea dans sa poche.

— Maintenant, je vais vous enlever ce vilain chiffon de la bouche. Et je ne vous sortirai pas la rengaine habituelle, « si vous criez, ça ira mal pour vous », parce que vous savez quoi, Helen ? Allez-y, hurlez si vous voulez. Ça ne me pose aucun problème. Personne ne pourra vous entendre, alors ça m'est complètement égal. Si ça peut vous faire du bien, surtout, ne vous gênez pas.

Elle songea à le prendre au mot et à brailler à tue-tête pendant qu'il ôtait le bâillon et enlevait le mouchoir de sa bouche, mais la peur étouffait le moindre son.

— Vraiment ? reprit-il. Rien ? Pas un cri ? Eh bien, c'est vous qui voyez, hein. Comme ça vous chante.

Avec un soupir, il enfonça ses mains dans ses poches puis la regarda avec une bonhomie un peu gauche, comme s'il n'était plus vraiment sûr de comprendre ce qu'il faisait là, où comment ils avaient atterri dans cet endroit.

— Savez-vous ce qu'est un impressionniste, Helen ? demanda-t-il

tout à coup.

Ses lèvres étaient desséchées. Elle les humecta avant de parler. Le son étrangement grave de sa propre voix la surprit... Elle ne la reconnaissait pas.

— C'est... Est-ce que ça ne serait pas...?

Elle respira un grand coup. Il était absurde d'y croire, mais peut-être que si elle répondait à ses questions, il la relâcherait. On avait entendu plus dingue...

— C'est quelqu'un qui... qui laisse une impression ?

Comme il ne réagissait pas, elle ajouta :

— Non ?

Ravi, il applaudit.

— Ah ! Eh bien, oui. Oui, j'imagine qu'on peut voir ça comme ça. Mais c'est un peu de la triche, vous ne croyez pas, Helen ? Un impressionniste, c'est quelqu'un qui laisse une impression. Comme dire qu'un comédien, c'est quelqu'un qui joue la comédie. Définir un terme à l'aide d'un mot de la même famille... Mais ça ne fait rien. Je vous donne, disons, un demi-point, pour une demi-réponse. Mais c'est bien. Ne vous en faites pas. La note finale n'a aucune importance.

Là-dessus, il s'approcha lentement d'une table sur sa gauche, un vieil amas branlant de planches à moitié pourries clouées les unes aux autres. Helen était placée de telle façon qu'elle était incapable de voir ce qu'il fabriquait.

— Qu'est-ce que... ? interrogea-t-elle, avant de s'interrompre.

Était-ce bien prudent ? Elle l'ignorait, mais ne pouvait pas s'empêcher.

— Qu'est-ce que vous comptez faire de moi ?

— Ne vous inquiétez pas à ce sujet, répondit-il sur le même ton rassurant.

Il farfouilla autour de la table. Elle perçut un léger cliquetis, deux morceaux de métal qui s'entrechoquaient.

— Vous vous rappelez quand je vous ai demandé si vous aviez peur et que vous m'avez dit oui ?

— Oui.

Il sortit de son recoin, nonchalant, les mains derrière le dos, tel un homme qui se promène.

— Eh bien, Helen, il n'y a aucune raison d'avoir peur. Pas la moindre. Et vous savez pourquoi ?

Le soulagement l'étreignit. Et l'homme se remit à sourire. « Aucune raison d'avoir peur. » « Pas la moindre. » Ses mots exacts.

— Parce que vous allez me relâcher ? demanda-t-elle.

— D'une certaine manière, répondit-il. Mais surtout, parce qu'en définitive ça ne vous serait d'aucune utilité.

Il se pencha vers elle et leva une main. Elle aperçut une seringue entre ses doigts, remplie d'un liquide bleu électrique, et elle perdit son souffle.

— Maintenant, Helen, je dois être franc avec vous. Ça va être douloureux. Très douloureux.

C'est là qu'elle se mit à hurler. Fidèle à sa parole, il n'en eut rien à faire.

Après quelques heures, Jazz sut qu'il devait rentrer, même s'il était tenté de rester au Refuge avec Connie pour toujours. Grandma l'attendait.

Il fonça jusque chez lui et retrouva sa grand-mère vautrée par terre, face au vieux poste de télé, la tête entre les mains, à se bidonner devant une émission de télé-achat comme si c'était la comédie de l'année.

— Quatre fois sans frais, ricana-t-elle. Oh bon Dieu !

Elle bascula sur le côté en se tenant les côtes et rit, rit et rit encore.

— Édition limitée, qu'y disent ! T'entends ça, Jasper. Nom de Dieu !

— Effectivement, je n'ai rien entendu de plus drôle depuis longtemps, lâcha-t-il en regardant Grandma se gondoler comme une ado hystérique. Et si je préparais à dîner ?

— Déjà mangé, répondit-elle entre deux hoquets. Elle m'a apporté le poulet grillé que j'aime bien. Tu sais, celui du Kentucky.

Elle ?

Jazz eut un mauvais pressentiment, qui se confirma lorsqu'il pénétra dans la cuisine, où Melissa Hoover finissait de faire la vaisselle.

— Bonsoir, Jasper, lança-t-elle par-dessus son épaule. J'en ai pour une minute.

Elle était revenue à la charge et, cette fois, elle avait trouvé Grandma de meilleure humeur. Rien de tel que le poulet grillé – plus c'était gras et croustillant, mieux c'était – pour l'amadouer. Futée, avec ça. Assez pour se garer plus loin et venir à pied, histoire que Grandma n'entende pas le moteur, ne regarde pas par la fenêtre et n'ait pas le temps d'aller chercher son fusil. Plus futée que Jazz ne l'aurait cru. Il accrut le niveau d'alerte en conséquence.

Autrement dit, fini le numéro de charme. Pas question de laisser les services sociaux le virer de chez lui, et puisque Melissa Hoover voulait la jouer coriace, il ferait la même chose.

— On peut savoir ce que vous foutez là, exactement ? explosa-t-il en frappant le frigo du plat de la main.

Melissa, comme prévu, sursauta – bondit, même. Choquée, effrayée, elle s'était retournée, immobile, tandis que l'eau coulait toujours entre ses doigts pleins de savon.

— Vous croyez pouvoir vous inviter ici, articula-t-il de sa voix la plus sombre, modulant des sons graves et terrifiants. Il y a une vieille femme malade, dans cette maison. Le moindre changement, le moindre visage inconnu peuvent la perturber !

— Elle va très bien, l'assura Melissa. Elle s'est montrée très gentille.

— Évidemment qu'elle s'est montrée très gentille : vous lui apportez de quoi lui boucher les artères.

Avec un rire sardonique, il renversa le carton du fast-food, d'où s'échappe un pilon.

— C'est à titre exceptionnel, ça ne peut pas lui faire de mal.

— Et vous serez où, cette nuit, lorsqu'elle se plaindra de douleurs au ventre parce que vous lui avez fait avaler ces saloperies ? Vous comptez rester ici pour changer ses draps, pour la laver quand elle aura la diarrhée ?

— C'est donc si grave, hein ? rétorqua Melissa en croisant les bras. Qu'est-ce que tu me caches d'autre, encore ? Le dernier rapport indiquait que son état de santé était satisfaisant. Est-ce qu'elle falsifie les papiers ? Ou est-ce toi qui le fais ?

— Pitié, grinça-t-il. Elle est âgée. Tous les vieux ont des problèmes intestinaux.

— Ce qui confirme ce que je disais : tu dois quitter cette maison. À dix-sept ans, tu devrais vivre ta propre vie, pas t'occuper d'elle.

Jazz savait qu'au fond elle avait raison. Mais plus profonde encore était la certitude que ça n'avait aucune importance.

— Pourquoi faites-vous une fixette sur moi, Melissa ? Il doit bien y avoir des gamins plus malheureux que moi dans ce pays, non ? Allez donc faire vos miracles ailleurs.

— J'essaie de t'aider. Tu t'en rendrais compte si tu étais moins têtu.

— Vous perdez votre temps. Je me débrouille très bien tout seul. D'ici neuf mois, j'aurai dix-huit ans, et vous ne pourrez plus m'empêcher de m'occuper d'elle. Vous êtes peut-être frustrée de ne pas avoir de gosses, mais je ne vous demande pas de jouer les mamans.

Bam. C'était la chose la plus méchante, la plus cruelle qu'il pouvait lui dire. Il gardait cette réplique en réserve spécialement pour une occasion de ce genre, où il aurait besoin de la déstabiliser en la rendant particulièrement vulnérable.

Et ça avait marché. Son comportement changea radicalement. Elle

passa de l'obstination au choc, et du choc à la peine. Il lui adressa un regard mauvais, puis compta jusqu'à dix avant d'augmenter encore le seuil de perversité. Elle n'avait aucune chance : en matière d'intimidation, il avait tout appris du meilleur.

— Très bien, lâcha-t-elle après un instant de malaise. Parfait.

Elle saisit son sac abandonné sur une chaise.

— Mais ne t'imagines pas que nous allons en rester là. Je reviendrai. Je sais ce qui est bon pour toi, et c'est mon rôle de te le procurer.

D'un pas rageur, rapide, elle se dirigea vers la porte de la cuisine. Avant qu'elle ait pu débloquer la vieille poignée grippée, Jazz la retint par le poignet.

— Melissa, souffla-t-il de sa voix la plus contrite.

— Quoi ?

Elle était exaspérée, peut-être un peu impressionnée, mais elle ne se dégagea pas.

— Je suis désolé, mes nerfs ont lâché. Je n'aurais pas dû hausser le ton.

Lorsqu'elle se retourna, Jazz baissa les yeux.

Il entendit son soupir magnanime.

— Tu traverses des épreuves que personne ne devrait avoir à traverser. Et surtout pas sans aide, ajouta-t-elle en tapotant son bras de sa main libre. Repose-toi. On se voit bientôt.

Il la lâcha enfin et la regarda contourner le taillis qui bordait la maison de Grandma.

Tu vois, Ginny, songea-t-il, je n'ai vraiment pas besoin de cours supplémentaires. Lorsque Melissa repenserait à leur entrevue, sans doute seule dans son minuscule studio au-dessus d'une laverie de Calverton, elle ne se focaliserait pas sur son mouvement d'humeur, mais sur les excuses qui avaient suivi. S'il parvenait à fendre sa carapace, à la faire ployer, à la rendre plus docile, elle pourrait bien devenir une alliée et lui faciliter la vie. À condition qu'il parvienne à la dompter.

Grandma entra en titubant dans la cuisine, encore hilare.

— Je crois que je me suis pissé dessus. Un peu. Chais pas. Enfin, je crois.

Puis son regard s'illumina.

— Oh, regarde ! Du poulet ! Du poulet du Kentucky.

— Fais-toi plaisir, Grandma, lança Jazz en poussant vers elle le seau en carton.

Elle retourna à son écran d'un pas léger, une aile de poulet dans chaque main. En dépit de ce qu'il avait raconté à Mélissa, sa grand-mère avait – pour autant qu'il sache – des intestins en béton. Si son cerveau était détraqué, son côlon avait la précision d'un métronome, quoi qu'elle ingurgite. Quant au cholestérol et au gras, après quatre-vingt-deux ans passés sur cette planète, dont quarante avec Billy Dent pour rejeton, Grandma avait gagné le droit de se faire plaisir.

— Hé, regarde ! meugla-t-elle la bouche pleine. Ton père passe à la télé.

Jazz n'avait aucune envie de lever les yeux, mais il savait qu'elle ne lui ficherait pas la paix tant qu'il n'obéirait pas. Elle avait dû zapper. Une des chaînes d'« information » diffusait l'un des innombrables documentaires sur Billy Dent, qui commençaient tous par les mêmes images : Billy Dent, vêtu de son impeccable costume gris, pénétrait menotté dans l'arène du tribunal, encadré d'une phalange d'avocats.

La voix off débitait son laïus sur un ton dramatique.

« Le Dr Perry Shinkeski voit en Billy Dent un nouveau type de tueur en série qu'il appelle "le super-serial killer". »

On passait à un plan d'un homme insignifiant, assis à son bureau, vêtu d'une veste en tweed, avec des lunettes quadruple foyer et un petit sourire satisfait.

« La plupart, hem, des tueurs en série, commenta Shinkeski, ont, hem, une identité et une signature unique sur laquelle ils, hem, s'appuient. Dent s'est métamorphosé, d'un personnage à l'autre, sur une période couvrant, euh, plusieurs années, chacun d'eux étant, hem, aussi habile que méthodique. »

Retour sur une journaliste blonde au décolleté trop pigeonnant. « Est-ce typique, docteur ? » Gros plan sur Shinkeski. « C'est, euh, un nouveau genre de, euh, psychopathologie que nous commençons seulement à, euh, comprendre. Ces, hem, super-serial killers n'ont pas de "type", expliqua-t-il en mimant des guillemets, mais considèrent tout le monde comme étant leur "type". »

— T'entends ça, lui dit Grandma. Ton père est un super-héros !

Jazz aurait voulu se frapper la tête contre les murs. Mieux : la faire passer à travers l'écran du fichu poste de télé. Mais au lieu de cela, il laissa sa grand-mère à sa télé et à son poulet, puis se glissa dans ce qui

avait été autrefois une alcôve, à l'époque où son grand-père était encore en vie. Aujourd'hui, ce n'était plus qu'un débarras sombre et poussiéreux, où s'entassaient des cartons contenant vêtements et livres du défunt, dont Grandma refusait de se séparer. Le besoin compulsif d'accumuler. C'était héréditaire.

Dans la pièce se trouvait un téléphone relié à un antique répondeur. (Grandma ne voulait pas entendre parler des messageries vocales, prétextant que l'opérateur pouvait y accéder puis les modifier à loisir.) Le voyant clignotait. Deux messages de Doug Weathers (« Ton histoire, mes mots : de l'or en barre, Jasper ! On sera célèbres tous les deux. C'est la meilleure chose qui puisse nous arriver dans cette ville et tu le sais ») s'ajoutaient à ceux de Melissa, dont le dernier s'achevait par un : « Bon, eh bien, j'arrive. »

Il y avait de fortes chances pour qu'elle rappelle ce soir, aussi débrancha-t-il le téléphone, grimpa-t-il à l'étage et se laissa-t-il tomber sur son lit. Il voulait seulement s'allonger quelques minutes, mais alors qu'il n'était même pas vingt et une heures, il s'endormit presque aussitôt...

Il fut réveillé par un cognement sourd qui résonna en bas de l'escalier et les cris stridents de sa grand-mère.

— Ils sont là ! Ils sont là ! Ils nous ont retrouvés ! Billy ! Jon ! Prenez les fusils. Prenez les fusils et tirez-les comme des lapins avant qu'ils m'emmènent.

« Jon », c'était le grand-père Dent, mort pour tous depuis plus de vingt ans, sauf pour Grandma.

Jazz s'extirpa de son lit. D'après son réveil, il était vingt-trois heures passées et les cognements sourds ne cessaient pas. Qui pouvait bien tambouriner à une heure pareille...

Weathers. Évidemment. C'était l'unique possibilité.

Voilà, pensa sombrement Jazz en titubant le long des escaliers jusqu'au vestibule. J'ai choisi ma première victime.

Grandma s'était réfugiée dans l'ombre de la veille horloge de parquet, son fidèle fusil à l'épaule pointée vers la porte d'entrée.

— J'ai les munitions du Seigneur ! hurla-t-elle. Et Jésus vous bottera le cul jusque dans les flammes de l'enfer.

« Jésus vous bottera le cul jusque dans les flammes de l'enfer ? » C'était nouveau, ça.

— Je m'en charge, la rassura Jazz.

— Attention à toi, Billy ! lui cria Grandma, le regard halluciné, un filet de bave truffé de morceaux de poulet aux lèvres. Prends un fusil. Et cours chercher ton père.

Super. Il adorait qu'elle le confonde avec Billy.

— T'en fais pas, dit-il. Je vais les trucider par la pensée.

— Z'entendez ça ? ricana-t-elle tandis que les coups à la porte redoublaient. Il va tous vous buter par la...

Jazz ouvrit violemment le battant, prêt à invectiver Doug Weathers avec une verve meurtrière. Ce n'était pas le journaliste, mais G. William qu'il trouva derrière la porte, le poing levé, prêt à toquer à nouveau, les épaules droites, la posture assurée.

Mais ses yeux...

Quelque chose avait voilé son regard, l'avait glacé.

Oh..., pensa Jazz, qui comprit avant même que G. William ait prononcé sa phrase.

— Tu avais raison. C'est un tueur en série. Il y a une nouvelle victime.

Jazz invita G. William à entrer. Grandma pointa son nez derrière l'horloge, reconnut le shérif et, d'une main tremblante, leva son fusil. G. William lui adressa un sourire forcé.

— Bien le bonsoir. J'ignorais qu'une dame se trouvait dans la maison. Mes hommages, ajouta-t-il en ôtant son chapeau.

Grandma gloussa et retourna dans sa chambre au pas de course.

— Jazz, son état empire, constata-t-il en arquant un sourcil.

— Hein ? Non. Elle est plutôt stable en ce moment. Il est tard, ça la perturbe.

Le shérif émit un son dubitatif.

Après l'arrestation de Billy, G. William était venu souvent, très souvent, dans cette maison, et Jazz n'eut pas besoin de lui indiquer le chemin de la cuisine. Voyant les restes du dîner de Grandma, Jazz souffla, rassembla les déchets dans le seau en carton et jeta le tout dans la poubelle.

— Du café ? proposa-t-il alors que le shérif s'installait sur une chaise.

— Non, merci, Jazz. J'en ai bu assez pour carburer toute l'année. Et toute cette histoire ne m'enchant pas, reprit-il avec un soupir.

Jazz, lui, se sentait en pleine forme, parce qu'il avait eu raison. Fiona Goodling n'était pas un cas isolé. Quelqu'un était en chasse, et Jazz l'avait senti. Il l'avait compris bien avant tout le monde. Tanner lui rappelait le révérend Hale, dans *Les Sorcières de Salem* : prêt à tout pour aider la communauté, mais incapable d'admettre que quelque chose de terrible se tramait.

Du moins, au début. Parce qu'il avait fini par changer d'avis. Il ne pouvait plus l'ignorer.

Le refus d'établir des liens était un phénomène courant chez les policiers, mais dans le cas de G. William, cela provenait aussi de son idéalisme. À l'époque où le Paternel avait violé sa sacro-sainte règle et décidé de prospecter à Lobo's Nod, G. William était déjà un homme brisé. Mme Tanner, son épouse depuis trente-sept ans, venait de succomber à un cancer des ovaires contre lequel elle luttait depuis un an, une maladie si lente et si cruelle qu'elle aurait forcé l'admiration de Billy lui-même. Et à l'élection qui avait suivi – le shérif étant un officier élu –, Tanner était donné perdant contre un petit nouveau aux

dents longues de Calverton, qui avait basé sa campagne sur un jeunisme à peine déguisé, avec un slogan du genre : « Place au changement ! » Pleurant sa femme et contemplant la fin de sa carrière, G. William n'avait alors rien eu de mieux à faire que de se focaliser sur Cara Swinton, une pom-pom girl du lycée de Lobo's Nod disparue sans laisser de traces, à l'exception d'une mèche de cheveux et d'un morceau de son pull dans un buisson. Tout le monde, y compris ses propres parents, était persuadé que Cara était partie tenter sa chance à New York (Cara rêvait de devenir mannequin), mais G. William avait flairé le coup tordu.

Et lorsque Samantha Reed, une autre jolie blonde, fut retrouvée morte dans un caniveau une semaine plus tard, G. William avait compris qu'il tenait quelque chose. Il avait fait le lien entre ces meurtres et deux crimes de Billy, commis à plus de dix ans d'intervalle, de manière à ce qu'on ne puisse jamais faire de rapprochement. Mais G. William Tanner, lui, l'avait fait et s'était aperçu que l'Artiste, Green Jack et d'autres n'étaient en fait qu'un seul et même assassin, qui opérait maintenant à Lobo's Nod.

Lui, un homme veuf, quasiment mis au placard. Ajoutée au stress de sa vie personnelle, la traque de Billy Dent avait bien failli anéantir G. William. Et Jazz savait pourquoi le vieux shérif redoutait par-dessus tout de se retrouver face à un nouveau tueur en série.

— J'ai essayé de t'appeler toute la nuit, reprit-il. Impossible de te joindre. J'avais décidé de laisser tomber, mais je n'arrivais pas à dormir. Il fallait que je te le dise : tu avais raison.

Si Jazz espérait des excuses, il pouvait attendre longtemps : elles ne viendraient pas. Aux yeux du shérif, en brisant ces scellés, Jazz avait aussi brisé sa confiance.

Jazz s'assit face à lui.

— Expliquez-moi ce qui s'est passé.

Haussement d'épaules.

— D'abord, nous avons un meurtre présentant le même mode opératoire : les doigts manquants.

— Ça n'est pas un mode opératoire, le corrigea Jazz. C'est une signature.

Il se mordit aussitôt les lèvres, réalisant trop tard que ce n'était pas le moment de jouer au donneur de leçons. Mais le shérif se contenta de hocher la tête d'un air las.

— Oui, oui. Je sais, répondit-il sans rechigner. En tout cas, un corps

a été retrouvé il y a trois jours à Lindenberg, à la frontière de l'État. Deux doigts sectionnés, un seul retrouvé : le majeur.

— Deux, c'est tout ? Il n'en a pris qu'un ? Vous en êtes certain ?

— Oui Jazz. Compter jusqu'à dix, c'est encore dans nos cordes.

— Elle a été identifiée ? Avait-elle un lien avec Fiona Goodling ?

— Non. Du moins, pas qu'on sache. Elle s'appelle...

G. William se pencha laborieusement de côté pour tirer son smartphone de sa poche. Il fit défiler ses notes sur l'écran.

— Elle s'appelle Carla O'Donnelly. Elle est étudiante à l'université de l'État. Aucun lien apparent avec Fiona Goodling.

Tanner rangea son portable et passa une main devant ses yeux, espérant peut-être que, à la manière d'un prestidigitateur, il pourrait changer le monde d'un claquement de doigts.

Mais le tour ne marcha pas.

— Je ne sais pas si je vais pouvoir affronter tout ça, Jazz, lâcha-t-il d'une voix brisée par l'émotion. Je suis trop...

De ses doigts tremblants, il se massa les tempes. Jazz eut la désagréable impression de regarder quelqu'un en train de faire l'amour : un mélange de gêne et d'embarras pour G. William, en même temps qu'un sentiment de honte. Et peut-être de confusion. Pourtant, il ne pouvait pas détourner le regard. Il scrutait. Le côté froid et méthodique de Jazz – celui qui le rendait si parfait pour le rôle du révérend Hale – classifiait les réactions, les mouvements, les mots de G. William. C'était donc ça, se sentir totalement désemparé, pensa-t-il. Être au bout du rouleau. Les paroles de Hale semblaient ici appropriées : « Aucun homme ne peut plus douter que les forces de l'ombre se sont rassemblées en une monstrueuse attaque contre ce village. »

Hale... Un jeu d'acteur...

Et si tout ça n'était qu'une comédie ? Cette visite de nuit... Cet effondrement apparent... Jazz ne voulait pas l'imaginer, mais il le fallait. Il aurait été irresponsable de ne pas y songer.

Et si le tueur n'était autre que G. William Tanner ?

Les gens s'accordaient à dire que Billy avait bien failli le rendre fou. Et s'il y était parvenu ? Et si le shérif avait fini par péter un câble pour devenir le monstre qu'il avait un jour traqué ? Était-ce possible ?

Non.

Non. Jazz refusait de le croire. Tout le monde n'avait pas le meurtre dans le sang. Tout le monde n'était pas comme lui.

G. William se racla longuement la gorge et joignit l'extrémité de ses doigts devant lui sur la table.

— Bref. Elle n'a pas été étranglée comme Goodling : elle a été étouffée. Sans doute avec un sac plastique, d'après le rapport transmis de Lindenberg. Ils nous l'ont envoyé par e-mail, mais on ne l'a pas encore examiné dans le détail. On ignore pourquoi il a changé le nombre de doigts. On ne...

— C'est un décompte, l'interrompt Jazz.

Ce fut un éclair de génie, une intuition. Comme celle qui lui avait soufflé que Fiona Goodling, alors qu'il la nommait encore Jane Doe, était la proie d'un tueur en série.

— Il numérote ses victimes. Il prend un doigt supplémentaire à chaque nouveau meurtre. Et il abandonne le majeur derrière lui, en guise de provocation. C'est sa signature.

— Oui, sans doute. Ça paraît logique.

« Voici le monde invisible... »

— Vous avez besoin de moi sur cette affaire, G. William, déclara Jazz en se penchant vers lui. Je peux vous être utile. Laissez-moi voir ce rapport. Les deux, celui de Goodling et celui d'O'Donnelly. J'avais raison depuis le début et je peux vous aider.

L'espace d'un instant, il sentit G. William sur le point de céder, mais la seconde s'évanouit. C'est un non de la tête, vigoureux et implacable, qui lui succéda.

— Pas question. D'abord, si tu nous aides, ça finira par se savoir. Ensuite, j'aurai la presse sur le dos, et c'est bien la dernière chose dont j'ai besoin en ce moment – encore moins de ce connard de Doug Weathers. Il va tenter de surfer là-dessus pour obtenir la gloire et la fortune, exactement comme il l'a fait avec ton père.

— Mais...

— Non. Pas question de t'embarquer dans cette histoire. Je te l'ai dit l'autre jour : ton but, c'est d'essayer d'être normal. Être un ado, grandir, mener une vie correcte. Tu en as déjà vu suffisamment.

— Vous aussi.

Le shérif esquissa un sourire las, nerveux.

— Tu sais la différence entre toi et moi, gamin ? C'est que moi je

suis payé pour ça.

— D'accord, concéda Jazz en haussant les épaules. Vous m'avez convaincu. Je consens même à ne pas négocier mon salaire.

G. William frappa la table du plat de la main avec un éclat de rire.

— Bien tenté, Jazz. Joli. Mais je crois que j'ai suffisamment abusé de l'hospitalité de ta grand-mère pour la soirée. Désolé de l'avoir mise dans tous ses états.

Jazz le raccompagna jusqu'à la porte.

— Qu'est-ce que je ferais de mes nuits si elles étaient toutes calmes et tranquilles...

G. William lâcha quelques mots évasifs et pleins d'empathie tandis qu'il tournait la poignée, et posa son chapeau sur sa tête.

— Essaie de dormir, Jazz. Et, au fait, belle intuition.

Jazz sut que c'était toutes les excuses qu'il recevrait.

— Vous avez conscience qu'il y en aura d'autres ? insista-t-il. C'est un décompte croissant.

G. William ne dit rien. Il se contenta de hocher la tête, et, lorsqu'il franchit le seuil, Jazz crut voir un mort s'enfoncer dans la nuit noire.

Et un rêve.

Et un couteau.

(une deux)

Il y a toujours un couteau dans l'évier.

Et à présent dans sa main.

(c'est nouveau)

Et une voix.

(celle de Billy)

Et une main.

(ma main).

Une main sur le couteau.

Simple. Si simple. Comme découper de la volaille.

Et une autre voix dit :

(une, deux).

Tout va bien. Tout va bien. Je veux...

Le sang bouillonne dans le sillage de la lame.

C'est bien, petit. C'est bien.

(une entaille, deux entailles)

Comme ça, tu vois...

(une, deux)

Pour la seconde fois de la nuit, Jazz se réveilla en sursaut. Mais cette fois, on ne tambourinait pas à la porte. Tout était calme, à l'exception de Grandma qui ronflait par intermittence de l'autre côté de la cloison.

Jazz se redressa et, en moins d'une seconde, passa d'un sommeil de plomb à un éveil alerte, les neurones en ébullition. Sans savoir comment, pendant qu'il dormait, il avait fait le rapprochement. C'était le décompte. Les doigts. Il comprit... Était-ce seulement possible ?

Il alluma la lumière, l'ordinateur, et chercha des informations au sujet de Fiona Goodling. Avec une certaine ironie, que Jazz ne goûta qu'un instant, il découvrit l'article publié par Doug Weathers relatant l'affaire dans les moindres détails, de la découverte du corps dans le champ à l'identification de la victime. Étranglée. Les mains autour du cou. Oui. C'est sûr. Quoi d'autre ? Il savait qu'elle avait un copain. Mais quel âge avait-elle ?

Weathers avait inclus un lien vers la rubrique nécrologique du journal de sa ville, qui indiquait son âge : vingt-huit ans. Brusquement, Jazz eut des sueurs froides. Non, ce n'était pas possible...

Et Carla O'Donnelly ? Une étudiante. Probablement âgée de dix-huit à vingt ans. Il effectua une autre recherche et retrouva les articles de la presse locale de Lindenberg, qui rapportaient la découverte du cadavre. Un employé des chemins de fer l'avait trouvée près d'un aiguillage. Le type prenait sa pause cigarette. Jamais il ne l'aurait vue s'il n'avait pas donné un coup de pied dans un caillou et entendu le curieux bruit étouffé de la pierre dans un buisson d'herbes hautes... Il avait alors penché la tête... et sa vie avait basculé.

Une seconde... Lindenberg ? Ça n'était pas de là que venait Erickson ? Si ! Précisément.

S'était-il aussi trouvé sur les lieux du crime ?

Mais le journal n'indiquait pas le nom des policiers présents lors de la levée du corps de Carla O'Donnelly. En revanche, il donnait des détails sur le meurtre.

« Asphyxiée, rapportait le quotidien, sans doute étouffée avec un sac en plastique fermé à l'aide d'une corde. Elle avait dix-neuf ans. »

Bon Dieu, pensa Jazz en épongeant la sueur qui perlait au-dessus de ses lèvres. Je n'arrive pas à croire...

Il jeta un bref regard aux photos des victimes de son père. On aurait dit qu'elles le dévisageaient. Qu'est-ce que tu attends ? lui lancèrent-elles. Qu'est-ce que tu fais encore là ?

Était-ce lui qui, encore deux jours auparavant, s'en prenait à G. William et à son refus d'établir des liens ? La bonne blague. Apparemment, Jazz souffrait du même problème.

Les doigts. Les doigts m'ont perturbé. Je croyais qu'il s'agissait d'une signature, mais non. C'est complètement différent. C'est un décompte, mais pas le sien.

Jazz chercha le téléphone et composa le numéro de G. William. Il tomba sur la messagerie. L'annonce s'éternisa (« Vous êtes sur le répondeur de G. William Tanner. S'il s'agit d'une urgence, raccrochez et composez le 911. Sinon, vous savez quoi faire – et faites court. ») Jazz choisit ses mots. Au bip, il prit une profonde inspiration. Il voulait débiter tout ce qu'il savait, mais se devait de rester calme et surtout intelligible.

— G. William. Bonsoir. C'est Jazz.

Imperturbable. Impassible. Rationnel. Mais intérieurement, son sang bouillonnait et il hurlait.

— J'ai compris. Il va y avoir d'autres victimes. Et voici ce que je peux vous dire sur la prochaine...

Dans la lumière rasante de ce matin d'automne, Jazz n'était plus aussi sûr de lui. Il avait fait et refait le même cheminement intellectuel et n'avait trouvé aucune faille dans son raisonnement. Sauf que sa théorie était complètement folle. Mais G. William y verrait peut-être du potentiel.

Il engloutit un rapide petit déjeuner et installa Grandma dans son fauteuil favori, devant la télé. C'était le matin qu'elle allait le mieux. Elle se maintenait durant la journée, pendant qu'il était au lycée. Vers 15 ou 16 heures, les choses se gâtaient, et voilà pourquoi, entre autres, Jazz était impatient que la représentation des *Sorcières de Salem* commence d'ici une quinzaine de jours, pour en finir avec les répétitions. C'était aussi pour ça qu'il n'avait jamais pris – et ne pourrait jamais prendre – un petit boulot après les cours.

Il retrouva Howie au Caf'Hey, qui semblait encore plus bondé que d'habitude. Et ce matin, son meilleur ami arborait un énorme bleu sur le côté gauche de la mâchoire. On aurait pu croire qu'il avait été frappé au visage avec une chaussette remplie de pièces de monnaie.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? demanda Jazz.

— Tu veux que je te dise, mec ? Les armoires à pharmacie sont un danger public. Ces fichues portes, elles te sautent dessus comme des ninjas. Un bon conseil : sois prudent dans ta salle de bains.

À quoi ça ressemblait, de vivre dans un état de fragilité permanente ? s'interrogea Jazz.

Il était heureux de ne pas le savoir, mais redoutait le jour où Howie cesserait d'en rire. Ou, du moins, n'en rirait plus assez pour supporter cette interminable collection de bleus, d'écorchures et de contusions.

— Jolies valises, lui lança Howie.

Jazz mit quelques secondes à comprendre qu'il parlait de ses cernes.

— Ouais, mal dormi.

Il lui raconta alors la visite tardive de G. William et la confirmation qu'un tueur en série était bien à l'œuvre dans les parages.

— Ex-cel-lent ! s'exclama Howie en brandissant un poing, avant de s'apercevoir qu'il célébrait la présence en ville d'un meurtrier. Euh, je veux dire, tu sais... C'est cool que... Enfin, bref, t'avais raison...

Howie laissa sa phrase en suspens, et ils se regardèrent quelques

instants sans un mot.

— Qu'est-ce qu'ils ont aujourd'hui ? s'agaça Howie en jetant un œil au comptoir.

Helen n'était nulle part en vue, et le reste du personnel s'agitait pour tenir la cadence.

Mais avant d'avoir pu répondre, Jazz repéra Doug Weathers, qui se frayait un chemin dans la salle. Aussi tenace que des hémorroïdes, celui-là.

— Tirons-nous de là, annonça-t-il en entraînant Howie vers une autre sortie.

— Hé ! Et ma dose de caféine ? En plus, aujourd'hui, je voulais tenter un double latte potiron, sans mousse, avec sirop de vanille, girofle et...

— Viens, on prendra un Coca au lycée.

Ils étaient déjà en cours, dans leurs salles respectives, lorsque Jazz se rendit compte qu'il avait oublié d'emprunter le portable de Howie. Il voulait rappeler G. William et savoir ce que le shérif pensait de sa théorie. Pendant le déjeuner, les jérémiades incessantes de Howie qui réclamait son tatouage dès le week-end parvinrent à le distraire.

Cette histoire lui sortit de l'esprit durant le restant de la journée, jusqu'à la répétition, lorsque la porte arrière de l'auditorium s'ouvrit brutalement, avec un raffut similaire à celui d'un son de cloche détraqué. Assise sur son siège au milieu de la salle, Ginny se retourna et vociféra à un volume impressionnant pour son petit gabarit :

— Silence, s'il vous plaît, on est en répétition !

— Navré de vous interrompre, rétorqua Erickson, qui était tout sauf navré.

Il parcourut la moitié de la coursive en direction de la scène, se planta droit comme un i sur ses deux jambes, et pointa son doigt vers Jazz.

— Toi. Tout de suite !

Jazz, coincé entre Tituba et John Proctor, se retourna comme si on venait de l'accuser de sorcellerie.

— Moi ? Pourquoi ?

— Ne m'oblige pas à te traîner par les cheveux, rétorqua Erickson.

Après quelques mots d'excuse à Ginny et un geste rassurant à Connie, Jazz sauta de la scène et remonta le couloir. Erickson ne

l'attendit pas. Il tourna les talons et quitta la salle avant même que Jazz ait pu le rattraper.

Le flic patientait devant la vitrine des trophées, où il contemplait son propre reflet. Les cours avaient pris fin depuis déjà plus d'une heure et le hall du lycée était désert. Les membres des différents clubs étaient réunis dans diverses salles, et Howie traînait sans doute au CDI, où il devait observer la belle étudiante qui donnait des cours de soutien et rangeait les étagères en vue d'obtenir son diplôme de documentaliste. (Howie était devenu un fan d'E.E. Cummings, car c'était de sa section qu'on apercevait le mieux l'accueil de la bibliothèque.)

Jazz se planta derrière Erickson.

— On peut savoir pour qui vous vous...

Il n'eut pas le temps de poursuivre. Erickson fit volte-face si vite que Jazz se demanda comment il n'était pas tombé à la renverse. Les yeux plissés, il empoigna Jazz par le bras et l'entraîna sur le parking, où il le fit monter à l'arrière de la voiture de police.

Là, c'en était trop. Jazz en avait assez.

— Hé, j'ai des droits, abruti. Vous ne pouvez pas me malmener et faire ce qui vous chante avec moi.

— La ferme, répondit Erickson d'une voix monocorde.

Filer. C'était l'option la meilleure. Ouvrir la portière et sauter avant que le véhicule prenne de la vitesse. Il tendit le bras et apprit alors quelque chose qu'il aurait dû deviner seul : les voitures de flics n'avaient pas de poignées à l'arrière. Évidemment.

Erickson quitta le parking du lycée, et Jazz fut parcouru d'un léger frisson. Il était pris au piège. Erickson était armé, et c'était lui qui conduisait. Il pouvait emmener Jazz où il voulait, lui faire ce qui lui plaisait.

Une idée lui traversa l'esprit et l'obséda. Une série d'idées, à vrai dire, qui commençait par le souvenir d'Erickson, posté à l'écart sur la scène de crime de Fiona Goodling. Erickson faisant irruption à la morgue, le même soir. Et puis... Il venait de Lindenberg, où Carla O'Donnelly avait été assassinée. Il avait été formé par G. William... Avait-il accès à la messagerie du shérif ? Avait-il eu vent de la théorie de Jazz ? De ses suppositions ?

Jazz eut beau protester et exiger des explications, Erickson demeura résolument silencieux tandis qu'ils s'engouffraient sur le parking du commissariat, où il fit descendre Jazz, avant de le traîner jusqu'au

poste sous le regard interloqué de Lana.

C'était la deuxième fois en moins d'une semaine qu'elle le voyait escorté par un flic. Jazz lui lança son sourire rituel, histoire de ne pas perdre les bonnes habitudes. Malgré elle, Lana lui rendit son sourire, sans grande conviction.

— Le voici, annonça Erickson en poussant Jazz dans le bureau de G. William.

Le shérif était au téléphone et lâchait de temps à autre un grognement d'assentiment à son interlocuteur. Il renvoya Erickson d'un geste, et Jazz savoura l'air vexé de l'adjoin.

Celui-ci claqua la porte en sortant, si violemment que les photos accrochées au mur en tremblèrent. G. William parut ne rien remarquer.

— Assieds-toi, dit-il à Jazz lorsqu'il eut terminé.

— Non.

Jazz resta debout, bras croisés.

— On peut savoir ce qui se passe ? Vous ne pouvez quand même pas venir me kidnapper au lycée et...

— Et toi, Jazz, on peut savoir ce que tu fous ? siffla G. William. À quel jeu tordu tu joues ?

— Un jeu ? Je ne joue...

G. William dégaina son smartphone et le tripota un moment. Puis, Jazz entendit sa propre voix.

« J'ai compris. Il va y avoir d'autres victimes. Et voici ce que je peux vous dire sur la prochaine... Elle aura environ vingt-cinq ans. Elle sera brune. Une serveuse. La mort sera causée par une injection de produit déboucheur. Le corps sera à genoux, les mains jointes, attachées aux poignets pour figurer une posture de prière. Il lui manquera quatre doigts, mais on retrouvera le majeur sur la scène du crime. Et ses initiales seront H. M. C'est tout. »

G. William rangea son téléphone dans sa poche et toisa Jazz avec mépris. Ce dernier ne savait trop que penser. Il ne s'était pas attendu à ce que son message provoque une telle réaction.

— Je suis désolé, G. William. Je n'avais pas réfléchi.

Le shérif désigna la chaise et, cette fois, Jazz obtempéra. Puis il lui jeta un dossier sous le nez.

— Explique-toi, lâcha-t-il avec l'air dégoûté de quelqu'un qui trouve

un asticot dans sa pomme.

Les mains de Jazz tremblaient tellement qu'il eut du mal à retourner le rapport pour le poser sur ses genoux. L'étiquette indiquait « MYERSON, HELEN ».

Il sentit sa gorge se serrer au point d'étouffer.

— Helen Myerson, reprit G. William, lui épargnant le soin d'ouvrir le dossier. Vingt-cinq ans. Employée comme serveuse au Caf'Hey. Tu t'es sans doute déjà assis à l'une de ses tables avec tes copains, Jazz. Elle est brune. Elle a été découverte ce matin dans une grange abandonnée à l'ouest de la ville. Tu connais l'endroit ? Évidemment que tu le connais, poursuivit-il sans attendre la réponse. Pour ce qui est de la cause du décès, on n'a pas encore le retour du labo, mais ça m'avait tout l'air d'une crise cardiaque. On a retrouvé une seringue et une bouteille de déboucheur près du corps, au cas où on aurait raté le message. Quant au cadavre, devine quoi, Jazz ? Il était en position de prière. Alors, Jazz, conclut G. William en se penchant vers lui, menaçant : tu as quelque chose à dire ?

Mon Dieu, j'avais raison. D'abord trop sonné pour articuler un mot, Jazz finit par redouter que son silence ne passe pour un aveu.

— Je... je n'ai rien fait, bredouilla-t-il. Ce n'est pas moi.

La colère du shérif se changea en une suspicion moqueuse.

— Pourquoi dis-tu une chose pareille ? Je ne t'ai pas accusé de quoi que ce soit.

Avant d'être arrêté, Billy avait été interrogé plusieurs fois par la police au sujet de ses crimes, toujours en tant que simple témoin. Billy y prenait du plaisir, ravi d'observer la progression de l'enquête dont il était l'objet. Il avait coopéré, sans jamais trahir quoi que ce soit. C'est l'une des leçons qu'il avait plus tard martelées à son fils : « *N'en dis jamais plus aux flics qu'ils t'en demandent. Jamais, jamais, jamais !* »

Jazz venait d'enfreindre cette règle.

— Ce n'est pas moi, répéta-t-il, s'enfonçant dans un trou dont il ne savait pas comment ressortir.

Il avait ce qu'on appelle des informations compromettantes. Il connaissait des détails que seuls le tueur ou des témoins du crime pouvaient connaître et il devait s'en expliquer, ou les flics pourraient le croire coupable... Et Jazz ne pouvait pas vraiment leur en vouloir. Après tout, n'était-il pas logique que le fils du plus célèbre des tueurs en série saute un jour le pas lui aussi ?

— Si tu as quelque chose à me dire, c'est le moment de parler,

répéta G. William, appuyé sur son bureau. Ici, il n'y a que toi et moi. On peut chercher une solution ensemble, ou bien je peux trouver les réponses tout seul.

L'homme voûté, fatigué et pathétique de la veille avait disparu. À présent, G. William débordait d'assurance. Évidemment. C'était l'homme qui avait résolu les deux derniers crimes de Billy Dent et cueilli l'assassin chez lui. Jazz repensa à la première fois qu'il avait vu G. William. Cette image était à jamais gravée dans son esprit, dans ses prunelles, même : le shérif faisait irruption dans la Salle de jeu, avec un flingue énorme pointé sur Jazz.

« Lâche ça ! Lâche tout ! Ou je te jure que je te bute. »

— Ce n'est pas moi ! s'écria Jazz. C'est mon père. C'est Billy !

— Très bien, très bien. Merci. Oui, d'accord. Vous aussi, dit G. William.

Il s'enfonça dans son siège et observa Jazz, assis devant lui, qui tenait le dossier de Helen Myerson sur ses genoux. *Myerson*. Elle lui avait servi des dizaines de litres de café et il ne connaissait même pas son nom de famille. Il chercha à se rappeler la dernière fois qu'il l'avait vue. Deux jours plus tôt, peut-être... Weathers était là, et Jazz ne l'avait pas vu depuis longtemps. Alors Howie et lui avaient pris leur commande à emporter. Avait-il au moins laissé un pourboire ? Jazz ne s'en souvenait pas, mais brusquement, ça paraissait essentiel.

G. William acheva sa conversation téléphonique. Quelques minutes avaient suffi à confirmer ce qu'ils savaient déjà.

— Billy est toujours au frais dans sa cellule, annonça le shérif. Le gardien a dit qu'il était exactement là où il était supposé se trouver. Toute la nuit, puis toute la journée, et encore toute la nuit. Comme tous les jours depuis quatre ans. Il n'a pas bougé et n'ira nulle part. Alors, à moins que ton père n'ait inventé le moyen de se téléporter ou n'ait développé le don d'ubiquité...

Les yeux rivés sur le rapport Myerson, Jazz secoua la tête. C'était d'une évidence criante. Tout concordait. Il avait découvert la veille au soir une logique en étudiant les meurtres de Goodling et O'Donnelly, puis en observant les victimes de Billy. Une logique comparable à celle de Billy Dent.

— La première victime de Billy, avait-il expliqué à G. William quelques instants plus tôt, s'appelait Cassie Overton. Sa vie, son âge, son physique, sa mort : absolument identiques à ceux d'O'Donnelly. Sa deuxième victime était Farrah Gordon. Son âge, sa profession, sa couleur de cheveux correspondaient à ceux de Fiona Goodling. Et maintenant, une troisième victime, portant les mêmes initiales que celles de Helen. Harper McLeod. Serveuse. Vingt-cinq ans. Brune. Et c'est là que Billy a commencé à s'amuser. Les injections de produit déboucheur. C'est une substance qui provoque des contractures musculaires et une douleur intense. Elle entraîne une arythmie, puis une crise cardiaque. C'est là qu'il avait commencé les mises en scène, et qu'on lui avait donné le surnom de l'Artiste.

— Ce n'est pas ton père, déclara G. William d'une voix douce.

Le shérif se voulait sans doute rassurant, mais Jazz ne pouvait pas le prendre comme tel. Il ignorait ce qui était pire : l'idée que Billy se soit

échappé pour revivre ses heures de gloire, *ou que...*

— Quelqu'un qui s'en inspire, peut-être, souffla G. William presque pour lui-même, comme si Jazz n'était pas là. Quelqu'un qui s'amuse à nous offrir sa plus belle imitation de Billy Dent ?

Oui, c'est bien cet « ou que... » qui l'inquiétait. Un imitateur. Quelqu'un qui connaissait les meurtres de Billy sur le bout des doigts.

Et le copieur le plus évident, aux yeux de tous, serait très certainement Billy Dent Junior, aussi appelé Jasper Francis Dent. Howie avait peut-être tort : après tout, ça ferait un nom idéal pour un tueur en série.

Jazz humecta ses lèvres sèches. Il lui fallut bien une minute pour retrouver la parole, pour dire les mots qu'il ne voulait pas prononcer. Mais il fallait qu'il sache.

— G. William, vous ne pensez quand même pas que c'est moi ?

— Je préfère ne pas le penser.

On aurait dit qu'il essayait de convaincre quelqu'un. Lui-même ? Jazz ?

— Ça... ne répond pas vraiment à ma question.

G. William se redressa sur sa chaise et, subitement, sans aucune raison apparente, se mit à pianoter un rythme enlevé sur son bureau.

— Il y a tout un tas de gens qui en savent long sur les meurtres de ton père, Jazz. Tu es loin d'être en tête de ma liste de suspects.

Ah.

— Mais j'y suis quand même ?

— Si ma mère était encore en vie, Jazz, elle y serait aussi, jusqu'à ce que je l'innocente, répondit-il d'un air bougon. Tu connais le principe...

Oui, Jazz le connaissait, mais ça ne lui remontait pas pour autant le moral. Il ne pouvait pas s'en remettre aux subtilités de langage et aux caprices procéduriers de la police. G. William avait son opinion, mais, très vite, tout cela le dépasserait. Les groupes d'intervention, les journalistes, tout le foin habituel allaient déferler sur Lobo's Nod. Tôt ou tard – et sans doute plus tôt qu'il ne le pensait –, quelqu'un dirait : « Hé, vous savez quoi ? Voilà des jours qu'on cherche un mystérieux tueur alors que le suspect le plus évident est dans l'auditorium du lycée, déguisé en puritain, et crie à qui veut l'entendre qu'il a du sang sur la tête. »

Parce qu'au fond, quoi de plus logique que d'imaginer que Jazz avait finalement pété les plombs et décidé de marcher dans les traces du Paternel ?

Jazz faisait tout son possible pour se dominer, mais il avait dû se trahir, parce que G. William, toujours de sa voix douce, reprit :

— Ne t'en fais pas, Jazz. On va retrouver ce type. C'est comme si c'était fait, tu m'entends ?

— Les meurtres ne s'arrêteront pas là, dit Jazz. Après le numéro 3, Billy s'est déchaîné. Il a commis trois crimes les uns à la suite des autres. Vous verrez...

— Écoute-moi bien, l'interrompit G. William. Peut-être que ce type ne reproduit pas toute la carrière de ton père. Il a pu s'en inspirer, c'est certain, mais ça ne veut pas dire qu'il la suit à la lettre. Ces deux premiers cas étaient plutôt classiques : asphyxie, strangulation...

— Mais c'est exactement ce que Billy a fait !

Jazz n'arrivait pas à croire que G. William fasse encore preuve de scepticisme.

— Lui, répondit calmement le shérif, comme des milliers d'autres. Il n'y a rien de singulier à étrangler quelqu'un ou à l'étouffer avec un sac plastique.

— Mais les initiales... Les victimes... En particulier la dernière... Ça pourrait presque être la même personne !

— Je sais que tu cherches à nous aider, reprit G. William en s'enfonçant dans sa chaise, mais dans un cas comme ça, il y a pire qu'un refus à établir des liens.

— Ah oui ? Comme quoi, par exemple ? rétorqua Jazz, tentant de dissimuler son mépris.

En vain.

— Quand on veut serrer ces types, Jazz, il y faut réfléchir en aveugle, dans le noir. Les apparences sont souvent trompeuses. J'imaginais que toi, mieux que quiconque, en serais conscient. Pire que le refus d'établir des liens, il y a l'excès de certitude. Être persuadé qu'on a compris, se dire qu'on tient toutes les réponses avant même de les avoir. Tu n'as jamais pensé que tout cela pourrait être un coup monté ? Hein ? Que ce type se jouait peut-être de nous ?

Jazz haussa les épaules. Certes, c'était plausible... Mais il y avait le doute, atroce, insupportable, dans un recoin de sa tête. Impossible de l'ignorer, pas plus que ce nœud qui lui vrillait l'estomac... Et tout cela

lui disait que c'était peu probable.

— Si je voulais semer les flics, poursuivit G. William, tu sais ce que je ferais ? Je leur ferais croire que je respecte une liste prédéterminée. Et je la suivrais scrupuleusement avant de prendre la tangente au moment même où ils s'attendraient à me cueillir.

— Je n'en suis pas sûr.

— On ne peut pas sous-estimer ces gens-là. Ce type ressemble effectivement à ton père. Terriblement méthodique, très intelligent. Tu sais comment on a retrouvé Helen ? Je vais te le dire : un coup de fil anonyme. Un appel au 911 passé depuis une cabine à l'extérieur de la ville. Exactement comme pour Goodling. À ton avis, de qui provenait-il ?

— De l'assassin, évidemment.

— Tout juste, répondit G. William avec un sourire satisfait. C'est forcément lui. Il nous manipule. Et il nous fait croire qu'il suit le chemin tracé par Billy. Et pour mieux nous guider, il doit s'assurer qu'on retrouve chaque indice. Alors, il nous met sur la voie. Mais tu sais comment fonctionnent ces types, Jazz. Ils ne nous tendraient pas la main à moins de nous braquer un pistolet chargé sur la tempe. C'est un piège. Et je n'ai pas l'intention de m'y laisser prendre.

— Mais...

— Écoute, on va se plonger dans l'enquête. On va l'envisager sous toutes les coutures, sous tous les angles. Y compris celui de Billy. On mettra sans doute aussi le FBI sur le coup, dès qu'on aura rempli leur fichue paperasse pour confirmer que Goodling et O'Donnelly ont été victimes du même assassin. Alors ne t'en fais pas, on l'aura, ajouta-t-il avec un signe de tête distrait. On le retrouvera, Jazz. L'époque de ton père ne se répétera pas. Ce type est encore très loin d'avoir atteint un nombre à deux chiffres, tu m'entends ?

Jazz acquiesça sans conviction. G. William s'agrippa au bureau pour s'extirper de son siège.

— Allons-y. Je te ramène au lycée.

Le trajet se fit en silence. G. William ne le rompit qu'une seule fois, pour s'excuser de l'avoir arraché aussi brutalement à son cours de théâtre.

— Ça ne fait rien, assura Jazz.

— Les derniers jours ont été pénibles pour Erickson. Pour la découverte de Myerson, il était le premier sur les lieux. Et il était

également là le premier pour Goodling. Le pauvre vient d'être muté de Lindenberg et, à peine arrivé ici, il voit les cadavres s'empiler, s'esclaffa G. William sans gaîté. Forcément, ça perturbe. Tu sais ce que c'est.

— Vraiment, ça n'est pas grave.

La répétition n'était pas terminée lorsqu'ils atteignirent le parking. Jazz reconnut certaines voitures, dont la Kia cabossée de Ginny.

— Jazz, à présent, ça suffit, lui ordonna G. William tandis qu'il sortait du véhicule. Les enquêtes parallèles, c'est fini pour toi, vu ? Si d'autres idées te viennent, tu m'en parles d'abord, OK ?

— OK.

Il adressa un dernier signe au shérif, puis s'engouffra dans l'auditorium où le cours s'achevait. À l'exception de Connie et Ginny, tous semblèrent surpris de le revoir, comme s'ils l'imaginaient déjà derrière les barreaux. Normal. Il ne pouvait pas vraiment leur en vouloir.

Les autres membres de la troupe s'étaient dirigés vers le parking. Il ne restait que Connie et Ginny, hors d'elle.

— Je n'arrive pas à croire qu'il se soit permis de t'emmener de cette façon. J'allais avertir ta grand-mère, mais Connie m'en a dissuadée.

— Elle a eu raison, répondit Jazz en serrant la main de Connie, qu'il n'avait pas lâché depuis son retour. Merci.

— Par contre, j'étais à deux doigts d'appeler un avocat. Mon frère connaît quelqu'un...

— C'était un malentendu.

Il démarra son numéro de charme. Mine détendue, sourire nonchalant, l'air de rien, façon « tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes, chérie ». Ça mettait tout de suite les gens à l'aise. Il tenait ça de Billy et c'était redoutablement efficace. Un automatisme qui s'attrapait redoutablement vite.

Jazz ignorait si c'était l'atmosphère de l'auditorium, avec les décors des *Sorcières* qui traînaient un peu partout, mais soudain, une autre réplique d'Hale lui revint : « La théologie, monsieur, est une forteresse ; et aucune brèche dans ses murailles n'est négligeable. » Jazz considérait son mental de la même manière. La moindre fissure, le moindre écart pourraient mener à...

— Dis-moi si je peux faire quelque chose, reprit Ginny en lui tapotant le bras. Si tu as besoin que je rédige un courrier, ou...

Jazz réprima un éclat de rire. Une lettre ! Sacrée Ginny Davis, avec ses boucles folles et son inénarrable optimisme baba cool.

Connie resta silencieuse jusqu'à la voiture.

— Et maintenant ? demanda-t-elle, même si son expression grave et la tension qu'il avait sentie dans sa main indiquaient qu'elle avait déjà compris.

— Jusque-là, j'ai ignoré les conseils de G. William, déclara-t-il. Voyons ce que ça donne si je continue.

Sa grand-mère étant non seulement une vieille peau sénile et dangereuse, mais aussi une vieille peau sénile, dangereuse ET raciste, Jazz devait préparer le terrain avant de laisser Connie franchir le seuil de la maison. Après y avoir mûrement réfléchi, Jazz avait opté pour ce que Billy avait un jour appelé « le sédatif du pauvre », à n'utiliser qu'en cas d'urgence, et si on n'avait rien d'autre sous la main. Il broya un comprimé d'antihistaminique et le mélangea à la soupe de Grandma, qu'il lui servit devant la télé. Il ne lui fallut pas plus de quelques minutes pour piquer du nez avant de s'effondrer sur la chauffeuse usée jusqu'à la corde, déjà vieille à l'époque où Billy était né. La cuillère tinta contre le bol, et Grandma manqua de renverser le contenu sur ses cuisses, mais Jazz la surveillait et rattrapa le tout au moment où il lui glissait des mains.

Il prit son pouls. Tout allait bien. Elle dormirait profondément pendant quelques heures. Il la souleva sans difficulté : entre la peau et les os, Grandma n'avait que sa folie et sa méchanceté, et chacun sait que ça ne pèse pas bien lourd. Il l'étendit sur le sofa, puis appela Howie pour l'informer que la voie était libre.

Vingt minutes plus tard, ils étaient tous les trois dans sa chambre. Howie était installé à son bureau, et Connie assise en tailleur sur son lit. Il avait la tête posée sur ses genoux.

— C'est morbide, déclara-t-elle pour la énième fois en observant les photos sur le mur.

— Ça m'a aidé à comprendre la logique du type, argua Jazz.

— C'est quand même morbide.

— Mais non, ça n'est pas morbide, intervint joyeusement Howie. Juste carrément malsain !

Il catapulta un élastique et toucha la victime numéro vingt-sept, Marsha Van Horn, entre les deux yeux.

— Oups ! Pardon.

Jazz se massa le front. Un élastique en pleine figure, la pauvre Marsha n'en était plus à ça près.

— Il faut qu'on arrive à y voir clair. J'ai besoin de votre aide.

— À vos ordres ! lança Howie avec un salut militaire.

Connie caressa les cheveux de Jazz.

— Moi, je suis la voix de la raison et je te dis d'oublier toutes ces histoires.

— Impossible, répondit Jazz.

— L'homme doit suivre son destin, renchérit Howie dans ce qui était sans doute la pire imitation de John Wayne jamais entendue. Il doit charger son Colt et...

— Plus personne n'utilise de Colt, l'interrompt Jazz.

Pas besoin de lever les yeux, il savait que Howie était mort de honte.

— Mais je dois effectivement aller jusqu'au bout. Je dois leur prouver que je peux faire plus que mettre en pratique ce que Billy m'a appris, que ça peut me servir à faire quelque chose de bien.

— Tanner est sur l'affaire, dit Connie en l'embrassant sur le front. Il a arrêté ton père, un type qui se contente de l'imiter ne devrait pas lui poser de problème.

— Attraper Billy, ça a été un coup de chance pour G. William, objecta Jazz. Il en aura peut-être moins cette fois. D'ailleurs, il n'est pas vraiment convaincu que l'assassin suive la logique de Billy.

— Mais c'est quoi, exactement, cette logique ? intervint Howie, qui pivota sur sa chaise pour mieux observer le mur de victimes. Alors, Victime *numero cuatro*...

— *Cuatro*, le corrigea Connie, exaspérée.

— ... s'appelait Vanessa Dawes. V.D. Vraiment démente.

— Ça t'amuse ? grinça Connie.

— Une comédienne, récita Jazz sans leur prêter attention, les yeux rivés sur le plafond.

Il n'avait pas besoin de consulter les dossiers. Le moindre détail concernant les victimes de Billy était à jamais gravé dans sa mémoire.

— Originaire de Boise, dans l'Idaho.

— L'État de la patate !

— Elle est arrivée à New York à l'âge de dix-neuf ans, poursuivit Jazz, ignorant toujours Howie. Elle était en vacances avec des amis, qui longeaient la côte Est vers le sud en train, lorsqu'elle a croisé la route de Billy. C'était dans un petit restaurant, elle avait commandé un sandwich au corned-beef...

Soudain, c'était comme s'il y était, comme s'il revivait la scène telle

que Billy la lui avait décrite. Il se rappela l'éclat obscène du regard de son père tandis qu'il lui expliquait comment il avait fait mine de reconnaître Vanessa, puis s'était confondu en excuses en réalisant qu'elle n'était pas celle qu'il croyait...

« J'ai même dit : "Vous devez me prendre pour un dingue." Et elle m'a répété que non, bien sûr, absolument pas, qu'elle comprenait tout à fait, que ça lui arrivait très souvent... »

— Elle avait tourné dans quelques pubs, continua Jazz. Rien d'extraordinaire. Des spots locaux, régionaux. Mais assez pour laisser Billy flatter son ego et lui faire croire qu'il était inoffensif. Après, il lui a suffi de lui offrir un verre, de la prendre à part.

— Et hop ! Infirmière, quelques milligrammes de déboucheur, s'il vous plaît.

— Howie ! s'emporta Connie en frappant le lit du poing. Ces gens sont morts !

Vexé, Howie se retourna et joua avec la souris.

— Billy avait déjà tué une serveuse dans cette même ville. Et il y est resté trois semaines. Il a ensuite assassiné Vanessa, puis deux autres personnes, avant de se tirer.

— Donc, ça signifie que notre type va commettre encore trois meurtres avant de mettre les voiles ?

Jazz se redressa et acquiesça. Il observa le mur, et Vanessa Dawes en particulier.

— Toutes les victimes du copieur correspondent à celles de Billy : même métier, même couleur de cheveux, mêmes initiales, même âge. Nous cherchons donc une fille brune de vingt-deux ans, avec pour initiales V.D., et qui habite le coin.

— Lobo's Nod n'est pas vraiment Hollywood, fit remarquer Howie. Les actrices, ça ne court pas les rues. Et comment s'y prend-on pour les retrouver ?

— Et s'il élargissait un peu le champ ? demanda Connie d'un ton las, légèrement distant, comme si elle réfléchissait tout haut.

— Tu penses à quoi ? demanda Jazz.

— Peut-être rien de concret, répondit-elle en observant Jazz, puis Howie qui s'était retourné sur sa chaise. C'est sans doute...

— On t'écoute, dit Jazz, la voix un rien plus sévère.

— Gros Plan. À Tynan Ridge. Vous connaissez ? Tous les acteurs

passent par là.

Presque à l'unisson, les deux garçons secouèrent la tête.

— C'est un cours d'art dramatique. Un type... ; je ne me rappelle pas son nom. Il était dans cette série débile où un singe résout des enquêtes...

— Connie, l'interrompt Jazz d'un ton qui signifiait : « accouche ».

— Bref, il a fondé sa propre école. Il organise des stages d'été, des trucs du genre. Je m'étais renseignée quand on a emménagé, mais c'était trop cher. On doit y trouver des tas de comédiennes, y compris de Lobo's Nod.

Jazz hocha la tête. Oui, ça paraissait logique. Mais il y avait aussi...

— Et *Les Sorcières de Salem* ? intervint Howie, lui ôtant les mots de la bouche. Il y a aussi des actrices ici, à Lobo's Nod.

— Elles sont trop jeunes, argua Jazz, encore au lycée. À vingt-deux ans... On pourrait penser à quelqu'un qui faisait partie du cours de théâtre de l'école, il y a... quoi ? Quatre ou cinq ans. Et qui vivrait encore en ville. Il faudrait creuser de ce côté.

Il bondit du lit et aboya ses ordres.

— Connie, prends la voiture de Howie et pars faire un tour à Gros Plan. Interroge le singe, enfin l'acteur-prof, quoi, pour savoir si l'une de ses élèves correspond à nos critères. Tu y es déjà allée, le type te reconnaîtra sûrement. Howie et moi, on retourne au lycée pour jeter un œil au registre du club de théâtre et des pièces qu'ils ont montées ces dernières années.

— On devrait prévenir le shérif, observa Connie, dubitative. C'est son domaine, pas le nôtre.

— Oui, renchérit Howie, et puis d'abord, pourquoi est-ce qu'elle prendrait ma voiture ?

Devant leur réticence, Jazz fit la seule chose qui lui vint à l'esprit. Il marqua un silence, feignant de peser le pour et le contre. Puis il ouvrit la bouche, hésita et fixa le sol d'un air honteux.

— Écoutez, balbutia-t-il en se demandant si le léger trémolo dans sa voix allait les convaincre.

Lorsqu'il redressa la tête, ils l'observaient tous les deux, captivés, fascinés. Un soubresaut aussi terrible que délicieux palpita en lui. L'illusion était parfaite, pourtant, il était loin d'avoir terminé.

— C'est très important pour moi, reprit-il dans un murmure

exagéré, comme s'il retenait ses larmes. Vous ne comprenez pas. G. William refusera de nous écouter. Si on parvient à trouver des preuves tangibles à lui présenter, alors, peut-être... peut-être que je pourrai enfin associer le nom de Dent à quelque chose de bon et d'honorable, pour une fois.

Lorsque Connie l'enveloppa de ses bras, il sut qu'il les tenait tous les deux.

Quelques instants plus tard, ils se dirigeaient vers les voitures.

Jazz ne se sentait pas très fier de lui.

Non. Rectification. Pour être tout à fait honnête, Jazz devait bien avouer qu'il s'enorgueillissait presque de la façon dont il avait manipulé Connie et Howie pour les conduire exactement là où il le voulait. Là où il le devait.

Car tout cela était nécessaire, se persuada-t-il. Ils l'entravaient quand le reste du monde le propulsait en avant. Il n'avait pas le choix.

Il s'agissait d'un don, et s'en servir était plutôt amusant. Quel mal y avait-il à ça, après tout ? Rien qu'une brève montée d'adrénaline, un délice de pure jouissance qui se propageait dans tout son être. Il n'avait tué personne. Il n'avait blessé personne.

Il accéléra et la Jeep fila en direction du lycée. Il faisait déjà nuit, et les rues de Lobo's Nod étaient presque désertes. Encore un petit coup de cravache, et la voiture grimpa à neuf kilomètres à l'heure au-dessus de la limite autorisée. Il savait que les flics de Lobo's Nod appliquaient une tolérance de dix kilomètres à l'heure.

— Tu es sûr que c'est la meilleure solution ? insista Howie. Enfin, que les vrais policiers s'y prennent de cette manière ? En cherchant la victime plutôt que l'assassin ?

— Parfois, il faut savoir se contenter de ce qu'on a.

— Et si j'avais déjà ma théorie concernant l'identité du tueur ?

Jazz esquissa un sourire en coin. Voilà qui promettait d'être drôle.

— Je t'écoute.

— Je pense que c'est ce cinglé de Weathers.

Jazz ouvrit la bouche. Et la referma.

— Ça n'est pas... complètement débile.

— Merci, sympa. C'est bon pour la confiance en soi.

— Il connaît bien les crimes de Billy. Et il serait ravi que les médias

s'emballent de nouveau pour Lobo's Nod...

— Ah ! Tu vois !

Jazz songea à Weathers et à son ego. Et Weathers était un suspect nettement moins farfelu que G. William, qu'il avait, dans un accès de rébellion, brièvement soupçonné. Il s'en voulait toujours.

— C'est possible, admit-il. Mais notre meilleure chance reste de trouver la prochaine victime. Ça nous mènera directement au coupable, que ce soit Weathers ou pas.

Howie passa son bras par la vitre pour sentir l'air entre ses doigts.

— Comment j'ai pu te laisser m'embobiner dans une histoire pareille ? Enfin, non. C'est tout à fait normal que tu m'embobines. Mais que Connie ait marché...

— À nous trois, nous allons la trouver, affirma Jazz. Ce mec est fini. Mais il ne le sait pas encore.

— Combien de personnes a tuées ton père ?

— Cent vingt-quatre, répond-il en ajoutant, comme toujours, sa mère au décompte officiel.

— Et tu crois vraiment qu'on va arrêter ce mec après trois meurtres ?

— Il cherche à se faire prendre. Un jour, Billy m'a dit qu'au fond la plupart de ces types voulaient se faire coincer. Lui, c'est presque comme s'il agissait un drapeau blanc sous notre nez.

Howie laissa échapper un rire sceptique.

— Si ça marche...

— Si ça marche, mon pote, je me fais faire deux tatouages.

Howie brandit le poing en poussant un cri victorieux.

— Yes ! Le père Noël existe, même en Virginie !

Avec un sourire, Jazz secoua la tête.

— Tu es vraiment trop inf...

Il s'interrompt au milieu de sa phrase, les yeux perdus sur la route.

— Merde...

— Jazz ! hurla Howie à pleins poumons.

Sortant de sa torpeur, Jazz évita de justesse une voiture au croisement. Il pila, et la Jeep s'arrêta au milieu de l'intersection dans un crissement de pneus. L'autre conducteur lança un coup de Klaxon

furieux qui n'était plus qu'une plainte lointaine lorsqu'il disparut au bout de la rue.

— Le feu était rouge ! s'exclama Howie. Rouge de chez rouge ! Rouge comme la houppelande du père Noël. Bon sang, regarde-moi ça, dit-il en levant le bras, où fleurissait déjà un énorme bleu, causé par le choc contre l'accoudoir.

— Je ne l'ai pas vu.

Jazz fut surpris de constater que son cœur ne battait pas plus vite, que son souffle était parfaitement régulier. Il avait failli percuter une autre voiture à pleine vitesse, et le résultat n'aurait pas été beau à voir. La vieille Jeep ne possédait pas d'airbags. Il aurait pu littéralement manger le volant. Quant à Howie... Sa ceinture de sécurité aurait suffi à provoquer une hémorragie interne.

— Tu as voulu nous tuer, ou quoi ?

— Virginie, souffla Jazz. Tu as bien dit « Virginie ».

— Eh bien, quoi ? Je ne pouvais pas deviner que ce mot t'offenserait au point de...

— On doit y aller.

Jazz enclencha la marche arrière et écrasa la pédale d'accélérateur. Il fit un dérapage et repartit en sens inverse.

— Qu'est-ce que tu fais ? Le lycée est par là !

— Je sais. Mais on ne va pas au lycée. On va chez Ginny.

— Ginny ? Tu veux dire Mlle Davis ? Qu'est-ce qu'on va faire chez elle ?

Jazz se concentra sur la route. Il était bien au-dessus de la limite autorisée, tolérance des flics comprise. Howie n'était pas idiot. Il finirait par faire le lien.

— Oh, bon Dieu ! s'exclama ce dernier quelques instants plus tard. Ginny ! Virginia Davis. Une comédienne aux cheveux bruns.

— J'ignore son âge, mais elle sort tout juste de la fac. Je te parie qu'elle a vingt-deux ans, grinça Jazz en se penchant comme un pilote de rallye sur son volant, qu'il serrait entre ses doigts comme une gorge. On peut savoir ce que tu fais ?

Howie venait de tirer son portable de sa poche.

— J'appelle le shérif. C'est sous sa juridiction. Au sens littéral.

Jazz se risqua à lâcher le volant d'une main pour lui arracher le

téléphone.

— Hé ! gémit Howie.

— Tu préviens G. William et deux éventualités se présentent. Un, il ne nous croit pas, et c'est retour à la case départ. Deux, il nous croit, envoie une armada de flics sur place et met notre assassin en fuite.

— Et c'est pas une bonne chose, ça ? insista Howie en essayant de récupérer son bien, que Jazz laissa tomber sur le siège entre ses jambes.

— Non. On doit garder une longueur d'avance sur le tueur, mais il ne faut surtout pas qu'il change de direction. Tu piges ?

— Donc s'il croit que personne ne se doute...

— On se pointe là-bas. On lui demande si elle n'a rien remarqué de bizarre ces derniers jours, genre, un type qui lui tournerait autour. Si oui, alors on raconte ce qu'on sait à G. William et il mettra en place une équipe de surveillance discrète. Sinon, on verra si elle connaît d'autres comédiennes avec les mêmes initiales qui habiteraient en ville. Ça ira plus vite que d'éplucher les fichiers du lycée.

— Ah, je comprends pourquoi tu m'as emmené, moi, plutôt que Connie. Dès que ça devient illégal, on peut toujours compter sur ce bon vieux Howie.

— Ta vie serait mortellement ennuyeuse sans moi, lui lança Jazz d'un air ravi. Et tu le sais.

— Ouais, enfin si tu ne veux pas effrayer le type, tu ferais mieux de ralentir, parce que si on déboule sur le parking de Mlle Davis comme deux cinglés sortis de l'asile, il y a de bonnes chances qu'il nous repère.

Pas faux. Jazz leva le pied et, le temps d'atteindre l'immeuble de Ginny, la Jeep s'inséra normalement dans la circulation.

Lorsque les rôles pour *Les Sorcières* avaient été officiellement distribués, Ginny avait invité chez elle tous les participants pour une lecture informelle, afin que tous apprennent à mieux se connaître. Jazz avait passé le plus clair de la soirée dans la cuisine, mal à l'aise au milieu de tant de gens dans une si petite pièce. En observant Connie, qui papillonnait sans effort d'un groupe à l'autre, il avait fini par prendre le coup et s'était intégré. Un succès, en somme, et même un double succès, car il connaissait à présent l'adresse de Ginny : un minuscule immeuble à deux étages coincé entre un pressing et une laverie automatique, tel un Lego mal emboîté.

Il s'engagea sur le parking et appuya son doigt contre le pare-brise.

— C'est sa voiture, indiqua-t-il à Howie. Elle est chez elle.

Il se gara. Balaya du regard les environs. À première vue, rien d'anormal. Aucun véhicule immatriculé dans un autre État. Aucune fourgonnette ou grosse berline qui pourrait servir à transporter un corps.

— Finissons-en, lâcha Howie avec tant d'angoisse que Jazz eut presque envie d'éclater de rire.

— Allons-y, dit-il en coupant le contact avant de lui rendre son portable.

Ginny habitait au dernier étage, sans ascenseur. Avec ses grandes jambes, Howie avala les marches trois par trois et dépassa Jazz sans difficulté.

— J'ai gagné ! s'esclaffa-t-il en frappant à la porte.

— Il y a quoi à gagner, exactement ?

— Le droit de frimer.

Jazz laissa courir. Ils attendirent une réponse. Rien.

— Elle n'a sans doute pas entendu. Frappe plus fort.

— Je marque facilement, répliqua Howie, comme si Jazz avait besoin qu'on le lui rappelle.

Jazz poussa doucement son ami et toqua : trois coups brefs, secs, impossibles à ne pas entendre.

— Elle est peut-être sortie.

— Sa voiture est dans le parking. Elle... Attends.

Jazz colla une oreille contre la porte.

— Quoi ?

— Chut !

Jazz fit signe à Howie de se taire et se concentra. À l'intérieur, il percevait... quelque chose.

— J'entends...

— Elle arrive ?

Jazz se recula et baissa les yeux vers la serrure. Son estomac se noua. Venait-il d'apercevoir un reflet ? Il se pencha et renifla, sans prêter attention à Howie, qui cherchait à savoir à quoi il jouait.

De la colle. Il y avait de la superglu dans la serrure.

« Besoin d'un peu d'intimité ? proposa la voix de Billy depuis le passé. Besoin d'un moment tranquille, de ne pas être dérangé ? Alors tu dois t'assurer que tu ne seras pas dérangé, tu vois ce que je veux dire ? Bloque les issues. Les fenêtres. Que personne puisse entrer. Et le bonus : quand les flics se pointeront, ils devront défoncer la porte. Défoncer une porte, ça crée un bordel pas possible. Et le bordel est notre ami, Jasper. Les indices, ça se perd facilement dans un bordel. Les gens se perdent dans un bordel... »

Le cœur de Jazz s'emballa. Un gémissement strident emplit ses oreilles.

— Il est ici, souffla-t-il.

— Hein ?

Howie fixa Jazz, les yeux ronds, comme un gamin resté coincé en haut de la grande roue.

Jazz attrapa son ami par la nuque et lui glissa à l'oreille :

— Il. Est. Ici.

— Bordel !

— Barre-toi, Howie. Sors d'ici. Appelle les flics. Fais le guet du côté de l'échelle de secours, dans la ruelle, au cas où il chercherait à filer.

Howie avait les yeux dans le vague, paralysé par la panique. Jazz le poussa, violemment.

— Dépêche-toi, siffla-t-il, aussi fort qu'il le put. Allez !

Howie dévala l'escalier comme un dément.

Jazz ne réfléchit pas. Il ne s'en laissa pas le loisir. Il avait entendu le tueur à l'intérieur, il en était certain. Et il n'était peut-être pas trop tard. Son cœur ne battait plus à tout rompre. Son souffle était posé, régulier, et le monde entier semblait recouvert d'une couche de mélasse : tout bougeait au ralenti. Il avait tout son temps.

En cet instant curieusement suspendu, il s'adossa au mur opposé de l'étroit couloir, prit son élan et se précipita pour donner un coup de pied dans la porte. Il la percuta au niveau de la serrure, comme le lui avait appris Billy. Le bois trembla. Une onde de choc douloureuse résonna jusque dans son entrejambe. Il avait l'impression qu'on lui avait fracassé la cuisse au marteau, et tout ce qu'il avait réussi à faire, c'était une marque concave près de la poignée.

À l'intérieur, il entendit le bruit caractéristique d'un pas pressé, tandis que le temps reprenait son vol, que son cœur jouait des cymbales comme un épileptique en crise, que son souffle n'était plus qu'un courant d'air chaud qui sifflait dans sa gorge.

— Ne t'avise pas de filer ! hurla-t-il. Les flics cernent déjà l'immeuble.

Puis, ignorant la douleur, il envoya de nouveau son pied dans la porte. Il fut surpris lorsqu'elle s'ouvrit et que la poignée et la serrure tombèrent par terre dans un terrible fracas.

Il pénétra en boitillant dans l'entrée. Tout était sombre à l'exception

d'un rectangle de lumière qui se réfléchissait sur le sol, à mi-chemin du couloir. Le salon, se souvint-il.

Jazz se rua à l'intérieur, franchit le passage en arche au bout du couloir. Ses yeux eurent à peine le temps de s'habituer à la clarté que la scène lui sauta au visage. Le canapé où il s'était assis, main dans la main avec Connie, était repoussé contre le mur, sous la fenêtre, en décalage complet avec le reste de la pièce. Une silhouette grimpait sur le canapé. Une autre forme, plus frêle, était étendue sur un tapis à motifs blancs et rouges.

L'homme se retourna. Il portait un masque de ski noir, mais qui laissait entrevoir ses prunelles. Jazz croisa un instant son regard. Bleu. Illuminé.

Puis le tueur se pencha vers la vitre et, comme aveuglé par le soleil, il se protégea le visage d'un bras tandis qu'il se jetait par la fenêtre.

Jazz bondit vers le canapé mais s'arrêta sur le tapis humide. Il n'y avait pas de motif rouge. Il était blanc...

Il se figea une seconde. Il pouvait encore sauter, peut-être rattraper l'assassin. Le maintenir jusqu'à l'arrivée de la police...

Mais Ginny...

Elle tremblait convulsivement sur le tapis, et les fibres du tissu absorbaient le sang qui s'écoulait de ses cinq moignons d'une netteté clinique, presque chirurgicale. Ses yeux étaient révoltés.

Il ne pouvait plus bouger. Il était paralysé. Il l'observait fixement.

Le voici. Le moment dont il avait tant entendu parler. Celui que Billy considérait comme l'apothéose.

« Quand les gens meurent, on dit qu'une lumière dans leur regard s'éteint, murmura la voix de Billy dans sa tête. Mais c'est pas ça, parce qu'il y a pas de lumière. C'est un son, Jasper. Un bruit qui s'éteint. C'est beau, c'est paisible, c'est sacré et divin. Faut s'approcher tout près pour l'entendre disparaître. »

La marque sur son cou révélait tout..., mais il n'avait pas besoin de ce genre d'indice. Comme pour Meyerson et les deux victimes suivantes, on lui avait injecté du produit déboucheur, qui avait mis le muscle cardiaque à rude épreuve. Comme si l'amputation des doigts n'était pas suffisante, elle avait également subi d'atroces souffrances, avait été victime d'un violent infarctus.

Jazz pria pour que Howie ait appelé les secours. Sortant de sa stupeur, il se laissa tomber à genoux près de Ginny. La vue, l'odeur, le contact du sang qui imprégnait son jean lui donnèrent le tournis. Il y

en avait tellement... « *Tranche les cinq doigts d'une personne en pleine forme, qui lutte, et t'as toutes les chances de sectionner une ou deux artères. La première fois que j'en ai ouvert une, lui dit Billy, j'en croyais pas mes yeux tellement ça pissait.* »

Jazz le fit taire. Il avait senti le sang. Et il en voulait davantage. Enfoncer ses mains dans le tapis... Non, il ne désirait rien de tout ça. Il voulait seulement s'enfuir.

Tu ne peux pas te défilier. Aide-la ! Tu dois l'aider !

L'avait-elle reconnu ? Ou bien était-elle déjà partie ? Il l'ignorait. Son expression transpirait la panique, une terreur absolue qui lui sortait par tous les pores. Si elle l'avait vu, à quoi pensait-elle ? Se disait-elle : « Merci, mon Dieu, c'est Jasper » ? Ou plutôt : « Oh non, pitié, tout sauf lui ! »

Il devrait peut-être lui souffler quelque chose, mais il n'était pas certain de pouvoir articuler quoi que ce soit. Il n'avait plus aucune certitude. Tout ce qu'il désirait en cet instant même, c'était se pencher, saisir sa gorge entre ses mains...

Bon Dieu ! Quelles conneries ! Ce foutu Billy Dent et son foutu fils. Il sentit les larmes monter. Elle était à l'agonie. Elle allait mourir sous ses yeux, et il ne pouvait rien faire pour l'aider. Il avait trop peur de l'achever de ses propres mains.

— Fais-le ! se cria-t-il à lui-même.

Sa voix sonnait creux, rauque dans l'espace confiné de l'appartement.

— Sauve-la, espèce de...

Il ne finit pas sa phrase. Elle exhala un soupir, haleta, puis cessa de respirer. Arrêt cardiaque.

Jazz ne réfléchit pas. Il cessa de se triturer l'esprit. Il renversa la tête de Ginny en arrière et se pencha pour écouter, chercher un souffle. Rien. Un seconde de plaisir intense l'envahit, suivi d'un dégoût si violent qu'il aurait voulu se jeter par la fenêtre.

Pas encore. Elle n'était pas morte.

Maintenant sa tête en arrière, il lui pinça le nez et posa sa bouche sur la sienne. Il expira jusqu'à ce que le thorax de Ginny se gonfle. Puis recommença.

Elle demeurait immobile.

Il effleura sa poitrine pour trouver l'appendice xiphoïde. Il commença la compression, appuya fermement, trois fois, puis bascula

sur ses talons pour l'observer. Rien. Il insuffla encore une fois de l'air dans son corps. La poitrine de Ginny se souleva et s'abaissa, mais demeura inerte lorsqu'il reprit le massage externe.

— Ne fais pas ça, Ginny. Ne lui fais pas ce plaisir. Ne *me* fais pas ce plaisir.

Les larmes ruisselaient sur ses joues. Pourquoi, il n'en savait rien. Il ignorait s'il désespérait de la ranimer ou s'il s'en voulait même d'avoir essayé. Une voix dans sa tête – pas celle de Billy, et Jazz redoutait que ce fût la sienne – lui susurra qu'au moins, si elle mourait, elle ne serait pas seule. Il serait témoin.

Insufflations. Compressions. Insufflations. Compressions. Ça parut durer des heures. Il eut l'impression d'avoir vieilli d'un coup, d'avoir pris plusieurs années en tentant de la maintenir en vie, tandis qu'une crampe s'insinuait entre ses bras et ses épaules. Il avait les lèvres sèches, à vif. Le flot écarlate qui s'échappait des doigts de Ginny diminuait, puis se tarit. Était-il déjà coagulé ? Ou était-ce parce que maintenant que le cœur avait cessé de battre et n'envoyait plus de sang nulle part ? Jazz n'en savait rien. Et il ne voulait pas savoir.

Enfin, il bascula en arrière, les genoux trempés. C'était fini. Il ne pouvait plus rien faire. Elle était probablement déjà morte depuis plusieurs minutes, maintenant.

Que ressentait-il ?

Il l'ignorait. Il ne savait pas quoi ressentir. Une partie de lui-même avait toujours redouté ce moment, cette seconde où il se trouverait face à sa première mise à mort. Il craignait que cela ne réveille quelque chose en lui, une chose restée jusque-là en sommeil, un sommeil agité au plus profond de lui. Mais il l'attendait aussi, se languissait. D'une manière ou d'une autre, cet instant répondrait, il le savait, à la question suivante : la mort éveillait-elle le même désir chez lui que chez son père ?

Et voilà qu'il se trouvait à genoux devant une vie brisée, aspirée. Puis, plus rien.

Il avait tenté de la sauver, non ? Est-ce que ça prouvait quelque chose ? Mais Ginny n'était pas sa victime. Peut-être était-il intervenu parce qu'il n'était pour rien dans sa mort ? Avait-il réellement voulu qu'elle s'en sorte ? Comment savoir ?

Il avait essayé et avait échoué. En avait-il fait assez ? Une partie de lui-même l'en avait-elle empêché ? Avait-il seulement fait ça pour pouvoir la toucher alors même qu'elle agonisait ? Tout ce qu'il avait pu faire lui paraissait si dérisoire, à présent. Intérieurement, il revivait

les étapes de la réanimation, qui allaient crescendo, comme un arpège sordide, répugnant : ses lèvres sur les siennes, ses mains sur sa poitrine, entre ses seins qu'il avait sentis il y a quelques jours à peine tout contre lui...

Le silence était assourdissant. Billy avait raison. Lorsqu'elle était partie, elle avait emporté un son avec elle. Il était d'abord resté quelque chose, qui avait accompagné sa propre respiration sifflante, ses halètements tandis qu'il s'acharnait sur son corps désespérément inerte. Et, en une seconde, cette chose s'était évaporée, tue à jamais. Jazz écouta le silence. Les émotions qui l'assaillent n'avaient aucune cohérence : peur, espoir, peine, joie, désir. Ce n'étaient pas celles de Billy Dent, mais pas non plus celles d'une personne normale.

Qui suis-je, bon Dieu ?

Le silence s'acheva aussi soudainement qu'il avait commencé : au loin, le gémissement des sirènes monta crescendo. Howie avait finalement prévenu la police.

Combien de temps s'était écoulé depuis qu'il avait poussé Howie vers l'escalier ? L'assassin avait sauté par la fenêtre, mais jusqu'où était-il allé ? Pouvait-on encore le rattraper ?

Jazz bondit sur ses jambes et se précipita vers le canapé. Dans le hurlement des sirènes, il se pencha à la fenêtre.

En bas, dans la ruelle, une silhouette malingre gisait dans une mare de sang qui s'étendait doucement dans la lumière de la laverie automatique.

— Howie !

Jazz ne pensa à rien. Il bondit par la fenêtre et dévala l'échelle de secours comme un singe sous LSD, se laissant glisser sur la dernière partie pour atterrir sur le bitume, exactement comme l'assassin avait dû le faire.

Ses pieds avaient à peine touché le sol que l'une des sirènes lança une ultime plainte, avant de s'interrompre. L'ambulance s'immobilisa juste devant eux. Deux secouristes sautèrent pratiquement du véhicule en marche. L'un d'eux portait un sac noir.

Jazz se pencha le premier sur Howie : il respirait encore, mais il était sur le ventre, contre le béton. D'où venait tout ce sang ? Il n'osa pas retourner Howie, craignant d'aggraver les choses, mais il fallait qu'il sache. Dans le lointain, une autre sirène retentit : celle de la police, qui s'avavançait sur le parking. Ginny habite... ou habitait, rectifia-t-il, plus près de l'hôpital que du commissariat.

— Howie, tu m'entends ? Howie ? Allez, Howie, réponds-moi !

— Il a sauté ? demanda le premier pompier en accourant, tout en jetant un coup d'œil vers le toit ? C'est quoi, ce bordel ? Le type au téléphone a parlé du troisième étage, mais...

— On n'a pas le temps, répliqua aussitôt Jazz, qui prit les choses en main. C'est un hémophile A...

— Une seconde, gamin, répondit l'autre pompier. Notre appel parlait du troisième. Est-ce que c'est le même ?

— La femme au troisième est morte.

Jazz rassembla tout son sang-froid. Ça faisait beaucoup, beaucoup de sang-froid.

— Celui-ci est hémophile.

— Pas de bracelet, annonça le premier, déjà à genoux aux côtés de Howie, les doigts sur son cou. Le pouls est faible.

— Il lui faut du facteur VIII, poursuivit Jazz.

Ses vêtements étaient détrempés. D'abord par le sang de Ginny et, maintenant, par celui d'Howie. Le second pompier, à l'écart, regardait son pantalon d'un air méfiant.

— C'est toi qui saignes comme ça ? Qu'est-ce qui se passe, ici ?

— Je vous en prie, supplia Jazz.

Howie se viderait de son sang si ces crétins ne s'affolaient pas un peu. De quatre à cinq litres. Il n'en avait pas davantage et il s'échappait de son corps avec le débit d'un canon à eau. Pour compliquer le tout, un policier de Lobo's Nod s'avança dans la ruelle. Il aboya dans son émetteur, à l'évidence en liaison avec un collègue déjà dans l'immeuble. Quelques instants plus tard, un autre arriva : c'était l'adjoint Erickson, en civil, jean et tee-shirt. Génial. Il sortait d'où, celui-là ?

Mais Jazz les ignore. Ce qui comptait, c'était Howie.

— S'il vous plaît, il lui faut une dose de...

— Dis donc, ce gamin ne porte pas de bracelet médical et il n'est pas question de lui injecter...

— Il l'oublie sans arrêt, expliqua Jazz.

Entre-temps, le second pompier estima que Jazz avait lui aussi besoin de soins et s'apprêta à lui passer le tensiomètre au bras. Jazz se dégagea.

— Il ne pense pas toujours à le mettre. Écoutez-moi : il va perdre trop de sang si vous ne...

— On sait ce qu'on a à faire, figure-toi. Pour qui tu te prends ?

Et là, Jazz craqua.

Il ne craqua pas comme l'aurait fait une personne normale. Quelqu'un d'ordinaire aurait eu un mouvement d'humeur, tapé du pied, hurlé à pleins poumons et pris le ciel à témoin. Il y aurait peut-être eu des larmes de rage, chez quelqu'un d'ordinaire.

Jazz se tut. D'un geste, il saisit le poignet du secouriste qui essayait de l'attraper et l'attira contre lui, plongeant son regard dans le sien. En un instant, il devint un concentré de Billy Dent.

— Pour qui je me prends ? Pour le psychopathe du coin. Et si tu ne sauves pas mon meilleur ami, je te jure que je retrouverai tous ceux qui comptent pour toi et que je leur ferai subir sous tes yeux des choses si atroces que tu me supplieras de les tuer. Voilà pour qui je me prends.

C'était grotesque. Absurde. Et pourtant... absolument convaincant. Il ne laissa pas le type douter un seul instant qu'il était capable de mettre – et qu'il mettrait – sa menace à exécution. Il ne le laissa pas douter qu'il y prendrait du plaisir.

— Tu, euh..., hésita l'autre. Tu as dit hémophile A, c'est ça ?

— Oui.

— Nous n'avons pas, euh, de facteur VIII dans le camion, mais on peut lui donner du DDAVP pour le faire tenir jusqu'à l'hôpital.

— Alors faites-le, ordonna Jazz en le repoussant brutalement.

Erickson, qui avait tout vu, resta quelques instants hébété, puis s'approcha de Jazz et, sans ménagement, lui passa les menottes.

Erickson plaqua Jazz contre le mur et lui lut ses droits. Jazz avait beau détester ce type, sa réaction était somme toute normale. Jazz avait menacé le pompier sous ses yeux, et il apprenait par talkie que la porte de l'appartement du troisième avait été défoncée, que la fenêtre était ouverte et qu'une jeune femme gisait sans vie à l'intérieur. Dans la situation inverse, Jazz aurait sans doute sorti les menottes, lui aussi.

— Tu as bien compris tes droits ? demanda Erickson lorsqu'il eut terminé.

— Ça va, je ne suis pas idiot. Dites, vous trimballez toujours vos menottes quand vous n'êtes pas en service ? ironisa Jazz. Ça excite votre copine ?

— Ta gueule, rétorqua Erickson en entamant une fouille rapide mais efficace.

Jazz resta muet tandis que l'adjoint passait sa main le long de ses jambes. Howie aurait tout de suite sorti la vanne adéquate ; Jazz n'en trouva pas une seule.

Erickson le retourna et Jazz observa ses yeux. Bleus. Du même bleu que ceux du tueur ? Il n'en était pas certain. Dans cette ruelle, la lumière était très différente de celle de l'appartement. Il entendit G. William d'ici : « La couleur des iris ne constitue pas vraiment une preuve tangible, Jazz. »

— Tu veux ma photo ? gronda Erickson, tandis que Jazz soutenait son regard.

— Et comme par hasard, vous vous trouvez sur les lieux alors que vous n'êtes pas d'astreinte, hein, Erickson ? Tout comme vous étiez par hasard le premier sur la scène de crime pour Carla O'Donnelly. Et Helen Myerson.

— Qu'est-ce que tu insinues, morveux ? J'habite à côté.

— On peut savoir pour quelle raison vous m'arrêtez ? demanda Jazz.

Par-dessus l'épaule d'Erickson, il vit les pompiers soulever Howie pour l'allonger sur la civière. Il était déjà sous perfusion. Ils se déplacèrent par à-coups et parlèrent en code, en phrases hachées, composées uniquement de lettres et de numéros. Les données de Howie. Les médicaments de Howie. La vie de Howie se résumait désormais à du jargon médical.

— Pour à peu près toutes les raisons possibles, répondit Erickson.

Il fit signe à un collègue qui revenait dans la ruelle.

— Emmène ce gosse au poste. Je te rejoins.

— Le motif ?

— Oui, je me posais la même question, renchérit Jazz.

— La ferme, répéta Erickson. Pour l'instant, au motif qu'il me prend le chou. Je trouverai quelque chose d'officiel une fois au commissariat. Maintenant, qu'il disparaisse de ma vue.

— Attendez ! cria Jazz. S'il vous plaît, ne m'emmenez pas tout de suite. Laissez-moi accompagner Howie à l'hôpital.

— T'es dingue ? Qui me dit que ça n'est pas toi qui l'as tué ?

— Tué ? Il n'est pas...

— Vire-moi ce gosse d'ici.

Jazz se débatit tandis que le policier l'entraînait vers le parking. Il entendit les portes de l'ambulance claquer, le moteur démarrer. Puis les sirènes reprirent leur litanie stridente. Bon. Si Howie était déjà mort, ils ne s'embarrasseraient pas de ce détail.

Tandis que le flic le poussait hors de la ruelle, la nuit de Jazz passa soudain de dramatique à cauchemardesque. Debout, au milieu des voitures, il aperçut Doug Weathers. Qu'est-ce qu'il fabriquait là ?

Il fallut quelques secondes à Weathers pour comprendre ce qui se déroulait sous ses yeux : Jazz était menotté. La police s'agitait. L'ambulance hurlait. Pour Weathers, le résultat de l'addition était simple : il tenait un gros coup. Une histoire sensationnelle, qui se grefferait sans problème à celle de Billy Dent pour qu'une fois encore tous les satellites des chaînes nationales se mettent en orbite autour de Doug Weathers.

Il fouilla ses poches à la hâte et sortit son portable, qu'il leva à la hauteur de ses yeux. Génial. Il allait prendre une photo dès que Jazz serait à sa portée. Et ça, c'était hors de question.

— Hé, Jasper ! lui lança l'odieux Weathers qui jubilait. Un petit sourire !

Sans lui laisser le temps de réagir, Jazz se libéra des mains du policier et fonça tête baissée. Comme il avait les mains attachées, c'est son épaule qu'il envoya dans le ventre du journaliste. Celui-ci chancela et lâcha son téléphone. Le flic poussa un cri, mais Jazz reparut à l'assaut. Weathers tomba à la renverse et atterrit sur les

fesses. Jazz fit un écart et écrasa non sans plaisir le téléphone portable.

Il le fit soigneusement crisser sous sa chaussure, pour faire bonne mesure.

— Hé, hurla Weathers en bondissant. Tu n'as pas le droit !

Le policier rattrapa Jazz et l'emmena. Le téléphone, tel un cafard géant et robotisé passé sous les roues d'une voiture, gisait sur le bitume, ses viscères électroniques débordant de sa carcasse en plastique.

— Espèce de fils de..., cracha Weathers. C'est de la destruction de bien, sale petite ordure. Et je vais te traîner en justice. Je te ferai arrêter pour...

— Je le suis déjà, répliqua calmement Jazz. Et puis vous comptez m'attaquer pour quoi ? Maladresse ?

— Maladresse, tu parles !

Weathers roula des yeux si exorbités que Jazz se demanda comment ils pouvaient encore tenir.

— Maladresse ! Tu m'as foncé dessus !

— Non, mec. J'ai trébuché. Je suis vraiment pas doué. Désolé. Ne pleure pas, je t'en offrirai un autre.

Weathers se jeta sur Jazz, qui tenta de s'écarter, mais se retrouva pris en sandwich entre le journaliste et le policier. Un juron lui échappa lorsqu'il reçut un coup de poing dans l'épaule.

— Dites, vous comptez intervenir, ou quoi ?

— Bon sang, siffla le flic lorsque Weathers revint à la charge.

Cette fois, ils s'écroulèrent tous les trois sur le sol. Jazz atterrit sur les côtes et grimaça.

— Maladresse ! pesta Weathers. Je vais t'en donner, moi, de la maladie.

Erickson arriva à la rescousse en vociférant. Il s'avança au milieu de la mêlée, força Weathers à lâcher Jazz, qu'il repoussa vers l'autre policier. Il était d'une efficacité redoutable, une force tranquille. Il empoigna Weathers comme s'il s'agissait d'un paquet de farine. Jazz se débattit et ajouta quelques coups de pied, histoire de lui compliquer un peu la tâche.

Soudain, deux phares l'aveuglèrent. Puisqu'il ne pouvait abriter ses yeux, il se contenta de les fermer, attendant dans le noir que la lueur

écarlate se dissipe. La voiture s'arrêta près d'eux ; une portière s'ouvrit.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ? lança une voix.

Jazz n'avait jamais été aussi heureux d'entendre G. William.

Une demi-heure plus tard, il patientait aux urgences. Erickson avait serré les menottes bien trop fort. Jazz massa ses poignets endoloris.

G. William avait immédiatement exigé le rapport d'Erickson, qui avait énuméré ce qu'il savait, ajoutant que Howie était dans l'ambulance. Après avoir observé les lieux (et Doug Weathers, hors de lui), il avait ordonné à Erickson de sécuriser le périmètre pendant qu'il conduirait Jazz à l'hôpital.

Sur le chemin, Jazz n'avait presque rien dit. Une partie de lui-même – instinctive, mais refoulée – aurait voulu avertir G. William de ne pas confier la scène de crime à son adjoint. Mais c'était Howie qui l'inquiétait. Une discussion stérile avec le shérif ne ferait que les retarder.

À leur arrivée aux urgences, Howie était encore au bloc.

Dès que G. William aurait bouclé l'enquête sur les lieux du crime, il déchaînerait – Jazz le savait – toute sa fureur contre lui pour s'y être immiscé. Pire, lorsque les parents d'Howie auraient rempli la pile de formulaires nécessaires, eux aussi se déchaîneraient. Sa mère n'avait jamais vu leur amitié d'un bon œil et, même si Howie survivait à cette nuit, elle s'arrangerait pour qu'il ne l'oublie jamais.

La porte s'ouvrit doucement, et Connie se précipita dans la pièce, à bout de souffle, ses tresses volant derrière elle. Il se leva et elle se jeta dans ses bras.

— Qu'est-ce qui est arrivé ? Tu n'as rien ? Et Howie, est-ce qu'il va bien ? Mais qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle était à mi-chemin entre Lobo's Nod et Tynan Ridge lorsque Jazz avait emprunté le portable de G. William pour lui envoyer un message, lui demandant de les rejoindre à l'hôpital.

Il résuma succinctement les événements : Ginny, l'assassin, Howie.

— Il semble qu'il ait été blessé en interceptant le type dans la ruelle, conclut Jazz. Et puis...

— Ginny ? Ginny est morte ?

Connie se raidit contre lui et Jazz rassembla toutes ses forces pour la maintenir sur ses jambes et la faire asseoir sur la chaise qu'il

occupait.

— Je suis vraiment désolé... C'était...

Connie se mit à pleurer. De violents sanglots secouèrent tout son corps. Debout devant elle, Jazz était désarçonné, ne sachant trop quoi faire. Dans les livres et les films, l'homme passait invariablement son bras autour des épaules de la fille en larmes, mais il n'avait jamais vraiment compris l'effet que c'était censé produire, et ne le saisissait toujours pas.

Mais comme ça semblait généralement fonctionner, il se pencha, serra Connie contre lui et étouffa ses pleurs, qui n'étaient plus qu'un étrange et aigre refrain faisant écho aux battements de son cœur.

— Ça va aller, dit-il, réalisant aussitôt la vacuité de ses paroles.

Non, rien n'allait bien. C'était même tout l'inverse. Avec Ginny morte, Howie sur le billard et le tueur évanoui dans la nature, les choses allaient très mal.

À cet instant, la porte s'ouvrit une fois de plus, avec la discrétion digne dont seules les portes d'hôpitaux font preuve. Les parents de Howie entrèrent précipitamment, décomposés. Le visage de M. Gersten était blême. Quant à celui de Mme Gersten, Jazz ne le vit pas, car il était enfoui contre l'épaule de son mari.

— Est-ce qu'on devrait..., suggéra Connie.

Elle s'interrompt, réalisant sans doute que les Gersten n'étaient pas les plus grands fans de Jazz.

Le couple s'effondra sur une banquette, tels deux siamois désarticulés. Au-dessus d'eux, une voix nasillarde annonça :

— On demande le docteur McDowell au service oncologie. Dr McDowell, pour le service d'oncologie.

Lorsqu'elle se tut, seule résonna la stéréo de deux personnes en larmes.

— Et s'il ne..., balbutia Mme Gersten.

— Chut. Il va s'en sortir. Il est solide, répondit son époux du ton le moins convaincant que Jazz ait jamais entendu.

— Solide ? hurla-t-elle. Il n'est pas du tout solide ! Il est tout le contraire. Il ne peut même pas...

Mais ses mots se perdirent tandis que ses sanglots redoublaient.

Jazz se força à ne pas détourner le regard et croisa celui de M. Gersten. Un instant passa, empreint d'un respect mutuel pour le

curieux rôle viril, stoïque qu'ils jouaient dans ce drame, mais M. Gersten finit lui aussi par craquer et ne put retenir ses larmes plus longtemps.

— Et ça commence, murmura Jazz en l'imaginant déjà se lever et l'agresser, verbalement tout au moins, même si une attaque physique serait parfaitement compréhensible.

Cependant, les Gersten ne bougèrent pas, ne parlèrent pas, ne le toisèrent pas, même quand Mme Gersten redressa enfin la tête, les yeux gonflés, injectés de sang.

À peu près convaincu qu'ils ne lui tomberaient pas dessus, Jazz guida Connie jusqu'à un fauteuil plus large où ils pouvaient s'installer tous les deux.

— Tu es prête à entendre ce qui s'est passé ? lui demanda-t-il d'une voix douce, pour ne pas briser le silence religieux qui régnait dans la salle.

Connie s'essuya les yeux et hocha la tête.

— Ça ne sera pas facile, la prévint-il tout en édulcorant mentalement sa version.

Connie n'avait pas besoin de tout savoir.

— On s'est souvenus que Ginny s'appelait en fait Virginia, ce qui faisait d'elle une victime potentielle à cause de ses initiales, commença-t-il.

Il poursuivit son récit, omettant les détails les plus sordides de l'agonie de Ginny et ses propres réactions.

Dans une salle d'attente, le temps n'a pas vraiment de sens. Et bien que Jazz eût l'impression de parler avec Connie depuis des heures, il savait que quelques minutes seulement s'étaient écoulées. Enfin, une porte au murmure différent se fit entendre, et un médecin s'approcha des Gersten.

— Monsieur et madame Gersten ? Je suis le docteur Mogelof. Je viens d'opérer votre fils.

Jazz sentit Connie se raidir contre lui, mais le ton et le langage corporel de la chirurgienne lui apprirent tout ce qu'il devait savoir avant même qu'elle ait articulé un mot.

— Howie a supporté l'intervention bien mieux que nous ne l'espérions. Étant donné sa maladie et le traumatisme subi, il est dans une forme presque éblouissante. Je crois...

Elle n'alla pas plus loin. Mme Gersten s'effondra à nouveau dans les

bras de son mari, laissant échapper des larmes de joie. M. Gersten serra allègrement la main du médecin, qui oublia sa réserve et s'autorisa un large sourire.

— Il est encore en réanimation et ne peut pas encore recevoir de visites, mais il s'en sortira très bien. Il est hors de danger.

Connie poussa un soupir de soulagement, tandis que les Gersten se laissaient une fois de plus tomber sur la banquette. Jazz avait l'impression d'être prisonnier d'un lac gelé, nageant dans tous les sens, cherchant à briser la glace épaisse, guettant une crevasse, un trou... Il distinguait le soleil à travers l'eau figée, sentait l'air sans pouvoir le respirer. L'oxygène lui manquait déjà, sa vie ne tenait plus qu'à un fil, une fibre, un instant, mais c'était un instant qui ne se mesurait pas en secondes. Quand soudain, alors que les eaux noires du lac, de la mort, resserraient leur étau, menaçaient de le priver de son dernier souffle, ses mains trouvèrent enfin la faille et il s'extirpa de l'eau de toutes ses forces, et ouvrit la bouche pour inspirer le délice, le délice de l'...

Dans les bras de Connie, Jazz sombra brusquement dans un profond sommeil.

Une main le tira doucement du néant.

... debout, debout, petit Jasper, fiston...

Il se redressa d'un bond et réveilla Connie, qui s'était elle aussi assoupie. Les Gersten avaient disparu, et G. William était penché au-dessus lui.

— Tu m'entends, Jazz ?

Jazz marmonna, se leva et, à la hâte, épongea le filet de salive qui dégoulinait sur son menton. Ce n'était pas le rêve habituel, celui du couteau. Cette fois, il s'agissait de Rusty. Il cligna des yeux pour dissiper son sommeil troublé.

... debout, debout...

— Je suis réveillé. Est-ce que Howie...

— Il est conscient. En soins intensifs. Le Dr Mogelof a interdit les visites, mais elle accepte de faire une exception étant donné les circonstances. Je dois vous parler à tous les deux. Il faut que j'établisse un semblant de chronologie des événements de cette nuit. Enfin, techniquement, de la nuit dernière, ajouta-t-il en consultant sa montre.

Connie s'extirpa du fauteuil et bondit.

— Allons-y.

— Désolé, intervint G. William, qui paraissait sincèrement navré. Ils n'autorisent que la famille. J'ai besoin de Jazz pour l'enquête, mais ils ne laisseront entrer personne d'autre. Demain, peut-être ?

Connie réagit comme chaque fois qu'on lui interdisait quelque chose : elle croisa les bras sur sa poitrine, fléchit le bassin, prenant ce qu'elle appelait sa « pose rebelle », tout en fusillant le shérif du regard. Une attitude que Jazz ne connaissait que trop bien.

Il s'interposa avant que Connie fasse un esclandre.

— Connie, tout ira bien. Tu ferais mieux de rentrer, et surtout de te reposer. On reviendra le voir ensemble demain, d'accord ?

— C'est aussi mon ami, argua-t-elle en serrant les dents, les yeux brillants de colère.

— Je sais.

Malgré sa raideur, Jazz l'enlaça et ne la lâcha plus jusqu'à ce qu'elle craque, l'embrasse sur la joue et quitte la pièce sans un regard pour le shérif.

G. William rajusta son chapeau et sourit.

— Celle-ci, elle te fera filer droit, Jasper Francis. Ne t'avise pas de la laisser partir.

Avec une tape amicale sur l'épaule, il l'entraîna vers une porte, puis le long d'un couloir. L'hôpital était calme, et même le bruit des pas des infirmières était atténué par leurs semelles en silicone. Jazz avait l'impression d'évoluer dans un rêve dont on aurait banni les sons. Les sons et peut-être aussi les vivants.

Il brisa ce silence obsédant.

— Je dois vous poser la question... C'est sans doute idiot, mais... Ginny. Mlle Davis. Est-ce qu'elle est vraiment...

— Désolé, Jazz. Je sais que tu as fait de ton mieux. Mais oui.

— Je vois. J'ai pensé que... enfin, que j'avais pu me tromper, que je n'avais pas bien senti son pouls.

« ... mets tes doigts ici, juste là, et sois sûr de ton coup, Jasper, foutrement certain. Parce que la dernière chose dont tu as besoin, c'est d'un cadavre qui se mette à causer... »

Il n'y avait aucune chance. Pas la moindre, évidemment. Mais il avait espéré...

— Je voudrais en finir vite, dit G. William. Tu dois être inquiet pour ta grand-mère et j'aimerais te ramener chez elle.

Grandma. Dans cette pagaille, il l'avait oubliée. Il avait complètement perdu la notion du temps. Il n'était même plus certain de savoir quel jour on était. Tout était devenu élastique, malléable, extensible.

Pour Grandma, les nuits étaient les pires, mais l'antihistaminique avait dû la faire dormir. Il préférerait ne pas imaginer ce dont elle serait capable si elle se réveillait seule. Avec elle, tout était possible, même décréter que son petit-fils avait été enlevé et lancer un assaut sur la maison voisine pour tenter une opération commando de sauvetage.

Enfin, pour l'instant, rien ne servait d'y penser. Il fallait aider G. William et...

— Nous y voilà, dit le shérif en désignant une porte.

Quelque part, c'était injuste. De l'autre côté, il y avait le meilleur ami de Jazz, celui qu'il avait mis en danger, qu'il avait failli faire tuer aussi sûrement que s'il avait lui-même tenu le couteau. Cependant, cette porte n'avait rien d'exceptionnel, elle était identique à toutes celles qui jalonnaient le couloir. Elle n'était pas extraordinaire et, pourtant, elle aurait dû l'être.

— Tu es prêt ? demanda G. William.

Non, mais il acquiesça quand même et le shérif poussa le battant.

Jazz s'attendait à bien pire. Cela dit, c'était tout de même effrayant.

— Je détiens le record de la malchance, lui lança Howie avec un grand sourire en le voyant entrer.

C'était Howie sans être Howie. Son copain était allongé sur un lit d'hôpital, sous une couverture d'un bleu si fané qu'elle était presque blanche. Howie, déjà maigre comme un clou, paraissait plus frêle encore sous le tissu, dont les nombreux plis ne faisaient que suggérer la présence de son corps. Il avait le visage émacié et les paupières creusées, soulignées par d'énormes cernes, comme deux yeux au beurre noir qui auraient quelque chose à prouver. Des bleus s'épalaient le long de ses bras, rayonnant autour des tubes qui s'enfonçaient dans sa peau.

Les tubes.

Jazz en compta trois. Dans l'un, le sérum physiologique pour l'hydratation. Dans le deuxième, le sang. Et le troisième pour...

— Mon dîner, plaisanta Howie en désignant la poche, comme s'il avait lu dans les pensées de Jazz.

Le dextrose. C'est vrai. Howie n'avait rien mangé depuis plusieurs

heures et il ne pouvait sans doute pas encore ingurgiter de nourriture solide, à cause du traumatisme, de l'anesthésie...

Deux fils se rejoignaient mollement sur son torse, reliés au moniteur, près du lit. Son rythme cardiaque décrivait une courbe précise et régulière de soixante battements par minute. Acceptable.

— Apparemment, poursuivit joyeusement Howie, il a manqué tous les organes vitaux et n'a touché qu'un vaisseau. Toi, tu te serais probablement relevé pour prendre le type en chasse. Mais Bibi s'écroule face contre terre dans son propre sang. On applaudit le facteur de coagulation déficient. Bon, la prochaine fois, on dit que c'est toi qui te fais poignarder, OK ?

— Tu n'as pas été poignardé, rectifia Jazz après une hésitation. Tu as été lacéré. C'est différent.

— Ouais, si tu veux, marmonna Howie, qui se redressa en réprimant une grimace. J'espère qu'on va pouvoir se la jouer « police scientifique » avec ma blessure et déterminer le genre d'arme dont il s'est servi, puis trouver où il l'a achetée et lui tomber dessus comme une escouade de flics du SWAT.

C'est G. William qui répondit pour Jazz.

— Ça ne marche pas comme ça, malheureusement. Les coups de couteau ne trahissent aucune des... euh... caractéristiques de la lame. Ça ne se voit que sur des lésions profondes. S'il t'avait poignardé, on aurait peut-être pu retrouver des traces...

Le shérif s'aperçut qu'il radotait et se tut, avant de s'éclaircir la gorge. Il s'installa sur une chaise, près du lit.

— Bref, les médecins disent que tu vas t'en sortir sans aucun problème. J'en suis ravi.

Jazz resta près de la porte, incapable de faire un geste. La culpabilité l'avait submergé dès qu'il avait aperçu Howie sur ce lit, l'empêchant de bouger. La culpabilité – du moins, celle-là – était pour lui un sentiment inconnu. Celle qui consistait à manipuler son monde ? Oui, il l'éprouvait sans arrêt. Mais il s'en débarrassait comme d'un mal nécessaire, un dommage collatéral. Là, c'était différent. Il avait failli causer la mort de quelqu'un.

Il *avait* causé la mort de quelqu'un.

Au prix d'un gros effort, Howie leva une main et fit signe à Jazz de s'approcher.

— Tu comptes garder la porte toute la nuit ? Tu ne veux pas voir mes sutures ? C'est gore, souffla-t-il avec délice.

Jazz s'avança vers le lit et se plaça face à G. William. Il éprouva un besoin soudain de toucher Howie, peut-être pour se prouver que cette silhouette fluette à la peau translucide allongée sur ce lit n'était pas un mirage.

Howie se pencha autant que son état et ses tubes le lui permettaient. Sa voix, déjà faible, ne sembla pas gagner en intensité.

— Faut que je te dise, mec : tu peux pas encore voir les points. Ils sont sous le sparadrap et les bandes.

— Et tu auras une cicatrice ? répliqua Jazz, entrant dans son jeu.

— Une toute petite, répondit Howie, sourcils froncés. J'en voulais une bien grande, mais personne ne m'a demandé mon avis sous prétexte que j'étais inconscient. Tu le crois, ça ?

— Les salauds.

Et c'est là qu'il le fit : il tendit la main et la posa sur celle de Howie, placée au-dessus de la couverture. Quelque chose dans ce contact, dans ce circuit ininterrompu – l'extrême délicatesse de la peau de Howie, la réalité de la sensation, enfin, quelque chose – sembla rompre un vaisseau au plus profond de son être et, avant même d'avoir réfléchi, il se mit à parler.

— C'est ma faute, souffla-t-il. C'est ma faute si elle est morte.

— Non, c'est faux.

— Si. Tu voulais prévenir G. William et si on l'avait fait...

— Si on l'avait fait...

La voix de Howie flotta au-dessus du lit, faible, mais déterminée.

— ... les choses ne se seraient pas déroulées différemment. Le type était déjà en train de l'assassiner.

— Howie a raison, Jazz, intervint doucement G. William, en frottant la masse de chair informe qui lui servait de nez. Même si tu nous avais appelés, on n'aurait pas pu faire plus vite. Et entre-temps, tu l'as dérangé dans ses plans. Tu l'as interrompu. Effrayé. Habituellement, il coupe les doigts post mortem. Cette fois il l'a fait alors qu'elle était encore vivante.

— Oh, génial, marmonna-t-il, de l'amertume plein la bouche. Quelle belle victoire. Je suis certain que Ginny sera ravie de l'apprendre... Ah non, c'est vrai : elle est morte.

G. William le laissa ruminer sa colère et sa culpabilité avant de s'éclaircir la gorge.

— Je dois savoir en détail ce que vous avez fait et ce que vous avez vu. On va enregistrer tout ça, d'accord ?

Il brandit son téléphone et dirigea l'objectif vers eux.

Les deux garçons acceptèrent d'être filmés. Jazz tira une chaise et s'installa à côté de Howie, gardant sa main contre celle de son ami, comme pour s'assurer qu'il n'allait pas s'envoler. À eux deux, ils expliquèrent le raisonnement qui les avait conduits jusque chez Ginny, et ce qui s'était passé ensuite. Jazz se surprit lui-même en se rappelant et en décrivant les derniers instants de Ginny d'une voix parfaitement dénuée d'émotion et, tandis qu'il énonçait les faits, il se rendit compte que ceux-ci le perturbaient de moins en moins. La colère remplaça peu à peu la douleur : celle d'avoir échoué et celle de voir cet homme imiter son père.

— ... appelé les secours, dit Howie. Puis j'ai entendu du bruit dans la ruelle, alors je suis allé inspecter et...

Il toussota.

— ... et mon ventre s'est vaillamment jeté sur son couteau, en vain.

— Est-ce que tu l'as vu ? Tu pourrais me le décrire ?

— Oh oui, il était à peu près grand comme ça, répondit Howie en écartant le pouce et l'index, avec un faible sourire. Mince. En acier. Pointu. Tranchant.

Malgré lui, Jazz pouffa.

— Et toi, Jasper ?

Jazz secoua la tête. Il avait essayé de se rappeler le visage du tueur, son regard, n'importe quoi. Mais il n'avait eu qu'un bref face-à-face avant que l'homme s'enfuie par la fenêtre pour retrouver la rue et les entrailles d'Howie. Ces yeux bleus...

— Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il est blanc, ce dont on se doutait déjà. Probablement un mètre quatre-vingts, quatre-vingt-cinq. Dans ces eaux-là, conclut-il avec un geste approximatif. Les yeux bleus.

G. William les remercia tous les deux, se leva et fit signe à Jazz de laisser Howie se reposer. Mais Jazz devait savoir.

— Est-ce que vous avez trouvé des accessoires dans son appartement ?

Le shérif hésita, puis hocha la tête.

— Ouais. Un arc et des flèches en plastique et quelques autres

objets. Enfin, tu vois...

Pendant sa période d'Artiste, Billy avait développé son goût pour la mise en scène. Sa quatrième victime était installée dans la posture d'un Cupidon décochant une flèche, faisant correspondre ses initiales, V.D., à *Valentine's Day*, la Saint-Valentin. Jazz ignorait pourquoi, puisque Billy avait commis sa première douzaine de meurtres avant sa naissance. Sans doute était-ce l'une de ses innombrables tactiques de diversion qui avait si longtemps confondu la police.

— Alors j'avais vu juste, observa Jazz.

— On dirait bien. Il est clairement en train de reproduire la carrière de Billy.

— Et les doigts ?

— Comme tu le sais, il les a sectionnés avant la mort. Il ne faut pas forcément conclure à une modification de son mode opératoire, plutôt au fait que vous l'avez dérangé et qu'il a été obligé de se dépêcher.

Se dépêcher... Il ne s'était pas écoulé plus d'une minute entre le moment où Jazz avait tapé à la porte et celui où il l'avait enfoncée. Un temps record pour couper des doigts.

— Il a laissé le majeur, comme à son habitude. On l'a retrouvé sous le canapé.

Était-il possible que Jazz l'ait envoyé rouler sous le sofa par mégarde en se précipitant dans la pièce ? Il scruta le visage de G. William, soutint son regard.

— Vous savez ce que vous avez à faire ?

— Pour Billy, la victime suivante s'appelait Isabella Hernandez, répondit le shérif sans même consulter son smartphone. Femme de chambre dans un hôtel. Trente-cinq ans. Demain matin à la première heure, mon équipe se mettra en rapport avec tous les hôtels de la région à la recherche d'une employée qui aurait les mêmes initiales.

— Demain matin ? Pourquoi pas tout de suite ?

— S'il respecte la chronologie de Billy, on a trois jours avant le prochain meurtre. Mes gars y verront plus clair lorsqu'il fera jour.

— Et les autres ? Vous disposez de la liste des meurtres de Billy. Vous pouvez chercher toutes les victimes potentielles, pas seulement la suivante.

G. William secoua la tête.

— Jazz, je ne peux pas m'y prendre de cette façon. Je dois

concentrer tous mes effectifs sur la menace la plus imminente. Comment réagirais-tu, poursuivit-il en interrompant Jazz d'un geste, si ta femme était la prochaine cible et que tu t'apercevais plus tard que les flics n'avaient pas tenté tout ce qui était en leur pouvoir pour la protéger ?

Vu comme ça...

— Et le FBI ? Vous comptez quand même les mettre sur le coup ?

— Toujours pas, s'esclaffa amèrement le shérif. Il y a encore ce fichu dossier à remplir.

Voyant que Jazz s'apprêtait à répliquer, il embraya :

— Il comporte treize pages entières et quelque chose comme cent quatre-vingts points à développer. Ce n'est pas le genre de questionnaire qu'on peut compléter à la va-vite. Si on ne s'y prend pas correctement, tout ça ne sert à rien. Et pour l'instant, on n'a pas d'arguments convaincants. On n'a qu'une logique, aucun véritable *modus operandi*, pas de signature habituelle...

— La logique *est* sa signature ! s'exclama Jazz en bondissant de sa chaise. Bon Dieu, G. William !

— Jazz, jusque-là, il n'y a rien de concluant. J'ai passé quelques coups de fil officieux aux fédéraux, mais le premier meurtre ne présentait pas de caractéristiques suffisamment déterminantes...

— Parce qu'un doigt sectionné n'est pas une...

— Hé...

Ils s'interrompirent et se tournèrent vers Howie, qui les regardait, allongés sur son lit, épuisé et las.

— Dites, vous flinguez totalement l'état de transe que j'essaie de maintenir depuis que la gentille infirmière est venue m'apporter ces fabuleux médocs. C'est un peu soûlant, ajouta-t-il avec un faible sourire. Et je ne vais pas tenir très longtemps. Le marchand de sable va gagner le bras de fer.

— Désolé, s'excusa G. William, qui toussota comme un gamin en train de se noyer. On va te laisser te reposer.

Son geste en direction de la porte ne souffrait aucune contestation.

— Attendez une seconde, intervint Howie.

Jazz se retourna, et son ami lui fit signe d'approcher. G. William patienta dans le couloir.

— Tu as besoin d'autre chose ? demande Jazz. Des antidouleurs ?

De l'eau ? Une infirmière sexy pour te faire un strip-tease ?

Howie éclata de rire et grimaça aussitôt.

— Arrête. Mais garde l'infirmière et son strip-tease au chaud pour la semaine prochaine. En attendant, je voulais te donner ça.

Il farfouilla quelques instants dans le tiroir de la table de chevet et lui tendit son téléphone.

— Je n'en aurai plus besoin pendant un moment, alors autant que tu t'en serves.

— Euh, merci, bredouilla Jazz en fixant l'objet. Mais, euh...

Howie saisit le poignet de Jazz de toutes ses forces, c'est-à-dire très mollement. Comme la poigne d'un bébé – un bébé qui aurait les doigts incroyablement longs de Howie. Entre cet effort et son regard insistant, Jazz était captivé.

— Trouve ce type, souffla Howie avec le peu de force qui lui restait. Tu auras besoin d'un portable quand tu le prendras en chasse. Alors garde-le.

— Howie, mon vieux, c'est fini pour moi. Tu as entendu G. William. Il est sur l'affaire.

— G. William, ce n'est pas toi, mec. Toi, tu peux. C'est toi.

— Non.

— Fais-le pour moi.

— Howie, j'arrête. Sérieux. Ce soir, c'était la fois de trop. Tu as failli... C'est terminé pour moi, conclut-il en libérant sa main.

— Tu penses...

Howie déglutit avec difficulté. La scène sembla durer des heures.

— Tu veux tout arrêter pour quelques points de suture ? Parce que j'ai perdu un peu de sang ?

Il pressa le portable dans la main de Jazz comme si sa vie en dépendait.

— Écoute-moi, c'est pour ça que tu dois...

Il s'interrompt et lâcha un rire idiot.

— Waouh, ils m'ont vraiment filé de la bonne...

Et paf. Il était hors jeu.

Jazz respira un grand coup. Il tapota la main de son meilleur ami, fourra le téléphone dans sa poche et sortit.

Connie avait pris la voiture de Howie pour rentrer, et Jazz se retrouva coincé à l'hôpital. La Jeep étant restée sur le parking, devant chez Ginny, G. William l'y reconduisit, même si c'était bien le dernier endroit que Jazz avait envie de revoir.

De la rue, impossible de deviner qu'il s'était produit quelque chose. Deux véhicules de police étaient garés devant l'immeuble, mais les phares étaient éteints, les moteurs coupés, et on aurait pu penser que deux flics en patrouille s'étaient arrêtés pour papoter ou échanger des recettes de donuts. Derrière, dans la ruelle, Jazz remarqua le ballet intermittent des lampes torches sur le mur. On épluchait la scène de crime à la recherche d'indices. D'empreintes, peut-être. Peut-être avait-il lâché le couteau dont il s'était servi pour...

Quoi qu'il en soit, ils cherchaient des preuves. Une partie de Jazz aurait aimé les rejoindre, mais il avait promis à Howie qu'il en avait fini. Et il était sincère. Le profilage, c'était terminé pour lui.

Jusque-là, la traque avait été abstraite, palpitante et, d'une certaine manière, il fallait bien l'admettre, amusante lorsqu'il s'agissait de Jane Doe. Mais ce soir, Ginny était morte sous ses yeux. En comprimant sa poitrine, il lui avait sans doute fait rendre son dernier souffle. Et Howie aurait pu succomber si facilement que...

— Est-ce que ça va ? lui demanda G. William.

Jazz hésita. Il en avait terminé avec l'analyse, mais une autre partie de lui-même éprouvait toujours le besoin de prêter main-forte aux flics, comme s'ils étaient incapables de s'en sortir seuls.

Mais pour qui se prenait-il, à croire qu'il pouvait résoudre cette affaire ? Le profilage était un art, pas une science. Évidemment, il avait une idée précise du tueur, mais en 2002, les enquêteurs étaient tout aussi persuadés d'avoir cerné le tireur de Beltway. Ils pensaient avoir affaire à un jeune Blanc sans enfant. Imaginez leur surprise en arrêtant John Allen Muhammad : noir, la quarantaine, avec un fils de l'âge de Jazz.

— Jazz ? Je t'ai demandé si...

— Oui, répondit-il, sa décision aussitôt prise. Ça va. Merci de m'avoir ramené.

Il rentra chez lui un peu plus vite que la loi ne l'y autorisait. Maintenant qu'il savait Howie tiré d'affaire, il devait se concentrer sur l'autre personne qui avait besoin de lui : Grandma. Il l'avait laissée

pendant... Un bref regard à la pendule et – oh, bon sang ! – il n'osait plus compter les heures.

Il craignit qu'elle n'ait fait une bêtise. Qu'elle ne se soit blessée. Qu'elle n'ait blessé quelqu'un. Un détail qui faciliterait la tâche de Melissa pour l'envoyer dans un foyer. En admettant que l'antihistaminique fasse encore effet, elle avait pu glisser du canapé et se casser quelque chose.

Tout était sombre et calme lorsqu'il ouvrit la porte d'entrée. D'habitude, il laissait toujours une veilleuse pour qu'elle ne trébuche pas dans le noir, mais il l'avait oubliée quand Connie, Howie et lui avaient quitté la maison, il y a un million d'années. Il s'immobilisa dans le vestibule et tendit l'oreille, ignorant l'immuable tic-tac de la pendule, tout en refermant la porte. Une sensation de froid et de malaise flottait dans l'air.

Il se sentait observé.

Comme s'il y avait quelqu'un.

Évidemment qu'il y avait quelqu'un, Grandma était sur le...

Il n'acheva même pas sa pensée. Essayer de rationaliser la peur était absurde.

« La peur n'a pas d'importance », lui avait dit Billy un jour. Cela avait surpris Jazz, qui l'avait toujours entendu décrire ce sentiment comme un élément comique, une émotion que ses clients manifestaient, dans leur volonté désespérée de rester en vie. La peur était risible, sous toutes ses formes, mêmes les plus splendides. Elle était unique et propre à chaque victime.

« La peur, elle peut te sauver la mise. Surtout, faut pas se laisser piéger. Faut pas qu'elle te guide. Si tu as peur, c'est que l'univers essaie de te dire un truc. Tire-toi. Ne cours pas, ne panique pas. Mais reprends-toi et sors, aussi calmement que possible. La panique, ça rend idiot. »

Devait-il appeler G. William ? Après tout, il avait le portable de Howie avec lui, une présence étrange qui pesait comme une brique au fond de sa poche.

Non, c'était grotesque. Il n'y avait personne.

Il se glissa à pas de loup dans le salon. Grandma dormait sur le sofa, le souffle rauque, presque un léger ronflement. Il s'approcha et remarqua que quelqu'un l'avait recouverte.

Ce qu'il n'avait pas fait en partant, il en était certain.

Lentement, il se tourna, sondant l'obscurité. Vide.

Elle s'était peut-être couverte toute seule. Le plaid était posé sur une chaise, à un mètre de là. Elle avait pu se lever, frileuse, le saisir d'un geste somnolent et s'y envelopper avant de replonger dans le sommeil.

Il n'y avait personne dans la maison. C'étaient les nerfs. Logique, après tout ce qui était arrivé cette nuit.

Il sourit. Voilà le fils du plus célèbre tueur en série qui avait peur du noir. Et puis quoi encore ? Le croque-mitaine ? Le monstre du placard ? Les Gremlins sous le lit ?

Il passa de pièce en pièce comme un cambrioleur, sans allumer, et avança en silence, avec la mémoire et le toucher pour seuls guides. S'il y avait bien quelqu'un dans la maison, il ne devait pas savoir que Jazz s'en était aperçu. Il voulait attraper l'intrus. Il fouilla chaque recoin du rez-de-chaussée, y compris le cellier, par précaution. Dans un accès de paranoïa qui, dans d'autres circonstances, aurait pu paraître comique, il vérifia même sous l'évier, imaginant l'assassin recroquevillé là, comme un crabe dans son trou, attendant de frapper. Tout ce qu'il trouva, cependant, ce furent quelques éponges, des rouleaux de papier absorbant, des flacons de détergent en tout genre et une boîte de cigares vides que Grandma tenait à ranger là.

Il arpenta le premier étage, regarda sous le lit, appuyé sur un bras, puis ouvrit les placards avant de descendre à la cave. Il jeta un coup d'œil entre la chaudière et le chauffe-eau, où il ne trouva que des toiles d'araignée, des insectes desséchés et une petite pile de crottes de souris qui lui fit penser qu'il devait acheter des pièges. Il rampa même jusqu'à ce que Grandma appelait l'« ornière », un minuscule réduit sous l'escalier où étaient autrefois entreposées les archives de jeunesse de Billy : cahiers, annuaires de l'école, cartons de coupures de journaux, un unique trophée de natation (« *ben, je m'étais dit : pourquoi pas ?* » avait un jour expliqué Billy en haussant les épaules), et plus encore. Tout avait été confisqué durant le procès. Il aurait suffi de signer quelques papiers pour les récupérer, mais Jazz n'en voulait pas. Contrairement à la Jeep, il n'en avait pas besoin.

À quatre pattes, il s'extirpa de l'espace exigü et lâcha un petit rire moqueur. Voilà, tu peux aller dormir, maintenant, espèce de mauviette.

Il se dirigea lentement vers l'escalier. Observa Grandma une dernière fois. Elle était totalement déconnectée. C'était plus simple de la laisser sur le sofa. Elle serait un peu perdue demain, mais il la préférerait perturbée le matin qu'au beau milieu de la nuit. Alors, il monta. Il alluma une lampe pour la première fois de la soirée, puis se débarbouilla et se brossa les dents.

Dans sa chambre, il pesta en voyant l'heure sur le réveil. 3 h 45. Il devait être debout dans moins de trois heures pour aller au lycée. Outre le manque de sommeil, il y avait la perspective de croiser les autres dans les couloirs, quand ils sauraient pour Ginny..., sans parler des rumeurs qui circuleraient au sujet de sa présence sur les lieux... Il savait que les bavardages allaient bon train : d'ici à la fin de la journée, la moitié de l'école serait persuadée que Jazz l'avait lui-même tuée avant de maquiller le crime. « Tu vois, c'est son père qui lui a appris comment s'en tirer impunément... »

Et le pire, c'est que son père le lui avait effectivement appris.

Jazz se déshabilla, posa le portable de Howie sur la table de nuit et se glissa dans son lit. Il fixa le plafond et la farandole d'ombres grises et noires projetées par la lune à travers les grilles des fenêtres.

Avait-il pris la bonne décision en tirant sa révérence ? Oui. Il en était convaincu. Il était grand temps de laisser G. William prendre les choses en main. Le shérif était plus que compétent. Et s'il demandait des conseils à Jazz, eh bien, celui-ci serait ravi de les lui donner – si et seulement si on le sollicitait.

Dans un demi-sommeil, Jazz soupira et se tourna vers le mur. Il bondit alors hors de son lit, oubliant la fatigue, cherchant à tâtons l'interrupteur, tandis que l'adrénaline montait si brusquement en lui qu'il alluma, puis éteignit, puis ralluma encore.

Le mur.

Le mur des victimes de Billy.

Les quatre premières avaient été numérotées à l'aide d'un feutre rouge, avec lequel on avait coloré leurs yeux, ce qui leur donnait un air démoniaque.

La cinquième photo – celle d'Isabella Hernandez – était recouverte de cercles concentriques et maladroits qui mordaient les uns sur les autres. Sur le visage souriant d'Isabella, on pouvait lire :

PROCHAINEMENT

Avec l'Impressionniste.

Quand le jour se leva, la police terminait tout juste d'inspecter la scène de crime, autrement dit la maison de Jazz.

Après son appel quelques heures plus tôt, G. William, sans perdre de temps ni prendre de risques, avait personnellement conduit une équipe de la police scientifique sur place. Ils avaient fouillé les lieux, cherché des dispositifs d'écoute, ratissé les environs, interrogé les plus proches voisins (sûrement ravis d'être tirés du lit à 5 heures du matin pour qu'on leur reparle de la « maison Dent ») et saupoudré le moindre centimètre carré de la maison de poudre à empreintes digitales.

Rien.

Assis dans la cuisine, Jazz sirotait une tasse de café beaucoup trop fort, avec une quantité obscène de sucre pour se donner un bon coup de fouet. Grandma s'était réveillée avant l'arrivée de la police, groggy mais lucide, cependant, une fois les enquêteurs sur place, elle avait brusquement décrété qu'elle se trouvait en 1957 au bal du lycée. Elle avait donc paradé dans la maison en chemise de nuit, faisant de discrets effets de cils aux policiers, qui avaient pris la chose avec le sourire. L'un d'eux avait même esquissé quelques pas de charleston pour lui faire plaisir.

À présent, elle s'affairait dans sa chambre. Sans doute pour se changer, ou changer d'humeur. Les flics remballaient leur matériel lorsque G. William rejoignit Jazz dans la cuisine.

— Au sujet de ces photos...

Jazz soupira. G. William avait dû confisquer les cinq premières, celles barbouillées par l'Impressionniste.

— Depuis quand sont-elles accrochées à ton mur ?

— Environ un an, je crois.

— Et l'économiseur d'écran, sur ton ordinateur ? « Rappelle-toi Bobby Joe Long. » C'était aussi un tueur en série, non ? C'est quoi, cette histoire ?

— Ça n'a rien à voir avec notre type. Le message est là depuis toujours. C'est moi qui l'ai programmé, répondit Jazz en haussant les épaules. C'était un assassin, oui, mais il a libéré l'une de ses victimes. Une certaine Lisa McVey. Il savait pourtant qu'elle mènerait la police jusqu'à lui, mais il l'a quand même laissée partir. Sans doute n'a-t-il

pas pu s'en empêcher. C'était une pulsion. J'imagine que j'espérais juste...

Il haussa à nouveau les épaules.

— J'aime penser que parfois les pulsions peuvent aller dans l'autre sens. Qu'il est possible d'avoir une impulsion positive.

G. William, dubitatif, fit claquer sa langue, et Jazz eut envie de bondir par-dessus la table pour la lui arracher. Il était sur les nerfs. On avait envahi son espace privé, et il n'était pas d'humeur à laisser quiconque – pas même G. William – le prendre de haut.

— Jazz, il faut que tu passes à autre chose. Billy, c'est Billy. Ce n'est pas toi.

— Quel rapport avec l'intrusion de ce type chez moi ? rétorqua Jazz.

— Tout ça n'a aucun rapport avec toi. N'en fais pas une affaire personnelle.

— Évidemment que ça a un rapport avec moi ! Comment voulez-vous que je n'en fasse pas une affaire personnelle ? Il est venu chez moi. Il est entré dans *ma* chambre. Il a laissé un message sur *mon* mur. Vous pensez que c'est un hasard ?

Le shérif sembla sur le point de dire quelque chose. Hésita. Se ravisa. Et consulta son téléphone.

— Pas d'empreintes. Aucune fibre apparente. Mais on a tellement ratissé le périmètre qu'on a failli aspirer la maison. Analyser tout ça va prendre un certain temps. Visiblement, il a croché la serrure avec les outils classiques : il y a des marques, mais rien de particulièrement exotique. C'est tout.

— Non. Maintenant nous connaissons son pseudonyme.

— L'Impressionniste, annonça G. William en se cambrant, gonflant le ventre comme s'il attendait un bébé.

— G. William, vous devez le retrouver. Lui, ou sa prochaine victime, « I.H. ».

— On compile déjà la liste de tous les hôtels, motels, auberges, et bed and breakfasts dans un rayon de trente kilomètres. Il ne fera pas de cinquième victime, Jazz. Je te le promets.

Jazz aurait aimé le croire. Depuis le début, l'Impressionniste conservait une longueur d'avance, alors même qu'ils avaient compris sa logique. Quelque chose lui échappait, il en était certain. Quelque chose que l'assassin avait fait, ou ferait, pour déjouer toutes leurs

précautions.

— Tu devrais oublier le lycée pour aujourd'hui. Te reposer un peu.

— Vous aussi, mon vieux, vous avez besoin de vous reposer.

Les valises sous les yeux de G. William étaient aussi volumineuses que l'étaient celles de Jazz à l'hôpital. Bon Dieu... Howie ! Tout ça semblait si loin, alors que quelques heures à peine s'étaient écoulées depuis.

— Je ferai une sieste au bureau. Je laisse une patrouille devant chez toi pour...

— Aïe ! gémit Jazz, se cachant le visage dans les mains. Pitié, non ! Les gens regardent déjà cette maison comme si... elle avait été construite sur un cimetière indien, ou quelque chose du genre. Si vous mettez une voiture de police juste devant, ils vont s'imaginer que j'ai fait quelque chose. Ce cinglé de petit Dent...

— Ce type s'est introduit ici une fois, déclara G. William d'un ton qui ne souffrait aucune opposition. Il pourrait recommencer. Et je n'ai pas l'intention de lui faciliter la tâche. Pour lui, c'est peut-être un jeu, mais pas pour moi. Compris ?

Avant d'avoir pu répliquer, Jazz entendit le grincement de la porte d'entrée et le cliquètement familier de talons hauts sur le parquet. Qui pouvait bien...

Il jeta un regard à G. William, qui feignit l'ignorance lorsque la voix de Melissa retentit :

— Jasper ? Jasper, où es-tu ?

— Vous l'avez prévenue ? s'écria Jazz.

— L'état de ta grand-mère empire.

— Elle a toujours été un peu...

— Oui, elle a toujours été « un peu ». Et maintenant, elle l'est beaucoup trop.

— Vous pensez réellement que je serais mieux en foyer ? Honnêtement ?

— Ce n'est pas à moi d'en décider. C'est à Melissa.

Ils se toisèrent quelques instants, jusqu'à ce que Melissa appelle de nouveau.

— Dans la cuisine ! lui cria G. William.

Melissa pénétra dans la pièce, adressa un signe de tête au shérif (qui

ôta galamment son Stetson) et posa sa serviette en cuir sur la table. Même à 5 heures du matin, Melissa avait trouvé le temps de passer un tailleur strict et de se maquiller. Son armure bien à elle.

— Tu es prêt à entendre raison ? demanda-t-elle à Jazz.

Trop épuisé pour leurs habituelles joutes verbales et tentatives d'intimidation, il se contenta de hausser les épaules.

Melissa pinça ses lèvres brillantes et écarlates, attendant une réaction. Elle avait besoin d'une réponse, mais Jazz ne lui ferait pas ce plaisir.

— Jasper, annonça-t-elle enfin, je termine mon rapport que je vais transmettre lundi matin à la première heure. Je voulais te prévenir, à plus forte raison au vu de ce qui vient de se produire ici. Cet environnement... Bref, je suggère que tu sois placé en foyer d'accueil et ta grand-mère admise en maison avec assistance médicale. Si tu souhaites joindre une lettre à ce rapport pour contester mes observations, c'est ton droit, mais il faudra me remettre ce courrier dimanche soir au plus tard. Tu as mon adresse e-mail ?

Elle avait débité son discours à vive allure, craignant sans doute qu'il ne l'interrompe. Mais il n'avait plus le courage de se battre. Plus maintenant.

Les gens ont de l'importance. Les gens existent. Les gens ont de l'importance. Mais il n'arrivait pas à s'en convaincre.

— Faites ce que vous avez à faire, lâcha-t-il sans même la regarder, les yeux rivés sur sa tasse de café. Je m'en fous.

— C'est pour ton bien...

— Si vous avez terminé, vous pouvez sortir de chez moi, répliqua-t-il d'un ton cinglant.

Le silence qui retomba était si dense que Jazz pouvait presque entendre son pouls. Melissa tourna les talons, attrapa sa serviette et quitta la pièce d'un pas lourd. Quelques instants plus tard, la porte claqua.

— Je sais que tu es sous le choc...

— C'est bon, G. William.

— Je sais que tu es sous le choc, insista le shérif, mais c'était déplacé. Tu l'appelleras pour t'excuser.

— M'excuser ?

Il bondit de sa chaise et la repoussa. Elle grinça et buta sur le lino.

— M'excuser ? Elle va m'envoyer dans un foyer ! Ma grand-mère va finir attachée vingt-trois heures par jour à un lit dans un mouroir, et c'est moi qui suis censé m'excuser ?

— Navré, Jazz, dit G. William avec un geste d'impuissance. Je reconnais que ce n'est pas idéal, ni ce que tu souhaites, mais au fond, c'est elle qui a raison, non ?

Là, Jazz ne trouva rien à répliquer.

Lorsque la maison fut de nouveau vide, Jazz appela Connie pour lui faire part des événements et la prévenir qu'il n'irait pas au lycée ce jour-là. Ils décidèrent de se retrouver dans l'après-midi à l'hôpital. Connie lui conseilla de ne pas s'inquiéter au sujet du foyer d'accueil.

— Qui sait ? Ça pourrait même être une bonne chose. Ça te sortirait de cet endroit. Pour une fois, tu t'occuperais de toi et pas de ta grand-mère. Et puis, qui te dit qu'il s'agira d'un foyer ? Tu pourrais aller chez ta tante.

— Oui, ma tante qui vit à cinq cents kilomètres d'ici. Tu vois le problème, Connie ? Et nous, là-dedans ?

Connie ne trouva rien à répondre et Jazz se sentit vaguement coupable d'être aussi dur, mais pas plus que ça. Il commençait à en avoir assez d'entendre les autres décider de ce qui était mieux pour lui.

Il voulait se reposer, mais avec Grandma, c'était un peu comme jouer les baby-sitters avec un gamin qui ne vous lâche pas une minute. Après le départ de la police, elle passa un bon quart d'heure à paniquer, craignant de les avoir vexés d'une manière ou d'une autre (car elle était toujours persuadée d'être au bal du lycée dans les années cinquante), et se mit à pleurer comme une petite fille. Puis elle se planta devant la fenêtre de la cuisine et invectiva le pauvre abreuvoir esseulé au milieu du jardin, lui reprochant de ne pas attirer le moindre volatile.

— Tu es pathétique, lui cria-t-elle. Pitoyable ! J'ai vu des bassins comme toi avec des dizaines, des centaines d'oiseaux, des milliers même ! Tu ne mérites pas le nom d'abreuvoir à oiseaux. Tu es un répulsif à oiseaux ! Pourquoi est-ce que tu n'aimes pas les oiseaux ?

Elle empoigna son fusil, sortit et menaça la vasque, vociférant et agitant son arme jusqu'à l'épuisement. Puis elle revint à l'intérieur et passa dans le vestibule d'un pas traînant.

— Tu es un bon garçon, Billy, dit-elle en tapotant la joue de Jazz de sa main rêche. Brave petit.

Elle déposa un long baiser sec sur son front.

— ... Un si bon petit, de prendre soin de ta maman.

Jazz frémit.

Dans sa chambre, il tenta de faire une sieste pendant que Grandma s'occupait devant un jeu télévisé. Il s'assoupit quelques minutes, hanté par le couteau, les voix, la chair. « *Comme de la volaille*, souffla Billy depuis le passé, ou dans son imagination. *Ça se découpe comme de...* »

Et il se réveilla...

... *debout, debout...*

... en pensant à Rusty, car les deux cauchemars s'entremêlaient à présent, oh joie, oh bonheur, oh merveille ! Il regarda les espaces vides entre les clichés sur le mur, là où se trouvaient les premières victimes de Billy. Il avait imprimé de nouvelles photos, les avait remises à leur place, avant de les observer pendant ce qui lui avait semblé être des heures.

Qui est-ce que je découpe ? Dans le rêve. Ou qui ai-je découpé ? Est-ce que c'est maman ? Est-ce que Billy m'aurait...

Non, il ne voulait plus s'aventurer dans ces pensées.

Enfin, encore épuisé, il descendit lentement l'escalier. Grandma n'était plus devant la télé. Paniqué, il jeta un coup d'œil par la fenêtre et aperçut la voiture de police, le flic toujours au volant. Bien, elle n'était donc pas sortie.

Il la retrouva dans ce qui était autrefois la salle à manger. Personne n'y avait dîné depuis des années, et l'armoire à vaisselle s'était presque vidée depuis cette époque. Grandma était assise en tailleur sur la grande table, sa chemise de nuit ramenée sous ses jambes maigrettes, les mains posées sur les cuisses. Elle le dévisagea d'un regard à la fois brûlant et glacial.

— Maman..., lâcha-t-il, soulagé. Qu'est-ce que tu fabriques dans...

— Pourquoi tu m'appelles maman ? répliqua-t-elle d'une voix grave, vibrante. Tu cours dans toute la maison comme un marmot qui a perdu sa mère. Espèce de geignard.

Ah.

— Mamaaaaaan, brailla-t-elle avec un sourire cruel. Mamaaaaaan, où es-tu ? Mamaaan ! Mamaaan !

— D'accord, Grand...

— Mamaaan ! Mamaaan ! Ah ! Je me souviens de toi, quand tu étais

gamin, Jasper. Cramponné aux jupes de ta mère, à la suivre partout comme un petit chien.

Jazz avala péniblement sa salive.

— Mais ta mère n'est plus là pour te couvrir. Ta mère est partie. Tu entends ? Partie !

Elle ricana et son rictus infâme s'élargit encore.

— Partie, envolée, disparue. Dieu soit loué, partie !

Il serra les dents.

— Ta mère, c'était une sale bonne femme. C'est sa faute, tout ce qui est arrivé à ton père. Il allait très bien avant qu'elle se pointe, et elle, tu vois...

Là, elle se pencha en arrière, et sa chemise de nuit se souleva davantage. Jazz était écoeuré.

— Elle lui a mis le grappin dessus et lui a perverti l'âme.

C'était faux. C'était complètement faux, et Jazz n'avait pas l'intention de subir ça.

— Attention à ce que tu dis, Grandma, l'avertit-il.

— Le fiston à sa maman, railla-t-elle en se pouléchant les babines. Elle a rendu ton père cinglé. Et toi, tu étais dans le ventre de cette abomination. Alors, à ton avis, qu'est-ce que ça fait de toi ?

Jazz perdit son sang-froid. Il s'avança vers elle les poings serrés.

— Vas-y, Jasper, souffla-t-elle, le regard brillant. Tape. Allez, fais-le ! Tu t'imagines que c'est la première fois qu'on me file une raclée, hein ? Tu crois vraiment ça ?

Jazz grogna et se retourna pour frapper le vieux vaisselier du plat de la main. À l'intérieur, l'une des dernières pièces encore de ce monde bascula et se brisa. Grandma éclata de rire.

— Le fiston à sa maman ! gloussa-t-elle. Même pas capable de m'en coller une, hein ? Ah, y a qu'un seul remède pour les fils à maman comme toi, Jasper.

Il fit volte-face et quitta le salon, mais sa voix le poursuivit jusque dans le couloir.

— Un remède, un seul ! Faudra devenir comme ton père ! C'est le seul espoir. Tu vas finir comme ton père...

Jazz occupa une bonne partie de sa journée à fantasmer sur les différents moyens de tuer sa grand-mère ; à l'envisager, le prévoir jusque dans les moindres, les plus sordides détails qu'il puisse concevoir. Apparemment, il avait une imagination plutôt fertile.

Il consacra le reste du temps à se convaincre – encore et encore – de ne pas passer à l'acte.

Elle avait si souvent un comportement ridicule, presque enfantin, qu'il était facile d'oublier les relents méchants, cruels de sa folie. Elle connaissait le point faible de Jazz. Elle savait comment l'atteindre. Et il suffisait que les bonnes synapses se connectent pour qu'elle se montre sadique.

Connie put enfin se libérer. Entre-temps, sa grand-mère s'était mis dans la tête qu'elle était une petite fille et demanda à Jazz (qu'elle prenait manifestement pour un prêtre), d'une voix fluette et zozotante, si elle pouvait se resservir du pudding, parce qu'elle avait été bien sage et avait récité toutes ses prières. Jazz se retint de l'étrangler. Il restait des yaourts dans le réfrigérateur : il ne lui fallut pas plus de deux minutes pour la convaincre que c'était du pudding.

Il l'installa sur le canapé avec une couverture, un ours en peluche et la télé, avant de sauter dans la Jeep pour aller chercher Connie. Celle-ci, en se glissant sur le siège passager, lui donna un long et langoureux baiser qui le réchauffa un peu partout.

— Est-ce que ça va ? lui demanda-t-elle lorsqu'ils reprirent enfin leur souffle. Après cette nuit et ce matin...

— Ça va, répondit-il, se surprenant lui-même.

C'était peut-être vrai, d'ailleurs, il ne savait pas. Son monde avait basculé d'une façon qu'il ne saisissait pas encore tout à fait. Dans *Les Sorcières de Salem*, Hale déclarait : « Homme, souviens-toi, une heure avant la chute du diable, Dieu le trouvait si beau dans les cieux. » Aujourd'hui, Jazz voyait bien l'ampleur d'un tel bouleversement.

Il atteignit rapidement l'hôpital et tomba nez à nez avec Doug Weathers, qui les attendait dans le hall.

— Hé, gamin, sans rancune pour hier, hein ? J'ignorais que c'était Gersten. Je suis content qu'il s'en soit sorti.

— Aucun commentaire, rétorqua Jazz.

Weathers laissa échapper un rire sonore et forcé, qui lui valut un

regard furibond de l'infirmière derrière son bureau.

— Bon, parlons un peu de l'affaire Helen Myerson. Tu es au courant, non ? Entre elle, ta prof et la fille retrouvée dans le champ des Harrison dimanche dernier, on peut dire que cette ville recommence enfin à s'animer un peu.

— Des gens sont morts, espèce d'abruti, s'emporta Connie.

— Doucement, doucement, répliqua Weathers en levant les mains. Je rappelle le contexte, voilà tout. Bon, imaginons une seconde que ces meurtres soient liés ?

Une lueur malsaine dansa dans ses yeux, telle une strip-teaseuse de bas étage.

— Tu ne crois pas que ça ferait un excellent sujet ?

— Où voulez-vous en venir ? demanda Jazz.

— Eh bien, je me disais : je pourrais peut-être écrire un papier. Et tu pourrais ajouter quelques commentaires en tant qu'expert en la matière, tu vois ?

D'avance, il s'en léchait les babines.

— Comme ça, tout le monde est content.

Jazz n'était absolument pas tenté et il sentit que Connie s'impatiait. Il s'apprêtait à bousculer le journaliste pour passer.

— Je donnerai même sa part du gâteau à ton copain : « L'ado écope d'une estafilade pour avoir tenu tête à l'assassin ».

À mi-chemin de l'ascenseur, Jazz se figea et se retourna.

— Qu'est-ce que vous avez dit ? Estafilade ? Comment savez-vous qu'il n'a pas été poignardé ?

— Voyons, Jasper, répliqua Weathers avec un large sourire. J'ai mes sources. Que je ne peux pas révéler.

Jazz observa les yeux du journaliste : d'un gris très pâle, avec des taches brunâtres.

— Vous portez des lentilles ?

— Hein ?

— Je vous ai à l'œil, Weathers, lâcha Jazz de sa voix la plus menaçante.

Il reprit la main de Connie et s'engouffra dans l'ascenseur.

— C'était quoi cette histoire de lentilles ? demanda Connie lorsque

les portes se refermèrent.

— Rien. Enfin, peut-être... Je n'en sais rien, acheva-t-il en secouant la tête. Allons voir Howie, c'est ça le plus important.

Dans la chambre, Howie ne se réveillait que par intermittence, désorienté et encore abruti par les médicaments. Ses parents montaient la garde près de son lit et ne firent pas mine de vouloir sortir. Lorsque Connie proposa d'aller leur chercher de quoi grignoter, Jazz resta seul avec eux et se tapit dans un coin de la pièce, redoutant le moment où ils se retourneraient pour le bombarder d'insultes...

Mais elles ne vinrent pas. Les Gersten paraissaient à la fois trop épuisés et soulagés pour être en colère. Mais Jazz savait qu'il ne perdait rien pour attendre.

Howie émergea brièvement en début de soirée et saisit la main de sa mère pour réclamer un verre d'eau. Lorsqu'il aperçut Jazz, il lui adressa un clin d'œil en s'exclamant :

— Bon Dieu, ces médocs sont fa-bu-leux !

Sa conversation se limita à cela. Jazz et Connie quittèrent l'hôpital et s'arrêtèrent dans un snack pour engloutir un sandwich, installés dans un box.

— Des nouvelles de la police ? demanda Connie, qui remua ses frites à la recherche des plus croustillantes. Des pistes ?

— Non. Rien pour l'instant. Je pense qu'ils me tiendront informé. Ou peut-être pas. Je n'en sais rien.

Son sandwich rosbif-crudités sentait légèrement le moisi. Il ne l'avait d'abord pas remarqué, mais le goût s'accroissait à chaque bouchée.

— Alors, c'était comment, le lycée, aujourd'hui ?

Connie hésita, mâchonnant sa paille.

— Difficile. Certains avaient déjà appris la nouvelle sur Internet, donc tout le monde était au courant après la première heure. Mais vu qu'ils ignorent certains détails, les gens s'imaginent tout et n'importe quoi. Certains ont même refusé d'y croire jusqu'à l'annonce du principal. Là, beaucoup se sont mis à pleurer, et c'était atroce, Jazz. Vraiment atroce.

Elle posa la main sur la table, entre eux deux. Jazz la regarda quelques instants avant de se rendre compte de ce qu'elle voulait. Alors il la serra dans la sienne.

— Toute la troupe s'est réunie à l'heure du déjeuner. On a essayé

d'imaginer ce qu'on pourrait faire pour honorer sa mémoire.

Elle sécha les larmes qui perlaient au coin de ses yeux.

— On aimerait vraiment faire quelque chose.

Un hommage. L'idée mettait Jazz un peu mal à l'aise. Ce n'était pas vraiment la même chose qu'un trophée de tueur en série, le genre de souvenirs que Billy conservait de ses victimes. Mais ça y ressemblait un peu. Il voyait là-dedans quelque chose de sentimental. D'obsessionnel. Mais c'était ce que les gens faisaient. Ils honoraient les morts.

— Vous allez trouver une idée, lui assura-t-il. Tous ensemble.

— Tu vas trouver avec nous, insista-t-elle. Tu fais partie de la troupe. Personne n'est au courant que tu étais là-bas, s'empressa-t-elle d'ajouter, sentant venir sa repartie. Personne ne sait que tu l'as vue mourir.

— Mais ils finiront par savoir.

Ça sortirait sur le Net, puis à la télé, qui décrirait en détail le meurtre d'une jeune et jolie prof appréciée de tous. On saurait que des témoins avaient vu le tueur s'enfuir. Que l'un d'eux avait été blessé. Or, Howie se trouvait à l'hôpital, et les habitants de Lobo's Nod n'étaient pas idiots. Ils savaient que deux et deux faisaient quatre. Ça ne ratait jamais.

— On peut y aller ? demanda-t-il.

Insidieusement, une migraine s'installait peu à peu entre les nerfs de sa tempe gauche.

— Tu as à peine touché ton sandwich.

— Ça ne fait rien, dit-il en cherchant de l'argent dans sa poche et en laissant quelques billets sur la table. Allons-y.

Comme pour s'excuser de son comportement odieux de la matinée, Jazz trouva Grandma endormie par terre, devant la télé (qu'entre-temps elle avait branché sur la chaîne Sports extrêmes). Elle ronflait doucement, le nounours en guise d'oreiller.

Comment était-il possible, se demanda Jazz, qu'une petite vieille aussi paisible, avec un sourire d'ange, puisse se transformer dans la journée en un monstre de cruauté ? Comment avait-elle pu donner naissance à une force diabolique dans sa plus pure essence, la nourrir, la faire grandir, l'élevant presque à une forme grotesque de perfection ?

Ne se sentant pas le courage de la porter jusqu'à l'étage, il la laissa sur le sol. Dehors, le flic était toujours dans sa voiture – un autre détail qui ne tarderait pas à venir grossir les potins, il le savait –, mais il vérifia malgré tout que la porte d'entrée, celle de la cuisine et toutes les fenêtres étaient bien verrouillées avant de monter dans sa chambre.

La migraine s'était maintenant installée et s'en donnait à cœur joie. La douleur semblait faire pencher son cerveau.

Pas le temps de traîner. Le week-end approchait, et Melissa devait rendre son rapport lundi matin : il devait lui remettre sa lettre de contestation. S'il voulait rester chez lui, il devait agir.

« Rappelle-toi Bobby Joe Long », lui intima son économiseur d'écran.

— Es-tu bien certain de vouloir rester ici ? se demanda-t-il à voix haute en se laissant tomber sur la chaise.

L'écran de l'ordinateur était trop brillant, trop cru pour le regarder en face.

— Un foyer d'accueil, ça pourrait te faire des vacances. Aller habiter chez Samantha pourrait être une aubaine.

Il était tentant de voir les choses de cette manière, mais il savait qu'une fois qu'il serait hors de chez lui et aux mains du système, ce serait le point de non-retour. Il avait berné les services sociaux en les persuadant que sa grand-mère prenait soin de lui depuis quatre ans, alors que c'était plutôt l'inverse. Quant à sa tante Samantha, il ne l'avait même jamais rencontrée. Rien ne disait qu'elle accepterait de l'accueillir. À présent, il devait au moins trouver le moyen de ralentir la procédure jusqu'à ses dix-huit ans. Il serait alors libre de faire comme bon lui semblait, et personne ne pourrait l'en empêcher.

« *Je fais ce que je veux* », avait un jour déclaré Billy, souriant devant sa collection de trophées. D'une main, il tripotait le collier volé à une victime. De l'autre, il caressait les cheveux de Jazz. « *Et personne m'arrêtera ; je suis leur dieu. C'est moi qui décide s'ils vivent ou s'ils meurent. Et y a pas de sentiment plus puissant.* »

Les mains de Jazz se mirent à trembler au-dessus du clavier. Au fond, il aurait peut-être dû laisser les services sociaux l'emmener loin d'ici. Peut-être était-ce la meilleure solution ?

La télé en fond sonore, l'Impressionniste passait en revue les détails de son prochain passage à l'acte. Tout était prêt : rien ne manquait. Ne restait qu'à exécuter son plan.

Une image à l'écran détourna son attention un instant : deux marionnettes qui gambadaient au milieu d'un champ.

Il y réfléchit un moment. Aux marionnettes.

Au fait d'être manipulé.

L'Impressionniste le savait, tout le monde était manipulé. Que ce soit par un conjoint, un parent, un patron, un ami, par ses propres pulsions, obscures ou non.

Tout le monde était le pantin de quelqu'un d'autre.

La plupart des gens ne remarquaient pas les fils, voilà tout. Ils ne se rendaient compte de rien.

L'Impressionniste, lui, voyait ses fils. Il en connaissait la longueur, la rigidité, la souplesse.

Et surtout, il savait qui les tirait.

Mais il s'interrogeait...

Est-ce qu'un pantin pouvait voir les ficelles...

Il se demandait... Et si la marionnette pouvait les couper ?

Selon les lois de la physique et de la logique, elle s'effondrerait, molle et sans vie.

Mais si cela n'arrivait pas ?

Et si, en tranchant ces fils d'un geste fort et rebelle, la marionnette s'animerait ? Devenait son propre maître ?

L'Impressionniste n'était pas censé entrer en contact avec Jasper Dent. Il avait enfreint cette règle.

Il n'avait pas pu s'en empêcher. Il se savait tenace, mais lorsqu'il était question de Jasper Dent... Pourtant, le moindre atome de raison qu'il possédait lui hurlait de ne pas l'approcher, mais un instinct profond et primaire l'y poussait, l'entraînait vers Dent.

Est-ce que c'était ça, être amoureux ? se demanda l'Impressionniste. Est-ce que c'était ça que les gens ressentaient ?

Il chercha dans son téléphone un cliché du jeune homme. Que

voyaient les autres, songea-t-il, lorsqu'ils regardaient Jasper Dent ? Ils ne remarquaient probablement rien de plus qu'un adolescent. Un gamin. Un lycéen. Ils n'étaient pas conscients – pas vraiment, du moins – de ce qui errait parmi eux.

On fait ce qu'on veut, pensa l'Impressionniste. Et personne ne nous arrêtera.

Le lendemain, tout le lycée semblait retenir son souffle. Les cris et le chahut habituel s'étaient tus dans les couloirs. La rumeur des bavardages avait été remplacée par les hoquets et les sanglots.

Jazz se demanda comment ils réagiraient s'ils apprenaient que le meurtre de Ginny – aussi traumatisant soit-il – n'était qu'une goutte dans un océan de sang. Plus que deux jours, et une inconnue portant les initiales I.H. mourrait. Elle serait agressée sexuellement, par pénétration vaginale et rectale, avant de recevoir une dose fatale de produit déboucheur (l'avant-dernière victime à subir cela), et une mise en scène la montrerait maintenue à l'aide de clous et de fil de pêche, debout dans la douche d'un hôtel, dans la posture de quelqu'un qui se lave. C'était ainsi que Billy l'avait voulu lorsqu'il était l'Artiste et l'Impressionniste le copierait à la lettre. En guise de touche personnelle et pour des raisons sordides connues de lui seul, il prendrait également six doigts à sa victime.

Jazz était à sa place dans la salle de classe, attendant la sonnerie, et il ouvrit une nouvelle page d'un cahier qu'il noircissait de noms, de faits, espérant que sa main serait plus perspicace que son cerveau. Mais rien ne vint. Rien ne fonctionnait. Il n'avait que deux véritables suspects : Erickson et Weathers. Cela aurait pu être l'un comme l'autre, mais leur profil ne collait pas tout à fait. Il n'ajouta même pas G. William à la liste, ses joues s'empourprant légèrement au souvenir de sa suspicion.

Il songea aussi à Jeff Fulton, le père de Harriet Klein, mais l'oublia aussitôt. S'il était plausible que le chagrin de cet homme l'ait rendu fou, la douleur ne se manifestait généralement pas sous cette forme. Si Fulton était à ce point dérangé, il s'en serait plutôt pris à Jazz ou à Billy, mais n'aurait pas essayé d'imiter les crimes du tueur en série.

Et puis, l'assassin ne se trouvait pas forcément dans son entourage : selon toute probabilité, c'était même un parfait inconnu. Ce qui signifiait qu'il possédait, comme toujours, beaucoup d'informations mais aucune conclusion.

La voix du principal résonna alors dans le système de haut-parleurs reliés à chaque salle.

— À tous les étudiants : nous observons à présent une minute de silence en mémoire de Mlle Davis.

À l'exception d'un sanglot étranglé, tout le monde dans sa classe respecta scrupuleusement l'hommage.

Deux jours. Plus que deux jours avant le prochain meurtre. L'Impressionniste se concentrait sur Lobo's Nod, et Jazz ne savait absolument pas comment l'arrêter. Discrètement, en plaçant le portable de Howie sous le bureau, il envoya un SMS à G. William (« Du nouveau ? »), mais la minute de silence s'acheva, et le cours commença sans qu'il ait obtenu de réponse.

Ainsi se poursuivit la journée. Toutes les cinq minutes, il consultait le téléphone, certain d'avoir raté une notification de ce fichu gadget dont il n'avait pas l'habitude. Mais il avait beau toucher, presser, voire secouer le machin, G. William ne se manifestait pas.

Il endura ses cours en silence et dans la solitude, gardant ses distances plus encore qu'à l'accoutumée, évitant les regards. Tout le monde savait maintenant qu'il s'était trouvé sur les lieux du crime. Comme prévu, ils l'avaient compris par déduction, et l'information s'était propagée en moins d'une nuit. La seule chose qu'ils ignoraient, c'était que la mort de Ginny était liée à d'autres. G. William attendait toujours une réponse du FBI sur son dossier, afin de pouvoir établir un lien officiel entre le premier crime de Lindenberg et les suivants, avant d'annoncer publiquement la nouvelle. Pour l'instant, les flics faisaient comme si le cadavre du champ, celui de la serveuse et celui de Ginny étaient des affaires isolées.

Mais pour Lobo's Nod, ça faisait beaucoup de meurtres. Et beaucoup de soupçons.

Jazz dut porter ce lourd manteau de suspicion toute la journée. Quel idiot d'avoir cru qu'il pouvait être un garçon comme les autres ! Durant ces quatre dernières années, il s'était trompé sur toute la ligne. Si l'arrestation de Billy avait provoqué une vague d'empathie, elle avait vite cédé la place, pour de bon, à la méfiance.

Ça ne changerait jamais. Ça ne cesserait jamais. Les gens ne lui faisaient pas confiance : jamais ils n'auraient confiance en lui, et il ne pouvait pas vraiment leur en vouloir. Un autre que lui aurait pu sauver Ginny, il le savait. Ou du moins sans cette partie malade en lui qui avait pris plaisir à sa mort.

Depuis la mort de Ginny, les répétitions avaient bien évidemment été suspendues. Mais après les cours, Connie entraîna Jazz chez Eddie Viggaro pour une réunion entre comédiens et équipe technique.

Jazz se tint à l'écart, muet, persuadé d'être de trop.

Pendant plusieurs minutes, personne ne prononça un mot : ils étaient tous en larmes. Jazz aurait aimé les imiter. Il aurait voulu pouvoir pleurer, leur parler des derniers instants de Ginny, sans pour autant paraître morbide.

— Il faut que nous honorions sa mémoire, décida Connie. Elle représentait tellement pour nous.

Tout le monde acquiesça, et les sanglots laissèrent place aux paroles, pressantes et désespérées, comme elles l'étaient toujours face au chagrin et au deuil.

— Une plaque commémorative ? suggéra quelqu'un, et Jazz grimaça malgré lui.

— C'est nul, répliqua celle qui jouait Abigail. On devrait lui ériger une statue.

Jazz s'agita, nerveux. Une plaque. Une statue... Des trophées, quoi.

— Ou une série de statues, renchérit celui qui interprétait Giles Corey. Pour chacun de ses rôles à la fac, ou quelque chose du genre.

La proposition fut accueillie par un murmure enthousiaste, que seule une voix forte vint briser.

— Vous voulez vraiment honorer sa mémoire ?

Tous les regards se tournèrent vers Jazz.

Il n'avait pas eu l'intention d'intervenir, mais n'avait pu s'en empêcher. Et maintenant que tout le monde l'observait, il était obligé de poursuivre.

— Écoutez, dit-il, d'abord hésitant, mais gagnant de l'assurance à chaque mot, si vous voulez lui rendre un hommage, il ne faut pas le faire avec un... un objet. La vie, ça n'est pas ça. La vie ne se résume pas à...

... des gants, un iPod, un permis de conduire, un tube de rouge à lèvres...

— ... des choses matérielles. Quand on veut honorer la mémoire de quelqu'un, on ne le fait pas avec des babioles. On le prouve par les actes.

Ils le dévisageaient toujours, mais ce n'était plus de la surprise que Jazz lisait dans leurs yeux. C'était de la curiosité.

Il leur fit part de son idée.

Le même soir, une veillée à la bougie fut organisée sur le terrain de football. Connie avait tenu à ce que Jazz y participe, même s'il n'en avait pas la moindre envie. Commémorer la vie qu'il n'avait pas su protéger lui paraissait glauque et hypocrite.

— Tout le monde m'observe, lui souffla-t-il à l'oreille tandis qu'ils

s'installaient sur les gradins.

Autour d'eux, tous les élèves du lycée semblaient s'être rassemblés et avaient pris place sur le stade dans un silence presque total. Il n'y avait pas que les élèves : la moitié de la ville était présente.

— Tu n'as pas remarqué ?

— Personne ne te regarde.

— Si.

— C'est parce qu'ils savent que tu as essayé de la sauver. Que c'est toi qui l'as découverte.

— Ils croient que c'est moi.

— Personne ne croit ça.

Ils devraient..., garda-t-il pour lui.

— Ton idée est géniale, souffla-t-elle en se penchant pour le serrer dans ses bras. Je suis fière de toi.

— Ça va demander du travail, prévint-il. Il faut voir si on y arrive.

— On y arrivera. Je suis certaine que... Oh ! Ça commence.

La veillée débuta par un discours du principal, M. Jeffries, qui raconta les circonstances dans lesquelles il avait embauché Ginny : il avait pris un risque en engageant cette jeune prof dynamique à peine sortie de la fac, qui débitait toutes sortes de concepts farfelus sur l'enseignement. Mais en fin de compte, le véritable risque, déclara-t-il, aurait été de ne pas l'intégrer à notre équipe...

Il continua son laïus. Jazz en voyait mal l'intérêt. Toutes ces belles paroles sur la personne exceptionnelle qu'était Ginny étaient-elles censées les reconforter de sa mort ? Ça n'avait aucun sens.

Tout autour de lui, ce n'étaient que des larmes et des sanglots sans retenue, parmi les adolescents comme les adultes.

M. Jeffries ouvrit la tribune à ceux qui souhaitaient dire quelques mots. Plusieurs élèves défilèrent devant le micro. Une camarade de fac de Ginny s'exprima aussi, puis, à la grande surprise de Jazz, Jeff Fulton s'avança.

— Je suis navré, commença-t-il. J'espère ne pas troubler votre moment de recueillement, mais... quelque part, j'ai le sentiment que le Seigneur m'a envoyé ici dans un but bien précis. Voyez-vous, il y a quelques années, un homme de Lobo's Nod a assassiné ma fille, Harriet.

Fulton ne nomma pas Billy – c'était inutile.

— Et en réalisant que je serais de passage près de votre ville, j'ai senti que je devais venir ici, à l'endroit où celui qui a tué mon enfant a vécu. J'ignore pourquoi. J'espérais sans doute trouver le moyen de faire mon deuil, conclut-il avec un rire nerveux. « Faire son deuil », c'est une expression à la mode, ça, hein. Bref, j'étais là dans l'espoir d'y parvenir et j'ai enfin compris que cette possibilité était en moi, depuis le début. Je ne peux pas pardonner à l'homme qui m'a enlevé ma fille, mais je peux l'empêcher d'accaparer ma vie. Je peux choisir d'aller de l'avant. Voilà ce que je dois faire. Et c'est également ce que j'aimerais vous conseiller, à tous. À vous, à vous et à vous, dit-il en désignant des inconnus au hasard de la foule. Nous autres humains avons la capacité d'infliger des atrocités à nos semblables. Mais nous avons aussi la capacité de survivre à ces atrocités. Vous savez, je n'ai pas eu la chance de connaître Mlle Davis. Mais en vous écoutant parler d'elle, j'aime à penser que...

Il hésita et, l'espace d'un instant, on aurait pu croire qu'il allait quitter la tribune. Mais il agrippa le pupitre et poursuivit :

— J'aime à penser que mon Harriet et elle auraient pu être amies.

Les larmes ruisselèrent sur le visage de Fulton, dont la voix s'étrangla.

— Alors, qui sait ? Désormais, elles ont peut-être toutes les deux trouvé une nouvelle amie au paradis. Merci. Merci à tous.

Chancelant, Fulton quitta la tribune sous les applaudissements. Sur les joues de Connie, des traces humides dansaient au gré de la flamme de sa bougie. Elle agrippa la main de Jazz tandis que, tour à tour, chacun égrenait les qualités et les vertus de la défunte. Jazz essaya de se montrer compatissant, mais la vérité, c'est que les larmes et les gémissements le rendaient insensible. Pleurer, il le savait, ne servait à rien. Une leçon importante, qu'il avait apprise très tôt...

... debout, debout, petit Jasper...

Et puis :

Ce soir, c'est le tour de Rusty. T'auras pas à participer, mais faudra regarder.

Rusty avait été le compagnon de Jazz durant les huit premières années de sa vie : un croisement de cocker et de retriever au pelage de l'exakte couleur du caramel. Ils couraient ensemble, jouaient dans le jardin, s'endormaient sur le canapé devant la télé, jusqu'au jour où Jazz avait vu Billy l'étriper et le dépecer vivant.

Rétrospectivement, la pauvre bête avait supporté incroyablement longtemps cet atroce supplice, mais sur l'instant, tout ce que Jazz savait, c'est que son chien était en train de mourir, qu'il souffrait et qu'il ne pouvait rien faire pour l'aider. Il avait pleuré, de bout en bout et de plus en plus fort, tandis que Billy arrachait patiemment la vie de Rusty à coups de couteau.

Une fois Rusty bel et bien mort, réduit à un amas sanguinolent de muscles et d'os d'un côté, et à un second tas de chair et de viscères luisants de l'autre, Billy s'était approché et agenouillé devant son fils, qui hurlait à pleins poumons. Il avait entouré Jazz de ses bras.

— Ça va aller, ça va aller, avait-il soufflé d'une voix réconfortante, paternelle, jusqu'à ce que se Jazz se calme et écoute la suite. Tu peux continuer à pleurer. Vas-y, pleure, si tu veux.

Jazz n'avait pas eu besoin d'encouragement. Les larmes coulaient toujours, un flot sans fin, comme une source naturelle qu'une pression souterraine fait ressurgir et qui inonde tout sur son passage. Il s'était blotti contre son père – car, oui, c'était un assassin, un tortionnaire, mais c'était aussi son père. Pour des raisons bêtement biologiques, sa présence le rassurait.

— Ferme les yeux, avait repris Billy.

Jazz s'était exécuté, hoquetant, les larmes ruisselant de ses paupières closes, et Billy l'avait serré fort. Et lorsque enfin les sanglots s'étaient espacés, Billy lui avait murmuré d'une voix presque tendre :

— Il faut les ouvrir, maintenant, fiston. Il y a quelque chose que tu dois voir.

Et Jazz avait obéi, en proie à un espoir enfantin, croyant déjà à une magie quelconque, mais les deux piles étaient toujours là.

Billy, de son ton joyeux aux accents sinistres, lui avait alors dit :

— Tu vois, Jasper ? Tous ces pleurs, et ça a changé quoi ? Rien. Mais vraiment rien du tout !

Il observa le stade. Tous les regards étaient rivés sur le dais improvisé, érigé sur la ligne des cinquante yards. Même Erickson semblait captivé par les témoignages, posté à l'écart de la tribune près du pauvre Fulton, bouleversé.

Tous les regards, sauf un.

Jazz n'en crut pas ses yeux : Doug Weathers était là et le toisait. Et voilà maintenant qu'il fendait la foule pour se diriger vers lui.

Bon Dieu, ce type était partout ! Ne respectait-il donc rien ?

Absolument rien ?

Une rage plus puissante que tout ce qu'il avait pu éprouver monta en lui. Il aurait voulu faire subir à Weathers des choses atroces, indicibles, jusqu'à ce que le journaliste demande lui-même à mourir. Jazz s'abandonna à ces délicieuses idées et son imagination s'enflamma.

Les tueurs en série assistaient souvent aux enterrements et aux rassemblements en mémoire de leurs victimes, Jazz le savait. Billy l'avait d'ailleurs fait à plusieurs reprises, toujours déguisé. C'était une pulsion parmi tant d'autres, une manière de prolonger le sentiment de possession sur la victime, même au-delà du meurtre.

— Aïe ! souffla Connie. Jazz !

Il lui broyait la main. Relâchant son étreinte avec un murmure d'excuse, il s'écarta et bredouilla un prétexte pitoyable, affirmant avoir besoin d'air.

Il se fraya un chemin pour se diriger vers la sortie.

Weathers changea de trajectoire, bousculant les gens dans le sillage de Jazz. Très vite, Jazz quitta l'attroupement massé à l'extrémité du terrain. Le tunnel qui permettait de quitter le stade n'était pas très loin.

Mais il ne l'atteignit pas. Car il aperçut G. William et deux de ses hommes qui arrivaient en sens inverse. En voyant Jazz, le shérif eut un mouvement de surprise, puis le rejoignit.

Jazz jeta un regard en arrière. Weathers s'était volatilisé. Super.

— Jazz, lui dit G. William. On a un problème. On a un cadavre. Avec deux jours d'avance.

Elle s'appelle, ou plutôt s'appelait – Jazz connaissait mal l'usage dans ce cas, les noms survivaient-ils à ceux qui les portaient ? –, Irene Heller. Jazz regarda son corps, installé dans la douche dans l'exacte posture qu'il avait prédite. Elle n'avait été ni touchée ni déplacée depuis sa découverte.

G. William lui tendit un cliché de la scène de crime d'Isabella Hernandez, bien que Jazz n'en eût pas besoin. Excepté les carreaux de la salle de bains et la dissemblance physique évidente entre Isabella et Irene, la photo aurait pu représenter ce qu'il avait sous les yeux.

— Elle n'était pas femme de chambre dans un hôtel, expliqua G. William, éprouvé. On les avait toutes contactées. Elle était mère au foyer. Mais maintenant ses enfants vont à l'école, alors elle fait des ménages pour arrondir les fins de mois.

— Donc, techniquement, elle était bien femme de ménage, murmura Jazz.

Il n'était pas vraiment surpris que la vue du corps d'Irene Heller ne l'affecte pas davantage. Il l'examina, à la recherche du moindre détail qui pourrait le conduire jusqu'à l'Impressionniste. La rigidité cadavérique avait débuté, ce qui signifiait que la mort et la mise en scène remontaient à plusieurs heures.

G. William, à court de ressources, avait demandé à Jazz de venir jeter un coup d'œil à la scène de crime encore fraîche.

— Je suis prêt à tenter n'importe quoi, lui avait-il confié dans la zone d'en-but du stade. Je ne voulais pas en arriver là avec toi, mais... Enfin, j'ignore si tu peux nous aider, mais est-ce que tu peux au moins essayer ?

Bien sûr, Jazz avait accepté. Avec le portable de Howie, il avait appelé Connie pour l'avertir de la nouvelle, puis avait accompagné le shérif jusqu'à un modeste pavillon, dans un quartier pauvre mais correct, près de l'autoroute, à l'est de la ville. Ils se trouvaient à présent dans la salle de bains d'Irene, où son mari l'avait découverte en rentrant du travail. Ironie du sort, ses enfants étaient absents : après l'école, ils s'étaient rendus directement à la veillée d'hommage à Ginny.

— Je ne remarque aucune différence entre ce meurtre et celui de Billy, annonça Jazz. À l'exception des doigts, évidemment.

Comme celle de Ginny, sa main droite n'était plus qu'un moignon.

Le majeur de la gauche gisait dans le bac à douche, près de la bonde.

— Y a-t-il eu agression sexuelle ? demanda-t-il.

G. William se racla la gorge.

— Difficile à dire avant de l'avoir transportée à la morgue. Mais à mon avis, oui. Aucun fluide apparent, cependant.

— Logique. Billy a toujours pris ses précautions. Il utilisait un préservatif.

Jazz s'accroupit pour examiner la scène d'un œil neuf.

— Je me demande... J'ai l'impression qu'il ne l'a pas vraiment violée. Enfin, pas directement..., vous voyez. Je pense qu'il s'est servi d'un..., euh, vous savez, d'un sex toy ou de quelque chose comme ça.

— Pourquoi ça ?

Jazz haussa les épaules. Il se sentait... bien. À l'aise, maître de la situation. Peut-être parce que G. William avait besoin de lui. Plus probablement, parce qu'il était doué pour ça.

— Ce type plagie les crimes de Billy. Il n'a aucune originalité, aucune individualité. Pas de personnalité. C'est un fac-similé de quelqu'un d'autre. Billy violait les femmes dans le but d'affirmer sa domination, son pouvoir...

Jazz se mit soudain à trembler comme une feuille. Inquiet, G. William le saisit par le bras et le remit sur ses jambes.

— Allez, petit, allons nous...

— Non. Non, ça va.

Il se dégagea et se pencha sur Irene Heller.

— Ce type n'a rien d'un dominateur. Il est sous influence. Il a soumis tout son être à l'idée qu'il se fait de Billy, de qui il était et de ce qu'il était. Il vénère sa mémoire et son héritage. Il semble évident qu'il a appris tout ce qu'il y avait à savoir de lui. D'ailleurs, peut-être était-il persuadé, dans une certaine mesure, d'être Billy.

Le shérif étouffa un grognement. Jazz s'interrompt, mais G. William lui fit signe de poursuivre.

— Il est sans doute impuissant, continua Jazz. Il n'a pas les mêmes pulsions qu'avait Billy. Enfin, qu'il a. Celles de Billy le poussaient au viol, mais le viol n'est pas un acte ordinaire. Ce n'est pas si simple. Ce type... Il voudrait pouvoir, mais il n'y arrive pas, parce qu'il fait juste semblant d'être Billy. Il n'aurait pas réussi même si on lui avait braqué un revolver sur la tempe. Alors il s'est servi d'autre chose.

G. William s'éclaircit la gorge et inscrivit une note dans son téléphone.

— Autre chose ?

Jazz observe la minuscule salle de bains.

— Il précipite son calendrier. Il a fallu deux jours de plus à Billy pour assassiner Isabella Hernandez. L'Impressionniste accélère la cadence. Il sait peut-être que nous sommes sur sa trace. Il se rend compte qu'il va devoir empiler les cadavres.

Jazz réfléchit quelques instants.

— La prochaine victime sera la sixième. Mais va-t-il s'arrêter là ?

— Eh bien, si on suit la logique des doigts, vu qu'il en laisse un sur place, il ira jusqu'à neuf. Mais la sixième correspondrait au dernier meurtre de Billy en tant qu'Artiste, avant de devenir, euh...

— Green Jack, compléta Jazz.

Il se retourna vers G. William. Le vieux shérif semblait ratatiné, comme si on avait arraché une languette dans son dos et qu'il s'était vidé de sa substance. Sur son visage marqué, la seule couleur qui subsistait était celle de son nez rubicond.

— Je t'enverrai personnellement une copie du rapport final, dit-il à Jazz. Si tu penses que ça peut aider, bien sûr.

— Oui, faites donc ça, répondit Jazz, distrait.

Car une idée germait dans son esprit, le taraudait, à la frontière du conscient et du subconscient. Il aurait aimé l'ignorer, la combattre. Mais elle revenait à la charge, qu'il le veuille ou non.

— Je vais réfléchir encore un peu, déclara-t-il.

Tandis qu'ils quittaient la salle de bains et pénétraient dans la chambre principale, Jazz distingua une voix familière. Il leva les yeux et aperçut Erickson, qui demandait à l'un des techniciens de relever les empreintes sur les fenêtres. Sentant que Jazz l'observait, il le regarda en ricanant.

Jazz n'avait pas l'intention de laisser couler.

— Hé, Erickson ! Vous êtes encore arrivé le premier ? Toujours par hasard ?

Toute la pièce se figea. Les flics se tournèrent vers Erickson, qui vira au cramoisi. Il remua les lèvres, sa pomme d'Adam s'agita, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

G. William empoigna Jazz par le coude et l'attira dans le couloir. Jazz entendit Erickson grincer :

— Je ne vois pas pourquoi j'écouterais ce genre de...

Mais le shérif claqua la porte.

— Qu'est-ce qui t'a pris ? s'emporta G. William en secouant Jazz. Tu soupçonnes Erickson ? C'est là que tu veux en venir ? Pour ta gouverne, figure-toi qu'il n'était pas le premier sur les lieux, ce soir. C'était Hanson.

Bien sûr, bien sûr. Jazz avait lui-même vu Erickson à la veillée pour Ginny. Il n'avait pas pu arriver si vite.

Jazz observa le regard fiévreux et perçant de G. William.

— Je suis désolé. Je suis épuisé, et ce type me tape sur les nerfs.

— Le monde entier te tape sur les nerfs, Jasper Francis.

— Vous voulez que je m'excuse ? demanda Jazz, écoeuré rien qu'à cette idée.

— Non, non, laisse tomber. Pardonne-moi, dit-il en l'entraînant vers la porte. J'ai été un peu brutal.

— Ça ne fait rien.

— Je jongle entre les affaires ces derniers jours. Et je dois te prévenir... Jazz, j'ai tenté de ne rien ébruiter, mais je ne vais plus pouvoir continuer. Le FBI envoie des effectifs de Quantico demain matin, et la police d'Atlanta doit aussi dépêcher quelqu'un. Il y aura une équipe d'intervention en liaison avec les différents services. Je dois organiser une conférence de presse. Ce soir. Mes gars sont déjà sur le coup. Je dois avertir la population. Il faut que la prochaine victime soit au courant.

La prochaine victime... Une femme blonde de vingt-six ans. Secrétaire. Initiales B.Q. Injection mortelle de produit déboucheur. Agression sexuelle. Mise en scène dans sa cuisine...

— Je comprends, murmura Jazz.

— J'installe une patrouille devant chez toi, au cas où les choses tourneraient..., tu vois, au vinaigre.

Traduction : au cas où une foule vengeresse déciderait qu'éliminer le fils du monstre était le seul moyen d'exorciser ces crimes imitant ceux de Billy. La maison Dent s'enflammerait comme une torche.

— Compris.

— Est-ce que tu veux être présent à la conférence de presse ?

Jazz regarda G. William comme s'il avait viré au bleu et qu'un troisième téton venait de lui pousser sur le front.

— Je pourrais expliquer que tu ne fais pas partie des suspects. Que tu nous aides...

— Non. C'est gentil, G. William, vraiment. Mais...

Les projecteurs. Le centre de l'attention. C'était l'une des choses qu'il avait en commun avec Billy : le dégoût pour l'attention publique.

— J'ai compris, Jazz. Je comprends. Je ferai mon possible pour calmer le jeu.

Il se serrèrent la main. Dans la poigne du shérif, ce n'est pas de la force que Jazz décela, mais du désespoir. Il sauta dans la Jeep. Il avait besoin de réfléchir, seul.

Il roula en direction du Refuge.

À mi-chemin, la radio – branchée sur une station de hard rock locale – s’interrompt brièvement le temps d’un flash info, et Jazz reconnut la voix de G. William. Il s’imagina le shérif, debout devant un pupitre installé à la hâte sur les marches du commissariat, épongeant la sueur sur son front à l’aide de l’un de ses mouchoirs brodés, même si, dehors, il ne faisait absolument pas chaud. Les flashes crépitaient ; un brouhaha s’élevait parmi les journalistes présents tandis que G. William faisait...

« ... une déclaration inquiétante : nous venons d’établir un lien formel entre les crimes récemment commis à Lobo’s Nod, ainsi que celui perpétré dans un État voisin... »

Jazz se mordit les lèvres. À présent, la lumière des flashes était ininterrompue. La cacophonie se transformait en une rumeur fébrile. Venait-il de dire...

« ... pensons que ces meurtres sont l’œuvre d’un seul homme, qui agit sous le pseudonyme de l’Impressionniste. Ce dernier reproduit à l’identique les crimes de William Cornelius Dent, le tueur en série qui a sévi il y a plusieurs années... »

Et voilà. La foule, comme le promettait l’expression, s’enflamma. L’effet stroboscopique des flashes s’accéléra, le chaos assourdissant des questions, des demandes de précisions allait crescendo. G. William luttait non seulement pour se faire entendre, mais surtout comprendre, par-dessus le vacarme hystérique. Doug Weathers, le chef de file, ricanait de plaisir en s’imaginant déjà sa prochaine intervention sur une chaîne nationale, dépoussiérant ses anciennes anecdotes concernant Billy, sans oublier la plus récente, lorsqu’il en avait décousu avec le fils de Dent menotté.

Jazz éteignit rageusement la radio. Voilà. C’était fini. Le nom de Billy Dent avait été invoqué, comme une formule magique sortie d’un vieux grimoire, rappelant les ignominies du plus vil des tueurs en série contemporains. Un maléfice qui, poussé par les démons de la couverture médiatique et de l’indignation de la populace, se propagerait jusqu’aux confins du monde réel. La vie de Jazz – qui n’avait de toute façon jamais été normale – en serait à nouveau bouleversée.

Et, cette fois, il n’était pas certain de trouver la force d’y survivre.

Manœuvrant la Jeep entre les arbres qui bordaient le chemin de

terre, Jazz aperçut soudain la petite Honda bleu électrique de Howie garée un peu plus loin. Ça ne pouvait pas être lui, c'était forcément Connie qui avait profité d'avoir les clés.

Il éteignit le moteur et prit plusieurs inspirations profondes. L'image d'Irene Heller, suspendue dans sa douche à l'aide d'un système élaboré de contrepoids et d'un unique fil quasiment invisible, ne le quittait plus.

Il avait vu bien pire au cours de son existence. L'Impressionniste était un meurtrier, en effet, mais le lieu de son crime était soigné, presque propre. Une minuscule trace de piqûre au cou de la victime, par laquelle on lui avait injecté le produit déboucheur. Et les doigts sectionnés. Aucune autre violence infligée aux corps. C'était douloureux, pas de doute, mais rapide. Net. S'il fallait être assassiné par un tueur en série, se faire tuer par l'Impressionniste n'était pas la pire des fins, décida Jazz. Surtout si l'on avait opté pour un cercueil ouvert.

Mais... Irene Heller. Exhibée nue dans la douche.

« Ce n'est pas ta faute », lui avait assuré G. William, et, l'espace d'une seconde, Jazz l'avait cru.

Mais c'était faux. S'il s'était montré plus malin, plus perspicace ou... ou... plus quelque chose, alors Irene Heller serait encore en vie et son mari n'aurait pas à annoncer à leurs gosses : « Hé, vous ne devinerez jamais. Vous savez, cette prof, pour laquelle on organisait une veillée. Eh bien, maman et elle ont quelque chose en commun, maintenant. »

Lentement, il descendit de la Jeep et s'avança vers le Refuge.

— Chérie ! lança-t-il d'un ton faussement joyeux. Je suis là !

Connie était installée sur le pouf, ses jambes ramenées sous elle. La seule lumière était celle qui filtrait à travers le plastique opaque de l'unique fenêtre. Dans la pénombre, elle ressemblait à une statue taillée dans du bois sombre. Elle croisa fermement les bras et le dévisagea.

— Il faut qu'on parle.

— De quoi ? répondit-il sans se départir de son sourire. Il n'y a rien à dire. Hé, si Howie ne s'en sort pas, tu crois que ses vieux te laisseront sa voiture ?

Connie le regarda, bouche bée.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ?

— Oh, je pensais tout haut, répliqua-t-il gaiement.

Avant qu'il ait eu le temps de réagir, elle s'extirpa de son siège et le gifla. Ils s'observèrent en silence.

— Pardon, murmura-t-il en la prenant dans ses bras pour la serrer contre lui.

Il l'embrassa sur le front et la berça doucement.

— Je suis ignoble, ajouta-t-il.

— Non, c'est faux, dit-elle d'une voix étouffée, tout contre sa poitrine.

— Si.

— Non, tu es...

Elle se raidit contre lui, puis s'écarta.

— Tu n'es pas ignoble, souffla-t-elle, même si son expression paraissait indiquer le contraire. Tu n'es *pas* ignoble.

Une fois encore, elle croisa les bras, adoptant une pose sévère.

— Alors c'est juste que tu fais semblant. Tu fais ton Billy. Tu essaies de me *déstabillyser*.

— Conn...

— Oui, c'est exactement ça. Tu me prends pour une conne ! Tu fais en sorte de m'énervier avec ta petite blague malsaine, histoire que les événements de ce soir me sortent de la tête. Merde !

— Je suis désolé.

Il s'avança vers elle, mais elle se détourna.

— Je n'arrive pas à croire que tu joues à ce jeu-là avec moi. J'ai quitté la veillée tôt et je t'attendais, parce que je savais que la mort de cette femme t'aurait perturbé. Je voulais être présente, et toi, tu te comportes comme si j'étais une... Comment il appelait ça, déjà ? Une cliente ! Et tu fais ton Billy. Avec moi !

— Je ne l'ai pas fait exprès, répondit-il. C'était juste un réflexe.

— Je voulais juste être là pour toi. Pourquoi faut-il que tu me le renvoies dans la figure ?

— Je sais...

Il ouvrit ses bras, et, cette fois, elle vint à lui. Il aimait la tenir contre lui, sentir sa chaleur, le cognement sourd de son cœur qui résonnait tout près de lui.

— Je sais, répéta-t-il en déposant un baiser au sommet de sa tête,

prenant garde d'éviter ses cheveux tandis qu'il suivait des lèvres les sillons de ses tresses. Je ne veux pas faire mon Billy avec toi.

Elle l'agrippa plus fermement.

Ils restèrent enlacés sur le pouf. De temps à autre, Connie frissonnait. Il resserra son étreinte et se pencha pour lui murmurer à l'oreille :

— Je sais comment te réchauffer.

Elle se retourna et lui jeta un regard sévère.

— Bien essayé, beau parleur. Mais mes cuisses sont fermées au public.

Comme pour illustrer son propos, elle se retourna pour croiser ses chevilles

Il était presque certain de pouvoir la faire changer d'avis. Avant que Connie entre dans sa vie, il avait dangereusement flirté avec la séduction, prêt à entraîner des filles parfois bien plus âgées que lui dans son lit. Lana, par exemple. Elle aurait pu être à lui, et aucun adolescent ne se serait privé de ce plaisir.

Mais Jazz n'était pas n'importe quel adolescent. Sous l'égide de Billy Dent, il avait acquis un avantage que le garçon moyen n'aurait jamais : la capacité du sociopathe à feindre n'importe quelle émotion avec une conviction éblouissante. Il s'était toujours dérobé à la dernière minute, sans jamais vraiment savoir pourquoi, jusqu'au jour où tout lui était apparu clairement et où il avait compris que cette fuite était un instinct de survie. Le sexe pourrait le mener à l'horreur, et il ne voulait pas s'y risquer. Depuis cette révélation, il s'était montré prudent. Il était resté, à l'instar des garçons de son âge, un puceau qui rêve de ne plus l'être. Mais, à l'inverse des autres, il était aussi terrifié à l'idée de ne plus l'être.

Avec Connie, il ne craignait rien. Avec Connie, les choses étaient différentes. Il n'avait pas peur d'être avec elle parce qu'il ne sentait pas la présence écrasante de Billy les menacer. Parce que...

Il savait pourquoi. Il avait du mal à se l'avouer, mais Connie elle-même en était peut-être la raison. S'il résistait à l'envie de la convaincre de dénouer ses chevilles, ce n'était pas qu'il redoutait de coucher avec elle, mais plutôt qu'il avait l'impression – bien qu'elle ne le lui ait jamais dit – qu'elle l'aimait, et il ne supportait pas l'idée de la décevoir.

Ou, plus simplement, était-ce parce que *lui* l'aimait ?

Il n'en était pas certain. Il savait juste qu'il refusait de la persuader de faire ce qu'elle ne voulait pas faire, même si lui n'attendait que ça.

Il éclata de rire. Au moins, de ce point de vue-là, il était comme les autres : n'importe quel garçon hétéro qui tiendrait Connie dans ses bras chercherait à lui ôter son jean.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? demanda-t-elle.

— Rien.

— Raconte.

Il farfouilla dans un recoin de la pièce et dénicha une vieille couverture de survie qu'il avait apportée en prévision du froid.

— Vraiment, il n'y a rien.

Elle n'insista pas, tandis qu'ils s'enveloppaient dans la couverture, puis reprit :

— Parle-moi de cette femme.

— Elle s'appelait Irene Heller, dit-il avec un soupir.

Il lui raconta tout ce qu'il savait : ce que G. William lui avait appris et ce qu'il avait lui-même déduit en observant la mise en scène de l'Impressionniste.

Elle renversa la tête en arrière et déposa un baiser sur sa joue.

— Tu ne peux pas t'en vouloir. Ça n'est pas comme si tu avais pu prévoir.

— J'aurais pu m'y prendre autrement. J'aurais pu convaincre G. William de donner l'alerte dans les médias...

— Alors rends-toi utile. Arrête de te morfondre et résous le mystère. Et même si tu n'y parviens pas, tu dois prendre conscience que tu n'es pas responsable : personne ne t'a désigné comme le grand manitou de Lobo's Nod.

Il la laissa l'embrasser sur le cou. Ses lèvres étaient douces, veloutées. Lorsqu'il ferma les yeux, ce ne fut plus simplement Irene Heller, mais tout le trombinoscope des victimes de Billy, qui l'accusa :

Pourquoi ne pas nous avoir sauvées, Jazz ? Tu savais qui était ton père. Pourquoi ne nous as-tu pas sauvées ?

— Essaie d'être logique, poursuivit Connie après quelques instants. Qui ça pourrait être ? Tu as des idées ?

Il réfléchit aux pages noircies de son cahier.

— Quelques-unes. Mais aucune ne prend vraiment forme pour

l'instant. Et le problème...

Il hésita une seconde.

— Enfin, ce qui m'inquiète vraiment, c'est que je n'ai pensé qu'à des personnes que j'ai déjà vues. Ça paraît logique, mais il n'y a aucune règle, aucune loi qui dit que l'assassin est forcément quelqu'un de mon entourage, ou que j'ai rencontré. Même dans une ville aussi petite que Lobo's Nod, il reste des tas de gens que je ne connais pas. Sans compter ceux de passage. Le tueur pourrait être n'importe qui. Je dois faire mieux que ça, conclut-il tandis qu'une idée effroyable germait dans son esprit.

Il tenta de ne pas la laisser filer.

— Il faut que je l'arrête...

— Jazz...

Connie l'attrapa, l'obligeant à se retourner pour lui faire face.

— Ça suffit. Ce n'est pas ta faute. Tu n'as pas tué cette femme. Tu n'as pas tué Ginny.

— C'est tout comme...

— C'est...

— Non, non, écoute-moi. Si j'avais pu l'empêcher et que je ne l'ai pas fait, alors c'est comme si je l'avais assassinée de mes propres mains, non ? Ça n'est pas vrai ?

— Mais tu n'aurais pas pu l'empêcher. Tu...

Jazz fixa le plafond.

— Et si j'avais pu, Connie ? Si j'avais pu tenter quelque chose de plus et qu'une partie de moi-même, une chose enfouie au plus profond de moi, mon côté Billy, s'y était opposée ? Et si je l'avais laissée mourir ?

Elle caressa son bras, lui serra l'épaule et descendit jusqu'à son poignet avant de remonter, cherchant à l'apaiser.

— Ce n'est pas aussi simple. Tu m'as expliqué qu'il ne s'agissait pas de tuer n'importe qui au hasard. Les tueurs en série ont un « type », non ?

Jazz grimaça. Il n'avait aucune envie d'entamer cette conversation. Le fait était que, oui, les serial killers avaient en général des victimes de prédilection, qui les poussaient au meurtre. Si on avait eu tant de mal à coincer Billy, c'est à cause du profil de ses proies, trop vague, trop générique : un nombre incalculable de femmes y correspondait,

avec une exception notable : pas une seule de ses victimes n'était de type afro-américain.

Jazz regarda Connie et sa peau lumineuse. Il ne pouvait pas lui avouer que, quels que soient ses sentiments aujourd'hui, une seule et unique chose l'avait attiré chez elle au départ : elle était l'une des rares filles que Billy ne l'avait pas programmé à tuer.

Il était tombé amoureux d'elle parce que, il pouvait presque en être certain, elle ne courait aucun risque.

— Ils ont des types, répondit-il finalement. Mais Billy a brisé beaucoup de ces règles. Et il...

Jazz repensa au Dr Shinkeski, de l'émission de télévision, qui ne lui parut soudain ni minable ni risible.

— Et si je faisais partie d'un nouveau genre de tueur en série ? Billy a toujours dit qu'il voulait que j'inaugure un type nouveau, que je sois unique.

— Ne parle pas comme ça. Tu es bien plus que ce que ton père voulait que tu deviennes. Tu es toi. Billy n'a aucun contrôle sur toi.

Jazz aurait aimé le croire. Connie était brillante, fantastique, compatissante, mais, en dépit de ses qualités, elle ne pouvait comprendre ce qu'une enfance passée sous la coupe de Billy Dent signifiait. Si Billy ne possédait aucun pouvoir surnaturel qui lui permettait de manipuler les gens, il en donnait l'impression. Pour ses victimes, il possédait un pouvoir de séduction, un coefficient de sympathie, de bonté qui promettait soutien et réconfort, avant de se métamorphoser en une bête sauvage. Une vraie plante carnivore : sous des dehors enjôleurs, appâter sa proie pour mieux la dévorer...

Et pour son fils...

Pour son fils, Billy avait été un dieu. Une divinité de la guerre, de l'amour, les deux se mêlant en une forme hybride et répugnante. Billy était passé maître dans l'art d'alterner la brutalité et la tendresse, amalgamant l'une et l'autre, jusqu'à ce que Jazz finisse par se convaincre qu'éponger des traces de sang était une preuve naturelle d'affection filiale. Regarder Rusty agoniser n'était qu'une leçon parmi d'autres que son père devait lui inculquer...

Exactement comme de la volaille.

Mais ce n'était pas Rusty dans son rêve. Dans le cauchemar, il découpait quelqu'un. De la chair humaine. Du sang humain. Sous les ordres de Billy. Et, malgré cela, Jazz avait trouvé le moyen d'aimer Billy. D'une manière ou d'une autre.

Il était d'ailleurs naturel pour un garçon de vénérer son père. Et lorsque l'homme en question était un dragon charismatique qui enseignait à son fils que les règles de la société ne s'appliquaient pas à lui, que les gens autour de lui étaient au mieux des meubles, au pire des proies, que l'univers avait été conçu pour eux deux et personne d'autre...

C'était la forme d'influence la plus néfaste qui soit. Un lavage de cerveau dont Jazz n'était parvenu à se défaire qu'à la veille de l'arrestation de Billy. Comme s'il avait été incapable de remettre en cause son éducation, jusqu'à ce que le monde réfute de lui-même les prétentions de Billy et sa conviction que ses lois n'avaient pas d'importance. Alors, lentement, laborieusement, Jazz avait fini par comprendre que son père était plus un démon qu'un dieu.

— Il a fait de moi ce que je suis, déclara Jazz. En bien comme en mal. Tu ne peux pas le nier, Connie.

— Mes parents aussi ont fait de moi ce que je suis. Et alors ? On hérite tout de trucs de nos parents, mais le monde extérieur déteint sur nous, lui aussi. Et les gens qui nous entourent également. Et puis, au bout du compte, on est nous-mêmes.

Elle s'appuya sur son coude pour se pencher vers lui. Ses tresses retombèrent.

— Les fils ne sont pas leurs pères. Ni en bien, ni en mal. Ils ont une deuxième chance. Tu n'es pas voué à devenir comme Billy.

Elle garda son regard si longtemps plongé dans le sien que Jazz se demanda s'il ne l'avait pas hypnotisée.

— Tu disais que tu détestais ses yeux. Leur bleu glacial. Comme ceux de ta grand-mère. Mais tu n'as pas les mêmes. Tu n'as pas ses yeux et tu n'auras pas sa vie.

Soudain, elle se figea entre ses bras.

— Tu as entendu ?

— Quoi ?

— Un bruit, souffle-t-elle, en alerte. Il y a quelqu'un, dehors.

— Sans doute un loir. Ils sont partout dans les fourrés.

— Tu es sûr ?

— Je te protégerai des grands méchants rongeurs.

Elle rit et se blottit contre lui.

— Ah oui, tu me protégeras ?

— Oui. Même de moi-même.

— Je n'ai pas besoin que tu me protèges de toi-même, s'esclaffa-t-elle.

— Ne dis pas ça.

Un doigt s'enfonça dans ses côtes.

— Je n'ai pas peur de toi. Je te connais.

— Je ne veux pas te faire de mal, murmura-t-il.

— Tu ne me feras pas de mal.

— Tu n'en sais rien. Tu ne peux pas en être certaine.

— Je le suis.

Tu es bien la seule, pensa Jazz. Il ferma les yeux. Il ne voulait pas dire ce qu'il avait en tête, mais il ne put s'en empêcher. Il lui devait bien ça. Il se devait d'être honnête avec elle.

— Tu as conscience que je pourrais te tuer, non ? murmura-t-il tout bas, d'une voix calme et posée. Je pourrais le faire maintenant. À cet instant précis. Et tu ne pourrais rien faire pour m'arrêter, alors même que je t'ai avertie.

Elle se raidit.

— Mais tu ne le feras pas.

— Et comment tu peux en être sûre ? explosa-t-il en la repoussant. Comment ? Dis-le-moi, bon sang !

Des larmes jaillirent alors de nulle part, le prenant par surprise, ruisselant le long de ses joues. Il ignorait pourquoi il les versait et il s'en moquait ; il les sécha avec ses paumes, les écrasant contre sa chair soudain brûlante.

— Pourquoi est-ce que tu ne t'enfuis pas ? Pourquoi est-ce que tu n'es pas terrifiée ? Comment peux-tu être sûre, Connie ? chuchota-t-il. Même moi je n'en suis pas certain, alors comment peux-tu l'être ?

Toutes ses forces l'abandonnèrent, et il s'effondra contre elle. Sans même hésiter, elle l'enveloppa de ses bras et le serra contre elle. Le visage enfoui contre la poitrine de Connie, il était secoué de violents sanglots.

— Je le sais, parce que...

— Et merde !

Il s'écarta, s'arrachant à son étreinte.

— Merde, Connie ! Ne te laisse pas avoir par ces conneries. J'essaie de t'aider !

Il se mit à faire les cent pas dans le Refuge. Tout son corps vibrait de rage, de peur. Les mots s'échappaient en gerbe, s'écrasant les uns sur les autres comme une foule en panique qui fuit un tremblement de terre.

— C'est comme ça qu'on s'y prend. On t'attire, on t'embobine, on compte sur ta compassion, ton empathie. Et si tu as de la chance, tu es morte avant de t'en apercevoir. Et on... On...

Il était à court de paroles. Il se tenait debout dans le noir, le souffle court, la regardant de haut, blottie sous la couverture de survie, cet objet de science-fiction trop brillant qui détonnait dans l'espace confiné du Refuge. Un fragment du monde moderne qui n'avait rien à faire là, où il ne pouvait parler que de pulsions immémoriales, de fureur biblique, de tourments médiévaux. De la nature véritable, originelle de l'homme : sa sauvagerie.

Elle allait se lever. Elle allait partir. Elle appellerait G. William sur son portable avant même d'être montée dans la voiture, et tout son être hurlerait alors à Jazz de plonger la main dans le sac à malice du sociopathe, de l'amadouer, de la cajoler, de la persuader de rester. Car une fois qu'elle serait dehors et qu'elle répéterait au shérif ce qu'il venait de lui dire, ce serait terminé. G. William refuserait son aide pour la suite de l'enquête, l'Impressionniste continuerait à frapper, et Jazz finirait ses jours dans un asile quelconque, à observer les derniers lambeaux de son âme s'échapper des barreaux d'une cellule capitonnée.

Mais une partie de lui...

Une partie de lui voulait la voir partir. La voir fuir.

Et c'est là qu'il comprit qu'il aimait Connie. Parce que, pour la première fois, quelqu'un dans sa vie comptait plus que lui-même.

Elle se leva. Le dévisagea.

— Alors fais-le.

Elle avait parlé d'un ton tranquille, pleine d'une détermination qui aurait presque – presque – pu l'effrayer. Et elle poursuivit, l'urgence et la colère dans sa voix provoquant des étincelles.

— J'en ai vraiment assez. Assez de te voir te complaire dans cette souffrance que tu entretiens. Je t'aime, espèce d'abruti. Je m'efforce d'être compréhensive, de te soutenir, mais tu t'obstines à faire comme si je ne pigeais rien. Et tu essaies constamment de me faire peur, de

me repousser.

— Conn...

— La ferme. Maintenant c'est à moi de parler. Et si tu veux que je me taise, il va falloir me tuer, puisque tu prétends que tu peux le faire. Alors je te le répète : fais-le. Plus de menaces, plus de jérémiades : fais-le. Mais si tu ne le fais pas, cesse de te gargariser avec ça et laisse-moi être présente pour toi. Laisse-moi t'aider. Parce que si tu refuses, ton cinglé de père aura vraiment gagné, et mon cinglé de père verra son vœu exaucé : fini le petit Blanc. Mais dans tous les cas, il va falloir que tu gères ton bordel et que tu arrêtes de me mettre ça sur le dos.

Jazz la dévisagea. Avait-elle la moindre idée de ce qu'elle était en train de lui dire ? De ce qu'elle provoquait ?

— Je...

— Attention ! cria-t-elle en l'arrêtant d'une main. Réfléchis bien, Jazz. Qu'est-ce que tu comptes me répondre ? Si tu recommences avec les conneries du genre « je suis trop dangereux pour toi », je vais finir par me suicider rien que pour ne plus avoir à les entendre. Et là, tu serais bien embêté.

Jazz, dans un mouvement d'humeur, eut envie de frapper quelque chose, de frapper quelqu'un. Il voulait, il devait faire mal, se faire mal. Mais devant lui, il n'y avait que Connie, et même si une partie de lui-même – une grosse, il en avait conscience – savait exactement quoi lui faire, une autre partie (petite, mais déterminée) luttait contre lui-même et contre la voix de son père qui l'habitait.

Avec un cri de rage, de frustration, il quitta brutalement la pièce et courut jusqu'aux abords de la clairière, où il tomba à genoux dans les feuilles mortes et les herbes hautes, l'esprit hanté par des visions de Connie qui se mêlaient aux victimes de l'Impressionniste : Connie dans le champ, Connie dans la douche des Heller, Connie sur le tapis autrefois blanc de Ginny, où s'échappaient son sang, sa vie, tandis que Jazz pressait ses lèvres contre sa bouche, cette fois pour aspirer son dernier souffle et même son âme.

Est-ce vraiment ce que je suis ? Ce que je suis voué à devenir ? Ou Connie a-t-elle raison ? Est-ce du délire ? Comment savoir ? Comment avoir une certitude ?

Effondré sur la terre gelée, il vit les images se succéder jusqu'à ce qu'il entende la porte du Refuge s'ouvrir et des pas froisser les feuilles sèches qui tapissaient le sol.

Il attendit qu'elle le rejoigne, qu'elle pose la main sur son épaule. Il attendit de sentir l'odeur légèrement chimique de son démêlant qui la

suivait partout.

Il attendit.

Jusqu'à ce que le moteur de la voiture de Howie se mette à rugir.

Oui. Il laissa retomber sa tête. Il avait ce qu'il méritait.

Il resta comme ça, prostré. Peut-être pourrait-il demeurer ainsi à tout jamais ? Mais non, car l'image d'Irene Heller lui revint.

Celle de ses paupières, fermées par l'Impressionniste, comme s'il avait craint que le shampooing ne lui pique les yeux.

Mais il savait ce que cachaient ces membranes closes. Il connaissait le regard vide des morts.

Il l'avait reconnu chez les victimes de son père. Chez Fiona Goodling.

Chez Ginny Davis.

C'est une chose qu'il ne pourrait jamais oublier.

Personne n'enlacerait Irene Heller ce soir et, quelque part, quelqu'un se languirait de cette étreinte.

Connie avait raison. Il n'était plus question de ses problèmes, ni de son passé, mais d'Irene, de Fiona, de Carla et de cette pauvre, pauvre Ginny. Et il devait faire tout ce qui était en son pouvoir pour les venger.

Et il lui restait une dernière chose à faire.

Il se leva, les yeux rivés vers le ciel d'encre. Il inspira profondément, puis la buée s'échappa de ses lèvres en un nuage traînant et paresseux.

Alors, il l'annonça à voix haute, à la nuit, à lui-même. Pour ce que soit plus réel.

— Il faut que je voie mon père.

Connie ne le rappela pas ce soir-là, ni le matin suivant. Jazz n'y comptait pas vraiment. Il avait désespérément envie de lui parler, mais chaque fois que sa main s'aventurait près du combiné, il la retirait aussitôt. Que pourrait-il bien lui dire ?

Grandma, d'une humeur exécrationnelle, tempêtait, alors qu'un essaim de journalistes se massait en bas de l'allée, à la frontière entre voie publique et propriété privée. Grandma n'y voyait pas les médias, mais une armée de guerriers ennemis venue piller et brûler sa maison, la violer afin qu'elle donne naissance à une nouvelle génération de soldats. Et le fait d'apercevoir des Noirs ou des Latinos parmi les reporters n'arrangeait rien à son délire.

Si Melissa pouvait la voir ce matin, elle s'en donnerait à cœur joie dans son rapport.

— Je préférerais que la maison soit pillée plutôt qu'investie par des journalistes, marmonna Jazz en observant la foule derrière un rideau tiré.

Il haïssait la presse, qui faisait de sa vie un spectacle.

— Au moins, on en finirait plus vite.

— Ils arrivent ! Bon Dieu ! Ils sont là !

Le regard meurtrier, Grandma rampait à plat ventre sur le sol de la cuisine, armée d'une longue fourchette à barbecue. Si en cet instant elle ne lui avait pas autant rappelé son père, Jazz aurait éclaté de rire.

— Je crois que pour l'instant ils tiennent leur position, annonça-t-il.

Comme prévu, Doug Weathers était en tête du cortège. Il avait été le premier sur les lieux, devançant même l'équipe de télé de Tynan Ridge d'une bonne demi-heure. Jusque-là, tous les yeux étaient braqués vers la maison, mais Jazz savait que, très vite, ils se lasseraient de cette attente. Et là, les médias se lanceraient dans cette pratique délirante qui consistait à s'interviewer les uns et autres, débattant d'informations qu'ils ne possédaient pas. Weathers serait au septième ciel.

G. William avait promis d'envoyer deux de ses hommes pour prêter main-forte au pauvre flic, toujours garé dans l'allée, dans l'espoir de mieux contenir la presse. Jusque-là, personne n'avait franchi la limite, mais ce n'était qu'une question de temps. Un tueur en série à Lobo's Nod ? Encore ? Une prime au premier fouille-merde qui rapporterait

une image du fils du barjot !

— Ils vont me violer, me faire des bébés bâtards. Des bébés bâtards qui tueront les Blancs. Et ils me refileront le sida pour mieux m'éliminer, vitupéra Grandma.

Jazz souffla et appuya son front contre la vitre. Il devait sortir d'ici.

Sa grand-mère avait une ordonnance pour un tranquillisant puissant. Jazz n'aimait pas s'en servir, c'était un remède de cheval, et même si Grandma carburait à la haine et à la folie, elle n'en restait pas moins une vieille femme fragile. Néanmoins, il n'avait pas vraiment le choix. Il ne pouvait pas la laisser seule ici pendant qu'il irait voir Billy. Pas avec l'armada de journalistes postés devant la maison. Elle finirait par sortir, armée de son vieux fusil, et par charger la troupe de reporters, sa chemise de nuit flottant comme des ailes de chauve-souris.

Alors il avait fait fondre un des comprimés dans ses céréales, vingt minutes plus tôt. Il ignorait combien de temps il serait absent et, avec ce raffut à l'extérieur, il n'osait pas s'en remettre à l'antihistaminique. Il fallait qu'elle soit complètement K.-O.

Elle continua de cracher son venin pendant quelques minutes, puis sombra dans un profond sommeil, à même le sol, toujours armée de sa fourchette à barbecue. Jazz la lui ôta des mains et la posa sur la télé, avant de soulever Grandma pour l'emporter dans l'escalier. Il s'assura que tous les stores étaient baissés, les rideaux tirés, puis il la laissa, bordée dans son lit. Elle ne se réveillerait pas de la journée.

Il faut que je voie mon père, avait-il décidé la nuit précédente. Et la lumière du jour n'avait pas atténué ce besoin. Quel dommage !

Il choisit ses lunettes les plus sombres, ses vêtements les plus banals, et quitta la maison d'un pas décidé. Il se dirigea droit vers la Jeep sans jamais lever les yeux. Les vautours de la presse s'emballèrent.

— Hé, Jasper !

— ... de ce côté...

— ... petit, tu ne peux pas...

— Jasper !

— ... une déclaration ?

— Monsieur Dent !

— ... croyez-vous que ceux de votre père...

— ... là, vers la caméra, d'accord ?

- Vous devez faire un...
- ... avez forcément un commentaire !
- ... dit que vous n'êtes pas soupçonné, mais...
- ... par ici !

Il bondit dans la voiture, mit le moteur en route et enclencha la marche arrière. Le pauvre flic fit son possible pour écarter les journalistes du chemin, et le rugissement menaçant de l'accélérateur fit le reste. Les reporters s'agglutinaient contre les vitres tandis que Jazz tentait de les dépasser. Les flashes crépitaient. Les caméras tournaient. Arriverait fatalement le jour où l'un d'eux s'apercevrait que le fils de Billy Dent conduisait la Jeep de son père, celle dont il se servait à l'époque pour repérer ses victimes, et ces images seraient diffusées en boucle sur les chaînes du câble et sur Internet.

Jazz éprouva le furieux désir de leur faire un bras d'honneur, de baisser la vitre et de les insulter. Mais il ne se permit pas un regard dans leur direction. Il chercha Doug Weathers dans la foule, mais craignit de ne pas résister à l'envie de l'écraser. Il força simplement le passage et fila avant que quelqu'un ait la présence d'esprit de sauter dans un véhicule pour le suivre.

Arrivé à destination, il vit une scène quasiment identique. Un quadruple cordon de journalistes et d'équipes de télé cernait le poste de police. Jazz eut la bonne idée de se garer plus loin, devant les pompes funèbres, et se glissa dans le bâtiment par le couloir communiquant, avant que quiconque ait pu le reconnaître.

Le petit commissariat de G. William, d'ordinaire si tranquille, avait des airs de Wall Street en plein krach boursier. Des inconnus en costume (des agents du FBI, sans doute) aboyaient des ordres, de vive voix ou par téléphone. Jazz n'avait jamais vu autant de policiers dans un espace aussi réduit, agglutinés sur des bureaux minuscules, à discuter de l'emplacement des tableaux blancs. Lana faisait de son mieux pour coordonner le chaos, mais autant se battre avec un tigre en Teflon. L'odeur âcre du café brûlé prenait à la gorge et se mêlait à celle de la sueur et de la graisse pour arme à feu. La sonnerie des téléphones était ininterrompue, chacune venant s'ajouter au brouhaha déjà strident qui enveloppait la pièce.

Personne ne remarqua Jazz, à l'exception d'Erickson, qui se tenait à l'écart, feuilletant un épais registre. Il suivit Jazz du regard avec une expression insondable – même pour Jazz, qui parvenait d'ordinaire à sonder n'importe qui.

Il s'obligea à l'ignorer et louvoya au milieu de cette armada de flics.

Pardon, claironna-t-il intérieurement, chaud devant ! Laissez passer le fils du psychopathe !

Le bureau de G. William était une oasis de quiétude dans un désert d'hystérie. La seule nouveauté, un tableau en liège accroché derrière la table, où étaient épinglés les clichés des scènes de crime de l'Impressionniste.

— Alors, notre cirque te plaît ? lança froidement le shérif lorsque Jazz entra en fermant la porte derrière lui.

— Ça manque de clowns.

— Pourtant, il y en a un paquet. Tu connais la dernière ?

— Allez-y.

— Les résultats de toxicologie pour Helen Myerson sont arrivés – ça demande un certain temps, tu comprends...

La modeste ville de Lobo's Nod ne disposait pas de son propre labo criminel, aussi les prélèvements étaient-ils envoyés ailleurs. Ce qui rallongeait les délais. Rien à voir avec les séries télé où les recherches étaient effectuées en quelques heures.

— On a analysé le sang et le foie, juste par précaution. Les résultats confirment la présence de produit déboucheur, ce qui n'est pas vraiment une surprise. Les techniciens ont également retrouvé des cheveux dans l'appartement des Heller qui ne correspondent ni à la victime, ni au mari, ni aux gosses. Ça pourrait être notre homme, mais...

— Mais sans rien avec quoi les comparer, ils n'ont aucun intérêt.

— Si on met la main sur un suspect, on pourra au moins savoir s'il se trouvait chez les Heller, mais on n'est pas plus avancés. Tout de même : c'est la première fois qu'il nous laisse un indice. Déjà ça. Enfin, c'est ce que je me dis.

Aucun d'eux n'y fit allusion, mais ils savaient l'un comme l'autre que le comportement de Jazz chez Ginny avait rendu tout relevé impossible. Il avait pataugé dans son sang, qu'il avait répandu dans tout l'appartement, réduisant à néant tout espoir de retrouver des empreintes sur le tapis. Il avait aussi contaminé la victime, la fenêtre et quelques éléments également touchés par le tueur.

G. William lui adressa un sourire navré et se frotta les yeux.

— Alors, que me vaut le plaisir de cette visite ? Que puis-je faire pour toi ?

Il s'était attendu à ce que G. William tente de le dissuader d'aller

voir Billy, mais le shérif opina pensivement du chef, renversa la tête pour fixer le plafond et fit claquer ses lèvres tout en réfléchissant. Puis il attrapa le téléphone sur son bureau.

— Je peux contacter le surveillant et m'arranger pour t'emmener cet après-midi même.

Jazz manqua de s'étrangler.

— Ce n'est pas vous qui me répétez depuis quatre ans de l'oublier, de passer à autre chose et de faire comme s'il était mort ?

G. William tendit le combiné vers lui.

— Écoute Jazz, s'il ne s'agissait que de toi et de ton bien-être, je ne ferais pas jouer mes relations pour toi, compris ? À ton âge, tes problèmes devraient se résumer à chercher une bonne fac et à trouver l'argent pour payer l'assurance de ta voiture. Mais tout ça nous dépasse, toi, moi et nos souhaits. On a un cinglé qui assassine à la chaîne. S'il suit la logique de ton père, il lui reste un dernier meurtre à commettre à Lobo's Nod avant de disparaître pendant trois mois et de ressurgir ailleurs, avec un mode opératoire et une signature radicalement différents. On ne l'attrapera jamais. C'est notre seule chance. On sait tout de sa prochaine victime, à l'exception de son identité. J'ai diffusé un signalement et des avertissements, et j'ai une unité spéciale qui gère les coups de fils paniqués de toutes les secrétaires blondes dans un rayon de quatre-vingts kilomètres. Donc, si tu penses que parler à ton père pourrait nous donner ne serait-ce que la possibilité d'une piste, je vote pour.

Jazz se tut. Qu'y avait-il à ajouter ?

G. William passa son appel. Jazz s'installa sur la chaise et écouta le shérif cirer les pompes du surveillant pénitentiaire pendant quelques minutes. Lorsqu'il raccrocha, un petit sourire amer se dessina sous sa moustache broussailleuse.

— Billy accepte de te voir. Le responsable s'occupe d'organiser la visite pour cet après-midi. Une patrouille va te conduire à Wammaket toutes sirènes hurlantes.

— Pas Erickson, intervint Jazz, peut-être un peu trop brusquement.

G. William fit la moue, mais ne posa aucune question. Il acquiesça.

— Hanson ! brailla-t-il à pleins poumons.

— Je dois d'abord passer à l'hôpital, ajouta Jazz.

— Tu fais ce que tu as à faire.

Hanson passa la tête dans le bureau de G. William.

— Quoi de neuf, commandant ?

— Primo, combien de fois faudra-t-il que je te le répète ? Je suis shérif, pas commandant. Deuzio, tu vas conduire Jasper, ici présent, à l'hôpital, puis à Wammaket. Avec les gyrophares et tout le tremblement. Cette affaire compte plus que ta propre mère et ta propre fille, tu m'as compris, Hanson ?

Hanson le dévisagea, abasourdi, avant de faire le lien entre Jazz et le pénitencier de Wammaket.

— Oh, waouh, souffla-t-il.

— Garde tes « waouh » pour tes Mémoires, Hanson. Au trot.

Jazz tenait à rendre visite à Howie avant de partir pour Wammaket. Il n'aurait su l'expliquer, mais il était primordial pour lui de voir son ami et de prendre de ses nouvelles.

À l'hôpital, trois surprises l'attendaient. D'abord, les parents de Howie étaient partis déjeuner. Ensuite, Connie lui tenait compagnie pendant que les Gersten se restauraient. Enfin, Howie était assis sur son lit, un peu pâle, mais au moins commençait-il à reprendre des couleurs.

— Les médecins disent que je pourrai sortir ce soir, annonça-t-il à Jazz. Je vais devoir y aller doucement, mais quelque part, c'est un peu l'histoire de ma vie.

Jazz fut soulagé de l'entendre.

— C'est génial ! s'exclama-t-il en tirant une chaise. Et à l'avenir, évite les hémorragies.

— Je ferai de mon mieux. Puisqu'on en parle, tu me dois une tripotée de tatouages.

Puis Howie pencha la tête, l'air inquiet.

— Bon, quelqu'un pourrait m'expliquer ce qui se passe entre vous deux ?

Jazz et Connie échangèrent un bref regard.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Connie.

— Hé, je suis hémophile, pas débile. Et j'ai l'impression que les médocs qu'ils me refilent ont accru mon sixième sens. Vous vous êtes disputés ?

— Non, pas du tout, répondit Connie.

— Ah bon ? s'étonna Jazz.

— Chic, on va rigoler, se réjouit Howie.

Connie l'ignore et se tourna vers Jazz.

— Non, espèce d'abruti.

— Mais, hier soir, tu es partie...

— J'étais furax. On tournait en rond, alors oui, je suis partie. C'est pas la fin du monde. Je te l'ai dit hier soir : je t'aime. Une petite dispute ne va pas changer ça.

Jazz ne sut pas quoi répondre. Heureusement, Howie lui souffla sa réplique.

— Hé, mon pote, tu veux bien te remuer les fesses et lui dépoussiérer les amygdales ?

Ils s'en tinrent à un long baiser sur les lèvres, auquel Howie accorda un 8,5/10. À présent, la main de Connie dans la sienne, il trouva le courage de leur annoncer la nouvelle.

— Écoutez, lâche-t-il avec une profonde inspiration. Je vais rendre visite à mon père.

Les yeux écarquillés, Connie serra ses doigts si fort qu'il ne les sentait plus. Elle ouvrit la bouche, mais rien n'en sortit.

— Dis donc, mec, t'es sûr de ton coup, là ? demanda Howie avec un accent mâtiné de rap, d'irlandais et de n'importe quoi.

— Oui. J'y vais. Tout de suite. G. William a tout organisé.

— Passe-lui le bonjour de ma part, lâcha Howie avec un petit rire idiot.

— Sérieux ?

— Non ! T'es dingue ? Dis-lui que je suis déjà mort. Que j'ai été assassiné il y a quelques jours, répliqua Howie en frémissant.

Ils se tapèrent (très doucement) sur le poing, et Connie raccompagna Jazz dans le couloir.

— Tu comptes vraiment le faire ?

— C'est la seule chose que je n'ai pas tentée.

— Tu prétendais que tu avais peur de baisser ta garde.

— Oui, mais hier soir quelqu'un m'a demandé de régler mes problèmes et de me montrer un peu plus fort que d'habitude, et ça s'est bien terminé. Alors bon..., conclut-il d'un air amusé.

— Je suis fière de toi. Et je suis sérieuse.

— Tu as pris un risque énorme en me disant toutes ces choses.

— Je sais. Mais ça a payé.

Connie lui servit son plus beau sourire.

— Écoute, poursuivit-il. Je ne sais pas si je deviens parano, mais promets-moi d'éviter Doug Weathers en mon absence, d'accord ?

Connie le dévisage, stupéfaite.

— Pourquoi est-ce que j'approcherais ce sale type, de toute façon ?

— Et aussi le nouveau flic, Erickson. Si tu as besoin de prévenir la police, essaie de joindre directement G. William, d'accord ? Et ne le laisse pas t'envoyer Erickson.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda-t-elle en effleurant sa joue. Tu soupçonnes Erickson et Weathers ?

— Je ne sais plus quoi penser, avoua-t-il. C'est peut-être juste une coïncidence. Et je fais sans doute erreur, mais autant ne pas prendre de risque.

— Tu imagines que l'un d'eux est...

Elle ne put prononcer le mot.

— Possible. C'est la seule chose que je puisse en déduire.

Il s'interrompit.

— Ou alors les deux. Ensemble.

Connie étouffa une exclamation.

— Je suis persuadé que je me trompe. Comme je te l'ai dit, il n'y a aucune raison pour que je connaisse le tueur. Il n'y a pas de règle. Mais juste par précaution, d'accord ? Je reviens très vite.

— Tu es certain de pouvoir affronter ton père ? insista-t-elle tandis qu'il s'enlaçaient.

— C'est toi qui me l'as suggéré. Tu te rappelles ? Quand tout a commencé.

— Je voulais que tu fasses ton deuil. Pas que tu rouvres des blessures anciennes.

— Avec le Paternel, le deuil, ça n'existe pas. Mais je pourrais peut-être faire quelques découvertes, ou lui extorquer des révélations. Apprendre quelque chose qui permettra de sauver la prochaine victime. Ou d'arrêter l'Impressionniste.

— Tu le penses vraiment ?

Il n'aimait pas la décevoir, mais il préférerait être franc.

— Non, pas vraiment. Mais je dois au moins essayer.

Le centre pénitentiaire de Wammaket se dressait à l'horizon, telle une usine de béton tout droit sortie de l'enfer. Il était ceinturé de deux clôtures concentriques hautes de trois mètres et surmontées de rouleaux de barbelés, acérés comme des rasoirs, qui scintillaient d'un éclat malsain. L'année précédente, des prisonniers qui travaillaient à l'extérieur avaient déclenché un feu de broussailles et sur les murs se dressaient encore ces ombres oblongues, ces stigmates calcinés qui conféraient à la bâtisse une apparence érodée, presque médiévale.

Même avec la sirène et Hanson qui avait ignoré toutes les limitations de vitesse, réveillant le Fangio qui sommeillait en lui, il leur avait fallu presque deux heures de trajet. Mais aucun des centres d'incarcération plus proches n'aurait pu gérer un détenu du calibre de Billy Dent.

Billy avait passé plusieurs accords avec ses juges. La plupart afin d'éviter que l'État ou le gouvernement fédéral ne lui administre l'injection létale en punition de ses crimes. Mais le dernier arrangement avait garanti qu'il purgerait sa sentence – et mourrait de sa belle mort – derrière les barreaux de Wammaket, la prison hautement sécurisée la plus proche de Lobo's Nod.

« Pour que mon fils puisse venir me rendre visite », avait-il expliqué à ses avocats.

Jusque-là, Jazz ne s'était jamais donné cette peine. Le centre de Wammaket grandissait, se rapprochait.

— Alors, euh... Alors, comme ça..., bredouilla Hanson, qui desserrait les dents pour la première fois depuis qu'ils avaient quitté le bureau de G. William.

Jazz n'était pas d'humeur à échanger des banalités.

— Ça vous dit de m'accompagner ?

— Bon Dieu, non ! s'exclama le policier, avant de se reprendre. Enfin, je veux dire, ça n'est sans doute pas une bonne idée.

Devant la prison, un groupe de trois personnes (deux hommes et une femme) faisaient le pied de grue près de l'entrée, brandissant des pancartes et tapant du pied en rythme. En passant, Jazz se rendit compte qu'ils portaient des tee-shirts assortis à leurs écriteaux. Tous scandaient la même chose :

LIBÉREZ BILLY DENT !

C'était donc à ça qu'ils ressemblaient, cette bande d'allumés, persuadés que Billy étaient victime d'une machination et qu'on lui avait extorqué ses aveux. Jazz avait entendu parler de ces protestataires via Internet, mais il ne les avait encore jamais vus de près. Apparemment, il s'agissait d'une organisation à l'échelle nationale. Jazz était soulagé qu'ils ne puissent pas réunir plus de trois abrutis à la fois.

— Les crétins, marmonna Hanson.

Un gardien les escorta entre les deux grilles et les mena jusqu'à un petit parking, près d'un bâtiment en parpaing qui portait toujours, comme un tatouage, la marque carbonisée de l'incendie. Un autre garde les accueillit à l'entrée, dirigea Hanson vers une salle d'attente et conduisit directement Jazz vers le bureau du surveillant.

— Tu es vraiment sûr de toi ? lui demanda ce dernier.

Jazz observa ce grand costaud qui, sans qu'il sache pourquoi, lui rappelait un rhinocéros. Ses muscles semblaient contractés en permanence. Comme s'il était toujours sur le qui-vive.

Il toisa Jazz d'un air méfiant. S'imaginait-il qu'il était le complice de Billy dans l'affaire de l'Impressionniste ? Ou s'agissait-il simplement d'une technique de survie, qu'on était forcé de développer lorsqu'on était en contact quotidien avec quelques-uns des types les plus dangereux du pays ?

— Certain.

Le surveillant secoua la tête.

— Durant ces quatre années, Billy n'a voulu voir personne. Son dernier visiteur était un de ses avocats. Honnêtement, je ne pensais même pas qu'il accepterait de te voir. Enfin, si je ne peux pas t'en empêcher, il est au moins de mon devoir de te mettre en garde.

— Billy ne me fera rien, répondit Jazz, avec davantage d'assurance qu'il n'en ressentait en réalité.

À vrai dire, il ignorait ce dont Billy serait capable. Il pouvait faire mal sans employer la force physique. Il pouvait torturer quelqu'un sans même le toucher.

— Sois prudent avec ce type. C'est un manipulateur de génie et l'un des meilleurs menteurs que j'aie connus. Il sait remuer la merde comme personne ; c'est un maître du genre, tu me suis ?

Si Jazz avait été d'humeur badine, il aurait pu apprécier l'ironie d'entendre un gardien de prison l'avertir, lui parmi tous, des dangereux travers de Billy Dent.

— Si Billy Dent me dit son nom, reprit le surveillant, je préfère vérifier son certificat de naissance.

Son regard fixe et pénétrant aurait intimidé, voire effrayé, la plupart des gens. Or, Jazz n'était pas comme la plupart des gens. Il ne baissa pas les yeux... mais reconnut que le surveillant ne lâchait rien. C'est le Paternel qui lui avait appris à toiser les autres, et rares étaient ceux qui parvenaient à le supporter très longtemps sans au moins rougir.

— Je te le demande une dernière fois, petit : tu es sûr de vouloir le faire ?

Jazz haussa mollement les épaules. Intérieurement, il avait l'impression d'avaler un cocktail puissant de terreur et d'impatience : la perspective de revoir son père lui fichait une trouille bleue, mais d'une certaine manière, il se sentait soudain plus vivant. Il imagina que c'était ce que les parachutistes ressentaient juste avant de libérer leur voile. Mais il n'avait pas l'intention d'avouer ça à qui que ce soit, et surtout pas au surveillant.

Ce dernier laissa échapper un rire ironique.

— Parfait. Allons-y.

Quelques instants plus tard, Jazz se retrouva flanqué du surveillant et de deux autres gardiens dans une petite pièce grisâtre, assis à une table métallique fixée au béton. Les chaises, nota-t-il, étaient elles aussi scellées dans le sol. Les murs étaient en parpaings bruts.

Jazz se souvint d'avoir lu un article sur une prison où l'on avait peint les murs de couleurs pastel, pensant que cela apaiserait les détenus. Au lieu de cela, les prisonniers avaient consciencieusement écaillé la peinture pour la manger.

Il y avait deux portes. De mornes battants en métal punctuaient deux cloisons perpendiculaires. Jazz était entré par l'une d'elles, et il savait qu'il s'introduirait par l'autre.

En haut du mur, une fenêtre solitaire munie de barreaux aurait sans doute laissé filtrer quelques rayons de soleil si la météo n'avait pas été grise et maussade. La seule lumière venait donc d'une ampoule nue pendue au haut plafond. Jazz fit ses calculs. S'il bondissait sur la table, pourrait-il saisir l'ampoule à temps ? Parviendrait-il à la briser pour s'en faire une arme redoutable avant qu'on ait pu l'en empêcher ?

Il en était capable.

Il était certain de pouvoir y arriver.

Il agrippa si fermement la table que ses phalanges étaient

exsangues. Tu n'as pas besoin d'arme, se répéta-t-il. Tu n'as pas...

... *debout, debout...*

... *fais-le !...*

— Ne t'en fais pas, petit, lui dit le surveillant, prenant la pâleur de ses doigts pour de l'angoisse et non de la retenue. Mes gars s'assureront qu'il ne t'arrive rien.

— Je vais très bien, répondit Jazz. Vous escortez toujours les invités des détenus comme ça ?

L'autre s'esclaffa. Pour un type aussi costaud, son rire était curieusement aigu et tremblant. Jazz éprouva l'envie de lui arracher le larynx. De faire cesser ce ricanement de gamine.

Mais à la place, il afficha son air le plus affable et fit mine de ne pas vouloir le tuer.

Une sonnette nasillarde retentit. Par un guichet dans la seconde porte, le visage d'un gardien apparut.

— Détenu ! brailla-t-il.

Le surveillant fit un signe de tête, et l'un de ses hommes la déverrouilla de l'intérieur. Le braillard pénétra dans la pièce et s'écarta.

Pour la première fois depuis quatre ans, Jazz posa son regard sur son père, en chair et en os.

Et Billy Dent lui sembla...

Il lui sembla heureux.

Un rictus sarcastique se dessinait sur ses lèvres. Ses yeux écarquillés pétillaient d'un éclat qui, pour certains (aucune des personnes présentes dans ce parloir), aurait ressemblé à une excitation toute juvénile. Sa démarche était nonchalante, arrogante, comme s'il s'attendait à ce que la musique démarre d'une seconde à l'autre et qu'il hésitait encore à se déhancher. Il portait son uniforme de détenu : un pantalon orange et une chemise assortie, déboutonnée, sur un tee-shirt d'un blanc immaculé.

Jazz s'était imaginé le trouver sale. Crasseux. Couvert de suie, de cendre, de poussière. Il était presque déçu de le découvrir frais et dispos, comme sorti de la douche, et ses vêtements du pressing. Il ne rasait plus ses cheveux blonds, à présent propres et ramenés en arrière, que Jazz n'avait jamais vus aussi longs.

— Billy, fais comme chez toi, ironisa le surveillant. Voici le parloir.

Autant faire les présentations, puisque tu n'y avais encore jamais mis les pieds.

Billy s'avança d'un pas traînant. Il était menotté, aux poignets comme aux chevilles. Il n'y avait guère plus de trois centimètres de jeu entre ses jambes. Une chaîne plus longue reliait les membres inférieurs et supérieurs, mais elle était un peu courte pour lui et l'obligeait à marcher voûté. Le moindre mouvement faisait cliqueter la ferraille. Un autre gardien le suivait. Il fallait donc deux matons pour l'escorter, deux dans le parloir, sans compter le surveillant. Cinq hommes entre eux, et, pourtant, Jazz avait toujours l'impression que Billy était maître de la pièce. Son père le scrutait, les yeux dans les yeux, un petit sourire aux lèvres, cet éclat dans le regard qui ne s'éteignait jamais.

— Mettez-le au pas, intima le surveillant au gardien avant de sortir.

— Bon, c'est l'heure de la rigolade, annonça ce même gardien d'un ton qui ne souffrait aucune repartie. Et écoute bien, parce que je ne me répéterai pas, OK ? Voici comment ça fonctionne : tu t'assieds sur cette chaise et je vais t'enchaîner à la table. Moi et mes gars, on se tient de l'autre côté de la porte, là.

Il désigna l'un des battants. Jazz observa le regard de son père. Il ne vacillait pas. Billy ne cessait de le dévisager. C'est comme si, pour lui, Jazz était la seule autre personne dans cette pièce.

— La porte ne sera pas verrouillée. Je veux que tu imagines qu'au milieu de la table, il y a une grille invisible. Pile au centre. Tu touches cette grille, tu te penches un peu trop : on revient illico et ça sera moche, Billy. Et je ne parle ni de la matraque ni du Taser. On peut te faire mal, très mal, Billy. Et faire durer le plaisir, en plus. Ton gosse sera déjà rentré et au lit que ça continuera, tu piges ? J'essaie de t'expliquer à quel point ce sera long et douloureux. On s'est bien compris ?

Sans quitter son fils des yeux, Billy Dent hocha la tête. Une seule fois. L'autre gardien se tourna vers Jazz.

— Tu es certain de vouloir faire ça, petit ?

Tout à coup, Jazz n'osait plus articuler un mot. Il acquiesça, exactement comme son père, s'en rendit compte et opina encore, juste pour se démarquer, mais regretta aussitôt d'avoir baissé sa garde devant le Paternel.

Les matons firent asseoir Billy et accrochèrent la chaîne qui reliait ses menottes à la table. Billy croisa les mains devant lui.

Jazz se retrouva alors seul face à Billy. Ils s'observaient par-dessus la table, séparés par cinquante centimètres de vide et par une grille

imaginaire.

— C'est déjà la fête des Pères ? s'exclama Billy d'un air jovial, comme si le temps ne s'était pas écoulé, comme si quatre ans ne venaient pas de les séparer.

Jazz choisit ses mots avec soin. Si Billy Dent pouvait parfois passer pour un plouc, un rustre sorti de sa cambrousse, il ne fallait en aucun cas s'y fier. Ses tests de QI crevaient le plafond, et il avait poussé deux psychiatres (l'un dépêché par le FBI, l'autre par l'association de soutien des familles de victimes) à changer de métier. C'était un mélange diabolique d'intelligence pure et d'horreur, et gare à ceux qui l'oubliaient quand ils s'adressaient à lui.

— Alors, tu trouves ça drôle ? demanda Jazz d'un ton neutre. Ça t'amuse ?

Billy fit craquer son cou à droite, puis à gauche.

— La vie m'amuse, Jasper. Jusqu'à ce qu'elle m'amuse plus du tout, déclara-t-il avec un large sourire. Quand on est heureux, y a toujours moyen de s'amuser. Même ici.

— J'ai vu un psy, un jour à la télé, reprit Jazz, impassible. Il disait que tu te suiciderais sans doute en prison.

— Me suicider ? Et abandonner tout ça ? s'exclama Billy en ricanant.

Ses mains liées entravaient ses gestes, aussi désigna-t-il la pièce d'un signe de tête. Le parloir. Le pays. L'univers.

— Je suis quand même surpris de te trouver en un seul morceau. Je croyais qu'une forme de hiérarchie régnait parmi les détenus.

— Oh, ça, tu l'as dit, s'esclaffa Billy en rejetant la tête en arrière. Une foutue hiérarchie, oui. Et ton bon vieux Paternel est tout en haut de la pyramide. Quand on a trois chiffres accolés à son nom, on est couronné direct, ici. Comme aux échecs, tu m'suis ?

— Je pensais qu'on t'aurait saigné. Tu sais, un type qui voudrait prouver qu'il est le plus fort en liquidant Billy Dent.

— Eh ben..., susurra Billy d'une voix de plus en plus sirupeuse. J'dis pas qu'y a pas eu de... – comment t'appelles ça ? – d'altercations, ces deux dernières années. Enfin, y a clairement eu un – comment on dit, déjà ? – une période de dressage, quoi.

Il lui adressa un sourire qui, pour n'importe qui d'autre, aurait paru chaleureux. Mais Jazz le connaissait par cœur : c'est celui qu'il lui avait servi le soir où il lui avait montré comment scier une articulation

de genou en moins de cinq minutes. « *D'abord, faut passer dessous ce machin, enfin, c'que les médecins appellent la rotule, tu vois ?* »

— Mais maintenant, moi et les autres, on s'entend très bien. On s' comprend, eux et moi. Au fond, la prison, c'est pas si mal pour les types comme nous, Jasper.

Trop tard, Jazz voulut dissimuler sa réaction face au commentaire, mais il se trahit, et Billy le vit. L'adolescent réprima la repartie cinglante (« Je ne suis pas comme toi »), parce qu'il se doutait que Billy aurait déjà pensé à une contre-attaque.

— Je suis content que tu ailles bien, dit finalement Jazz, feignant la sincérité.

Billy resta silencieux, cherchant à décider si oui ou non il devait le croire.

— À mon avis, reprit-il, tu me préfères vivant que mort, de toute façon. Tu sais ce qui m'a poussé à prospecter ? La mort de mon père. Bon Dieu, que je l'aimais, cet homme ! Quand il est parti, j'ai fait comme j'ai voulu. C'est arrivé à beaucoup de gens comme nous : à Gein, à Speck, à de Rais. À moi. Et peut-être à toi. Qu'est-ce t'en penses ? Imagine un peu que ton souhait se réalise, que je meure et que tout ça déclenche...

Il s'interrompit, puis fixa Jazz.

— Assez parlé de trucs morbides. Quand on a accompli sa vie de travail..., de travail bien fait, ajouta-t-il, l'air satisfait, on peut prendre sa retraite avec le sourire.

Jazz s'étrangla de rire. Billy pouvait se gargariser tant qu'il voulait avec sa retraite, mais ils savaient tous d'eux qu'il serait infiniment plus épanoui dehors. À « prospecter ».

— C'est comme ça que tu vois les choses ? La retraite ? Elle est arrivée un peu plus tôt que prévu, non ?

Billy lui sortit une nouvelle fois le sourire chaleureux de l'assassin.

— Ah oui ?

Ils s'observèrent durant de longues secondes par-dessus la table et à travers la grille imaginaire. Billy décroisa les mains et posa ses poings fermés devant lui. Jazz distingua alors des tatouages sur ses phalanges. Ils avaient l'air frais. Presque à vif.

Le mot LOVE était inscrit sur les doigts de la main droite. FEAR sur ceux de la gauche. L'amour d'un côté, la peur de l'autre.

— Jolis tatouages, lança Jazz.

Haussement d'épaules.

— C'est récent. Content qu'ils te plaisent. Et entends-moi bien : faut pas t'en faire, personne tuera ton père ici, Jasper. Ça n'arrivera pas. Garantie totale. Ici, on me respecte. Hiérarchie, tu disais. Ici, personne me commande. Ils gardent ça pour les vraies ordures. C'est pas comme si j'avais fait du mal aux gosses.

Jazz se hérissa. Quel menteur ! Quel hypocrite ! Il réagissait sans doute exactement comme le voulait Billy, mais c'était plus fort que lui. Il se fichait des jeux de manipulation de Billy Dent : il ne pouvait pas laisser passer ça.

— Pas les enfants, hein ? Et George Harper ?

— George Harper...

Billy fixa le plafond comme s'il cherchait à remettre le nom. C'était du cinéma, puisque Billy avait une mémoire photographique et qu'il se souvenait de tout.

— Ah, c'est vrai, dit-il après une ou deux minutes à jouer la comédie. Bon Dieu, fiston, ce gamin faisait facile dix-neuf ou vingt ans. T'as vu les images ? Tu sais très bien qu'il en paraissait plus de quinze.

Il secoue la tête, manifestement ravi de la réaction qu'il parvenait à susciter.

— Ah, c'est que ça grandit vite, hein ? Comme toi, mon petit Jasper. Tu as envie d'avoir des gosses un jour, Jasper ? De me donner un petit-fils ? Une nouvelle raison d'exister ? Je cumule plusieurs perpétuités, mais, vu les progrès de la science, je pourrai peut-être tenir jusque-là. Qu'est-ce que t'en dis ?

Pour Jazz, l'idée même d'avoir des enfants suffisait à le rendre malade. Transmettre l'erreur génétique qui avait causé la folie de sa grand-mère, celle de son père, la sienne... Non. C'était hors de question. Il n'engendrerait pas une nouvelle génération de Billy Dent.

— Je parie que je sais à quoi tu penses, Jasper, souffla Billy d'une voix presque imperceptible, aguicheuse, complice.

Le timbre idéal du sociopathe, que Jazz haïssait parce qu'il ressemblait au sien. Il en avait usé avec les profs, qu'il fallait convaincre. Avec G. William et Melissa Hoover, qu'il fallait embobiner. Bon sang, autant l'admettre : avec tout le monde. Il lui venait aussi spontanément qu'un battement de cils, que le sommeil lorsqu'on se couche.

— Tu penses que tu fabriqueras pas d'autre Dent. Et j'entends ce

que tu me dis. Je pige. Mais ça dépend pas que de toi. T'as un joli petit lot que t'aimes baiser ? Un beau garçon comme toi, qui sait parler aux filles... Ces gamines ont aucune chance, Jasper. J'parie qu'elles font la queue pour se faire sauter. Hein ? Pas vrai ?

Jazz secoua la tête avant d'avoir pu s'en empêcher. Et merde ! Il s'était juré de n'offrir à son père ni information ni satisfaction et, là, d'un simple mouvement, il venait de les lui servir sur un plateau.

— Alors, la quantité t'intéresse pas, hein ? C'est bien. T'as une fille. Une en particulier. C'est bien, Jasper. Les types comme nous, on aime la routine, tu vois ce que je veux dire ? Comme ça, on évite les surprises. Tu laboures plusieurs champs, tu sais jamais quand tu vas tomber sur des pierres. Tu t'en tiens au même champ, t'apprends à le connaître. Tu devines chaque caillou, chaque ornière, chaque trou. Mais y a un problème, Jasper. Je parie que t'es un gentil garçon responsable, parce que c'est comme ça que je t'ai élevé, mais c'est bien toi qui achètes les capotes ? Hein ? Ou p'têt qu'elle prend la pilule ? Parce qu'on peut pas toujours leur faire confiance, Jasper. Faut les observer de près, ces capotes, t'entends ? Tu la surveilles quand elle avale ses cachets, Jasper. Bordel, ajouta-t-il en éclatant de rire, comment tu crois que t'es arrivé, toi ? Eh oui, c'est vrai...

Billy se pencha vers l'avant, à tel point que Jazz se dit qu'il avait franchi la frontière invisible, c'était certain, mais la porte du parloir resta fermée, et personne ne vint à son secours.

— Eh oui, c'est comme ça. Tu as été la plus grosse surprise de ma vie, Jasper. J'étais furieux après ta mère. Au début. Je te dirai pas tout ce que j'ai envisagé de lui faire, parce que ça te perturberait, petit, et je préfère éviter. Je sais que t'es sensible. Mais tu es né, Jasper. T'es arrivé tout seul, comme ça, et ta mère a pratiquement rien senti, aucun travail. T'es sorti d'un coup, presque directement dans mes bras, mon garçon, mon fils, mon avenir. Alors j'ai pardonné à ta mère ce qu'elle avait fait, toutes ses cachotteries.

— Qu'est-ce que tu as fait à maman ? demanda Jazz d'une voix étranglée, la gorge serrée.

Il n'avait pas eu l'intention de poser la question. Il ne voulait pas la poser, mais il était impuissant, sous l'emprise vicieuse de Billy Dent, comme n'importe laquelle de ses victimes, car, au fond, est Jazz n'était-il pas une victime comme les autres ?

— Qu'est-ce que j'ai fait à ta mère ?

Haussement d'épaules.

— Rien.

... *comme de la...*

... *bon garçon...*

— Qu'est-ce que tu m'as fait faire ? souffla Jazz.

Un sourire se dessina sur les lèvres de Billy.

— Qu'est-ce que tu m'as forcé à faire ? Est-ce que tu m'as obligé à tuer maman ?

— Tu t'en souviens pas ? lança Billy en riant.

Non. Il ne pouvait pas. Sa mémoire... sa pauvre mémoire martyrisée, fragmentée. Il se rappela Billy dépeçant Rusty, le cours sur la chaux vive, tant d'horreurs, mais la plus importante de toutes lui échappait. Il ne se souvenait pas...

... *Fais-le !*

... *coupe...*

le couteau.

C'était maman. J'ai découpé maman avec le couteau. Billy m'a forcé.

Jazz sentit la pièce tourner autour de lui. C'était absurde. Une erreur. Une énorme erreur. Il avait été fou de venir jusqu'ici. Billy Dent était un professionnel de la manipulation. Pas seulement le roi du pénitencier, mais aussi de tous les espaces psychiques qui séparaient un père et son fils. Il gouvernait l'esprit de Jazz. Après tout, Billy ne l'avait-il pas fabriqué ? Engendré, élevé, façonné et guidé comme l'aurait fait n'importe quel père ? N'était-il pas sa créature ?

Billy. Billy dans le passé, qui incitait Jazz à prendre le couteau. Billy dans le présent, qui, sans cesser de sourire, chuchota tout à coup :

— Son nom, Jasper ? Dis voir à ton bon vieux Paternel comment elle s'appelle, ta petite chatte. Je veux savoir que tu es heureux et mettre un nom sur ton bonheur. Donne-moi son nom.

Connie, pensa Jazz, tout en s'interdisant de le prononcer. Il ne pouvait pas entacher ce prénom et le laisser s'aventurer jusqu'à l'oreille et dans l'esprit de Billy Dent. L'idée que Billy Dent le connaisse, ou le répète à voix haute, lui était insupportable.

— Dis-moi, fiston.

Connie...

Cela lui rappela alors son discours sur le fait de ne pas finir comme Billy, et sur la possibilité de dépasser son éducation. « Les fils ne sont

pas leurs pères, ni en bien ni en mal. Ils ont une deuxième chance. Tu n'es pas voué à devenir comme Billy. Tu n'as pas ses yeux et tu n'auras pas sa vie. »

— Je suis puceau, déclara-t-il.

Billy lâcha une exclamation de dégoût et s'enfonça dans sa chaise. Soudain, Jazz eut l'impression que la pièce s'était remplie d'oxygène et qu'il pouvait enfin respirer.

— Non. Non, je te crois pas. Si t'as l'intention de me mentir, c'est pas la peine de discuter.

Jazz s'en moquait. Qu'il le croie ou non n'avait aucune importance. Ce qui comptait, c'était d'avoir brisé le sortilège et de pouvoir recommencer à penser. La puissance était repassée de son côté de la grille imaginaire.

— Je suis désolé, reprit-il de son air le plus contrit. Je n'aurais pas dû te mentir. Je ne suis pas puceau. Elle s'appelle...

Heidi Linda Rae Delores Juanita Chelsea Tonya.

— Tonya.

— Tonya ? répéta Billy. Je me suis envoyé une Tonya, une fois. Des petits seins parfaits. Fausse rousse. J'ai horreur de ça.

— Je m'en souviens, répliqua Jazz. Je vois encore le trophée.

Ravi, Billy se pencha à nouveau.

— Rafrâchis-moi la mémoire.

— Des gants en cuir, dit Jazz. En chevreau, même. Si bruns qu'ils étaient presque rouges. Ils étaient si lisses, si doux. J'imaginai que c'était comme ça, une femme.

Billy ricana.

— Ah, pour sûr, Jasper, t'as hérité de la mémoire de ton père. Mais pour ce qui est des mots, tu sais les manier comme ta mère. Bon Dieu, qu'elle me manque !

— Je les enfiais, dans la Salle de jeu. Je ne te l'ai jamais dit parce que je pensais que tu serais furieux.

— Tu t'amusais avec les joujoux de papa, hein ?

— Je mettais les gants et je me caressais la joue. La bouche. J'imaginai que c'était comme ça...

— D'être avec une femme, acheva Billy, dont le regard s'illumina. Et maintenant ? Maintenant que tu sais comment c'est ? C'est pareil ?

— Non, mieux. Bien mieux. Mais pas aussi bien que ça pourrait l'être, j'en suis certain. Je me rappelle ce que tu m'as appris. Parfois quand je suis avec...

Connie.

— ... Tonya, je voudrais voir ce dont tu m'as souvent parlé : la peur.

— Ça viendra, fils, chuchota Billy. Avec le temps, ça viendra. Je te le promets.

Ils se dévisagèrent par-dessus la table pendant d'interminables instants. Jazz se demanda combien de temps il allait tenir, combien de temps il pouvait feindre d'être sous l'emprise de Billy. Combien de temps pouvait-il simuler ces désirs malsains ? Pire : est-ce qu'il simulait vraiment ? Pouvait-on réellement faire semblant ?

— Enfin, Jasper, reprit Billy, rompant la tension, je suis content de savoir que tu trempe ta queue. J'aurais dû te ramener une fille depuis longtemps. J'ai été négligent et je m'en excuse – pour ça, mais pour rien d'autre.

— Pas de problème.

— Alors, qu'est-ce qui t'amène chez ton bon vieux Paternel, bonhomme ?

Il se recula aussi loin que la chaîne accrochée à la table le lui permettait. Même entravé, il conservait une attitude détendue et apaisée.

— Je t'ai appris à penser d'abord à toi, toujours à toi et rien qu'à toi. Tu dois avoir besoin de quelque chose.

— C'est vrai.

— Crache le morceau.

— Je...

Était-ce la bonne chose à faire ? Depuis quelques minutes il était parvenu à établir une forme de relation avec Billy. Dès qu'il mentionnerait l'Impressionniste, Billy s'apercevrait qu'il l'avait mené en bateau. Allait-il bondir, lui sauter à la gorge, grille imaginaire ou pas ?

Peut-être, mais alors il verrait Billy se faire passer à tabac. D'une manière ou d'une autre, il était gagnant.

— J'ai besoin de ton aide pour retrouver quelqu'un.

— Vraiment ? Qui ?

Billy semblait réellement intrigué.

— Ça va te paraître un peu bizarre. Alors, écoute-moi, tu veux ? J'aimerais... enfin, j'essaie plus ou moins d'identifier un tueur en série.

Jazz s'attendait à un éclat de rire ou à un cri de rage. Il n'obtint ni l'un ni l'autre. Le sourire de Billy ne fit que s'élargir.

— Sans blague ?

— Tu suis un peu les actualités ? Tu as entendu parler de l'Impressionniste ?

— L'Impressionniste, répéta lentement Billy, étirant chaque syllabe à l'infini. Non, ça me dit rien.

— Il copie tes premiers meurtres. Jusqu'au produit déboucheur. Il va même jusqu'à choisir des victimes portant les mêmes initiales que les tiennes.

Jazz guetta prudemment la réaction de son père, mais celui-ci affichait un calme olympien, typique du sociopathe. Il hocha la tête.

— Et pourquoi tu recherches ce monsieur ?

Pour sauver mon âme. En admettant que j'en aie une.

— Honnêtement ? Je donne un coup de main aux flics, compléta Jazz.

Maintenant, sa rage allait se déverser.

— Intéressant, dit Billy, songeur. Très intéressant.

— Et c'est tout ? J'essaie d'aider les enquêteurs à coincer quelqu'un comme toi et tu trouves ça... intéressant ?

— Non. Ça, c'est juste le côté ennuyeux. Tu explores tous les éléments de l'équation, c'est normal. Parfaitement logique. Tu le crois, toi ? J'ai passé trois semaines à l'école de police quand j'étais à peine plus vieux que toi, Jasper. Je pige.

— Ah ?

Jazz s'obligea à montrer un intérêt relatif, presque poli, même si intérieurement il bouillait. Billy s'intéressait aux flics. À leurs méthodes, leurs secrets. La démarche de Jazz était radicalement différente : il tentait de décrypter l'esprit d'un tueur en série. Il cherchait à comprendre si le sien fonctionnait de la même manière.

— Ce qui est intéressant, c'est que tu me dis pas tout. Tu fais pas ça pour aider les flics. Les flics, tu t'en contrefous. Tu fais ça pour toi.

Pour essayer de savoir qui tu es. Trouver ce qui te branche.

— Non.

— Plus important, Jasper : tu fais ça parce que tu y es obligé. C'est l'instinct, fils. Prends un chien à trois pattes : tu l'emmènes chasser, il titubera comme un fou pour te montrer la direction de l'oiseau. Ça marche à tous les coups, c'est foutrement certain. Tu es un chasseur, c'est dans ton sang. Tu as le flair. Tu cherches ta proie, fiston. Tu veux prospecter. C'est un besoin.

— Non.

— Ça te taquine de l'intérieur, dit Billy. C'est tapi tout au fond, tu comprends ? Ça tourne en rond, à pas feutrés, comme un gros matou et quand tu t'y attends pas, ça te rattrape. Alors, te raconte pas d'histoires. C'est là depuis toujours. Là. Et ça ronge son frein, voilà tout.

— Je ne suis pas un meurtrier.

— Bien sûr que si. C'est juste que t'as encore tué personne.

— Tu comptes m'aider, oui ou non ?

— Ha ! Je devrais te renvoyer bredouille à la maison. Personne m'a tenu la main, à moi, personne m'a appris à jouer. Non, monsieur. Mais les jeunes, aujourd'hui... Faut que leurs parents fassent tout pour eux. On couve la progéniture, j'ai lu ça dans *Newsweek*, « Les hyper-parents », qu'ils appellent ça. Le numéro où j'étais en couverture. Alors oui, Jasper, je vais t'aider. Mais toi aussi, tu vas m'aider.

Jazz sentit le désespoir l'envahir. Les sociopathes ne lâchaient jamais rien gratuitement, et Jazz n'avait pas le droit de relâcher Billy Dent dans la nature.

— Laisse tomber, cracha-t-il, chaque syllabe empreinte d'un regret acerbe. Je ne t'aiderai pas à sortir d'ici. Jamais je ne ferais une chose pareille.

— Mais personne te le demande ! s'exclama Billy, mortifié rien qu'à l'idée. Je t'ai dit, Jasper : ici, le roi, c'est moi. Renoncer à mon trône et à mes sujets ? Je ne sortirai jamais d'ici. Enfin, si, probablement, mais les pieds devant. Et on n'en est pas encore là.

— Alors qu'est-ce que tu veux ? Je n'ai pas l'intention de te faire passer des trucs en douce...

— Non, non, ça ne m'intéresse pas.

— Alors quoi ? demanda Jazz avec un geste exaspéré. Qu'est-ce que tu veux, au juste ?

Et Billy le lui dit.

Jazz en dit autant que possible à son père sur l'Impressionniste, sans omettre aucun détail. Il observa prudemment Billy, guettant ses réactions. Billy pouvait être flatté par cet hommage singulier, mais pouvait aussi bien enrager qu'un autre tueur en série ose le plagier. Tout était possible.

Pourtant, Billy ne trahissait absolument rien. Il s'enfonça simplement dans son siège, autant que ses menottes le lui permettaient, et ferma les yeux avec un sourire presque béat aux lèvres, qui ne faiblit pas d'un iota tandis que Jazz lui relatait les événements de la semaine précédente.

Une fois le récit achevé, Billy inspira profondément puis expira par les narines, qui se dilatèrent, tandis que ses paupières demeuraient closes.

— Tiens donc, dit-il calmement, en voilà un dilemme. Et un monsieur sacrément intéressant, ah oui, ça c'est sûr.

Ses yeux s'ouvrirent brusquement et il bâilla, comme s'il s'éveillait d'une sieste réparatrice.

— Cela dit, je vois pas bien ce que je peux faire pour toi.

— Tu sais, tu as des tas de fans, à l'extérieur.

Il pensa à ces cinglés, postés devant la prison, avec leurs pancartes : « LIBÉREZ BILLY DENT ! »

— Tes groupies cinglées. Des accros à ce genre de truc. Oh, je sais. Il y a des femmes qui veulent t'épouser. Des sites Internet à ton sujet. Des personnes qui t'écrivent des lettres.

— Oh, ça oui ! confirma Billy. J'en lis pas la moitié. Toujours les mêmes salades : « Billy, je te prie chaque soir de me donner la force de faire ce que tu as fait » ; « Monsieur Dent, votre sang est le mien » ; « Oh, Billy, tu es le seul vrai homme sur cette planète ». Bon Dieu, mais je le sais, tout ça. Pas la peine de me l'annoncer par courrier. Y en a qui écrivent qu'ils aimeraient être comme moi. Ils prétendent qu'ils veulent tout apprendre de moi. Devenir mes protégés. Je vais te dire, j'ai pas besoin de protégés. Parce que j'en ai déjà un : toi.

Jazz ignore cette dernière remarque.

— Il fait manifestement partie de tes admirateurs. Si je pouvais regarder ces lettres...

— Je m'en suis débarrassé. Je te l'ai expliqué : je m'en fous.

Jazz enrageait, mais s'efforça de rester calme.

— Tu t'en rappelles peut-être une en particulier...

— Je peux te garantir que ce type est pas en contact avec moi, affirma Billy, qui fit courir ses phalanges tatouées du mot FEAR le long de sa mâchoire. Il se prend pour son propre maître. Il fait une... comment dire ? Une variation sur le thème. Comme les musiciens de jazz qui reprennent les mêmes mélodies, mais s'approprient les morceaux.

— Comme les rappeurs qui samplent des vieux tubes ?

— Si tu veux, s'esclaffa Billy, si ça t'aide à comprendre. Exactement comme ces crétins qui font hip et hop, ouais. Et il se débrouille plutôt bien. Personne lui a échappé. C'est moins simple que ça en a l'air, tu sais ? La plupart de ces abrutis, des mecs comme Gacy, Bundy et même ce connard de Dahmer, la plupart d'entre eux, à un moment ou à un autre, ont relâché quelqu'un. Volontairement ou par accident, quelqu'un s'enfuit, et c'est le début de la fin. Pas moi, cela dit.

Ses yeux brillaient tels deux saphirs gelés.

— Non, pas moi. J'en ai jamais laissé filer une seule. Jamais fait cette connerie.

— Comme ce type, reprit Jazz pour recentrer la conversation.

— Eh bien, il commence tout juste. N'importe quel idiot peut tuer... Quoi ? Cinq personnes sans se faire prendre ? Lorsqu'il arrivera à trente, et qu'après ça il en fera encore une centaine, il pourra venir me voir. Là, je serai fichtrement impressionné. Je lui ferai un gâteau, tiens ! ajouta-t-il et son visage s'illumina. La voilà, ta réponse, Jasper. N'essaie pas d'attraper ce type. Attends. Il finira bien par s'emmêler les pinces, et t'auras plus qu'à le cueillir.

— Ce n'est pas vraiment une solution envisageable, répondit Jazz sans s'énervier.

— Pourquoi ? s'étonna Billy en haussant les épaules. Cinq morts, quinze, cinquante... Tout le monde meurt. Voilà les faits. La chronologie est qu'un détail.

— Je ne veux plus d'autres meurtres.

— Vraiment ?

Billy se pencha dangereusement, touchant presque de nouveau la grille invisible.

— Vraiment, Jasper ? Laisse-moi te dire une chose : je crois que tu t'intéresses pas vraiment à tous ces gens. Et tu sais pourquoi ?

— Dis toujours, répondit Jazz d'une voix monocorde.

Intérieurement, son cœur s'emballa à l'idée d'être analysé par l'homme qui le connaissait le mieux.

— Parce que ces gens, ces... chimères qui sont là, quelque part, ceux qu'il a pas encore assassinés, tu les connais pas, Jasper. Ils sont rien pour toi. Alors qu'est-ce que ça peut te faire de savoir s'il les tuera ? En ce moment même, quelqu'un meurt...

Billy cogna doucement la table du poing. Les lettres LOVE montaient, puis redescendaient...

— ... et maintenant.

Le mot LOVE frappait toujours.

— ... encore maintenant.

Boum.

— Un mendiant à Calcutta, un Mexicain qui cherche à passer la frontière, une fille qui arrive à New York pour devenir mannequin et finit sur le trottoir. Tous, ils crèvent, là...

Boum.

— ... et là.

Boum.

— ... et là.

Boum.

— ... et au fond, ça t'est bien égal. Ça m'est bien égal.

— Ils sont peut-être abstraits, mais ça ne veut pas dire qu'ils ne comptent pas, répliqua Jazz, luttant pour que sa voix ne tremble pas, ne frémisses pas, ne trahisse pas la moindre émotion.

Parce que, quelque part, Billy a raison. Des êtres humains meurent sans arrêt. Il ne les connaît pas, il ignore même leur existence. Alors, ont-ils de l'importance ?

Les gens ont de l'importance. Les gens comptent.

— Tu te fous de sauver ses clients. Tout ce qui t'intéresse, c'est toi. T'assurer que personne te soupçonne. Prouver que t'es un citoyen comme un autre. Voilà ce qui t'intéresse, Jasper.

C'était la vérité. Une vérité dont il n'avait ni envie, ni besoin, mais

une vérité tout de même. Mais ce n'était sans doute pas *tout*. La vérité comportait peut-être davantage que le cynisme de Billy.

— Ce que je veux vraiment n'a pas d'importance, répondit-il. Tu étais d'accord pour m'aider. Alors, tu vas le faire, oui ou non ?

— T'es impatient ! J'ai pas vu mon fiston depuis des années : tu peux pas m'en vouloir de faire traîner un peu les choses.

Il eut sourire angélique, comme un petit garçon pris la main dans le pot de confiture. Mais Jazz ne marcha pas. Il regarda son père droit dans les yeux.

— Bon, ça va, céda Billy en boudant. T'es vraiment pas drôle, hein. Alors, faut que t'apprennes à réfléchir comme ce type. Ça doit pas être bien compliqué pour toi, Jazz. Parce que lui pense comme moi, et toi, tu fais partie de moi. C'est un impressionniste. Qu'est-ce que tu sais de l'impressionnisme ?

Jazz secoua la tête.

— Vraiment, on se demande ce qu'ils vous enseignent, à l'école ! grommela Billy dans sa parodie la plus convaincante du parent indigné.

Jazz eut presque la sensation que Billy serait capable – s'il le pouvait – de tuer jusqu'au dernier prof de Lobo's Nod juste pour illustrer son propos.

— Dans l'impressionnisme, il est pas question de réalité. Simplement de la perception de la réalité, tu piges ? C'est l'impression d'ensemble qui compte. L'effet produit sur l'œil, pas les détails précis. Tu me suis ?

— Euh, oui.

— Bon. La dernière victime, cette pauvre Mme Heller..., poursuivit-il, feignant un semblant de mélancolie, elle était pas exactement femme de chambre, mais c'était tout comme, tu suis ? C'est tout ce qui compte pour lui.

— Il l'a également tuée trop tôt. Il s'était passé plusieurs jours entre ta quatrième et ta cinquième victime.

— Et alors ? Traîne-toi jusqu'à un musée, bonhomme, et va voir un Monet. Observe-le de près, d'aussi près qu'on te laissera t'approcher, et tu essaieras de me dire le jour exact où l'ami Claude a donné un coup de pinceau par rapport à un autre. C'est pas la chronologie qui compte. Pas pour ce type. L'important, pour lui, c'est l'effet d'ensemble.

Ça paraissait logique. Mais ça ne résolvait pas son problème essentiel.

— Et en quoi ça nous aide à identifier sa prochaine victime ?

Billy soupira et regarda vers le ciel, comme pour prendre le bon Dieu à témoin.

— Observe la façon dont il modifie les détails, fiston, mais tout en gardant une impression générale. Comme ta prof : c'était pas exactement une actrice, mais ça s'en approchait. Même chose ici : il va pas s'attaquer à un beau brin de blonde qui bosse dans un bureau. Il visera la secrétaire du Rotary Club, ou la fille qui sert le café à l'association des parents d'élèves.

— Mais...

— Mais rien ! siffla Billy, qui fit mine de s'emporter pour la première fois. C'est la justesse qu'il cherche, ce mec, Jasper, pas la précision. Il a trouvé la greluche qui enchaîne les cafés et les œufs au plat dans le boui-boui du coin. Ma nénette à moi, c'était une vraie serveuse dans une brasserie chic du bord de mer. Beaucoup de passage. Elle se faisait plus de pourboires en un soir que la fille choisie par ce type s'en faisait en une semaine.

Billy employait le possessif, comme si ses clientes lui appartenaient. D'une certaine façon, c'était peut-être le cas. Mais son mépris pour l'Impressionniste devenait soudain trop évident.

— J'ai tué Vanessa Dawes. La jolie Vanessa.

Après un soupir, il s'appuya contre son dossier avec l'expression du gourmet qui se rappelle un plat succulent.

— Elle était actrice. Elle débutait, c'est sûr, mais elle avait fait de la télé et elle avait du potentiel. Ce mec, il a pris qui ? Ta prof de théâtre. Une prof de théâtre ? Et c'est censé m'imiter ? Non, mais quelle blague !

Chez Jazz, la colère se mêlait à l'excitation, mais il lutta pour ne trahir ni l'une ni l'autre. Voilà, c'était exactement ce qu'il cherchait. Il aurait dû le remarquer dès le début : l'Impressionniste respectait l'esprit des crimes de Billy, mais modifiait les détails selon ses besoins. Les similitudes avec ceux de Billy étaient si grandes que Jazz n'avait pas vu les différences. Comment avait-il pu laisser passer ça ?

— Si on trouve la victime, on trouvera l'assassin, décréta-t-il.

— Peut-être. Mais tu dois aussi découvrir comment l'identifier. Il fait partie de notre bonne petite ville, fils, s'amuse Billy. Il prend son petit déjeuner au Caf'Hey, il emprunte des livres à la bibliothèque

municipale. Lobo's Nod le met à l'aise. Il tue tant de gens là-bas... Oui, il est comme chez lui.

Une idée bourgeonnait dans l'esprit de Jazz.

— Tu crois que c'est quelqu'un qui a toujours habité là ? Quelqu'un qui te connaissait, peut-être ? Ou d'une ville toute proche ?

— Ça a pas vraiment d'importance, répondit Billy avec un haussement d'épaules. Ce qui compte, c'est qu'il s'intègre. Il se fait pas remarquer. C'est notre plus grand, notre meilleur don, Jasper. Les gens s'imaginent qu'il faut savoir découper un cadavre ou embobiner les jolis petits lots pour les persuader de monter dans votre voiture. Tous ces trucs, ça s'apprend sur le Net. Notre véritable atout, c'est de savoir nous fondre dans la masse. C'est pour ça qu'on est doués.

Il esquissa un large sourire.

— Et c'est pour ça qu'on nous voit jamais venir, fiston. Parce qu'on leur ressemble. On a l'air humain.

Jazz en avait le tournis. Enfin, il tenait la clé pour capturer l'Impressionniste. Il devait avertir G. William immédiatement. Il se leva.

— Alors ça y est, c'est fini ? lança Billy, vexé. Tu m'as même pas parlé de tes résultats au basket et au foot.

Jazz observa les poings de son père. LOVE. FEAR.

— Il faut que j'y aille. Merci pour ton aide, ajouta-t-il péniblement. J'apprécie.

Il appela le gardien, derrière la porte.

— Pense à notre accord, Jasper, déclara Billy tandis que le maton pénétrait dans la pièce. T'avise pas d'oublier.

— Je n'oublierai pas, assura Jazz.

Il se dirigea vers la sortie pendant que le gardien détachait Billy de la table et l'attrapait par les coudes pour le redresser.

— Jasper.

Jazz avait déjà franchi la porte, mais il se retourna pour regarder son père, menotté, escorté par des hommes entraînés et armés. Pourtant, c'est encore lui qui contrôlait tout.

— Oui ?

— Quand t'es entré ici... engoncé dans ton armure, froid, avec l'air du fil de pute le plus blindé du monde. Quand t'as acquiescé à tout ce

que j'ai dit. Quand tu m'as vendu tes conneries sur les gants en peau de chevreau et tout le reste. Tu me manipulais. Et c'était foutrement convaincant, en plus.

Ces paroles et leur sincérité glissèrent sur lui comme un glaçon.

— Je ne suis pas toi.

— Si, en mieux, répondit Billy.

— Je ne suis pas foncièrement mauvais.

Un rictus sinistre déforma la bouche de Billy.

— Tu veux savoir la différence entre le bien et le mal, Jasper ?

Sans attendre la réponse, il leva son poing tatoué du mot LOVE, et claqua des doigts.

— La voilà, fils. C'est toute la différence. Tu sauras même pas que tu as franchi la limite avant de l'apercevoir dans le rétroviseur.

— Ça suffit, Billy, grogna le gardien tandis qu'ils l'entraînaient vers la seconde porte.

Si Jazz redoutait une dernière invective de son père, il fut déçu : Billy Dent disparut en silence, à l'exception du cliquetis des chaînes, dans les tréfonds du centre pénitentiaire de Wammaket.

Sur le chemin du retour, Hanson ne dit rien. Il laissa le compteur de vitesse et la sirène parler pour lui. Jazz sentit le gémissement strident et incessant lui marteler le crâne et instiller entre ses tempes une jolie petite migraine. Il préféra l'ignorer. Se concentrant sur le portable de Howie, il se mit à crier pour couvrir le *pin-pon* infernal et se faire entendre de G. William.

— ... et il pense que ce ne sera pas une secrétaire dans le sens traditionnel du terme, expliqua-t-il, peut-être qu'elle n'occupera même pas un emploi avec cet intitulé, mais plutôt un emploi qu'on pourrait, enfin, associer à celui d'une secrétaire.

Même par téléphone, le soulagement de G. William était palpable.

— Tu viens de nous compliquer la tâche, dit le shérif, mais au moins, on a de quoi faire.

Jazz ferma les yeux, cherchant à exorciser le fantôme de Billy toujours présent, mais la sirène finit par se mêler à la voix de son père qui braillait de concert avec elle.

« Je crois que tu t'intéresses pas vraiment à tous ces gens. »

« Tu sauras même pas que tu as franchi la limite avant de l'apercevoir »

dans le rétroviseur. »

« J'ai pas besoin de protégés. Parce que j'en ai déjà un. »

« Bien sûr que si. C'est juste que t'as encore tué personne. »

Jazz déglutit péniblement. Cela signifiait peut-être qu'il n'avait pas assassiné sa propre mère.

Ou que Billy se jouait de lui. Il se rappelait l'avoir dit à Connie : si on baisse sa garde devant un tueur en série, il finit par te bouffer.

Le ciel avait viré au bleu ecchymose lorsque Hanson le ramena au commissariat et le fit passer en douce par une porte dérobée. Jazz entra perçut G. William, trop occupé pour discuter car il coordonnait les recherches étendues dans l'espoir d'identifier la prochaine victime. Alors Jazz emprunta le corridor des pompes funèbres pour échapper aux journalistes et monta dans la Jeep.

Tandis qu'il roulait, un immense soulagement le submergea. Il l'avait fait. Il avait affronté le lion – le dragon – dans son antre, et en était ressorti non seulement vivant, mais en possession de l'information qui permettrait d'arrêter l'Impressionniste. Jamais Jazz ne s'était senti aussi vivant. Il avait l'impression d'être une nouvelle personne, avec une nouvelle vie devant lui.

Il remarqua quelque chose sur le tableau de bord et l'attrapa. La carte de visite de Jeff Fulton. Jazz repensa alors au discours enflammé du pauvre homme, lors de la veillée funèbre en hommage à Ginny, et soupira. Au fond, qu'est-ce que ça lui coûterait de passer cinq minutes avec lui ? Jazz préférait ne pas créer de précédent en s'entretenant avec les familles de victimes, mais, après tout, rien ne lui interdisait de faire preuve d'un peu de compassion envers ce type. Il appellerait Fulton le lendemain matin. Voilà une chose qu'aucun tueur en série ou sociopathe ne ferait jamais, et ne songerait même pas à faire. Cette idée lui fit du bien.

Chez lui, il fut surpris de voir que la horde de journalistes avait disparu. Un flic esseulé était assis au volant de sa voiture, dans l'allée, et Jazz s'approcha pour savoir où était passée la foule.

— Tanner a envoyé quelques gars ici, il y a environ deux heures, pour annoncer que ta grand-mère et toi aviez été placés sous surveillance rapprochée à la suite de menaces proférées contre vous.

— C'est vrai ?

— Aucune idée, répondit le type, que cette conversation mettait visiblement mal à l'aise. Bref, ils sont tous partis. Bienvenue chez toi.

Jazz rentra et verrouilla la porte. Il alla vérifier que Grandma allait

bien, toujours dans les bras de Morphée, rêvant peut-être qu'elle avait toute sa tête. L'estomac de Jazz gargouilla bruyamment, et il se rendit compte qu'il n'avait rien avalé de la journée.

Dans la cuisine, il ne trouva qu'un pot de crème glacée constellée de cristaux et deux cuisses de poulet qui faisaient grise mine : des vestiges de la visite de Melissa quelques jours plus tôt. Il se mit à table, dévora le poulet froid, ôta la première couche de glace et attaqua le reste. C'était fade, mais mangeable.

Enchaînant les cuillerées, il observa le jardin par la fenêtre. Au printemps et en été, c'était un dédale de chiendent, d'herbes hautes et de ronces qui s'étendaient sur près d'un hectare. Maintenant que l'automne était arrivé, tout était morne et plat, jusqu'à la cabane à outils.

Seul l'abreuvoir à oiseaux restait visible.

Rien de particulier à ce bassin. Le socle en ciment était fissuré. En son centre, un poisson sculpté crachait un maigre filet dans la vasque. D'ici quelques semaines, il ferait trop froid pour le laisser en marche, et Jazz fermerait l'arrivée d'eau.

Mais pour l'instant, le poisson se gargarisait joyeusement. Sans oiseau.

« Alors oui, Jasper, je vais t'aider. Mais toi aussi tu vas m'aider.

— Oui, comment ? »

Jazz se rappela son geste impatient.

« Qu'est-ce que tu veux, au juste ? »

Il se leva, jeta le reste de glace dans la poubelle, sortit et s'approcha de l'abreuvoir.

« Tu vois ce vieux bassin à oiseaux que Ma a dans son jardin ?

— Oui. Oui, je vois. Qu'est-ce que tu...

— Tais-toi et écoute-moi, Jasper. Tu as parlé, maintenant c'est mon tour. Ce foutu machin... Elle l'a depuis que je suis gamin, et ça fait quarante ans que je lui répète. Il attire aucun oiseau parce qu'il est pas au bon endroit.

— Hein ? Mais quel rapport avec...

— Tais-toi et écoute, j'ai dit. »

Pour la première fois, Billy lui avait paru agité, destabilisé.

Pour un bassin.

« Elle l'a orienté vers l'ouest, tu vois ? Il prend pas le soleil du matin et c'est ça qu'ils aiment, les oiseaux. Il faut le mettre à l'autre bout du jardin. Je lui ai bien dit de le bouger, mais elle veut jamais rien savoir. Et après elle se plaint de ne pas voir d'oiseaux pendant la journée... Alors... »

Jazz réfléchit avec attention.

« Alors tu acceptes de m'aider, et en échange tu me demandes... quoi ? De persuader Grandma de réorienter le...

— Non, je veux pas que tu la persuades. Déplace-le toi-même, ce foutu machin. Fais-le pendant qu'elle dort et bouge-le. Tu piges ? Mets-le du côté du sycomore. Quand elle verra ses piafs, elle y pensera plus. Et si jamais elle fait des histoires, t'auras qu'à lui dire qu'il a toujours été là. Elle a déjà des araignées plein le plafond, elle se rappellera de rien.

— Et ça ? insista Jazz, incrédule, c'est le prix de ton aide ? »

Avec un soupir, Billy plaça le mot LOVE au-dessus de FEAR, plaçant l'amour au-dessus de la peur.

« Fais plaisir à ton vieux, Jasper. T'es le seul à pouvoir t'occuper de ma mère pendant que je suis ici. »

Alors Jazz avait accepté. Et à présent, il fixait l'abreuvoir.

Cette histoire était absurde. Démente.

Tout comme ce bon vieux Paternel.

Pourtant, Billy avait raison. Grandma se plaignait sans cesse de l'absence d'oiseaux à sa fenêtre. Déplacer le bassin changerait au moins cela.

Il déconnecta l'arrivée d'eau et pencha la vasque de côté. Elle était plus légère qu'il ne l'aurait cru, car seul le socle était en ciment.

Ça ne peut pas être aussi simple, se dit-il. Billy a dû enterrer quelque chose là-dessous. Pourtant, lorsqu'il fit basculer l'objet, Jazz ne découvrit qu'un cercle d'herbe jaunie qui n'avait pas été remuée depuis des lustres.

Eh bien, pourquoi pas.

Avec un grognement, il fit rouler l'abreuvoir sur sa base. Il n'était pas lourd, mais peu maniable, et il lui fallut quelques minutes pour le tirer jusqu'à son nouvel emplacement. Cependant, le tuyau n'était plus assez long, et Jazz dut rentrer pour en récupérer un autre. Il rebrancha le tout, et les gargouillis reprirent.

— Bon, dit-il à l'objet, on verra ce que ça donne demain matin.

Une fois à l'intérieur, il lui semble reconnaître le tintement du téléphone de Howie, posé sur la table de la cuisine. Il tripota les touches jusqu'à faire apparaître un SMS du shérif :

« je crois qu'on l'a trouvée. merci 2 ton aide. gwt. »

Jazz eut un grand sourire. Maintenant que les flics avaient la prochaine victime dans le viseur, il leur suffisait de la surveiller et d'attendre tranquillement l'arrivée du tueur. Pas mal pour une seule journée de boulot. Pas mal du tout.

Jazz monta dans sa chambre, plus épuisé que jamais. Une note scotchée à son écran lui rappela qu'il devait travailler à sa lettre de contestation du rapport de Melissa Hoover, mais son cerveau, en manque cruel de sommeil, refusa purement et simplement cette idée. Demain, se promit-il. Demain, je l'écrirai. Je m'occuperai de tout demain.

Il était encore tôt, mais Jazz se débarrassa de ses vêtements et se glissa sous les draps.

Pour la première fois depuis qu'on avait découvert le corps de Fiona Goodling dans le champ des Harrison, Jazz sombra dans un sommeil profond, sans le moindre rêve.

L'Impressionniste étouffa un juron et battit en retraite pour se réfugier derrière un arbre. Dehors, il faisait sombre et l'ampoule du lampadaire avait grillé, aussi bénéficiait-il de toute l'obscurité nécessaire.

Mais il y avait surtout les flics.

Des flics !

Brenda Quimby. La trentaine. Blonde. Elle tenait les minutes des réunions franc-maçonnes mensuelles de son mari. Pour l'Impressionniste, ça équivalait à une secrétaire, même si, le jour, elle était employée comme analyste de données pour une hotline informatique.

Il avait mis un certain temps à la dénicher, et il la surveillait depuis plusieurs jours. Ce soir-là, il avait prévu de l'enlever et de créer son nouveau chef-d'œuvre artistique, son ultime hommage à la carrière de Billy Dent en tant qu'Artiste, avant de poursuivre son propre chemin.

Mais l'appartement de la fille était cerné par les flics.

Oh, ils se croyaient malins, ces types-là. Ils pensaient se fondre dans la masse, le tromper avec leurs déguisements. Mais l'Impressionniste n'était pas idiot. Il voyait clair dans leur jeu.

Comment avaient-ils su ? Comment avaient-ils compris ? Comment étaient-ils parvenus à le devancer ?

La réponse lui vint en un flash : le fils Dent. C'était forcément le fils Dent. Il n'y avait pas d'autre explication. C'était la seule possibilité. Et il avait sous-estimé le jeune Dent : l'unique erreur qu'il avait commise à Lobo's Nod.

Eh bien, ce serait la dernière.

L'Impressionniste s'approcha nonchalamment de la ruelle menant à la vieille maison Dent. Le soleil se couchait, la nuit serait noire et sans étoiles. Une voiture de police était garée juste devant, et l'homme à bord l'avait déjà repéré. L'Impressionniste agita joyeusement la main. Tu vois ? Rien à craindre. Enfin, si j'étais un tueur en série, est-ce que j'attirerais l'attention en gesticulant comme ça ?

Il s'avança vers le véhicule et s'accroupit à la hauteur de l'agent.

— Quelque chose ne va pas, monsieur l'agent ? demanda-t-il d'un air préoccupé, tout en sortant un pistolet de sa poche, avant de viser

sans hésitation la tempe du policier.

Le silencieux toussota ; le flic eut un hoquet étranglé. Que ces sons allaient bien ensemble...

Eh bien, voilà qui était facile.

Au bruit de la sonnette, Jazz cligna des yeux pour jeter un regard à son réveil. Vingt et une heures passées. Il n'avait dormi qu'une demi-heure.

Le carillon retentit une nouvelle fois.

— Une minute ! cria Jazz en s'extirpant de son lit.

À tâtons dans l'obscurité, il trouva son jean, son tee-shirt et s'habilla dans le couloir. Avant de descendre, il passa la tête dans la chambre de Grandma. Elle dormait encore. Parfait. Qui pouvait venir le déranger à une heure pareille ? Pas un journaliste, en tout cas : le flic était toujours garé devant la maison.

À moins que ce ne soit G. William, venu en personne lui annoncer une bonne nouvelle.

Il dévala l'escalier et ouvrit la porte.

Ah.

— Bonsoir, dit-il, un peu agacé, mais aussi – bizarrement – soulagé. Je pensais justement à vous.

— C'est vrai ? Je peux ?

— Allez-y.

Jazz s'écarta pour laisser entrer Jeff Fulton.

L'Impressionniste examina le vestibule. La première fois qu'il était venu, il était pressé. Maintenant, il avait le temps de tout détailler. La maison qui avait vu grandir Billy Dent... Curieusement, il en attendait davantage. Il plissa le nez, un peu déçu.

— Ce n'est sans doute pas idéal, lui dit le garçon, mais je suis content que vous soyez là. J'avais l'intention de vous appeler demain matin.

— Mes affaires m'ont retenu un peu plus longtemps que prévu, répondit l'Impressionniste, mais je ne vais pas trop m'attarder.

Il aurait voulu sourire, ça le démangeait, mais il se força à conserver l'expression torturée, suppliciée de Jeff Fulton.

— Je peux vous offrir un café ? Ou... autre chose ?

— Un café, ça serait parfait.

Le fils de Billy Dent s'apprêtait à lui servir un café. Décidément, quelle journée étonnante !

Il suivit le gamin à la cuisine. Peinture écaillée sur les placards, vieux appareils ménagers qui gardaient les couleurs orangées et kaki des décennies passées. Les vestiges de l'enfance de Billy Dent. Billy Dent avait peut-être ouvert la porte de ce réfrigérateur pour prendre son goûter. Il avait peut-être entreposé la tête d'un chat dans le freezer.

Le gamin se détourna et plongea la main dans un placard défraîchi pour attraper une tasse.

L'Impressionniste, lui, plongea la main dans sa poche.

Jazz devina plus qu'il ne sentit Jeff Fulton derrière lui, le coller d'un peu trop près, plus que la politesse ou la bienséance ne l'autorisaient. L'espace d'une seconde, il ne s'interrogea pas sur cette proximité.

Une seconde de trop.

Avant d'avoir pu se retourner, ou même bouger, il sentit la bouche glacée, reconnaissable entre mille, d'un canon de pistolet pressé contre sa nuque qui lui cisailait la peau.

— Ne t'en fais pas, dit Fulton d'une voix qui se voulait rassurante.

Elle ne l'était pas.

Fulton avait sans doute autre chose à dire, mais Jazz ne l'entendit pas.

Une douleur lancinante lui martelait le crâne. Ses oreilles bourdonnaient. Il crut entendre quelque chose par-dessus, ou derrière ce vrombissement, mais il eut du mal à le distinguer.

deeeenn faiii pooooooo

Il tenta de se concentrer.

pooo ttuuuuuuu dééébooochooor.

Ses paupières pesaient sur ses yeux comme du plomb. Il n'essaya même pas de les rouvrir. Il se concentra sur les mots (si c'étaient bien des mots) et, sous le tambourinement constant, il discerna :

dééébooochooor.

Il était attaché, il s'en rendit compte. Ses membres, jusque-là engourdis, venaient de reprendre l'antenne pour annoncer qu'ils étaient ligotés. Ah et oh, la bonne surprise : il était aussi bâillonné.

Plus d'autre choix. Il devait ouvrir les yeux.

duuu aaa gooompriiiss ?

Ses paupières étaient en train d'éclore. Ça dura une éternité. En tout cas, bien plus longtemps que ça n'aurait dû. Des points dansaient devant ses pupilles, des éclairs illuminaient sa vision, et il s'attendait presque à trouver Billy debout face à lui, la laisse de Rusty à la main.

Il aperçut une silhouette assise face à lui. Les coudes posés sur les genoux, elle se penchait vers lui. Ses lèvres remuaient au ralenti, et Jazz essaya d'associer leur contour au son qu'il percevait avec une seconde de décalage.

Drogué. On m'a...

— Tu as compris ? demanda Fulton. J'ai dit : ne t'en fais pas. Ce n'était pas du déboucheur. Rien qu'un léger sédatif.

Jazz cligna des yeux, chercha à recouvrer pleinement la vue. La pièce prit forme d'un seul coup : il se trouvait dans sa chambre. Ses poignets étaient attachés à une chaise. Idem pour ses chevilles. Il était, réalisa-t-il, entravé comme Billy quelques heures plus tôt. Fulton était assis sur le coin du bureau.

— Alors, on est réveillé ? Bien, bien.

Il se leva, s'approcha de Jazz.

— Je vais t'enlever ce bâillon. Si tu as envie de hurler, de crier, surtout, ne te gêne pas. Ça ne me pose aucun problème. Personne ne t'entendra. Les voisins les plus proches sont..., enfin, j'imagine que tu sais où ils sont. Et le flic à l'extérieur, eh bien, il n'est pas vraiment en état de réagir.

Il fit glisser le morceau de tissu. Jazz reprit son souffle. Il rêvait de hurler à pleins poumons, mais il ne doutait pas de ce que Fulton venait de lui dire. Donc, au lieu de crier, il répondit :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Le regard de l'autre s'alluma. Il parla sans la moindre rancœur.

— Ce que je veux ? Oh, bien des choses, Jasper Francis Dent. Pour commencer, voir ta jolie petite copine morte. Ensuite, l'éviscérer et empiler ses tripes juste sous tes yeux.

— Alors c'est ça, hein, grinça Jazz, la mâchoire crispée. Vous avez l'intention de venger votre fille ? Tuer Connie, puis moi, pour faire payer Billy. Mais ça ne ramènera pas votre fille.

Fulton le regarda, ahuri.

— Ma fille ? Qu'est-ce que... Oh !

Son visage s'illumina.

— Ha, ha, ha ! Oh, non, c'est trop ! Tu me prends toujours pour Fulton !

Il tira un mouchoir de sa poche, enleva son maquillage de scène et parut soudain un peu plus jeune, un peu moins usé. Puis il fit glisser le pouce et l'index sur ses yeux pour en retirer des lentilles. Il fixa Jazz de son regard bleuté.

Jazz cligna encore des yeux pour dissiper les dernières brumes du sédatif. Il connaissait ce regard, il l'avait croisé, rien qu'un instant, quand l'Impressionniste avait bondi sur le canapé de Ginny pour s'enfuir par la fenêtre.

L'homme éclata d'un rire rauque.

— Tu sais quoi, Jasper ? Je n'étais pas certain que ça marcherait. Même avec les lentilles. J'étais persuadé que tu me percerais à jour. Toi plus que tous les autres. Mais passé la première confrontation, j'ai compris que je t'avais eu, parce que tu osais à peine me regarder. J'aurais pu avoir L'IMPRESSIONNISTE tatoué sur le front, tu ne l'aurais pas remarqué. Bon sang, je t'ai donné toutes les occasions. Je me suis presque brûlé les ailes pour toi, en montant à la tribune pour faire ce discours en l'honneur de cette fille...

Il poussa un long soupir d'aise.

— Quand j'ai parlé à sa veillée funèbre, Jasper, bon Dieu ! J'ai bien cru éclater de joie, partir en flammes tellement j'étais content. Tous ces yeux rivés sur moi... Dont aucun ne soupçonnait... C'était fantastique. Prodigeux !

Jazz sentit son abdomen se contracter et, l'espace d'une périlleuse seconde, il craignit de souiller son jean comme un bébé. Pendant tout ce temps, l'Impressionniste était juste sous son nez. Il se jouait de lui, le manipulait. L'échec de Jazz était total : il aurait pu arrêter le tueur immédiatement après l'assassinat de Fiona Goodling s'il avait eu la présence d'esprit de chercher une photo de Jeff Fulton sur Internet.

L'Impressionniste retourna à sa chaise et s'y assit avec un peu plus d'assurance, comme si, avec les dernières traces de maquillage, il avait effacé ce reste de gaucherie, de tristesse, de Fulton.

— Comprends-tu, à présent ? Est-ce que tu comprends ?

— Oui, répondit Jazz, qui réfléchissait à toute allure.

Puisqu'il était entravé physiquement, il ne lui restait que la psychologie. Il savait comment fonctionnaient les sociopathes. En particulier celui-ci. Celui qui reproduisait ce qu'avait fait son propre père.

— Vous cherchez à me faire disparaître du tableau. Vous pensez que tant que Billy m'aura, moi, il ne voudra pas d'un autre protégé. En vous débarrassant de moi, vous pourrez prendre ma place.

L'Impressionniste ne lui fit pas l'honneur d'un éclat de rire, rien que d'un air moqueur.

— Tu n'as vraiment rien compris. Tu n'as pas la moindre idée de ce que tout cela signifie. Tu es d'ailleurs incapable de l'imaginer. Tu es le fils de Billy Dent, son héritier manifeste, et tu n'as encore tué personne. Pas même un animal.

Il se leva, s'avança vers lui et le contourna. Jazz se raidit, songeant au pistolet contre sa nuque, à l'aiguille. Mais l'Impressionniste se contenta de se pencher, d'approcher ses lèvres de l'oreille de Jazz.

— Tu as renoncé à ce qui te revenait de droit, et je compte bien m'assurer que tu l'acceptes, Jasper Francis Dent. Je suis là pour t'aider dans l'apprentissage des lois du sang et des os.

Jazz ferma les yeux. Non. Pas question.

— Tu sais que tu en as envie, lui susurra l'homme. Tu en as toujours eu envie.

... *fais-le...*

— Au fond de toi, tu as toujours voulu ressembler à ton papa...

... *bon petit, bon petit.*

— Ça suffit, souffla Jazz d'une voix si grave qu'on l'entendait à peine. Arrêtez.

— C'est trop ? demanda l'autre, en repassant devant lui pour se rasseoir sur le bureau. Trop pour toi ? Je sais. C'est dur, hein ? Au début, quand on prend conscience de qui on est pour la toute première fois... Ça n'a rien de facile.

— Et qui êtes-vous ?

Jazz devait continuer à le faire parler. Tant qu'il parlait, il restait une chance qu'il trahisse quelque chose, une faiblesse, une lubie, que Jazz pourrait exploiter.

— Qui je suis ? répéta l'Impressionniste, ravi. Tu veux sans doute dire « qui nous sommes ». Parce que nous sommes pareils, toi et moi. Nous aurions pu être frères, Jasper. Et je vais t'expliquer ce que nous ne sommes pas : des moutons. Nous ne sommes pas des êtres ordinaires. Nous ne sommes pas des clients. Ça, non. Et nous ne sommes pas non plus des seigneurs, ni des rois, ni même des empereurs. Nous sommes des dieux, Jasper, ajouta-t-il en se penchant vers lui, béat. Tu es le descendant d'une divinité. Si je suis venu ici, c'est pour honorer ton père à ma façon, tu sais. Et je n'étais pas censé te parler, ni t'observer, mais je n'ai pas pu résister. Qui résisterait à l'envie de rencontrer le fils de Billy Dent ?

Il caressa sa joue comme un enfant toucherait pour la première fois la fourrure douce d'un lapin.

— Qui résisterait ?

Soudain enragé, blessé, il bondit.

— Alors, comprends ma déception ! Imagine un peu ! rugit-il. À faire semblant d'être comme eux, à endosser ce personnage... Car oui, je sais que tu joues un rôle en refusant de prendre la place de roi des assassins. Mais tout cela va changer. Je ne pouvais pas rester là à te regarder tituber comme un enfant qui fait ses premiers pas. Oh non. Je te mettrai au monde, ce monde que tu mérites tant.

Il se tourna vers le bureau, où était éparpillé le contenu des poches de Jazz : portefeuille, clés et portable de Howie.

— Nous n'aurons plus besoin de ça, dit-il, balayant les objets d'un geste. Ceci, en revanche...

Il posa alors sur la table le plus grand des couteaux de cuisine de Grandma.

— ... deviendra vite indispensable, acheva-t-il avec un sourire radieux.

— Vous ne pouvez pas me tuer.

Il voulait lâcher ces paroles, les hurler, les gémir, mais il savait que la faiblesse humaine faisait aux sociopathes de cet acabit l'effet d'un aphrodisiaque.

— Vous pouvez essayer, mais vous échouerez. Je suis le fils de Billy Dent. On ne peut pas me tuer.

Du bluff. Un coup de bluff délirant qui ne tromperait aucune personne en pleine possession de sa raison, mais l'Impressionniste était un fou qui se prenait pour un dieu, alors...

L'homme cligna des yeux et, en un instant, arbora un air d'innocence abjecte, si convaincante que Jazz s'en voulut presque de l'avoir accusé.

— Te tuer ? Mais enfin, pourquoi... C'est ce que tu crois ? Que je veux t'assassiner ? Mais non ! Bien sûr que non ! Jamais je ne...

Il tomba à genoux devant Jazz, lui jeta un regard désarmant.

— Je cherche simplement à te parfaire. Je souhaite que tu arpentés cette terre comme le dieu du crime que tu es destiné à devenir, comme la créature que ton père souhaitait façonner. Je ne vais pas te tuer, mais te seconder. Je vais t'aider à commettre ton premier meurtre.

Là-dessus, il fit pivoter la chaise et retourna Jazz vers son lit.

Sa grand-mère était étendue sur les draps.

Elle était encore vivante : Jazz perçut le léger murmure de sa respiration. Les somnifères qu'il lui avait administrés l'avaient déjà sonnée quelques heures auparavant et il se douta que l'Impressionniste lui avait servi un cocktail détonnant.

— J'ai tué mon père alors que j'avais quinze ans, déclara l'Impressionniste. Et crois-moi quand je te dis qu'il n'y a rien de plus libérateur que de couper – au sens littéral du terme – ses liens avec le passé. C'est prodigieux.

— Je ne le ferai pas.

— Mais si. Si Billy était là, il voudrait que tu le fasses. Il serait prêt à te laisser l'assassiner si ça te servait à t'aventurer sur les sentiers de

la gloire.

Jazz songea à Billy, dans ce parloir, embrassant l'univers d'un geste en déclarant : « Et détruire tout ça ? » quand on lui demanderait pourquoi il ne s'était pas suicidé.

— Vous ne savez rien de mon père.

Un étrange mélange de panique, d'horreur, de culpabilité et – il eut peine à le croire – d'honneur filial le submergea, si bien qu'il lâcha :

— Vous ignorez tout de lui. Vous n'êtes qu'un admirateur psychotique, un type si minable qu'il a besoin de se prendre pour Billy afin de donner un sens à sa vie. Vous n'êtes pas un dieu. Vous n'êtes rien. Vous n'êtes même pas capable de bander pour violer Irene Heller.

Gagné. La paupière gauche de l'Impressionniste tressauta, même si le reste de son visage demeurait parfaitement impassible. Il lui flanqua une gifle si violente que Jazz n'aurait pas été surpris d'y laisser une molaire.

— Je n'ai pas peur de toi, répliqua l'homme en se penchant vers lui. Je pourrais te vénérer, mais je ne te craindrai jamais. Tu m'as compris ?

Il lui tendit le couteau. En apercevant son reflet sur la lame, Jazz fut surpris de ne pas paraître effrayé.

— Alors, j'ai une longueur d'avance, rétorqua Jazz étourdi par la claque et le goût du sang. Parce que moi non plus, je n'ai pas peur de vous. Et jamais je ne vous vénérerai.

Avec un cri étranglé, l'Impressionniste l'attrapa par le col et l'attira vers lui. Mais le tee-shirt de Jazz, vieux et élimé, ne résista pas. Il se déchira par le milieu. Hilare, l'homme acheva de mettre le vêtement en lambeaux. Trois pans retombaient autour de la taille de Jazz.

— Ça vous excite, c'est ça ? le provoqua Jazz. C'est pour ça que vous n'avez pas pu violer Irene Heller ?

Mais l'Impressionniste ne l'écoutait pas. Il avait aperçu quelque chose et, penchant la tête, se leva pour mieux voir le dos de Jazz.

— Les *Looney Tunes* ? commenta-t-il, perplexe. Tu ne crois pas qu'il serait temps de grandir un peu ?

Ç'aurait pu être pire, songea Jazz. Howie aurait voulu Bob l'Éponge, mais Jazz avait réussi à le convaincre de choisir un personnage légèrement moins ridicule.

— Bon, c'est pas tout ça, reprit l'autre, oubliant le tatouage, mais on

a beaucoup à faire avant la fin de la nuit et il faudrait quand même s'y mettre.

L'Impressionniste se rua sur lui, et Jazz se figea, sentant venir la lame. Mais l'homme se contenta de détacher ses chevilles de la chaise puis de les attacher ensemble. Il fit de même avec ses mains et libéra d'abord la gauche du dossier, puis la lia à la droite avant de dénouer le lien.

Jazz pouvait se tenir debout, sauter à cloche-pied. Mais pouvait-il s'échapper ?

Impossible. Il ne pouvait parcourir qu'une quinzaine de centimètres à la fois. Quant à ses mains, elles étaient pratiquement collées l'une à l'autre.

L'Impressionniste le tira de sa chaise et l'entraîna – ou plutôt, le traîna – jusqu'au lit. Jazz avait la tête qui tournait. Les drogues agissaient toujours.

Il sentit qu'on lui mettait le couteau dans la paume...

... *tiens-le bien*...

... et qu'on écrasait ses doigts sur le cran. L'homme déployait une force extraordinaire. D'une seule main, il parvenait à lui faire agripper l'arme tout en l'empêchant de retourner la lame contre lui.

Un couteau.

Un autre.

C'était si familier.

Et Jazz réalisa au même instant : ce n'était pas qu'un rêve.

Il s'agissait d'un souvenir.

Un jour, il avait tenu un couteau. Comme ça.

Exactement comme ça. Une main sur la sienne. Qui le guidait.

Mais comme la première fois, c'étaient bien ses doigts qui enveloppaient le manche.

De sa main libre, l'Impressionniste l'agrippa par le dos et le poussa vers Grandma, qui ronflait légèrement et s'agitait, inconsciente du reste.

— C'est ton premier, annonça l'autre, donc je ne veux pas te compliquer la tâche. Elle ne va pas se réveiller de sitôt. D'ailleurs, ricana-t-il, elle ne va pas se réveiller du tout. Alors allons-y.

Il plaça Jazz de façon à ce qu'il soit penché sur sa grand-mère. La

pointe de la lame effleura la robe, au milieu du torse, juste sous la poitrine flasque de la vieille femme.

— Tout ce que tu as à faire, chuchota l'Impressionniste, c'est d'y mettre tout ton poids. Le couteau va passer sous le sternum et glisser dans le cœur. Elle est âgée. Usée. Faible. Ce sera rapide. Elle ne souffrira pas vraiment, si c'est ce qui t'inquiète. Après ça, tu te sentiras beaucoup mieux. Et puis on ira chercher ta copine.

— Non, siffla Jazz.

Une part très sombre, très trouble, et pourtant bien réelle de lui-même voulait voir Grandma morte, mais il était hors de question de laisser cet homme le forcer à le faire. Les choses ne se passeraient pas de cette manière.

— Non.

— Oh, si, souffla l'Impressionniste, plus enjôleur qu'une sirène. Tu en as envie. Et tu vas le faire.

Jazz sentit son souffle, chaud et tendre, à son oreille.

— Tu vas le faire. Et si tu ne le fais pas...

Si tu ne le fais pas...

Elle mourrait bientôt, de toute façon. Elle était âgée. En mauvaise santé. Son cerveau ne fonctionnait plus à plein régime. Et pour tout soutien, elle n'avait qu'un petit-fils qui la droguait fréquemment pour mieux l'abandonner sans surveillance.

Au fond, qui en souffrirait s'il la faisait disparaître de la surface de la Terre ? Qui la pleurerait ? Personne, absolument personne.

De toute façon, on le séparerait d'elle, à la demande de Melissa et des services sociaux. Et Grandma préférerait la mort à une maison de retraite.

Non ?

... comme de la volaille, ça se découpe comme la volaille, c'est tout, comme de la volaille...

Elle ne vivrait plus très longtemps, après tout, songea-t-il. Et lorsqu'il l'aurait supprimée, l'Impressionniste détacherait ses liens, lui ferait confiance, et Jazz pourrait...

Il pourrait...

Tourner cette confiance à son avantage. Garder le couteau. Laisser l'autre s'imaginer qu'il avait gagné. Et puis...

Tuer l'Impressionniste.

Oui. Son cœur s'accélérait, comme si on le reliait à un carburateur avant d'appuyer sur le champignon. Ça marcherait. Il en était certain à présent. Grandma saignerait encore qu'il retournerait l'arme contre l'homme, qui ne verrait rien venir, et Jazz ferait exactement ce que Billy lui avait appris : un coup rapide et brutal en plein cœur. Et puis un crochet sur la gauche. Ou, si sa position n'était pas idéale, une entaille à la carotide, au niveau du cou, là où elle était la plus gonflée, la plus juteuse. Si tentant, si simple... « *Comme si Dieu voulait qu'on la tranche* », disait Billy. C'était...

Non. Il cligna farouchement des yeux jusqu'à ce que la vieille femme sans importance qu'il voyait devant lui redevienne sa grand-mère. Que lui arrivait-il ? Non. Non !

Venait-il vraiment d'envisager, de contempler – et avec délice – deux meurtres à quelques minutes d'intervalle ?

— Non, répéta Jazz, plus pour se convaincre lui-même que pour contrer l'Impressionniste.

— Si tu ne le fais pas, Jazz, alors c'est moi qui le ferai.

Les mots étaient durs, à présent. Le souffle si doux quelques instants plus tôt était court, erratique.

— Je la laisse se réveiller et je commence par les yeux. Pour elle, je serai l'Artiste, Green Jack, le Doux Meurtrier, la Main de velours tout à la fois, et nous verrons combien de temps mamie tiendra pendant que je la découpe morceau après morceau, tu veux ?

C'est là que Jazz aperçut quelque chose. Une chose que l'Impressionniste ne put pas remarquer, parce qu'il lui faisait face.

Des ombres.

Des ombres qui dansaient dans la lumière filtrant sous la porte, depuis l'entrée.

Il y avait quelqu'un.

— Au secours ! hurla Jazz avant d'y avoir réfléchi à deux fois. À l'aide !

L'Impressionniste ricana.

— Je te l'ai déjà dit : personne ne peut... Qu'est-ce que...

Il s'interrompit lorsqu'on tambourina à la porte. L'homme se retourna, agrippant toujours fermement Jazz, ne lui laissant aucune marge de manœuvre.

Paniquée, une voix familière retentit :

— Recommence !

Jazz se rendit compte qu'il pouvait remuer un peu. La pointe de la lame s'agita, mais buta, déchira la chemise de nuit de Grandma et finit par se redresser lorsque Jazz réussit à faire volte-face. Il manqua l'Impressionniste mais parvint à le frapper des deux mains à la mâchoire, lui faisant perdre l'équilibre. Il fit un pas en arrière.

Jazz bondit sur le côté, cherchant le recul nécessaire pour lui donner un coup de couteau, mais il trébucha et tomba. L'arme rebondit et glissa à quelques dizaines de centimètres. Il rampa, se catapulta en avant pour la rattraper, tandis que l'Impressionniste se jetait sur lui et l'immobilisait.

— N'essaie même pas de..., cracha-t-il avant de pousser un hurlement de douleur quand Jazz se débattit et le mordit sauvagement au poignet.

Jazz avait senti ses dents toucher l'os. Le goût du sang envahit sa bouche.

Un choc violent retentit de nouveau contre la porte, qui s'ouvrit d'un coup. Du coin de l'œil, Jazz vit Howie et Connie se précipiter dans sa chambre. C'était irréel, mais Howie brandissait un fusil, tel le plus improbable des héros de film d'action.

Toujours aux prises avec Jazz, l'Impressionniste réussit à extraire son bras de sa mâchoire. Le sang jaillit. Il se retourna pour s'emparer du couteau, mais Connie l'écarta d'un coup de pied.

Soudain, Howie se dressa au-dessus d'eux et visa sans trembler le front de l'Impressionniste.

— Fais gaffe, mec, brailla Howie. Au moindre mouvement, je te saigne dessus.

Jazz ne put s'en empêcher : il éclata de rire.

Jazz massa ses chevilles et ses poignets engourdis. Connie banda la blessure de l'Impressionniste avec un essuie-main. L'homme, attaché à la chaise à laquelle il avait menotté Jazz avec les mêmes liens, regardait droit devant lui, impassible. Howie le tenait en respect avec le fusil.

— Il perd vraiment beaucoup de sang, remarqua Connie. Il faudrait peut-être rappeler la police et leur demander d'envoyer une ambulance.

— Laisse-le saigner, lâcha Howie avec une froideur que Jazz ne lui

connaissait pas.

— Surveillez-le bien, avertit Jazz en se dirigeant vers le couloir. Je veux quelques minutes en tête à tête avec lui avant que les flics arrivent.

Jazz sortit, s'engouffra dans la salle de bains et se gargarisa rageusement la bouche sous le robinet. Il avait tout essayé, mais le goût du sang et de la chair de l'Impressionniste perdurait. Il se demandait combien de temps ça allait prendre. Il se sentait presque souillé.

Il regagna sa chambre. Howie et Connie maîtrisaient toujours l'homme, qui se contentait de fixer le vide.

— Au fait, comment êtes-vous arrivés jusqu'ici ?

Connie s'écarta et observa son pansement en haussant les épaules. Le bandage improvisé n'était pas une réussite, mais elle s'en moquait.

— Howie était rentré chez lui mais n'arrivait pas à dormir. Il m'a appelée pour me demander de passer le chercher. Il menaçait de venir à pied si je ne céda pas.

— Lorsqu'on est arrivés ici, on a trouvé le flic...

La gorge serrée, Howie ne termina pas sa phrase.

— Pas au mieux de sa forme ? proposa l'Impressionniste.

Howie surprit Jazz avec un coup rageur de la crosse de son arme. Il visa mal et manqua son visage, mais le heurta à l'épaule. La force de l'impact réussit presque à le renverser.

— Ta gueule ! hurla Howie. Ta gueule ! Tu l'as tué. Et tu as bien failli me tuer aussi !

— La prochaine fois, l'hémophile, j'entaillerai plus profond.

Jazz arracha le fusil des mains de Howie, craignant que son ami ne l'assomme pour de bon. Il lui fallait ce type en vie. Pour l'instant.

Howie s'isola dans un coin de la pièce, le souffle court.

— On n'a pas réussi à joindre G. William, alors on a appelé le 911, poursuivit Connie, reprenant le récit de Howie. Ils ont promis de faire vite, mais leur répartition est complètement désorganisée et tout le monde s'affole.

— À cause du groupe d'intervention, renchérit Howie. Et parce qu'ils essaient tous de le coincer chez la prochaine victime, ajouta-t-il en désignant l'Impressionniste du menton.

— Voilà, donc on est entrés.

— On a vu le fusil.

— Près de l'horloge, précisa Connie.

Jazz sourit. L'Impressionniste ignorait qu'il était menacé avec une arme hors d'usage.

— Et quand on a compris que tu étais là, reprit Howie plus calmement, on a enfoncé la porte.

— Comment ça, « on » ? s'exclama Connie.

— Enfin, Connie l'a défoncée. Moi j'ai supervisé les opérations.

L'Impressionniste cligna des yeux.

— Je voulais juste te rendre plus fort, dit-il. C'était l'unique raison. Te rendre plus fort. Te rendre digne de ton nom.

Il remua sur sa chaise, et sa façon de se mouvoir rappela à Jazz que, quelques minutes plus tôt, lorsqu'ils luttèrent au sol, il avait senti quelque chose. Il était alors trop occupé à rester en vie, mais...

— Qu'est-ce que vous avez fait des doigts ? demanda-t-il à l'Impressionniste. C'était quoi, cette lubie ?

— Ça ne te regarde pas, cria l'autre, presque terrifié. Tu n'as pas à savoir ! Tu n'es pas prêt.

Il portait un polo trop large qui convenait parfaitement à son personnage de Jeff Fulton. Personne ne l'aurait remarqué. Mais à présent, Jazz imaginait..., il s'interrogeait...

Ignorant Connie et Howie, qui lui demandaient ce qu'il fabriquait, il s'avança vers l'homme.

Une voix lui souffla de ne pas soulever ce vêtement, mais, là encore, il passa outre.

L'autre tressaillit, se débattit, mais ne put empêcher Jazz de remonter le pan du polo.

Oh. Non. Bon Dieu...

Jolis tatouages.

La sonnerie du portable d'Howie lui parut lointaine, bizarre...

— Allô ? dit Howie, tandis que Jazz fixait le dos de l'Impressionniste, médusé.

— Qu'est-ce que... ? lâcha Connie.

C'est une ceinture. Portée sous le polo, à même la peau, une épaisse

courroie de cuir d'où pendaient des doigts coupés, les trophées volés aux victimes de l'Impressionniste. Et sur chaque phalange...

Non...

« Jolis », avait remarqué Jazz.

Haussement d'épaules.

« C'est récent. Content qu'ils te plaisent. »

— Hé, Jazz ! lança Howie. C'est le shérif. Il paraît que c'est urgent.

Jazz prit le téléphone, incapable de détacher son regard de la ceinture morbide qui enserrait la taille du tueur. Chaque doigt portait une marque sommairement tatouée sur la phalange. Des lettres, qui formaient des mots. Quinze au total, pour qu'ils se répètent.

— Jazz ? reprit G. William. Jazz, tu es là ?

LOVE, disaient les tatouages. FEAR, scandaient-ils.

— Bon Dieu, souffle Jazz.

— Jazz, écoute, petit, j'ignore comment te l'annoncer, expliqua G. William d'une voix blanche, faible. Mais Billy, il... Ton père s'est évadé de prison il y a environ deux heures.

— Je sais, répondit Jazz.

Libre pour la première fois depuis quatre ans, Billy Dent n'avait mis qu'une heure à trouver et assassiner sa première victime. Le shérif avait dépêché deux patrouilles chez les Dent : l'une pour maîtriser l'Impressionniste et donner les premiers secours à Grandma, l'autre pour récupérer Jazz, Connie et Howie. Ce second véhicule les conduisit sur les lieux du crime en moins de vingt minutes.

Melissa Hoover gisait, méconnaissable, sur la table basse, dans son appartement. Il était même difficile de reconnaître une forme féminine.

Jetant un bref regard à la pièce, Jazz fit aussitôt volte-face pour faire ressortir Howie et Connie manu militari.

— Jazz !

— Vous ne devez pas voir ça, dit-il. Vous allez faire des cauchemars pour le restant de vos jours.

Billy s'était aiguisé l'appétit pendant toute la durée de son incarcération. Melissa Hoover avait été son banquet ravageur. Des flics plus qu'aguerris étaient présents : des agents fédéraux triés sur le volet pour ce genre d'affaire, et tous, sans exception, étaient verts. Ils avaient l'air au supplice. Jazz s'imaginait qu'ils le regardaient aller et venir parmi eux avec un certain mépris, qu'ils se demandaient comment tolérer une créature telle que lui face à l'œuvre de Billy.

Erickson était là, à l'écart, comme toujours. Mais pour la première fois, Jazz le vit vraiment. Ce qu'il avait d'abord pris pour de l'hostilité, de la méchanceté, n'était en fait qu'une profonde douleur suscitée par l'horreur des crimes odieux qu'il avait dû observer, les uns après les autres. Il avait été muté dans une petite ville supposée bien tranquille, où il n'avait trouvé qu'un bain de sang.

Jazz sentait qu'il lui devait des excuses pour tous ses préjugés, ces accusations proférées.

Plus tard, peut-être. Pour l'instant, il avait plus important à faire.

Melissa était une enquiquineuse de première, mais ne méritait en aucun cas ce que Billy lui avait infligé. Et c'était précisément là, Jazz le savait, que Billy voulait en venir. Son corps était en lambeaux, son environnement transformé en cathédrale de douleur, de déchéance. Jazz ne doutait pas qu'elle avait imploré, supplié. Billy était resté sourd.

— On vérifie encore les faits, expliqua G. William, tandis que Jazz écumait les lieux avec précaution, prenant soin de ne rien toucher et de ne pas entraver l'enquête. Billy s'est entaillé le cou afin d'être conduit à l'infirmerie. Il savait exactement comment s'y prendre pour rendre la blessure plus impressionnante qu'elle ne l'était en réalité. Il apparaît que d'autres ont été impliqués, pour faire diversion. Trois personnes ont été tuées dans la fusillade pendant que Billy s'évadait, a priori avec un autre détenu. On n'en est pas encore certains. On pense qu'il était en contact avec quelqu'un de l'extérieur. Quelqu'un communiquait avec lui, lui transmettait des informations codées par courrier. Ce qu'on ne comprend pas, c'est comment il a pu répondre. Il n'écrivait jamais à personne, ne passait jamais d'appel...

Jazz songea à la faveur accordée à son père. Déplacer l'abreuvoir. Un signal ?

Quelques heures après qu'il l'avait transporté au bout du jardin, Billy était dans la nature. Il ne pouvait pas s'agir d'une coïncidence. Billy avait sans doute mis sur pied son plan depuis longtemps.

Et Jazz avait tout déclenché.

— Quand ? Quand est-ce arrivé ?

— Vers 2 heures du matin.

Jazz consulta sa montre. Cinq heures passées. L'Impressionniste l'avait donc gardé sous sédatif durant plusieurs heures.

— Ça ne peut pas être l'Impressionniste. Il était avec moi.

— Tu es certain que ce type était en contact avec Billy ? Qu'il ne s'est pas simplement inspiré de ses crimes ?

— G. William, il portait une ceinture avec ces doigts, marqués des mêmes tatouages que Billy, répondit Jazz avec un frisson. Billy les a fait faire hier. C'était forcément prévu via un moyen de communication quelconque. Ou...

Une nouvelle idée lui vint. Un autre lien. Mais il préférerait ne pas y penser et relégua cette hypothèse aux confins de son cerveau. Sauf qu'elle refusait de s'évanouir dans l'ombre. Elle clignotait.

G. William lui donna quelques précisions concernant l'évasion, mais Jazz ne les écoutait plus. Les détails, de toute façon, n'avaient aucune importance. Ce qui en avait, c'était ce flash, qu'il ne pouvait plus ignorer : Billy avait tout planifié, avant même qu'on l'enferme. Après tout, il ne comptait plus les admirateurs éparpillés dans la nature. Des cinglés disséminés à travers tout le pays qui le vénéraient comme un dieu. N'importe lequel d'entre eux pouvait agir pour son compte.

Il revit les manifestants, devant la prison de Wammaket. Songea à ce mouvement national... Combien de véritables fanatiques y avait-il ? Combien de gens prêts à aider son père ?

— Le centre pénitentiaire référence le moindre de ses courriers, ajouta G. William, mais il y en a beaucoup. Même si les marshals nous filent un coup de main, ça va prendre du temps.

Jazz hocha la tête, se mordant distraitement les lèvres. L'un des flics lui avait prêté un coupe-vent bleu imprimé du mot POLICE pour qu'il se couvre. Toujours torse nu, il resserra le vêtement contre lui tout en observant les allées et venues des techniciens dans l'appartement.

Billy avait laissé toutes sortes de traces : cheveux, fibres, empreintes. De la salive, évidemment. Du sperme.

Non que ce soit utile.

— Il a signé le crime, remarqua Jazz. Littéralement.

— Oui, répondit G. William, c'est à peu près ça. Il sait qu'on sait que c'est lui, mais ça n'a pas d'importance. Il s'en fiche. Il n'essaie même pas de se cacher.

De tous ses visages, entre l'Artiste, Green Jack, la Main de velours ou le Doux Meurtrier, c'est celui-ci, ce Billy absolu, que Jazz craignait le plus.

— Il a saccagé son ordinateur et corrompu ses fichiers.

« T'es le seul à pouvoir t'occuper de ma mère pendant que je suis ici », lui avait dit Billy. Et à présent il s'était assuré que l'unique personne qui aurait pu éloigner Jazz de sa grand-mère ne pouvait plus intervenir.

— Il a également laissé ceci, annonça G. William en lui montrant un sac de pièces à conviction.

À l'intérieur, une feuille de papier, noircie d'une écriture petite et serrée.

Jazz prit le sac. De près, il remarqua aussi une empreinte de pouce sanglante. L'en-tête portait la mention « Du bureau de MELISSA HOOVER », que Billy avait raturée pour remplacer « bureau » par « bourreau ».

Mon cher Jasper,

Tu n'imagines pas à quel point ça m'a fait plaisir de te voir à Wammaket. Tu es devenu un jeune homme si fort, si puissant. Je suis fier de ce que tu vas accomplir dans la vie. Je sais déjà que tu es destiné à de grandes choses. Je rêve à ce que nous ferons

ensemble un jour.

Pour l'heure, je te laisse avec ça.

Il ne sera pas dit que ton vieux ne sait pas payer ses dettes.

Je t'embrasse,

Ton Paternel

En lisant le post-scriptum, Jazz eut envie de tuer tout le monde dans cette pièce, y compris lui-même.

PS : Un jour, on pourrait peut-être se revoir pour parler de ce que tu as fait à ta mère.

La police avait insisté pour conduire Grandma à l'hôpital, et le médecin préférait la garder en observation. Jazz était resté avec elle. Il savait qu'il avait besoin de dormir, mais il en était incapable. Il avait l'évasion de Billy sur la conscience. La mort d'un des gardiens, l'état critique de deux autres. Les atrocités qu'avait subies Melissa Hoover.

Et, à en croire Billy, peut-être la disparition de sa propre mère.

G. William lui avait demandé ce que signifiait cette lettre, particulièrement le fait de « payer ses dettes ». En un instant, Jazz prit la décision de ne pas lui parler de l'abreuvoir à oiseaux. Il ignorait pourquoi : il savait seulement qu'il n'était pas en état de supporter un sermon de G. William. Alors il plaida l'ignorance. G. William, encore sous le choc, le crut.

Enfin, l'épuisement eut raison de Jazz et en vint à bout. Il sombra dans un sommeil agité, au chevet de Grandma.

Il fut réveillé par les cris d'orfraie de sa grand-mère, qui hurlait que l'infirmière latina essayait d'aspirer son âme via une perfusion.

Tout rentrait donc dans l'ordre.

Jazz reprit ses esprits et se rappela soudain que son père était en cavale. En liberté dans la nature.

Non, rien n'était en ordre. Et rien ne le serait plus jamais.

Tout le monde s'attendait à ce que Billy s'en prenne d'abord à ceux qui avaient témoigné contre lui. Aux jurés. Aux psychiatres qui l'avaient examiné. On embaucha des gardes du corps, on doubla les heures des escortes policières. À travers tout le pays, toute personne ayant eu le moindre rapport avec Billy Dent fut placée sous protection rapprochée.

À Lobo's Nod, le shérif G. William Tanner insista pour mettre Connie, Howie et leurs familles sous haute surveillance. L'Impressionniste connaissait Connie, et Billy aussi, sans doute. Difficile à dire.

Jazz savait que c'était une perte de temps. Billy se lancerait peut-être un jour aux trousses de Connie ou de Howie, mais ça n'arriverait pas avant longtemps. Et il ne prendrait sans doute jamais pour cibles les juges, les jurés, les témoins ou même G. William, le seul homme ayant réussi à le vaincre. Bien sûr, il voulait que tout le monde s'y attende. Billy voulait qu'on le croie prévisible. Il voulait qu'on gaspille du temps et des moyens à protéger des gens auxquels il ne toucherait pas.

Et pendant ce temps, il serait libre. Se fondrait dans la masse.

Pour retrouver sa place dans la société.

Pour chercher sa prochaine victime.

Pour prospecter.

Lorsque Jazz regagna le commissariat ce jour-là, il faisait presque déjà nuit. Il était déphasé, ayant manqué une bonne partie de la journée, mais déterminé.

Il fit un esclandre auprès du groupe d'intervention pour atteindre le bureau du shérif, où il se mit presque à genoux, suppliant, implorant G. William de lui accorder cinq minutes.

— Pas plus, promit-il. Cinq minutes, à la seconde près. Juré.

G. William finit par céder, mais seulement après l'avoir soumis à une fouille minutieuse, durant laquelle une main boudinée s'approcha dangereusement de ses parties intimes. Jazz subit tout cela sans broncher. Parce qu'il avait besoin de ces cinq minutes.

G. William ouvrit la grille et laissa entrer Jazz dans la zone de détention. Le commissariat de Lobo's Nod était pourvu de trois cellules. Deux étaient vides. L'Impressionniste était étendu sur le banc de la troisième et observait le plafond en silence. Il baissa les yeux en regardant Jazz pénétrer dans le couloir et posa les pieds par terre.

— Cinq minutes, annonça G. William. Je ne veux voir ni mains ni quoi que ce soit d'autre passer à travers la grille.

Il sortit.

Jazz fixa l'Impressionniste. L'assassin soutint son regard. Peu à peu, Jazz se rendit compte que ce qui l'observait n'est pas « quelqu'un », mais plutôt « quelque chose » qui simulait l'apparence d'une personne. C'est ça qu'il avait décelé chez Billy durant des années. Mais il en avait oublié la force, l'intensité. Exactement comme un plat épicé dont on garde le souvenir, mais auquel il faut regoûter pour retrouver son feu.

— Bonjour, Jasper, lui lança l'Impressionniste. Attends... c'est vrai. Tu préfères « Jazz », hein ? Et maintenant tu vas me dire « seuls mes amis m'appellent Jazz » ? Mais nous sommes bien plus proches que des amis, toi et moi. J'ai brisé toutes les règles pour toi. J'ai coupé mes fils. Je me suis animé.

Qu'est-ce qu'il racontait ?

— Vous êtes une page vierge. Un rien du tout. De l'argile, que Billy a modelée à sa guise. Vous êtes comme n'importe quel sociopathe : vous êtes vide, creux.

Vide de tout, mais plein d'informations.

L'Impressionniste émit un rire sec.

— Ça t'arrangerait de le croire, hein ? Pour toi, j'ai désobéi. Tout ça pour te parfaire. J'aurais pu continuer à tuer. J'aurais pu réussir aussi bien que ton père. Mais je me suis détourné du chemin. Parce que j'ai vu en toi du potentiel. C'est toujours le cas. Je ne te dirai rien, lâcha-t-il en se penchant vers lui. Rien d'autre que ça : accepte ton destin. C'est ce que j'ai fait et je n'ai aucun regret. Même maintenant.

Assez de cette psychologie de comptoir !

— Vous aviez une lettre, reprit Jazz. Dans votre poche. La police l'a retrouvée en vous fouillant.

Il lui tendit une photocopie de la missive, qui listait le profil de chaque victime. À la fin, elle précisait également :

TU N'APPROCHERAS LE PETIT DENT SOUS AUCUN PRÉTEXTE.

LAISSE-LE TRANQUILLE.

TU NE DOIS PAS LE CONTACTER.

JASPER DENT RESTE INACCESSIBLE.

L'Impressionniste haussa les épaules.

— Ce n'est ni votre écriture, ni celle de Billy. Quelqu'un d'autre est mêlé à tout ça. Je sais que mon père a une ribambelle de fans cinglés. Qui l'a aidé à s'évader ? Combien êtes-vous, exactement ? Combien de tarés êtes-vous à faire le sale boulot à sa place ?

Rien.

Comme toujours, Jazz entendit la voix de son père : « *Tu sauras même pas que tu as franchi la limite avant de l'apercevoir dans le rétroviseur.* »

Peut-être.

— Avez-vous un moyen de communiquer avec mon père ? demanda Jazz. Non, laissez tomber. Pas la peine de répondre. Je sais que vous mentirez.

Toujours rien. Un vrai fanatique. Un malade pur jus. L'Impressionniste préférerait mourir que de trahir Billy Dent.

— Écoute-moi bien, lança Jazz en s'appuyant contre les barreaux, et son cœur bondit presque d'excitation en voyant le mouvement de recul du tueur. Écoute attentivement. Si tu as un moyen de contacter mon père, je veux que tu lui fasses passer un message. Je veux que tu

lui dises que je suis sur sa piste. Que je le traque. Que j'utilise absolument tout ce qu'il m'a appris et que je ne m'arrêterai pas avant de l'avoir retrouvé. Et dis-lui aussi ceci : il m'a dit un jour que j'étais un meurtrier, mais que je n'avais encore assassiné personne. Eh bien, dis-lui qu'une fois que je lui aurai mis la main dessus, je le tuerai.

Une semaine plus tard.

— Alors, quand est-ce que j'aurai le mien ? gémit Howie.

— Après, lui répondit Jazz en s'installant sur le fauteuil. Très bien, allez-y.

— Tu es certain de ce que tu veux ? insista le tatoueur.

— Oui.

— Mais personne ne pourra le lire. À moins de le regarder dans un miroir, et encore, dos à toi.

— Ce n'est pas pour les autres, expliqua Jazz. C'est pour moi. Pour me rappeler.

Le tatoueur adressa un regard indécis à Connie et Howie, comme s'il leur demandait leur permission. Howie croisa les bras et se détourna. Connie se contenta d'un soupir et d'un hochement de tête résigné.

L'artiste se pencha pour commencer son œuvre. Douze lettres en tout, des caractères gothiques noirs de cinq centimètres de haut qui suivaient le large V de la clavicule. Elles étaient inversées, mais, en se regardant dans la glace, Jazz les déchiffrait parfaitement :

I hunt killers

Épilogue

Cinq semaines plus tard.

Peu avant Thanksgiving, alors que l'évasion de Billy Dent et l'arrestation de l'Impressionniste avaient cessé de faire les gros titres, tout Lobo's Nod était rassemblé au lycée, dans ce qui deviendrait bientôt l'auditorium Virginia F. Davis. Toute la ville assistait à la première et dernière représentation des *Sorcières de Salem*, la pièce mise en scène par les élèves eux-mêmes, sur l'idée de Jazz, dédiée à sa mémoire et jouée en son honneur.

Au fond de la salle, une silhouette dissimulée sous un imperméable et coiffé d'une casquette se tenait tapie dans l'ombre, aux aguets, les mains enfoncées dans ses poches.

Alors que l'intrigue atteignait son paroxysme, le révérend Hale hurla, les bras levés vers le plafond, sous l'œil attentif de cette silhouette invisible.

« Il y a du sang sur ma tête ! Ne voyez-vous donc pas ce sang sur ma tête ? »

Oh si.

Et il n'est pas près de s'arrêter de couler.

Remerciements

Comme toujours, je suis reconnaissant à mon agent, Kathy Anderson, qui gère tout ce à quoi je ne peux (ou ne veux) penser.

Toute ma gratitude va à l'équipe de Little, Brown pour l'accueil qu'ils ont réservé à ce sordide et sanglant petit roman, et pour en avoir fait une expérience amusante. En particulier à Alvina Ling, Megan Tingley, Jennifer Hunt, Connie Hsu, Andrew Smith, Victoria Stapleton, Alison Impey et JoAnna Kremer. Un coup de chapeau à Bethany Strout, Amy Habayeb et Allison Moore.

Mes premiers lecteurs méritent des remerciements tout particuliers : Eric Lyga, Mary Kole, Lisa McMann et la grande, très grande Libba Bray.

Le dernier, mais pas le moindre, de ces remerciements va au Dr Deborah Mogelof, qui a répondu à mes interrogations sur la médecine d'urgence et l'hémophilie. Prière de ne pas la tenir responsable de toute liberté littéraire que j'aurais pu prendre.

Découvrez les autres titres
de la collection :

GLOW d'Amy Kathleen Ryan

Alors que la Terre menace de disparaître, deux vaisseaux sont envoyés pour un long voyage dans l'espace afin de coloniser la Nouvelle Terre. À bord de l'*Empyrée*, Kieran et Waverly, seize ans, se préparent à se marier pour accomplir leur mission : donner naissance aux nombreux enfants qui peupleront la terre promise. En effet, le voyage doit s'étendre sur plusieurs décennies et il est primordial d'assurer le renouvellement des générations sur les deux vaisseaux. Si l'*Empyrée* a largement atteint son objectif, le Nouvel Horizon est quant à lui menacé d'extinction. En désespoir de cause, l'étrange pasteur Anne Mather décide d'attaquer le vaisseau et d'enlever toutes les jeunes filles qui s'y trouvent. Alors que les adultes de l'*Empyrée* s'élancent à leur poursuite, leur navette disparaît dans l'espace, laissant les garçons, dont Kieran, seuls maîtres du vaisseau.

Tome II : *Spark*

LE CALICE DU VENT de Cate Tiernan

À la mort de son père, Thais se voit contrainte de suivre une tutrice inconnue à La Nouvelle-Orléans. Étrange et surprenante, la ville l'accueille avec ses secrets et ses mystères, dont le plus bouleversant est sans doute la découverte de sa soeur jumelle, Clio. Au milieu de ce chaos, Thais apprend qu'elle fait partie d'une famille de sorcières et qu'elle possède des pouvoirs surnaturels. Elle et sa soeur sont les derniers maillons d'une assemblée de sorciers appelée Balefire, à la force si puissante qu'elle a causé la séparation des deux soeurs. Enfin réunies, les deux jeunes filles doivent apprivoiser leur don et travailler ensemble au rituel qui transformera leur vie et celle de l'assemblée à jamais.

Tome II : *Cercle de cendres*

LES VARIANTS de Robison Wells

Bienvenue à Maxfield Academy. Vous pouvez rejoindre les gangs suivants : La Société, Le Chaos, Les Variants. Un seul mot d'ordre : survivre. Une seule issue : la fuite. Et surtout : ne faites confiance à

personne.

Tome II : *Feedback*

ALERA de Cayla Kluver

À la perspective d'épouser l'homme que son père a choisi pour lui succéder à la tête du royaume d'Hytanica, la princesse Alera a la désagréable impression qu'on lui impose un destin dont elle ne veut pas. Lorsque Narian, un mystérieux jeune homme originaire du royaume ennemi de Cokyri, arrive avec un passé obscur dont il refuse de parler, les nouveaux désirs d'Alera menacent alors de détruire le royaume.

En découvrant le secret de Narian, la jeune fille se retrouve prise au piège de complots, de querelles familiales et de guerres ancestrales. Se résoudra-t-elle à écouter son cœur au détriment de sa famille, son royaume et son honneur ?

Tome II : *Le Temps de la vengeance*

Tome III : *Sacrifice*

HUSH, HUSH, *La saga des anges déchus* de Becca Fitzpatrick

Quand Nora se retrouve au côté de Patch en cours de biologie, elle n'a aucune idée du tour incroyable que sa vie va prendre. Mais qui est vraiment cet élève au passé mystérieux, doit-elle le craindre ou tenter de comprendre son univers ? Autour de Nora, les événements étranges se multiplient : cambriolages, agressions, menaces planantes. Patch cherche-t-il à la protéger ou est-il le coupable ? En vivant cet amour interdit, Nora se retrouve mêlée à un combat séculaire, entre des êtres dont elle ne soupçonnait même pas l'existence.

Tome II : *Crescendo*

Tome III : *Silence*

Tome IV : *Finale*

LES ÉTRANGES TALENTS DE FLAVIA DE LUCE d'Alan Bradley

Été 1950, le paisible manoir de Buckshaw est agité par de surprenants événements. Un oiseau mort, timbre collé au bec, est retrouvé devant la porte de la cuisine, un cadavre fait son apparition au beau milieu d'un plant de concombres, et le maître de la famille, le colonel de Luce, n'est plus lui-même. Le plus mystérieux de cette

affaire ? Quelqu'un a subtilisé un morceau de l'écœurante tarte à la crème de Mme Mullet.

Avec son œil affûté et son laboratoire de chimie, c'est Flavia, l'une des trois filles de Luce, qui va mener l'enquête dans le passé tourmenté de son père.

Ses meilleurs amis sont les fioles de lithium et de borax, ses lunettes rondes lui servent autant à attirer la compassion qu'à protéger ses yeux des projections d'acide, et nul ne peut résister à sa fabuleuse répartie... surtout pas ses sœurs.

Tome II : *La mort n'est pas un jeu d'enfant*

Tome III : *La Mort dans une boule de cristal*

COMMENT SE DÉBARRASSER D'UN VAMPIRE AMOUREUX de Beth Fantaskey

Jessica avait de nombreux projets pour son année de terminale... Cela dit, épouser un prince vampire n'en faisait certainement pas partie ! Alors, que faire de Lucius, qui arrive tout droit de Roumanie pour réclamer sa promesse, quand elle ignore tout de cet arrangement ? Vampire ou pas, Jessica n'a pas l'habitude qu'on lui dicte sa conduite, et elle a bien l'intention de mettre dehors ce vampire amoureux.

Tome II : *Comment sauver un vampire amoureux*

EVIL GENIUS : LES AVENTURES DE CADEL PIGGOTT de Catherine Jinks

Adopté à sa naissance, Cadel Piggott montre dès son plus jeune âge des talents de hacker impressionnants. Fasciné par les codes et les systèmes, il épuise petit à petit tous les adultes chargés de son éducation, piratant leur carte bancaire, s'infiltrant dans le système informatique de son école pour mettre le chaos dans les notes et les emplois du temps... Et ce n'est pas sa rencontre avec le mystérieux Thaddeus, envoyé par son père biologique, qui risque d'arranger les choses !

Tome II : *Genius Squad*

LES AGENTS DE M. SOCRATE d'Arthur Slade

Dans le Londres victorien, un étrange jeune garçon masqué suit les ordres de son maître pour déjouer les complots les plus secrets. Aidé de la belle Miss Octavia, il s'introduit dans les cachots de la Tour de

Londres ou dans les clubs confidentiels en transformant son apparence.

Tome I : *La Confrérie de l'horloge*

Tome II : *La Cité bleue d'Icaria*

Tome IV : *L'Île des damnés*

LES FRAGMENTÉS de Neal Shusterman

Après la Seconde Guerre civile américaine, on vient de signer la charte de la vie. Elle stipule que l'on peut « fragmenter » un adolescent âgé de treize à dix-huit ans. Nul ne sait ce qu'il advient d'eux. Quand Connor, Risa et Lev se retrouvent sur la liste fatale, ils n'ont qu'une solution : fuir et tenter de survivre.

GRANDE ÉCOLE DU MAL ET DE LA RUSE de Mark Walden

Bienvenue dans la première école du mal où sont réunis les esprits les plus malins, les plus machiavéliques pour apprendre l'art magistral du crime.

Tome I : *Grande École du mal et de la ruse*

Tome II : *High school Criminal*

Tome III : *Opération Léviathan*

Tome IV : *L'Armée des disciples*

MICAH ET LES VOIX DE LA JUNGLE de Frédéric Lepage

Une famille française qui abandonne tout pour s'installer au milieu de la jungle thaïlandaise, un cornac mystérieux, une grotte qui recèle des esprits maléfiques, un jeune héros aux pouvoirs étonnants : ce sont les ingrédients explosifs de la nouvelle série de Frédéric Lepage.

Tome I : *Le Camp des éléphants*

Tome II : *La Malédiction de Mara*

Tome III : *Le Masque du serpent*

Tome IV : *Piège de sang*

L'ORPHELINAT DES ÂMES PERDUES de Stephan Petrucha et Thomas Pendleton

Quatre fantômes de petites filles. Un rituel nocturne. Laissez-vous envoûter par les contes des âmes perdues.

Tome I : *Photo hantée*

Tome II : *Écoute...*

Tome III : *Captivité*

Tome IV : *Le Livre des sortilèges*